N° 603 34e Année. Tome CLXV 1er Août 1923

MERCVRE DE FRANCE

Parait le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



ANDRÉ FAUCONNET..... *Culture et Civilisation selon les Allemands*.......................... 577
Z. HIPPIUS........... *La Maisonnette d'Ania*.............. 611
CANUDO............... *La Chanson de Vatiluck, Eglise de Macédoine*, poésie................ 663
AMBROISE GOT......... *La Dépopulation de la France, ses Dangers et ses Causes*............ 676
A.-FERDINAND HEROLD.. *Claude Terrasse*.................... 694
AUGUSTE LUMIÈRE..... *La Prémonition dans le Rêve*........ 701
RENÉ DE WECK....... *Jeunesse de Quelques-Uns*, roman (Fin) 709

REVUE DE LA QUINZAINE. — JEAN DE GOURMONT : **Littérature**, 7[illegible]3 | ANDRÉ FONTAINAS : **Les Poèmes**, 759 | LOUIS RICHARD-MOUNET : **Littérature dramatique**, 765 | GEORGES BOHN : **Le Mouvement scientifique**, 770 | PRICE HUBERT : **Société des Nations**, 773 | THÉRÈSE CASEVITZ : **Le Mouvement féministe**, 774 | CHARLES-HENRY HIRSCH : **Les Revues**, 777 | GUSTAVE KAHN : **Art**, 783 | AUGUSTE MARGUILLIER : **Musées et Collections**, 790 | CHARLES SÉE : **Urbanisme**, 797 | CHARLES MERKI : **Archéologie**, 805 | LÉON LEMONNIER : **Notes et Documents littéraires**, 810 | L. BARBEDETTE : **Notes et Documents d'Histoire**, 817 | HENRY-D. DAVRAY : **Lettres anglaises**, 819 | LÉON BLUMENFELD : **Lettres yidisch**, 823 | DIVERS : **Bibliographie politique**, 829 ; **Ouvrages sur la Guerre de 1914**, 838 ; **A l'Etranger** : *Orient*, 841 ; *Russie*, 843 | MERCVRE : **Publications récentes**, 847 ; **Echos**, 850 ; **Table des Sommaires du Tome CLXV**, 863.

—

PRIX DU NUMÉRO

France** .... **3 fr. 50** | **Étranger** .... **4 fr.

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

CULTURE ET CIVILISATION

SELON LES ALLEMANDS

—

> *Meistersinger : Gegensatz zur Zivilisation, das Deutsche gegen das Französische...*
> Les Maîtres-Chanteurs (de Nuremberg). Le contraire de la Civilisation : Allemagne contre France...
>
> NIETZSCHE.

Une machine de combat adaptée par d'habiles techniciens aux exigences de la guerre moderne contre la France, — telle apparaît la doctrine de la *Culture contre la Civilisation* élaborée en Allemagne au cours de ces dernières années. De cette philosophie belliqueuse nous nous bornerons à exposer les principaux résultats. Nous utiliserons surtout pour cette étude les *Considérations* de M. Thomas Mann, œuvre puissante dont on a, semble-t-il, quelque peu méconnu chez nous (1) l'intérêt et

(1) L'œuvre de M. Thomas Mann est rapidement analysée par M. Muret dans *La littérature allemande pendant la guerre* (Payot 1920, p. 51 s.). Dans le *Temps* du 15 mai 1921, M. Pierre Mille a dit quelques mots des *Considérations d'un Apolitique* qui provoquèrent dans le *Neuer Merkur* une réponse de M. Mann. Enfin la *Revue Rhénane (Rheinische Blätter)* du 1er avril 1922 donne sur le même sujet un article de M. Pierre Mille dans lequel celui-ci reconnaît (p. 229) « n'avoir pas lu les *Considérations d'un Apolitique* et les avoir analysées dans le *Temps* » d'après un résumé publié dans la *Revue de Genève* par Mme Geneviève Maury !... Comme l'étude de M. René Lauret qui lui fait suite, l'article de M. P. Mille, pour si brillant et si judicieux qu'il soit, laisse donc entière la question qui nous intéresse ici, à savoir : la doctrine apolitique de Mann *prise aux sources* et considérée sous sa forme originale ; — sa cohérence, sa valeur comme système d'idées, — quelle justification elle a pu, pendant la guerre, donner de la haine des intellectuels allemands contre la France, quel aliment elle est encore susceptible de fournir présentement à leur gallophobie.

Signalons enfin au lecteur que l'éditeur de M. Thomas Mann (Fischer, de Ber-

la portée. Brillamment écrite, mais obscure et difficile, elle se ramène en somme au commentaire de quelques antinomies. Mais, au lieu de suivre l'exemple de Kant dans la dialectique transcendentale, M. Mann s'est plu à brouiller les termes. Presque toujours l'antithèse (Civilisation) est présentée *avant* la thèse (Culture). Quant à la *synthèse* proposée parfois par l'auteur, c'est souvent au bout du livre qu'il faut aller la chercher. Mais, nous autres latins, n'avons aucune raison d'adopter une pareille démarche. Et comme nous savons d'avance qu'on nous reprochera, en tous cas, d'être de superficiels analystes, le plus sûr, si nous voulons y voir clair, est encore de ramener ces antinomies à leur plus simple expression. Nous éviterons aussi d'exposer les conclusions avant d'avoir établi les prémisses, de parler des conséquences avant d'avoir défini les principes et nous serons ainsi amenés à bouleverser le plan du livre. Ajoutons enfin que les mots de Culture, Germanisme, esprit allemand etc., *d'une part*, de Civilisation, d'esprit latin, d'esprit français, *d'autre part*, doivent être ici, à tort ou à raison, considérés comme à peu près équivalents.

§

PREMIÈRE ANTINOMIE : La Culture (thèse) a pour base une philosophie *pessimiste* : La Civilisation (antithèse) une philosophie *optimiste*.

M. Mann se déclare disciple de Schopenhauer (*op. cit.*, p. 42) ; c'est faire preuve de clairvoyance. Les *Considérations* demeurent en effet radicalement inintelligibles à qui n'a pas approfondi le *Monde comme Volonté et représentation*. Je ne puis ici exposer cette puissante doctrine dont l'étude est aujourd'hui facilitée au lecteur

lin) lance une édition de ses œuvres complètes dont le premier volume intitulé : *Parole et réplique (Rede und Antwort)* nous offre des pièces détachées de polémique (articles, préfaces, réponses aux enquêtes) et aussi quelques pages délicates et charmantes de souvenirs autobiographiques.

français par d'assez bonnes traductions et des ouvrages récents (1). Mais il est indispensable d'indiquer en quelques mots comment s'enchaînent les idées essentielles qui fondent la présente théorie politique.

Le monde est radicalement mauvais. Pourquoi ? C'est que la Volonté, seul principe créateur, est une force aveugle « qui se déchire éternellement elle-même ». Le pessimisme n'est donc pas affaire de sentiment. Il ne ressemble en rien à la mélancolie d'un poète aigri ou désabusé, d'un Werther. Il devient l'objet d'une démonstration métaphysique qui s'impose comme vraie à tout esprit sincère.

Il en résulte que le « Droit » est un concept *négatif*. De même que le plaisir n'est que la négation temporaire de la souffrance inséparable de toute existence, de même le Droit n'est que la négation temporaire, elle aussi, de l'Injustice permanente. « *Der Begriff des Unrechts ist der positive.* » C'est le concept de l'Iniquité qui demeure positif et qu'on doit en quelque sorte affecter du signe : Plus.

Tout Etat, toute politique, toute Culture n'est donc, en définitive, qu'une entreprise de protection (*Schutzanstalt*) contre l'injustice immanente au Monde et, partant, à l'humanité tout entière. Selon que cette protection sera plus ou moins durable, plus ou moins efficace, elle vaudra plus ou moins. Tout autre critère de sa valeur est illusoire. Mais, judicieusement utilisé, ce critère permet à la culture de déduire d'un principe solidement fondé une théorie du droit des gens, de la monarchie, de la guerre, de la propriété, etc... La Culture se manifeste comme un effort plus ou moins heureux pour nier le mal. (Cf. Schopenhauer, Ed. Gris. II, 9 p. 247 ss. Th. Mann, *op. cit.*, 426, 429, 431, 477, 486, 491, 499, 504, 532, 558, 609, et *passim.*)

(1) Th. Ruyssen offre un bon ouvrage d'ensemble (*Schopenhauer*, Alcan 1911). J'ai tenté moi-même d'exposer sous forme systématique dans mon livre sur l'*Esthétique de Schopenhauer* (Alcan 1913, in-8°) la doctrine de l'Art que le philosophe n'avait fait qu'esquisser dans des fragments, doctrine qui a particulièrement déterminé la philosophie de M. Th. Mann et de ses disciples.

Au rebours, la Civilisation latine (antithèse) est optimiste. Pour elle le Droit est un concept *positif*. L'homme est né bon dans un monde créé par un Dieu de bonté, (monothéisme, polythéisme, panthéisme, peu importe !) Mais, perverti, l'homme a besoin d'être défendu contre lui-même et contre l'injustice. Œuvres de la Civilisation, le Droit, l'État, la Politique, etc., auront pour mission de défendre la justice immanente là où elle semblera momentanément menacée. La Civilisation prétend en somme réaliser le bien en écartant les obstacles qui s'opposent à cette réalisation. Dans la mesure où le monde est une théophanie, elle peut donc se dire divine et croit dès lors à la toute-puissance de son droit : *Gesta Dei per Francos*. Partout présente, en dépit des apparences, dans les œuvres des vrais Latins, cette doctrine se révèle, avec une clarté particulière, dans les écrits de J.-J. Rousseau et des grands hommes de la Révolution, ses disciples.

Civilisation et Culture sont donc radicalement incompatibles puisque toutes deux prétendent se fonder sur des affirmations d'une *portée universelle* et *contradictoires entre elles*. Thèse et antithèse doivent se livrer une lutte à mort et, théoriquement au moins, toute *synthèse*, au sens plein du mot, demeure inconcevable. La Culture, négation de la Volonté mauvaise en son fond, s'oppose à la Civilisation comme le *nolle* au *velle*.

§

DEUXIÈME ANTINOMIE : Par ses tendances, la Culture est *protestante*. Par ses formules, la Civilisation est *catholique*.

La Culture est « l'éternelle protestation de l'esprit allemand contre les héritiers de Rome » (*op. cit.*, p. 1). Le mot de protestantisme doit donc être pris à la fois dans

son sens étymologique et dans son acception la plus large.

On remarquera que la thèse ainsi définie est négative. Elle semble nier une antithèse à déterminer ultérieurement, sans rien apporter de positif. C'est dans Schopenhauer qu'il faut, selon moi, chercher l'explication de ce paralogisme auquel M. Mann semble accorder une si grande force probante.

Si le Mal est la loi positive de l'univers, le Bien ne saurait être qu'une négation, un *nolle*. Voilà qui est tout à fait conforme au Monde comme *Volonté et Représentation* (livre IV). La compassion et l'ascétisme sont seuls capables d'acheminer l'homme bon vers le bonheur et la perfection, parce qu'eux seuls lui enseignent à nier, avec une énergie toujours croissante, le Vouloir-Vivre qui crée éternellement la souffrance.

D'autre part «l'Intellect, instrument du vouloir-vivre », met à la disposition de l'homme, qui, dans la lutte pour l'existence, utilise son cerveau comme le fauve sa force féline, un système de signes, inadéquats aux idées, mais commodes à manier.

La Culture croit donc rester fidèle à son caractère essentiel en affirmant son horreur des *mots*, des *formules*. Faust, traduisant l'Ecriture Sainte, efface cette traduction peu satisfaisante : « Au commencement était le Verbe » pour la remplacer par celle-ci, plus conforme à la vérité selon Goethe : « Au commencement était l'action (*die Tat*). » Luther avait déjà posé le principe essentiel : « La *lettre* tue ; l'esprit vivifie. »

Le protestantisme se ramène en somme à quelques affirmations très simples, solidaires et corrélatives en raison même de leur commune origine : Rejet de la croyance aux formules, et, par voie de conséquence : rejet des dogmes qui reposent sur elles ; d'où : rejet de l'argument d'autorité ; d'où : esprit de libre examen ; d'où enfin : primat de la pensée religieuse, morale, individualiste sur

la pensée politique, révolutionnaire et collective. Mais le lien logique qui unit ce dernier corollaire aux autres veut être mis en évidence.

Fidèle à l'esprit de l'apôtre Paul et de Luther, la Culture est « apolitique ». Elle donne joyeusement à César ce qui est à César, parce qu'elle sait que la politique de César ne pourra rendre les hommes ni meilleurs, ni plus heureux. Pourquoi ? C'est que la cité divine n'est pas de ce monde, qui est radicalement mauvais. La Culture, qui prétend nier le Mal, ne demandera pas *à la société* le critère du Bien. Chaque âme individuelle est placée toute seule en face de la loi morale qui se révèle immédiatement avec une absolue certitude à chacun de nous pris à part. « Was uns zu tun gebührt », disait Kant, « dess sind wir *nur* gewiss ». Le devoir est la seule chose dont nous soyons certains. Les politiciens semblent nous promettre le salut sur la terre. Pessimiste dans son essence, la Culture tiendra cette affirmation pour une absurdité et un mensonge. Un mensonge : car on ne peut, comme dit Boileau, « goûter en paradis les plaisirs de l'enfer » ; une absurdité : car affirmer que le vouloir-vivre peut nous conduire au salut, c'est dire que du Mal peut procéder le Bien. Telle est la tenace illusion dont Parsifal voudrait guérir Kundry :

« Jamais la source de mort et la source de vie ne pourront mêler leurs eaux. Il faut que la première se tarisse à jamais. Un abîme insondable sépare le bien du mal ; il n'est pas de demi-guérison pour le pécheur. »

Die Labung, die dein Leiden endet,
Beut nicht der Quell, aus dem es fliesst.
Das Heil wird nimmer dir gespendet,
Wenn jener Quell sich dir nicht schliesst.

(*Parsifal*, Acte II.)

On comprend donc pourquoi la Culture, essentiellement protestante, est par là même résolument antirévolutionnaire. Le progrès de la vie intérieure est tout, le progrès

de la vie politique n'est rien. La véritable Révolution, c'est la Réforme. La France a failli devenir protestante. Le moment psychologique de son histoire est celui où elle a opté. Parvenue au carrefour d'Hercule, elle a pris le mauvais chemin. Elle a hésité dans la mesure où elle était germanique. Elle a choisi parce qu'elle était foncièrement romaine, et, dès lors, elle avait tué la liberté de conscience. Mais cette liberté, refoulée, cherchait son issue. Elle crut la trouver dans la révolution. C'était un leurre. La Révolution resta fidèle au culte de la lettre qui tue et renia l'esprit qui vivifie. Aux Cordeliers, aux Jacobins refleurit l'intolérance romaine. Les mots avaient à peine changé : les couvents restaient fidèles à leur tradition. Anciens cachots de l'Inquisition, ils devenaient les geôles du tribunal révolutionnaire. Autrefois : « La messe ou la mort »; maintenant : « Liberté, Egalité, Fraternité... ou la Mort ! » Toujours la formule, toujours le dogme, toujours la chambre de torture. Le bourdon de Saint-Germain-l'Auxerrois, annonçant la Saint-Barthélemy, préludait, dans la nuit des siècles, aux massacres de la Terreur !...

Mais la Culture est là pour protester éternellement contre la Civilisation, pour reconnaître et dénoncer son caractère *catholique*. Comme Aristée, elle forcera le Protée romain à lui révéler son secret.

« Catholiques », le Droit romain, la Paix romaine, le « Nom Romain » l'étaient déjà avant le Christianisme. Rome n'est pas une ville, mais la Ville, aujourd'hui : La Ville Éternelle... « L'Allemagne n'a jamais eu de César », disait Bismarck. C'est que César est un Dieu. Il légifère pour tous les humains, comme le Pape pour toutes les âmes. Comme lui, il est infaillible. Comme lui, il énonce des lois, des commandements qui sont des dogmes. Comme lui, il tyrannise les âmes par des formules, par des textes, par des mots. Comme lui, il a sa casuistique : la jurisprudence !...

Toujours, la Culture « protestante » s'est dressée contre cette Civilisation latine. Ce sont les Germains contre les Césars, héritiers de la République romaine, c'est Luther contre le Pape, héritier de l'impérialisme romain, ce sont les Allemands contre Napoléon, athée, mais catholique. Ce sont enfin, en 1914, les Empires Centraux décidés à vaincre ou à mourir dans une lutte à mort contre l'idéal « humanitaire » de l'Entente, contre le Droit abstrait qui prétend démontrer aux peuples tard-venus que des traités sacro-saints leur refusent, en vertu de formules définitives et intangibles, la liberté de croître, de coloniser et d'occuper leur « place au soleil »...

Qu'il s'agisse, par exemple, des origines de la grande guerre, la Civilisation doit nécessairement, par tradition, adopter l'attitude d'un juge au criminel ou d'un procureur requérant devant les assises, et la question posée sera : « Qui a tiré le premier coup de fusil ? » L'Histoire, la Postérité, l'Opinion sont conçues comme un jury chargé d'apprécier par oui ou par non la « matérialité des faits ». Même débat s'il s'agit de la neutralité de la Belgique. Ici la question posée sera : « Les Allemands ont-ils, oui ou non, violé la neutralité belge ? » Et de même que le procureur qui interroge un jury sur des faits dont la matérialité est indiscutable rit dans sa barbe à l'idée du verdict de condamnation que, bon gré mal gré, les jurés devront rendre, de même la Civilisation s'assure, par cette méthode infaillible, un triomphe facile.

Pour la Culture, le problème revêt un caractère non plus juridique, mais moral et devient : « Qui, dans son fors intérieur, a *voulu* la guerre, qui a rendu le conflit armé tôt ou tard inévitable, qui a imposé à l'Allemagne une guerre préventive ? » De même, ce n'est plus la lettre, c'est l'esprit des traités avec la Belgique qui fait, pour la Culture, le fond du débat. Sans doute, le procureur de la Civilisation ne manquera pas de répondre : « La question ne sera pas posée. » Mais la Culture, protestante et « héré-

tique », n'admet pas, nous l'avons vu, le principe d'autorité, contraire au libre examen. Elle se demandera donc si l'inviolabilité du territoire belge n'est pas une arme mortelle dirigée contre l'Allemagne, si, sur le terrain, un duelliste peut, sans forfaire à l'honneur, appeler à son secours un juge de paix, si des soldats auxquels on oppose une forteresse juridique doivent renier leur devoir envers la patrie, si le droit des gens peut jouer, en pleine bataille, le rôle de bouclier ou de fort d'arrêt...

On voit donc que M. Mann, lorsqu'il aborde ces questions brûlantes, nous fait grâce des inventions ridicules du gouvernement prussien. Évanouis dans le brouillard les avions français qui allumèrent l'incendie en bombardant Nuremberg ; envolés les innombrables « canards » de tout plumage chargés d'obscurcir le ciel et d'arrêter la lumière.

La Culture avoue maintenant la matérialité des faits; mais plus elle approfondit le problème philosophique, plus fortement elle proclame son innocence morale. Protestante, elle ne plaidera au prétoire non plus qu'elle ne s'agenouillera au confessionnal. Protestante, elle se confesse à Dieu (*Gott mit uns*). C'est affaire entre elle et lui. Kant, d'ailleurs, n'a-t-il pas démontré que l'intention seule (*Gesinnung*) importe au regard de la conscience? — Et pourquoi se référer à Kant, et ne suffirait-il pas ici de rappeler le vers sublime du grand Corneille, repris par Charlotte Corday :

Le crime fait la honte et non pas l'échafaud.

Mais que d'excuses je dois à l'auteur! Je cite un « civilisé » quand il s'agit de la Culture, et, qui pis est, un civilisé qui justement fut avocat... Et nous parlions de Culture, et nous parlions non plus d'apparences, mais de réalités morales... Ah ! que mon cas est donc mauvais !

Cette doctrine, avouons-le, cette doctrine terrible est puissante comme les grands mythes. Ne pas perdre de

temps en protestations vaines, garder son sang-froid, analyser, expliquer, c'est donc le mieux qu'on puisse faire pour aider la vérité à se faire jour.

Or, il apparaît clairement qu'en orchestrant ces motifs avec un talent incomparable, M. Mann s'appuie sur une forte tradition. Je ne puis songer à le démontrer ici : c'est un problème d'érudition. Mais je m'en voudrais de ne pas signaler aux Wagnériens du *Mercure* un fait essentiel, qui a passé, si je ne me trompe, à peu près inaperçu : au thème du *traité* qui lie la volonté créatrice, du traité œuvre factice et mensongère, du traité cause de souffrance, de décadence et de mort, Richard Wagner, dont M. Th. Mann se déclare expressément le disciple, a prêté, dans sa Tétralogie, une valeur philosophique inégalée. Lorsque, dans *l'Or du Rhin*, les dieux et les géants vont en venir aux mains, Wotan les sépare en étendant entre eux sa lance sur laquelle sont gravées les Runes du fatal contrat.

Wotan (*seinen Speer zwischen den streitenden ausstreckend*) :

Halt du, Wilder !
Nichts durch Gewalt !
Verträge schützt
meines Speeres Schaft :
spar'deines Hammers Heft !

Et Freia, déesse de l'Amour, de la Jeunesse, s'écrie, angoissée : « Malheur ! Malheur ! Wotan m'abandonne ! »

Wehe ! Wehe !
Wotan verlässt mich !

Ainsi la lettre du traité conclu avec les puissances mauvaises retient le bras vengeur du Dieu Donner qui allait foudroyer le crime que le *Droit* défend et sauver l'innocence que le *Droit* condamne. Mais nous avons déjà entendu ces accords d'octave qui remplissent trois mesures de leur descente brutale et tragique : ils forment le thème du traité (*Vertragsmotiv*) qui martelait tout à

l'heure le récitatif de Fasolt criant à Wotan : « Observe les traités, Tu n'existes que par eux ! »

Verträgen halte Treu !
Was du bist,
bist du nur durch Verträge.

Quelle humiliation pour le Dieu ! Il voudrait sauver la Vie, la Joie, l'Amour. Des traités qu'il n'a pas le courage de renier, une cruelle neutralité qui l'immobilise entre le Tonnerre vengeur et les Géants cupides le condamnent lui-même à la souffrance, l'acheminent vers le déclin, vers le crépuscule...

Même idée directrice dans la *Valkyrie*.

Le Dieu s'est pris à son propre piège et se débat « dans le panneau trompeur des louches contrats » :

Durch trüber Verträge
trügende Bande.

Il aime son fils Siegmond, auquel il a confié le glaive divin. Mais l'épieu, porteur des Runes, brisera l'épée, gage de victoire : c'est la loi. Ceux qui la font triompher n'ont d'ailleurs pas à en être plus fiers. Ils sont les esclaves aveugles de la lettre, comme des bourreaux.

Hünding vient de tuer Siegmond. Wotan le foudroie d'un regard et repousse avec dégoût son serviteur : « Tu n'es qu'un valet. Meurs donc ! »

Geh'hin, Knecht,
...Geh'! — Geh' !

Obstacles à la réalisation du bien, les traités peuvent encore créer le mal et pousser au crime la Volonté mauvaise. L'*Or du Rhin*, la *Valkyrie* nous ont montré leur force prohibitive. *Le Crépuscule des Dieux* nous les montre créant la discorde et la guerre.

Au début de la pièce, Hagen et Gunther se demandent comment de Siegfried, le héros royal, invaincu et invincible, ils pourraient faire l'instrument docile de leurs téné-

breux desseins. Rien de plus simple : ils l'enchaîneront *par un traité perfide*. Mais comme on ne pourrait, sans grotesque anachronisme, faire intervenir ici les manœuvres diplomatiques, un filtre magique, qui doit faire perdre à Siegfried le sens de la réalité et du bien, deviendra le symbole de cette pensée directrice. Et, pour qu'aucun doute ne subsiste dans notre pensée, c'est de Hagen, l'enfant des puissances mauvaises et souterraines, que viendra l'idée du fatal traité.

« Rappelle-toi », dit-il à Gunther, « le breuvage contenu dans le coffret et fais-moi confiance,à moi qui l'ai su conquérir. »

Gedenke des Trankes im Schrein ;
vertrau'mir, der ihn gewann. (I, 1.)

Puis vient la scène où Siegfried, victime du filtre que, dans leur traîtrise, ses hôtes lui ont fait boire, conclut avec eux un traité d'alliance fraternelle. Qu'un serment la garantisse, s'écrie-t-il, l'esprit égaré :

Blut Brüderschaft
Schwöre ein Eid ! (I, 2.)

Devenu l'instrument de Hagen, Siegfried trahira, sans responsabilité morale aucune, non seulement ses perfides alliés, mais encore Brunnhilde, tout son amour. Fait plus remarquable encore, c'est l'exécrable Hagen que Wagner nous montre jouant, devant ses vassaux, le rôle avantageux du vengeur de la foi jurée :

Hagen : « Que le sang expie donc la rupture de l'alliance conclue. »

Des Bundes Bruch
sühne nun Blut !

et plus loin :

Eid Treue
hat er getrogen
mit seinem Blute
büss'er die Schuld !

Lâche assassin du héros, Hagen est donc, pour son peuple, le *vengeur du droit violé* : « Gladius legis custos... »

(Les Vassaux :) « Quoi ! Siegfried a trahi ! Par lui Gunther est déshonoré. »

Et Wagner qui méprise ces hommes grégaires nous les montre « en proie à la plus vive indignation » : *in lebhafter Entrüstung.*

Enfin, après l'assassinat, Hagen, perdant toute mesure, se proclame le défenseur de la foi jurée devant Gunther et Gudrun, ses complices eux-mêmes : « Justicier du *parjure*, je me suis acquis au butin un *droit sacré.* Aussi, je réclame l'anneau. »

Heiliges Beute-Recht
hab'ich mir nun errungen
d'rum fordr'ich den Ring.

Or, nous le savons, cet anneau représente, pour Wagner, à la fois le gage de la puissance terrestre et le prix d'une victoire criminelle, œuvre de dol et de cruauté...

Mais le feu purificateur du bûcher de Siegfried a illuminé l'âme de Brunnhilde. Désabusée par l'approche de la mort, elle voit maintenant que, malgré l'éternel mensonge des apparences terrestres, Siegfried est resté fidèle et vrai. La suprême leçon que nous donne l'Amour rédempteur, c'est de ne jamais rien attendre de bon « ni des traités trompeurs et louches, ni du code cruel de la moralité hypocrite ». Et, pour marquer l'unité de conception philosophique qui préside à la genèse de la tétralogie, Wagner a repris au dénouement, en les faisant suivre toutefois d'un bref commentaire, les vers mêmes du prologue :

Nicht trüber Verträge
trügender Bund
noch heuchelnder Sitte
hartes Gesetz
Selig in Lust und Leid
lasst die Liebe nur sein !
(cf. In fine : « *Nicht componirte Stelle* ».)

Fidèle disciple de Wagner, Th. Mann l'est donc, et beaucoup plus encore qu'il ne le croit lui-même. Nous

espérons en avoir fourni la preuve au lecteur français qui, lorsqu'il rejette comme illégitime l'application d'une pareille doctrine à l'interprétation du Drame de 1914, doit au moins être mis à même de saisir de quelle puissante tradition germanique cette étrange théorie tire sa redoutable force persuasive.

§

Troisième antinomie : Deux mots suffisent à énoncer thèse et antithèse avec une concision saisissante : *Bürger. Civis.*

La Culture est l'œuvre des « Bürger », la *Civilisation* l'œuvre des citoyens (*cives*). Or, les deux mots sont loin d'être équivalents. Dans son célèbre dictionnaire de la langue allemande (Cf. *Deutsches Wörterbuch*, p. 83), Hermann Paul fait remarquer que le terme *bürger* (habitant du Burg) évoque une idée spécifiquement allemande, intraduisible exactement dans une langue latine. Mais, peu à peu, la nécessité où se sont trouvés les Allemands de donner un équivalent valable au mot : *civis*, a modifié la teneur du concept primitif. Aujourd'hui, le mot français : Citoyens, se traduit couramment par « Bürger » et inversement. Pourtant, les différences originelles subsistent et l'analogie n'a pas réussi à niveler les deux notions hétérogènes. La preuve en est que, par une de ses acceptions, le mot *bürger* traduit aussi bien le mot français bourgeois. Or, il suffit d'évoquer l'usage que les partis « anti-bourgeois » font chez nous de l'appellation « citoyen » pour mesurer toute la profondeur du fossé demeuré béant entre les *bürger* et les *cives*. Ils diffèrent les uns des autres autant que la forteresse du moyen âge diffère de la citadelle antique, autant que la ville allemande diffère de la cité romaine, autant que Nuremberg par exemple diffère d'un centre quelconque de civilisation latine. Il suffit en effet de donner au mot « citoyen » son acception révolutionnaire pour que la

traduction : « *Die bürger von Nuremberg* par : « les citoyens de Nuremberg » fasse contre-sens. Les descendants du Meister Pogner, le riche orfèvre des *Maîtres-Chanteurs*, n'ont rien à voir avec les sans-culotte... Un artifice de traduction est aussi impuissant à les rapprocher qu'à transmuer la Culture en Civilisation.

Ce préambule, qu'on chercherait vainement dans les *Considérations*, est pourtant indispensable à l'intelligence du livre de M. Mann. Car, du choc de ces deux notions contraires, est née la théorie, la plus discutable sans doute, mais à coup sûr la plus brillante, la plus curieuse que nous ait, depuis bien longtemps, je crois, offerte un philosophe allemand. Le lexicographe semblait n'opposer que deux vocables morts et voici qu'une lutte vitale s'engage maintenant entre deux idées. Ne dit-on pas que deux astres refroidis peuvent produire, en se rencontrant, chaleur et lumière ?

Partant de notre devise française qui a le don d'exaspérer notre auteur : « Liberté ! Égalité ! Fraternité ! » nous rechercherons sous quel jour se présentent ces trois notions dans le monde cultivé, d'une part, et, d'autre part, dans le monde civilisé. Point de fil conducteur plus sûr pour nous orienter dans le labyrinthe où, friant de digressions et d'incidentes, l'écrivain allemand semble vouloir nous égarer.

Tout le secret de la Culture a été de chercher la *Liberté* là où l'on peut légitimement espérer la trouver : dans le monde moral. Luther et Kant marchent ici en tête, comme deux guides, la main dans la main. Le premier avait proclamé que, seule, la liberté de la vie intérieure intéresse le salut. Qu'importe que sur mon corps, que sur mon activité extérieure et sociale pèse le déterminisme, et que je ne puisse dès lors prévoir les conséquences lointaines de mes actes ! Mes intentions, partant mon mérite et mon démérite, sont à moi. Dieu les voit, les pèse et les juge. Le reste ne me regarde pas. C'est parce qu'elle

est limitée à ma vie intérieure que ma responsabilité morale demeure entière.

Kant dira : je dois, donc je puis. Au fond de mon cœur la loi morale exige que je la respecte. Mais il me faut pour cela être libre : donc, je « postule » la liberté. Le monde extérieur ne m'offre qu'un nexus infrangible de causes et d'effets. Faire une part à la contingence, c'est nier la science dont, depuis Newton, l'existence est hors de discussion, puisqu'elle s'impose à l'esprit comme un fait. Vouloir comme Descartes donner un fondement *théorique* à la liberté, c'est une entreprise vaine, condamnée d'avance à l'échec. La causalité est une catégorie de ma pensée : je ne puis m'en affranchir. Le transcendant, c'est le vide. Mais, par contre, je puis, je dois me demander si la liberté est, théoriquement *possible* et à quelles conditions elle l'est. Ce faisant, je dépasse bien (*transcendo*) les lois de la pensée, conditions de l'expérience, mais sans rien affirmer quant à la nature de l'Etre. Pour désigner le *nouveau problème* que je pose, je garderai donc le radical du verbe *transcendere*, mais je lui ajouterai une terminaison nouvelle et insolite : je dirai que, théoriquement, le problème de la liberté est d'ordre *transcendental*. Et je le résous comme suit : la Raison pure nous enseigne que la liberté est *possible* dans un autre monde que celui des phénomènes.

Dès lors la « Raison pratique » peut légitimement postuler la liberté, mais seulement la liberté de mes intentions : car mes actes, pour autant qu'ils se déroulent dans l'espace et le temps, tombent sous le coup du déterminisme causal. Ni la métaphysique, ni la science, ni la religion, *ni la société* ne créent la Liberté. Elle est un acte de foi qui s'impose à ma conscience morale : elle est la raison d'être du devoir. Rien ne nous autoriserait à revendiquer la liberté, si la loi morale n'était pas en nous. Ainsi donc, en enseignant aux hommes leur Devoir, la Culture les libère. Car, c'est le Devoir qui crée le Droit.

Au rebours, la civilisation cherche la liberté là où elle n'est pas : dans la société. Sans doute des discussions pourront s'élever entre philosophes sur le Déterminisme et la Contingence. Mais ces jeux d'école, ces harangues d'Académie restent sans influence sur la notion commune. Culture et Civilisation se servent du même mot : elles ne lui donnent pas le même sens. Et les images qui s'associent à l'idée, qui forment, si je puis dire, son habituel cortège, sont,dans le premier cas, toutes religieuses, mystiques et morales, presque exclusivement politiques, dans le second.

Optimiste, la civilisation se préoccupe fort peu de la liberté intérieure qui nous permet de nier le mal, en contrariant nos mauvais instincts. Elle se plaît au mirage d'une terre promise, s'exalte au rêve d'un âge d'or où toute contrainte sera devenue inutile parce que la Vertu, « science sublime des âmes simples », exercera sur tous les hommes, nés bons et sensibles, son doux empire. Et l'idée d'esclavage, de tyrannie, de royauté, ou, inversement, de suffrage universel, de régime parlementaire, de République, vient alors présider, de la façon la plus comique, selon M. Th. Mann et ses nombreux disciples, à l'élaboration d'une doctrine que la Culture fondait sur des données exclusivement individuelles et morales.

Puisque le monde est radicalement mauvais, puisque, dès lors, l'effort de l'homme pour s'affranchir ne saurait être, comme l'a vu Schopenhauer, qu'une négation, qu'un *nolle*, la civilisation ne peut aboutir, sur la voie où elle s'est engagée, qu'à d'insolubles contradictions. En définissant par exemple la liberté : « le droit de faire ce qui ne nuit pas à autrui », la Révolution française nous offre l'exemple d'un très curieux paralogisme initial. Vide de tout contenu positif, cette définition est, en effet, purement négative. Elle impose immédiatement à tout esprit logique la redoutable tâche de distinguer nettement deux ordres de choses: celles qui nuisent et celles qui ne nuisent

pas à autrui. Or, c'est laisser le champ libre à tous les sectaires. Pose-t-on par exemple cette question : l'athéisme nuit-il à autrui ? Un Robespierre répondra sans hésiter, « l'athéisme est aristocratique », d'où il suit qu'il est criminel. De là à conclure qu'il faut trancher la tête à tous les hommes qui n'admettent pas le Culte de l'Etre suprême, ou de la Déesse Raison, il n'y a qu'un pas. On sait avec quel entrain il fut franchi.

De même, c'est parce qu'il croyait à l'avènement prochain de la Liberté qu'un Marat réclamait comme une mesure humanitaire, la mort de quelques milliers d'hommes pervers qui retardaient le bonheur du peuple, du Peuple sur les malheurs duquel il versait des larmes. Le chevalier de Florian est le digne contemporain de Robespierre : idylles champêtres, massacres révolutionnaires... réactions contradictoires, en apparence ; en réalité : aspects solidaires d'un même optimisme mensonger.

Détail curieux à noter : la nouvelle école sociologique française, qui se réclame des travaux d'Auguste Comte et, plus récemment, d'Emile Durkheim, cherche à expliquer le « sentiment vif interne » de la liberté qui est en nous par un afflux de force d'origine sociale pouvant faire équilibre aux inclinations égoïstes de l'individu. Et ce faisant, elle reprend, à son insu, *en la restreignant à la société*, l'idée plus générale des pragmatistes et notamment de William James : le moi, système clos, s'affaiblit progressivement jusqu'au jour où un certain état d'âme qu'on nommera tantôt religieux, tantôt contemplatif, tantôt moral, le met en contact avec l'immense réservoir de forces qu'est l'univers infini. Le microcosme que nous appelons notre conscience est un potentiel à puissance limitée, à déperdition rapide, la vie cosmique un potentiel à puissance infinie et sans cesse renaissante. Tout ce qui rompt ou affaiblit le contact de l'homme avec l'Infini nous diminue et nous opprime ; tout ce qui rétablit ou favorise ce contact nous exalte et nous libère. Détermi-

nisme et liberté deviennent ainsi termes corrélatifs. Il eût sans doute été fort intéressant de rechercher dans quelle mesure la doctrine française, ainsi renouvelée, s'oppose à l'individualisme de Luther et de Kant. M. Mann, en négligeant ce problème, s'est, une fois de plus, rendu la victoire trop facile ; on doit donc, d'un point de vue purement philosophique, regretter de le voir ainsi sous-estimer l'adversaire en écartant une étude qui était pourtant, sans aucun doute, dans le plan de son œuvre.

Même antagonisme entre la Culture et la Civilisation lorsqu'il s'agit de donner un contenu à la notion d'*Egalité.*

L'historien allemand Treitschke s'était déjà indigné, et parfois, il faut le reconnaître, avec éloquence, contre ce qu'il croit devoir appeler : l'Egalité à la française. Selon lui, nous seuls pouvions avoir l'idée saugrenue de découper, comme l'a fait la Convention, la carte de notre pays en petits carrés nommés départements pour abolir définitivement les provinces et parfaire notre unité. Nous sommes d'impitoyables niveleurs. Tous les esprits coulés dans le même moule, tous les hommes taillés sur le même patron, voilà notre mot d'ordre: « Die französische Schablone. » Quand un jardinier de Versailles voit une branche qui rompt la symétrie d'une pyramide de feuillage, il l'élague : quand un révolutionnaire français voit une tête qui dépasse les autres, il l'abat. Les Français auraient voulu pouvoir appliquer cette heureuse formule au monde entier. C'est ce qu'ils nomment rendre les hommes heureux ou égaux. (*Völkerbeglückung, Gleichmacherei.*)

On retrouve cette théorie chez M. Th. Mann ; mais il la développe avec un luxe d'épithètes et une richesse d'invention verbale inégalée.

Contemptrice du génie, la Civilisation, grégaire, s'oppose ici à la Culture essentiellement aristocratique. Là le

triomphe des médiocres, la loi du plus grand nombre, le sacrifice du supérieur à l'inférieur, l'Egalité « par en bas », ici : la hiérarchie des compétences, la loi des meilleurs, la subordination consentie de l'inférieur au supérieur, l'Egalité « par en haut ». Pour la première, c'est la Quantité, pour la seconde, c'est la Qualité qui est tout. Niveler impitoyablement, tel est l'idéal des Français ; sélectionner équitablement, tel est, et tel doit être, l'idéal des Allemands. Au temps des *Maîtres-Chanteurs*, l'Egalité régnait à Nuremberg parce que le concours pour la maîtrise était ouvert à tous, parce que la compétence était la seule loi. Comment l'apprenti aurait-il songé à s'égaler au compagnon, puis au maître par un acte de violence, puisque la noble émulation, qui lui faisait franchir, l'un après l'autre, les degrés de la hiérarchie, donnait un but à son activité, un idéal à son labeur ?

De même, dans l'armée allemande, tous les hommes sont égaux devant la loi commune qui s'énonce en un mot: Servir. Le soldat sert, le général sert et l'empereur lui-même a pour devise : *Ich diene.* Chacun à sa place pour défendre de son mieux l'intérêt de tous, telle est l'*Egalité* selon la Culture.

Appuyée sur une forte tradition, cette doctrine est, d'autre part, étroitement apparentée aux idées d'Oswald Spengler dont le *Mercure de France* offrait récemment (15 décembre 1922) à ses lecteurs un si intéressant exposé. Cette constatation nous mène tout droit à des conclusions vitales pour l'avenir de notre pays : affirmer que les Allemands n'ont tiré aucune leçon de la guerre, que la République n'est, chez eux, qu'un vain mot, qu'après un intermède forcé, la nation va se remettre de plus belle au pas de parade, serait le fait d'un pessimisme systématique contredit par certains faits, et qui risque de nous égarer. Mais, ce qu'il nous faut bien comprendre, c'est que les penseurs, même les plus sincèrement pacifistes de l'Allemagne, ne considèrent nullement que les

idées prussiennes, qui ont présidé à la guerre et au développement prodigieux du militarisme dans ce pays, soient définitivement *condamnées par l'histoire.* Ils sont au contraire d'avis que l'Allemagne, même désarmée, se doit à elle-même de *transposer* dans le domaine de l'économie politique et de l'administration les méthodes qui ont fait la force, longtemps invincible, de son armée. Construit d'après « le schéma de l'ordre et de l'obéissance, le nouvel Etat prusso-socialiste resterait fidèle à l'antique devise de ses ancêtres : « servir ». Et, signe des temps, ce n'est plus en France, ce n'est plus sur le continent, c'est dans le pays de l'or, c'est dans la capitaliste Angleterre, dans le pays du : *chacun pour soi,* du : « les affaires sont les affaires », dans le pays de « l'Individualisme économique » que ce nouveau socialisme d'Etat, qui tâche à s'organiser, pourrait en venir à chercher son principal adversaire.

La Fraternité ?... Elle ne saurait être qu'un vain mot pour les peuples qui se réclament de la Civilisation. Le besoin de niveler qu'on observe en France ne peut en effet procéder que de la haine et de l'envie. L'abolition des privilèges flatte les plus bas instincts de la foule. Qu'il soit, aristocrate par la naissance ou par le mérite, qu'il soit selon le mot célèbre, un « descendant ou un ancêtre », l'homme distingué provoquera la colère de ceux qu'il dépasse. On le fera rentrer dans le rang. Pour avoir méconnu l'Egalité véritable, la Civilisation ignorera toujours la Fraternité vraie. Raison de plus pour en parler davantage ! Et M. Mann de relever avec complaisance l'abus que, selon lui, nous faisons de ce mot. Dans ces effusions républicaines, il ne veut voir que sophisme et mensonge. En baptisant : « Place de la Concorde », le sinistre emplacement de la guillotine, les Français n'ont pas lavé le sang des victimes de la Révolution. Leur devise n'a pas changé : « Liberté, Egalité, Fraternité... ou la Mort ! » (*Ibid.*, p. 546.)

Si nous voulons maintenant avoir une idée de la Fraternité selon la Culture, écoutons la musique de Beethoven, écoutons surtout la symphonie avec chœurs et l'hymne de Schiller qui la termine :

O Joie, tu sais relier entre les hommes les liens que le cruel préjugé avait rompus, quand tu planes sur eux, quand tu les effleures de ton aile, tous se sentent devenir frères.

Deine Zauber binden wieder
Was die Mode streng getheilt
Alle Menschen werden Brüder
Wo dein sanfter Flügel weilt.

Mais, la Fraternité véritable ne peut naître que de la collaboration joyeuse en vue d'un idéal commun. Schiller l'a bien montré dans son poème de la *Cloche*. Le feu, puissance salutaire, devient un terrible fléau quand il échappe à la Volonté de l'homme. De même le peuple qui veut se libérer par la violence et :

Zur Eigenhilfe schrecklich greift...

ne peut que déchaîner les forces mauvaises qui sommeillent dans le cœur humain. Il fait retentir alors les mots de Liberté et d'Egalité :

Freiheit und Gleichheit, hört man schallen !

Mais, au vrai, en renversant la table des valeurs, il ne crée que perturbation et désordre :

Der Gute räumt den Platz dem Bösen
Und alle Laster walten frei.

La *Cloche*, au contraire, est, pour Schiller, le Symbole de l'œuvre heureuse que les bonnes volontés réunies ont fait aboutir. Elle a créé la vraie Concorde. Elle en gardera le nom :

Concordia soll ihr Name sein...

Mais la paix ne va pas sans la Joie ! Et l'allitération, qui rapproche les deux mots allemands et que nous retrouvons à la fin de la dernière strophe, ne fait qu'ex-

primer la parenté indissoluble qui unit les deux idées, qui fond ensemble les deux sentiments : Freude... Friede!

Mais cet idéal de la Culture, pourquoi est-ce dans le « royaume des sons »...

Dass sie in das Reich des Klanges
Steige, in die Himmelsluft.

que Schiller, que Beethoven, ont cru devoir le proclamer ?... Hasard ?...

Les nouveaux apologistes de « l'âme allemande » ne le croient pas. Et, par une pente naturelle, ils nous inclinent à étudier, pour finir, l'antinomie la plus curieuse que nous ayons réussi à dégager des textes : celle qui oppose la Culture à la Civilisation *dans le domaine de l'Art.*

§

QUATRIÈME ANTINOMIE : La Culture est Musique ; la Civilisation est Eloquence.

Pourquoi les Allemands appellent la Musique : l'Art par excellence, nous ne pouvons songer à l'expliquer ici en détail. La présente doctrine, qui a toutes chances de jouer un rôle décisif dans l'Allemagne moderne et d'orienter longtemps les tendances anti-françaises, repose tout entière sur l'*Esthétique de Schopenhauer.* Nous renverrons donc le lecteur au *Monde comme Volonté et Représentation*, particulièrement au livre III. Convaincu que cette théorie de l'Art, en apparence purement métaphysique, présentait pour nous, Français, une importance capitale, j'en avais d'ailleurs, bien avant la guerre, tenté un exposé synthétique. On m'excusera donc d'être bref.

L'art gréco-latin est un art du Fini, parce que l'idéal de la Civilisation est le parfait, c'est-à-dire l'achevé, le limité (τὸ πρῶτον καὶ τέλειον). Tout l'effort d'Aristote a été de montrer comment une pensée repliée sur elle-même (νόησις νοήσεως) peut agir sur une nature extérieure (φύσις), avec laquelle elle est sans contact. Si la pensée

divine immuable et incorruptible communiquait avec le monde, elle participerait à ses caractères, elle connaîtrait la corruption et le changement, ce qui est contradictoire. Mais comment pourra-t-elle mouvoir le monde sans entrer en contact avec lui ? Le premier moteur immuable et immobile, répond Aristote, meut le Mobile par l'Amour qu'il lui inspire, par l'attirance qu'il exerce sur lui. Et le Mobile une fois en mouvement entraîne la Nature entière (κινεῖται ὡς ἐρώμενον, κινούμενον τἆλλα κινεῖ). Aussi, pour traduire le divin en symboles, l'artiste grec recherchera la perfection du modelé. Aucun art ne pourra donc dépasser la sculpture qui, par des corps parfaits taillés dans le marbre, par le souci des proportions parfaites, des courbes absolument harmonieuses, nous donnera du divin la plus haute représentation à laquelle il nous soit donné d'atteindre.

Mais comme pour le Christianisme Dieu est l'Infini, nous ne pouvons communiquer avec lui que par le mystère. Et dès lors, les arts plastiques manifestent leur impuissance. Le méconnaître, c'est fatalement tomber dans le culte idolâtre de l'Image que la Rome chrétienne a pratiqué dans la mesure où elle trahissait la Croix, mais que Luther a condamné parce que l'Esprit de Christ habitait en lui. Les protestants n'ont que faire des magnifiques cathédrales, théâtre somptueux des pompes romaines, n'ont que faire des fresques et des statues qui éblouissent des yeux restés païens. C'est dans son propre cœur que chacun d'eux prétend construire à Dieu un sanctuaire où il s'entretiendra, seul à seul, avec lui. Or, il existe un art de l'Infini, un art du Mystère qui ignore les vains symboles, les images trompeuses, un art qui nous met en communication avec l'ineffable, un art qui nous fait pressentir la Vie éternelle, un art qui nous permet de nier le monde extérieur avec ses turpitudes et son incurable égoïsme, un art qui nous élève au-dessus de notre nature, au-dessus de notre Volonté toujours en

conflit avec elle-même, un art qui soulage notre souffrance en nous permettant de la chanter, un art enfin qui rythme notre envolée vers l'idéal du renoncement : la Musique... L'Allemagne, protestante et pessimiste, deviendra donc sa Patrie d'élection ! Mein Leid, mein Lied !...

La civilisation gréco-latine, païenne et optimiste en son fond, tombe dans le mensonge et l'hypocrisie, dès qu'elle se proclame chrétienne, dès qu'elle affecte de tenter l'impossible synthèse du bonheur terrestre avec l'Esprit du Crucifié. Sans doute, elle a réussi à créer des chefs-d'œuvre d'art plastique aux époques où, dans un sursaut de franchise, elle revient, comme au temps de la Renaissance, à l'art païen, ne demandant plus au christianisme que des allégories dénuées de toute influence sur la beauté de la statue ou du tableau. Mais, comme une telle contradiction doit, tôt ou tard, se manifester à tous, comme une pareille position est, à la longue, intenable, la Civilisation devait fatalement appeler à son secours l'art du mensonge : l'éloquence. Déjà, les sophistes grecs apprenaient à leurs élèves à faire triompher la « mauvaise cause et à infirmer la meilleure ». Mais la littérature fut surtout la grande maladie romaine, dénoncée par Sénèque lui-même, qui en fut pourtant la victime : *litterarum intemperentia*... Fidèle aux traditions de la Rome païenne, la Rome chrétienne continue à voir dans l'avocat phraseur et perfide le type de l'artiste génial. D'Annunzio, ce sinistre boute-feu de la démocratie républicaine, ce « polichinelle de l'Art et de la politique» est le digne successeur de ses aînés : « les Romains de la décadence ». (Cf. Th. Mann, *loc. cit.*, p. 545.)

Plus discrets, parce qu'ils sont sans doute moins éloignés des Germains, les Français ne laissent pas de représenter excellemment la Civilisation. Pour eux, tous les problèmes sont d'ordre juridique : des textes, des traités,

des contrats, des codicilles, des grosses, des exploits, des précédents, des sentences, des jugements par coutumace, en appel, en cassation, des mesures exécutoires ou dilatoires, de contrainte ou de rétorsion, des parties civiles, des dommages et intérêts, des sursis, des moratoires, des récidives, etc., etc... Voilà l'atmosphère où ils vivent et où ils se sentent à l'aise pour enquêter, instruire, accuser, plaider, témoigner. requérir, acquitter et condamner. Qui donc dirige leur République : des avocats ! Comment en serait-il autrement ? L'école de l'homme d'Etat en France, c'est le barreau, c'est le Palais. Le spécialiste compétent réfléchit, hésite, prend conscience des difficultés, aperçoit la complexité des problèmes. Le régime parlementaire l'élimine. L'électeur ne demande pas qu'on sache, mais qu'on parle ; la Chambre n'attend pas des vérités et des preuves, mais des arguments et des plaidoiries. Elle donne la palme à l'avocat retors, au prudent chat-fourré. Pour le savant qui cherche, pour l'artiste qui crée, pour le spécialiste qui organise, elle n'a que mépris. Ces gens-là s'expriment avec une lourdeur par trop germanique. Ils ignorent l'art d'une interruption sensationnelle, d'une réponse cinglante, d'une promesse vague, des mots qui portent. Le prétoire, des effets d'audience et surtout le *Forum*, voilà ce qu'il faut aux Français. Et si les meilleurs d'entre eux sont parfois tentés de protester contre l'avocasserie et les avocats, on dispose pour les réduire au silence d'un narcotique infaillible : l'euphémisme. Par lui sont résolues les difficultés, palliés les torts, excusées les fautes, déplacées les responsabilités, déliées les promesses, embellies toutes les laideurs des calculs politiques, transfigurées les réalités sociales. Le « littérateur de la Civilisation », le « Rhéteur bourgeois » n'a plus besoin des leçons de Quintilien pour savoir distiller dans le cerveau de ses auditeurs cette morphine de l'âme qui voue la France aux morbides illusions d'un paradis artificiel. D'ailleurs il a fait école

en Allemagne où un « Radicalisme » d'importation étrangère menace d'étouffer la Culture. Le Radicalisme se désintéresse de la vie. Pour lui les idées au sens latin du terme, entendons : « les grands mots sonores », importent seules. M. Mann lui donne pour mot d'ordre la formule : *Fiat Justitia, pereat mundus et vita.* Le mot *Justitia* peut sans inconvénient être remplacé par : *Libertas, Veritas, Spiritus* et autres succédanés de la même drogue.

La Vraie Culture ne prendra jamais au sérieux les déclamations du « Radicalisme de la Civilisation ». Pourquoi ? Parce qu'elle est « ironique » (*ibid.*, p. 587) avant tout. Hâtons-nous d'ajouter que, si nous n'avions lu Schopenhauer, les expressions bizarres dont se sert M. Th. Mann rendraient sa pensée parfaitement inintelligible à nos cerveaux latins. La Culture est « ironique » parce qu'elle se demande si la Vérité est un argument valable quand il s'agit de la Vie. Eros lui aussi est ironique. Car les questions de droit l'intéressent peu... Il crée, il affirme la vie avant de se demander si elle se justifie en bonne logique. Cette « ironie érotique » (*ibid.*, p. 587) répugnera toujours aux avocats beaux parleurs de la Civilisation qui sacrifieraient volontiers le monde à leurs phrases. Aussi la Culture est conservatrice, parce qu'elle aime la vie assez sincèrement pour abandonner à ses adversaires cette vaine gloire de l'éloquence, *laudem eloquentiae*, disait déjà Tacite, dont ils sont si passionnément épris. Malgré leurs habituelles tirades sur le progrès dans l'ordre ou l'ordre dans le progrès, les radicaux sont, en réalité, des négateurs, des « nihilistes », va jusqu'à dire (*ibid.*, p. 587) M. Th. Mann. Leurs plus brillantes critiques ne les rendront jamais capables de créer une œuvre viable, organique. Car la Vie prévaudra toujours contre l'artifice des mots.

La Culture allemande triomphera dans la mesure où elle exterminera l'esprit radical qui caractérise la Civilisation. Si elle l'emporte, c'est la victoire du génie organi-

sateur qui, selon le mot de Gœthe, « crée comme la Nature » et tire sa force créatrice, non des intentions conscientes de l'intelligence abstraite et des mots artificiels qui les expriment, mais des puissances obscures de l'instinct. Une admirable intuition l'avait révélé à F. Nietzsche quand, à propos des *Maîtres-Chanteurs*, l'immortel chef-d'œuvre de R. Wagner, il jetait sur le papier cette simple note : « Les Maîtres-chanteurs... Le contraire de la Civilisation. Allemagne contre France. » Ce qui revient à dire, comme nous l'avons montré : le Bourgeois allemand contre le Citoyen français, la Musique contre l'Eloquence...

Si, au contraire, la victoire reste au Verbalisme, à l'Artificialisme de la Civilisation... alors un mot résume tout, un mot qui montre que les questions d'Esthétique sont, malgré l'apparence, les plus vitales, les plus profondes de toutes : *Finis Musicæ*... (Cf. *ibid.*, XXXXII.)

§

J'ai essayé, dans les pages précédentes, d'exposer la doctrine de la « Culture » avec toute l'impartialité possible et j'ai tenté un effort sincère pour en dégager les arguments les plus forts. Nul doute pourtant que ceux qui me liront outre-Rhin ne voient dans cet exposé un dénigrement systématique, une caricature tendancieuse. C'est que je n'ai pas craint de tirer ces idées du clair-obscur où elles se complaisent, de les éclairer d'une lumière crue, quitte à les compromettre au regard des bons esprits. Les travaux de sape se font mal à ciel ouvert. Tant pis pour les fouisseurs épris d'œuvres souterraines !...

D'autre part, le lecteur français m'en voudra sans doute d'avoir rompu avec la tradition de nos brochures de guerre qui donnent à la réfutation des idées allemandes une place prépondérante. Serais-je donc moins attaché qu'un autre aux conquêtes de l'esprit français ? Je

ne le pense pas et c'est un tout autre motif qui explique mon abstention. Je crois que, comme la lutte matérielle, la guerre des idées est une « grande Niveleuse ». Pour se défendre contre un adversaire qui creuse des tranchées, on en creuse soi-même, on imite son genre de vie, on use des mêmes armes, on redoute les mêmes dangers, on nourrit les mêmes espoirs, on en arrive enfin à créer une langue technique très semblable à la sienne... Déplorable fatalité qu'il faut pourtant admettre comme un devoir si l'on veut résister, vaincre et survivre ! Mais que, la guerre finie, l'esprit reste assujetti aux même lois : non vraiment, ce serait trop triste et je ne puis l'admettre ! Laissons donc les philosophes allemands construire à leur gré des machines de guerre contre nous, laissons leur assumer cette lourde responsabilité devant les générations futures. Mais *gardons-nous de les imiter, sous prétexte de les combattre,* et réservons les laboratoires où s'élabore notre pensée à des œuvres de paix et de vérité !

Mais, dira-t-on, que sert alors de remuer ainsi les idées allemandes et de les exposer avec complaisance ? Ce vain amusement n'est-il pas le fait d'un dilettantisme suspect et décadent ? C'est en vue de répondre à cette objection que je dirai brièvement, pour conclure, quels enseignements précieux, quelles fécondes leçons me paraissent découler des « Considérations » qui précèdent.

Un fait me frappe d'abord : la permanence en Allemagne de « l'idéalisme guerrier », de la « philosophie belliqueuse ». La vraie devise des penseurs du type de M. Th. Mann est la même que celle qu'on voit souvent gravée sur les épées de nos adversaires : *Ich diene.* A la première page de tous ces livres, ces deux mots devraient figurer en épigraphe. Oui, certes, tous ces écrivains s'acquittent d'un service commandé en face de l'ennemi, tous mettent leur orgueil à « servir ».

Ce faisant, ils reprennent, nous le savons, une tradi-

tion déjà ancienne. Peut-on dire qu'ils aient enrichi l'œuvre de leurs devanciers ?

A considérer certaines théories, celles notamment qui opposent le pessimisme de la Culture à l'optimisme de la Civilisation, la religion de la Musique au culte de l'Eloquence, le fait paraît incontestable. Visiblement, la doctrine a gagné en étendue et en profondeur. Le Système s'est à la fois enrichi et précisé. Mais, d'autre part, aucun effort sérieux n'a été tenté pour rendre moins précaire le lien qui relie les principes aux conséquences. On pourrait accorder mille fois aux Allemands que « le moi ne se pose qu'en s'opposant », que toute vie individuelle ou collective implique lutte et effort, sans leur concéder le moins du monde que, seule, la guerre puisse permettre à une nation de prendre conscience d'elle-même, de réaliser ses fins idéales, d'obéir à sa mission. Admettons un instant qu'un grand peuple ne puisse garder sa cohésion sans batailles et sans victoires. En faut-il conclure qu'il doive menacer le repos de ses voisins, leur prêter sans preuves des intentions hostiles, et les attaquer par mesure préventive ? Pourquoi ne pas tenir les maux qui ravagent l'humanité pour les vrais « ennemis héréditaires » ? Pourquoi, si l'on veut se battre, ne pas leur déclarer la guerre *à eux* plutôt qu'aux compagnons de souffrance qui n'ont commis d'autre crime que d'être nés « de l'autre côté du fleuve » ? Questions indiscrètes sans doute, mais qui montrent bien l'irrémédiable précarité d'une pareille corrélation.

D'autre part, le rôle que la Culture fait jouer à l'Esprit national *(Volksgeist)* accuse une très curieuse survivance des croyances romantiques. Tant que cet « Esprit » demeure une entité inoffensive, un simple mot vide de sens, tout se passe comme si nous étions revenus au temps heureux de la scolastique réaliste. Ces universaux se prêtent le plus complaisamment du monde à toutes les déductions. Avec eux on a réponse à tout. Et le lecteur est

tenté de s'écrier comme l'Assemblée dans la cérémonie du *Malade Imaginaire* : *Bene, bene, bene respondere !* Car les « Vertus de l'Esprit national » ne le cèdent en rien à la Vertu dormitive de l'Opium.

Mais, dès qu'on veut préciser la teneur du concept sur lequel repose toute la théorie et définir en termes clairs l'Esprit allemand, d'insurmontables difficultés surgissent. Serré entre les pinces d'un dilemme, le philosophe se débat devant nos yeux en d'étranges contorsions et nous offre un spectacle qui serait plaisant, si le sujet n'était si grave. De deux choses l'une en effet : ou bien, image fidèle de la vie d'un peuple, c'est-à-dire d'une réalité complexe et fuyante en voie de perpétuel changement, ce concept demeure si j'ose dire *fluide* et se mêle aux autre idées européennes qu'on voudrait lui opposer, ou bien il se condense, se solidifie, acquiert la dureté requise pour le choc. On peut alors sans doute l'opposer à des forces adverses, il devient une arme de combat *(kampffest)*. Mais du même coup, il apparaît comme un produit factice de l'intelligence mise au service de la Patrie et non plus de la Vérité. Déclarer par exemple que toute tendance catholique ou radicale est étrangère à l'Esprit allemand, c'est restreindre artificiellement le champ d'activité de la pensée allemande. Pareille construction rappelle l'Empire forgé par Bismarck qui excluait les Allemands d'Autriche, mais incorporait les Slaves de Pologne et les Français d'Alsace-Lorraine. Œuvre colossale... œuvre fragile... nous le savons aujourd'hui !

Le penseur qui consacre ses efforts à cette tâche est d'ailleurs condamné à donner dans la réaction. C'est la logique même qui crée cette fatalité inéluctable. Et je m'étonne qu'on n'ait pas encore, que je sache, dans un siècle épris de mécanique songé à démonter les pièces de cet engrenage. Dès que nous voulons définir l'Esprit français ou l'Esprit allemand comme des entités immua-

bles, force nous est de remonter aussi loin que possible dans le passé. Pourquoi ? C'est que le passé récent et l'avenir nous offrent l'image d'un devenir insaisissable, d'une réalité qui s'écoule sans trève ni fin :

Labitur et labetur in omne volubilis aevum...

Or, nous cherchons un point fixe où nous cramponner. Et de cette fixité le passé lointain peut seul donner l'illusion. Comment dès lors s'étonner de voir les défenseurs de la Culture remonter au moyen âge, voire au dieu Wotan ? Régression logique et fatale à laquelle d'ailleurs se résignent volontiers ceux de nos compatriotes qui postulent l'existence d'un « Esprit français » pur de tout mélange. L'un d'eux et des plus connus n'a-t-il pas écrit :

Il n'y a pas deux France, quel blasphème ! Il n'y a qu'une France, la nôtre, et quant à l'autre, celle de la Réforme et de la Révolution, celle du Romantisme et de la Démocratie, ce n'est pas une seconde France, c'est l'*Allemagne !*

Pareille déclaration qui, au xxe siècle, exige à coup sûr du courage... prouve assez ce que le simple bon sens nous permettait d'affirmer, à savoir que, sur une pente donnée, les lois de la pesanteur produisent les mêmes effets des deux côtés du Rhin... Je demeure pour ma part réfractaire à la théorie des *frontières naturelles*, même quand on la transpose dans le domaine de l'esprit...

D'autres raisons d'ordre psychologique nous permettent également de comprendre pourquoi ces doctrines rétrogrades ont eu tant de succès auprès des jeunes intellectuels allemands, comme le prouve, d'une part, la correspondance de ceux qui sont tombés pendant la guerre (1) et, d'autre part, depuis l'armistice, l'attitude des survivants. A leur âge, ils devraient, semble-t-il, avoir les yeux tournés vers l'avenir. Mais, surpris par les évé-

(1) *Kriegsbriefe gefallener Studenten* (herausgeg. in Verbindung mit den deutschen Kultusministerien), von Prof. Dr. Philipp Witkopf Freiburg (Teubner, in Leipzig und Berlin 1918).

nements, et comme traumatisés par la catastrophe, ils n'ont pas encore eu le temps de se forger une doctrine adaptée aux exigences des temps nouveaux. Ils reflètent donc la pensée d'une génération antérieure, celle de leurs maîtres.

On a trop souvent méconnu l'importance du principe d'inertie dans le monde de l'intelligence. Notre littérature contemporaine nous a familiarisés avec l'idée qu'on parvient, ou, comme on dit aujourd'hui, qu'on « arrive » dans la vie par les femmes. La réalité est moins gracieuse. En fait, on « arrive » surtout par les vieillards. Les Italiens viennent, dit-on, de le découvrir. Mais il y a longtemps que nous étions, en France, on ne peut mieux placés pour le constater chaque jour. Dans les Etats fortement centralisés, à forme gérontocratique, ce sont les anciens qui opèrent le redoutable travail de la sélection des jeunes. Le pouvoir réel est entre leurs mains : ils règlent l'avancement, dispensent traitements et honneurs, distinguent ou éliminent les nouveaux venus, assurent leur descendance spirituelle, écartent enfin par avance de leur succession les héritiers qui leur déplaisent. Ainsi s'explique la pérennité d'une idéologie désuète, la longue survivance de théories qui semblent condamnées par l'humanité en marche. On a tôt fait d'affirmer qu'un homme est « enterré ». Regardez le corbillard de l'illustre octogénaire qu'un long cortège conduit, parfois sans trop de tristesse, à sa dernière demeure, vous le verrez entouré des successeurs qu'il s'est choisis pour défendre son patrimoine. Ceux-là lui doivent ce qu'ils sont : ils continueront à parler, à écrire à peu près dans le même sens que leur devancier, choisiront plus tard ceux qu'il aurait choisis et prolongeront ainsi, de leur mieux, dans l'avenir, bien souvent au delà de toute limite prévisible, la durée de son influence. *Vixit, vivit !*... Ainsi donc, ne nous étonnons pas trop d'entendre de jeunes Allemands instruits parler en 1920 comme leurs ancêtres de 1813

ou de 1870. Mais plutôt faisons nous-mêmes notre examen de conscience si nous voulons être « à la page » au jour, peut-être proche, des nouveaux conflits. Devant les jeunes générations, le livre de la vie est grand ouvert : ils y ajouteront peu de belles pages ceux qui se complaisent uniquement à relire les feuillets jaunis. De nos jours, — et surtout dans le domaine de l'intelligence, — le retard, c'est la défaite.

Mais, demandera-t-on, pourquoi s'attarder alors au commentaire d'une philosophie périmée de la Culture contre la Civilisation ? C'est qu'en soumettant à la psychanalyse ces redoutables folies collectives, on arrive à rendre inoffensives, en les formulant avec clarté, une foule d'idées qui restent menaçantes aussi longtemps qu'elles sommeillent dans le subconscient. Toujours, les fanatiques ont éprouvé le besoin de sentir derrière eux et, si je puis dire, formées en ligne de soutien, des théories astucieuses qu'ils sont heureux de savoir toutes prêtes à justifier leur délire : c'est le thème bien connu de la « bénédiction des poignards » dans les *Huguenots*, et sur ce thème l'Histoire a écrit un nombre infini de variations...

La valeur vraie de ces théories, ils la connaissent mal et n'ont aucun désir de la mieux connaître. Comme les névropathes dont parle Freud, ils *refoulent* de toute leur énergie, dans la nuit de l'inconscient, ce que nos questions indiscrètes voudraient faire surgir en pleine lumière. Notre devoir à nous est de vaincre cette résistance. Nous ne pourrons jamais empêcher les Allemands de nous haïr. Mais nous sommes tenus de tirer au clair la philosophie qui prétend *idéaliser* cette haine. Et si un jour... celle-ci devait s'éteindre, faute d'aliments, notre Civilisation n'aurait plus rien à craindre des critiques éclairées que lui pourraient alors adresser ses anciens adversaires, critiques qu'aussi bien elle s'adresse souvent à elle-même, dans l'attente, parfois anxieuse, des progrès futurs.

ANDRÉ FAUCONNET.

LA MAISONNETTE D'ANIA

—

I

C'ÉTAIT HIER...

Je voudrais commencer mon récit comme un conte de fée : « Jadis vivait une reine... »

En effet, ne ressemble-t-elle pas, notre épopée russe, à un conte merveilleux et effrayant ?

Ce qui se passe aujourd'hui, et dont personne ne peut encore prévoir la fin, est terrible. Pourtant, le conte d'hier ne l'est pas moins.

C'est l'histoire poignante de l'étrange union, de la bizarre alliance de trois êtres : la tzarine Alexandra Feodorovna, sa dame d'honneur et amie passionnément dévouée Anna Viroubova, — Ania, comme l'appelait la tzarine, et comme nous tous, témoins de cette comédie tragique, avions coutume de la nommer, — et enfin, le moujik russe, Grigory Raspoutine.

Je ne veux juger ni condamner personne. Les juges ne manqueront pas. Je ne veux que raconter cette histoire vécue et sans précédent. On en connaît un peu les faits, mais les causes restent obscures. Un étranger surtout tenterait en vain d'en pénétrer le vrai sens, car il s'agit de l'insondable et ténébreuse âme russe.

Mon récit n'a pour but que d'y projeter un peu de lumière.

II

ANIA

J'ai connu Anna Viroubova, la fidèle servante de la tzarine, à Pétersbourg, après la révolution.

Peu de temps avant notre première rencontre, on m'avait montré son portrait.

Chose étrange ! tout de suite, cette physionomie semblait familière, on avait, en la considérant, l'impression du déjà vu... Mieux encore, on lisait sur ce visage comme en un livre ouvert. On comprenait le fond de cette âme peu compliquée.

Je n'ai jamais connu un visage si parlant.

C'était une photographie ancienne, prise avant les souffrances et les tourments d'Ania prisonnière. Les joues pleines, les yeux ronds et grands ouverts : une vraie « belle jeunesse russe ». Sa robe de cour (« saraphane ») lui seyait à ravir.

Depuis, Ania a beaucoup souffert. Cependant il me semble, je ne sais pourquoi, qu'elle a dû rester la même : son visage est de ceux qui ne changent pas. Ou plutôt, la lumière intérieure qui, en s'extériorisant, crée le visage humain, est, chez Ania, immuable.

La voici en personne, vêtue de noir, modestement coiffée, avec un peu plus d'embonpoint, — mais c'est toujours l'Ania du portrait, la fidèle servante de la tzarine. Fidèle amie-adoratrice de Raspoutine. Fidèle avant tout... la fidélité est substance essentielle de son âme.

Elle se tient droite dans son fauteuil quoique elle soit un peu lourde (elle boite beaucoup depuis la catastrophe de chemin de fer, en 1915). Elle parle, ele parle, vite, avec un léger zézaiement enfantin ; sesmans sont potelées, ses gestes puérils.

Elle ne s'entretient que de ses malheurs récents, des prisons, de la forteresse...

— Comment Dieu m'a-t-il sauvée de ces brutes de soldats ? C'est un vrai miracle... Enfin, c'est Trotzky qui m'a délivrée... Si Kerensky était resté au pouvoir, il m'aurait fait périr dans le cachot...

Tout en causant, elle fixe sur vous ses grands yeux clairs, soudain voilés et comme vitreux.

Je n'ai aucun doute sur la sincérité de son récit. Elle ne parle que de ses malheurs, aussi bien quelle raison aurait-elle de mentir ?

Mais je commence à craindre qu'on ne lui adresse une question un peu précise... J'ai la sensation nette qu'à la moindre allusion à son passé, à la plus légère évocation du souvenir des personnages qui lui sont sacrés : la tzarine, Raspoutine, — elle balbutiera, aura recours, pour éluder la question, à des subterfuges, à des tergiversations, à toutes sortes de ruses, — sans émettre une seule parole de vérité.

Pourrait-elle agir autrement ? Cela est physiologique comme sa fidélité !

L'essence de l'âme d'Ania, c'est son élan inné, irrésistible, à se donner tout entière. Une fois le sacrifice consommé, elle ne revient plus en arrière. Elle est prête à défendre « le maître » coûte que coûte, avec entêtement et non sans ruse.

La tzarine est aussi une obstinée et une fidèle. Cependant, il serait difficile de trouver deux natures aussi opposées que celles de ces deux femmes.

La tzarine n'inspirait aucune sympathie, même au temps de sa prime jeunesse, lors de son arrivée en Russie, comme fiancée de Nicolas. On n'aimait pas son visage, plutôt beau, mais auquel on trouvait une expression méchante et sinistre, ni sa stature raide et carrée d'Allemande. On la disait timide et prétentieuse.

« Savez-vous à quel nom elle songe ? me disait-on. Elle veut s'appeler Catherine ! »

Elle y songeait, peut-être, étant princesse Alice de

Hesse. Elle y songe encore après de longues années quand elle écrit à son mari :

Comme c'est bien que tu m'aies chargée du Haut Conseil !... Je suis la première impératrice depuis Catherine II qui reçoive seule les rapports des ministres. Notre Ami (Raspoutine) en est enchanté ! ...

Je dois dire quelques mots sur les lettres de la tzarine. Non sur ses lettres elles-mêmes ; mais sur la publication, sur la vulgarisation de la correspondance privée d'une femme, d'une épouse écrivant à son époux ; si nous ajoutons que ces lettres, pour être publiées, avaient été prises à une morte, assassinée si terriblement et si honteusement à côté de toute sa famille, cette publication nous paraît monstrueuse.

Cependant, le cas est tout à fait exceptionnel, et cet acte inadmissible en principe ne laisse pas d'être approuvé dès qu'on songe que, sans cette correspondance étalée au grand jour, nous n'aurions jamais connu la vérité sur cette femme en tant qu'épouse fidèle et mère dévouée, digne de toute notre estime.

Nous ignorerions aussi ce qu'elle fut comme impératrice, nous ne saurions pas toute l'importance du rôle, joué par elle aux heures les plus tragiques.

Mais cette vérité-là ne lui appartient pas. Et c'est bien qu'elle nous soit dévoilée.

III

LA COUR

Au mois de juin 1914, Raspoutine se rendit dans son pays, accompagné d'Ania et de quelques autres de ses adoratrices. Il aimait à briller aux yeux de ses égaux de jadis, les paysans « gris », comme on dit, du petit village perdu, en se montrant dans toute sa gloire, entouré de dames distinguées et lui-même vêtu de soie.

Cette fois-là, il n'eut pas de chance : une femme du peuple, son ancienne victime, disait-on, le blessa grièvement en lui plantant un couteau dans le ventre.

Je dois avouer qu'à Pétersbourg on se félicitait de la nouvelle ; on en avait déjà trop de Raspoutine et de la comédie scandaleuse qu'on sentait devenir tragique.

Mais la Cour menait une vie à part. Les Romanoff ne s'intéressaient à rien en dehors de leurs ennuis personnels, petits et grands, ne se souciant pas même de leur fatal isolement.

Ils avaient créé leur propre milieu domestique, bourgeoisement mesquin et fade, d'une culture peu raffinée.

Cependant la tzarine n'oublie pas qu'elle est tzarine et que son mari est l'empereur, le tzar autocrate, cela signifiant qu'il a un pouvoir illimité sur toute la Russie avec tout ce qu'elle contient de vivant et de mort. Les esclaves rebelles se révoltent parfois ? Donc le Maître doit se montrer sévère. Ainsi soit-il.

Voilà tout ce que la tzarine avait entendu répéter sur tous les tons, voilà tout ce qu'elle avait appris.

Mais elle l'avait bien appris. Désormais, sa ligne de conduite était tracée. C'est une Allemande tenace, ne l'oublions pas.

Ania, Russe dans le sang, est toujours dans le vague, vivant dans une complète insouciance. Fût-elle née paysanne qu'elle vivrait de même. Elle chercherait constamment l'être devant qui se prosterner, à qui se donner, pour qui se dévouer éperdument. Le hasard, — ou le destin, — n'avait pas permis qu'elle trouvât un bon mari despote ; c'est cela qui lui manquait, sans doute, pour qu'elle eût une vie parfaitement heureuse.

La tzarine, elle, méprisait un peu Ania, mais celle-ci lui était indispensable en raison de son dévouement fidèle. Son irritation contre sa dame de Cour devenue son intime amie était souvent injuste. Elle faisait allusion à quelques « histoires » concernant Ania, affectant même

d'être jalouse... Rien de sérieux, bien entendu : elle ne doutait pas de son mari.

Ania est grossière, peu aimable... Elle fait mine de ne penser qu'à toi... Jamais plus elle ne redeviendra pour moi ce qu'elle était dans le passé !... se plaint la tzarine.

Son irritation se calme toutefois à mesure que le lien indissoluble qui les unit se raffermit.

Ce lien est Raspoutine.

IV

LE « YOURODISME RUSSE »

Il existait jadis à Pétersbourg un salon mondain très connu où régnait la femme la plus séduisante que j'aie jamais rencontrée.

Outre sa beauté radieuse, elle charmait par une rare force de vie et une sorte d'esprit subtil qui la caractérisait.

S'intéressait-elle à l'art, à la littérature ? Je ne saurais le dire. Mais l'élite artistique et intellectuelle se réunissait chez elle.

Elle était la première à deviner une célébrité naissante, elle flairait le succès, si on peut dire : Répine, Wladimir Solowiev, Tchekoff, Gorky, — toutes les étoiles ont passé par son salon, même les étoiles filantes.

Parfaitement équilibrée, elle ne se laissait entraîner par aucun de ces hommes du jour : celui-ci ou celui-là, elle ne le recherchait que pour le voir, le tourner et le retourner dans tous les sens. C'était une curieuse, fine et adorable.

Avec un tact parfait, elle ne mêlait jamais les gens de différents milieux. C'est ainsi que les mondains se rencontraient rarement avec les artistes et les intellectuels dans son salon.

Cependant, il me souvient d'y avoir vu un vieillard

d'aspect quelconque, taciturne et ennuyeux. On l'appelait, en raison de sa longue barbe grise, « l'ami gris », et nul ne s'occupait de lui.

C'était Gorémikine. Après une quinzaine d'années, vieillard ramolli, tout blanc, il fut jugé digne de devenir premier ministre pendant la grande guerre.

C'est par son « bon sens » que la tzarine est charmée en 1915. C'est lui qui « trouve qu'un tzar doit avoir plus de fermeté ».

Je porte une culotte invisible, assurait la tzarine. Je connais le moyen de forcer le « vieux » à venir me voir et à solliciter mon appui. Gardes-le, il aime notre Ami (Raspoutine). Ce matin, il est venu me dire que je suis *l'énergie* même et son vrai *soutien*. L'Ami lui enverra un télégramme encourageant... Notre Ami te dit de le garder.

L' « Ami » (lettre majuscule partout), Raspoutine, pouvait-il manquer de faire son apparition dans le salon de la grande curieuse dès que son étoile naissante brilla au firmament pétersbourgeois ?

En effet, il ne manqua pas de s'y montrer trois ou quatre ans avant la guerre. Ayant vite compris qu'il ne compterait jamais cette mondaine parmi ses adoratrices, il en prit son parti en continuant de fréquenter son salon de temps à autre.

La dame me montrait, en riant, les innombrables portraits de « Grichka » ornés de dédicaces tendres tracées d'une écriture grossière de moujik illettré, et me pressait de venir un jour chez elle, pour le voir.

Mais... je n'y allai pas plus qu'ailleurs, où j'étais invitée dans le même but.

Je ne le connaissais que trop, le fameux Grichka, et longtemps avant sa première apparition dans les salons élégants. Je pourrais dire que je le connaissais avant que le diable ait poussé le malheureux évêque Théophane à présenter le « vagabond de Dieu » à la famille Romanoff.

Pauvre évêque Théophane ! Un moine modeste, petit,

maigre, aux longs cheveux noirs collés aux tempes, avec des yeux « de l'autre monde », — comment ce vrai « saint » n'aurait-il pas été la dupe d'un Grichka ?

Quand Théophane eut compris enfin ce qu'il avait fait, il essaya vainement de réparer le mal. Il était trop tard, et il fut envoyé en disgrâce dans une province lointaine.

Au début, Raspoutine ne fréquentait que le clergé séculier et particulièrement la famille du prêtre M..., un original assez connu. Beaucoup de jeunes étudiantes se rencontraient là, et c'est toute cette jeunesse qui attirait Raspoutine chez le prêtre M...

Il s'approchait des jeunes filles et les embrassait à tour de rôle.

Une des rebelles, ma parente, me raconta qu'un jour Raspoutine lui ayant donné de force un baiser, elle courut vite se laver le visage, tant il lui répugnait.

— Je lui dis que s'il osait recommencer, je lui donnerais une « bien sainte » gifle ! Mais maintenant, c'est pire. Il ne s'approche plus de moi, mais il ne me laisse pas tranquille. Tout le temps il me crie de loin : « Eh ! ma brune, ma petite brune ! Viens par ici, méchante ! Je ne te toucherai pas, viens ! »

Cependant, l'assiduité de Raspoutine auprès des femmes, ses manières viles et grossières n'indignaient et n'étonnaient personne. Un « staretz » russe, un « saint vieux » (1) doit avoir quelque chose de ces manières-là, surtout s'il est, comme Raspoutine, — un « *yourod* ».

Le mot « yourod » n'existe en aucune langue européenne, et il est difficile d'en donner le vrai sens : « Yourod », — c'est un bouffon de Dieu. Il s'est fait tel à la gloire de Dieu. On cherche dans ses paroles vagues, obscures et grotesques, un sens profond : « N'est-ce pas Dieu qui les lui inspire ? » On permet à un « yourod » ce qu'on ne souffrirait pas de la part des autres : il est au-dessus

(1) Le « saint vieux » peut ne pas être vieux. Raspoutine n'avait rien d'un vieillard ; il était plutôt jeune.

des lois humaines, il ne fait qu'obéir à la volonté secrète de Dieu.

Il y a des « yourods » sincères ; ceux-ci se rapprochent un peu des « innocents » : ils n'ont pas de domicile, ne se lavent jamais, ne se couvrent que d'une longue chemise et vont pieds nus même pendant les gelées les plus terribles.

Les autres adoptent la « sainte bouffonnerie » par malice, par calcul, et jouent leur rôle plus ou moins adroitement. Raspoutine était un « yourod » très adroit. Il n'abusait jamais de cette « bouffonnerie » ; il se conduisait en « yourod » choisissant le moment et l'endroit propices. Il savait bien que l'âme russe est inconsciemment attirée vers le « yourodisme ». Elle en a, — hélas! — un goût spécial jusqu'à ne pas apprécier la vraie sainteté dépourvue de ce genre grotesquement bouffon.

V

LES RASPOUTINES

Raspoutine ? On a beaucoup écrit sur lui. Et, jusqu'ici, tout le monde, même ses ennemis les plus acharnés, l'ont trouvé remarquable, ont noté son esprit, sa force, l'acuité de son regard, etc.

J'affirme au contraire que c'était un moujik russe bien ordinaire, doué par nature, mais de ceux qu'on rencontre très souvent. Il n'était pas autrement remarquable. Son rôle seul l'était, de même que l'ensemble extraordinaire des circonstances qui lui permirent de le jouer.

Le précepteur du petit tzarevitch, M. Gilliard, parle de la « force du mal » qu'il surprit dans les yeux de Raspoutine dans un furtif croisement de regard. Il le juge personnage néfaste, mais d'une grande importance. Voici une erreur bien naturelle de la part d'un étranger ! Comment un Occidental peut-il savoir que la Russie déborde de ces « saints » rustres, au tempérament excessif, doués

d'une force élémentaire, de ces malins naïfs et terribles ?

Nous autres, Russes, nous le savons bien. J'en ai vu plusieurs de mes propres yeux, tous du type de Raspoutine, et quelques-uns même lui ressemblant jusqu'à s'y méprendre.

Tel était, par exemple, le « petit père » Chétinine. Arrivé à Pétersbourg en même temps que Raspoutine, il opérait surtout dans les milieux ouvriers. Nous l'avons vu souvent ainsi que ses disciples et ses adoratrices.

Extérieurement, il était tout pareil à Raspoutine, un peu plus trapu, peut-être, mais c'était le même regard perçant d'un hypnotiseur et d'un rapace ; le même accoutrement : bottes dites « bouteilles », « kaftan » aux gros crochets, la chemise russe.

Seulement Raspoutine ne prononçait jamais de longs discours et n'écrivait que des télégrammes au tzar, à la tzarine, où d'ailleurs, sous les non-sens et les billevesées, se cachait toujours quelque exigence concrète, tandis que Chétinine se piquait de fonder une théorie, pouvait débiter ses sornettes pendant des heures, était même un peu graphomane.

Bien sûr, il aurait envoyé tout cela au diable si seulement il avait eu la « bonne chance » de Grichka ; mais malgré tous ses efforts pour atteindre les hautes sphères, il ne put y parvenir. Le hasard l'a mal servi.

Ce qui rapprochait surtout Raspoutine et Chétinine, c'était le même genre de conduite, indescriptiblement scandaleuse, avec cette bouffonnerie «à la gloire de Dieu », — le *yourodisme,*— et des débauches tout à fait satyriaques.

Chétinine agit à Pétersbourg pendant quelques années (avant la guerre), puis il en fit tant qu'on dut le poursuivre au criminel. Quoique la protection de personnages de haut lieu lui fît plutôt défaut, l'affaire n'eut pas de suites et Chétinine s'éclipsa.

Mais l'enquête était terminée, et j'ai pu voir de mes

propres yeux les dossiers de l'instruction. Je puis dire que. n'était le caractère officiel des documents constitués par les dépositions authentiques des victimes, on ne croirait jamais à la possibilité de choses aussi monstrueuses.

Quelques photographies se trouvaient parmi ces papiers, Chétinine, comme Raspoutine, ayant la manie de se faire photographier. L'une d'entre elles était particulièrement suggestive : elle représentait Chétinine entouré de ses adoratrices et vêtu lui-même en femme.

Outre Chétinine, il y avait le moine Varnava, paysan illettré comme Raspoutine et venu de Sibérie après lui.

Sagace et fourbe, dès qu'il eut compris l'état des choses, il se mit sous la protection de Raspoutine. Je reviendrai encore sur sa carrière miraculeuse.

Le métropolite Pitirime était encore du même type ; mais sa situation l'obligeait à plus de décence. Ne pouvant prendre part aux orgies de son ami intime, — Raspoutine, — il devait se contenter avec regret de ne le faire accompagner que par son secrétaire.

Que j'en ai donc connu de ces « saints russes » du genre de Grichka ! Je prends au hasard les premiers qui me reviennent à la mémoire, parmi mes contemporains. Nous les verrions en foule si nous prenions la peine de regarder dans le passé : l'histoire russe nous en conserve les noms.

VI

LE TZAR

Donc, Raspoutine, personnellement, n'était ni original, ni très remarquable. Il était représentatif du genre. Le type est profondément intéressant ; c'est pourquoi il me faudra encore y revenir.

Ania est claire et simple.

La tzarine paraît être plus compliquée, quoique incontestablement bornée.

Comment se fit-il donc que l'union de ces trois êtres

devint une monstruosité si grandiose? A eux seuls, ils ont écrit une page d'histoire inoubliable.

On s'étonnera, peut-être, de ce que je n'ai rien dit encore du tzar ?

Il est très difficile de parler de ce qui n'a pas existé. Or, la non-existence du tzar sous le régime autocratique est un fait assez effrayant en soi.

La tzarine, Ania, sa dame fidèle, Grichka — *étaient* ; l'absence du tzar fut totale et définitive. Nicolas Romanoff existait en tant qu'homme : ombre pâle aux lignes plutôt agréables. Son épouse l'aimait comme il sied à une épouse ; il se peut que ses enfants lui furent attachés ; mais déjà l'adoration d'Ania aux yeux de cristal n'était qu'illusion. L'ombre pâle de l'homme lui échappait, elle croyait chérir « le tzar »... Mais il n'existait pas de tzar.

Cette ombre n'était pas facile à distinguer. On s'est étonné souvent de la légèreté avec laquelle la plupart des familiers de Nicolas II l'ont quitté. Le fait est pourtant naturel. C'est auprès d'un « tzar » qu'ils restaient. Dès qu'on leur eut dit et démontré que ce prestige n'était plus, ils quittèrent Nicolas Romanoff, comme on quitte une place vide.

Il est curieux de constater que la tzarine ait pu sentir, d'une manière inconsciente, cette « non existence » de son impérial époux. C'était son cauchemar, sa sourde et constante souffrance. Inapte au raisonnement, croyant à ce qu'on lui avait appris, elle cherchait néanmoins les preuves, toujours de nouvelles preuves qui pussent lui démontrer que le tzar existait réellement, comme elle le concevait, comme elle le désirait.

Elle adorait son fils qui représentait, aussi, pour elle, l'héritier. Or, un héritier, n'est-ce pas encore une preuve incontestable de l'existence du tzar ? L'héritier existe, donc le tzar existe aussi...

Elle se cramponne à ces vagues idées qui sont plutôt des sensations. Elle finit par confondre l'héritier et l

tzar en une seule image du Souverain, l'oint du Seigneur. Ce souverain sacré est un vrai tzar, et Dieu veut qu'il soit tel. Il n'y a qu'à croire, la foi soulève les montagnes.

Mais sa croyance en Dieu est purement matérielle. La tzarine n'a rien d'une mystique. Dans le domaine qu'elle appelle religieux et spirituel, elle ne cherche que le tangible, le visible, l'humain. Pour agir, il lui faut la sanction de Dieu, mais elle veut l'entendre de ses propres oreilles.

C'est pourquoi Raspoutine lui est nécessaire. Il est l'envoyé de Dieu. Dieu parle par sa bouche. Elle n'a qu'à écouter. Très femme, timide et peureuse de nature, elle devient hardie et même insolente dès qu'elle croit s'appuyer sur une force suprême. Mais, pour s'en assurer, elle cherche avidement toujours de nouveaux « signes », — et elle les trouve dans des songes, des visions, des prophéties obscures... de Raspoutine, bien entendu. Elle les trouve dans des démêloirs, des petites bouteilles, des pommes, des icônes... venant de lui, donnés par lui.

Ces signes sont immanquablement objectifs, palpables, visibles, — comme Raspoutine lui-même. Elle aspire aux miracles, qu'elle ne conçoit que physiques, incontestables, et Raspoutine, s'imagine-t-elle, doit les accomplir tous, depuis une belle journée désirée, jusqu'à la guérison de l'héritier, jusqu'à la transformation de Niki en Pierre le Grand, son Niki victorieux et glorifié.

Voilà pourquoi Raspoutine est nécessaire et indispensable à la tzarine.

VII

LES MÉMOIRES D'ANIA

... Ania vint, en 1918, nous consulter à propos des grands albums photographiques qui, par pur hasard, étaient restés en sa possession après la dernière perquisition bolcheviste. Mais une nouvelle perquisition est à

craindre. Comment les conserver, ces précieux albums où les cacher ?

Triste colloque, triste soirée d'automne... Nous parlons bas. Ne sommes-nous pas tous sous la menace d'un danger perpétuel ? Ne les avons-nous pas vus, maintes fois, ces soldats ivres forçant nos portes vers quatre heures du matin, fouillant dans nos tiroirs et nos papiers, emportant tout ce qui leur tombait sous la main ?

Cependant, nous essayons d'inventer quelque chose. Il serait vraiment dommage de perdre ces belles reliques.

En parlant des photographies, Ania s'anime, s'échauffe. La voilà partie pour le pays des souvenirs.

Ce sont les scènes de la vie de famille à la cour... La plupart des photos ont été prises par moi-même. Les autres, par l'impératrice ou par les enfants. Il y en a de très rares. C'est notre vie sur le *Standart* (yacht impérial), nos promenades...

Elle nous conte, de sa petite voix enfantine, cette vie paisible, modeste, un tantinet idyllique... L'empereur lisait, prenait le thé, se promenait avec les enfants... L'impératrice brodait ou dessinait...

C'est la première fois qu'Ania parle de l'empereur, de l'impératrice. Quant à l'idylle, je doute fort qu'elle fût si parfaite, mais aux yeux de l'insouciante Ania, ces jours lointains se revêtent d'une sérénité radieuse.

Pourtant, Ania est sur ses gardes. Et dès qu'on lui demande, à mon grand regret, si elle possède aussi la photographie de sa « petite maisonnette » de Tzarskoïe, je la vois se recueillir, se replier sur elle-même, redevenir muette. La « petite maisonnette » n'évoque-t-elle pas aussitôt le souvenir de Raspoutine ? Et de lui elle ne parlera pas, ou, alors, elle éludera adroitement la question.

C'est ce qui se produisit en effet, lorsqu'on eut récemment la méchante idée de lui faire publier ses « Mémoires ».

Comme on l'y reconnaît bien ! Elle fait des efforts touchants pour éviter certains sujets ; mais les « Mémoires »

obligent, elle le sait ; et, au dernier moment, elle se jette dans le mensonge comme on se jette dans l'eau, à corps perdu.

Pourquoi, mon Dieu, l'a-t-on forcée à mentir ? Pourquoi, au temps de Kerensky, l'a-t-on tenue prisonnière ? lui a-t-on fait subir d'interminables interrogatoires? Avait-elle quelque chose à révéler ? Que non ! Ce n'étaient donc que des cruautés bien inutiles. Les événements, dont le sens lui a toujours échappé, l'avaient soulevée, l'avaient fait tourbillonner comme le vent une plume pour la laisser retomber ensuite. Et c'est tout. Au lieu de forcer Ania à mentir, il eût été plus digne de respecter son silence et sa fidélité.

Si, dans mon récit, je recours aux « Mémoires » d'Ania, ce n'est pas que ses mensonges me paraissent susceptibles de voiler ou de déformer la vérité ; mais en admettant même qu'ils n'aient pu la couvrir que d'une légère couche de poussière, la vérité a le droit d'apparaître dans tout son éclat.

VIII

LA MAISONNETTE D'ANIA

La guerre étourdit la tzarine, mais elle reprit vite ses sens. Car la guerre entrait dans le cercle de ses conceptions, elle y avait sa place précise, déterminée. De plus, la tzarine envisageait la guerre un peu comme une affaire de famille. Cela peut paraître bizarre ; pourtant, c'est une psychologie très naturelle. Ne sont-ce pas les « Djordjys », les « Williams » et les « Nikis » qui se battent entre eux ? La guerre étant la tâche propre de Niki, c'est à lui seul que doivent revenir à juste titre les lauriers de la victoire future.

La tzarine n'oublie pas la Russie ; mais quant à la « patrie », n'y a-t-il pas, expressément pour ce cas-là, des phrases toutes faites, des paroles vibrantes ? De même

une ligne de conduite tracée d'avance pour les personnages principaux : Niki et elle.

Elle est « la mère de la Russie ». Donc, elle doit s'ériger en consolatrice, prendre soin des blessés, servir les soldats du tzar.

Alors, elle se met aussitôt et sans relâche à la besogne. Elle crée l'hôpital de Tzarskoïe, s'habille et habille ses trois filles en « sœurs ».

Le premier chirurgien de cet hôpital est Mme Hedroiz, médecin ignorant, femme peu consciencieuse : qu'importe ! « Elle *nous* aime », — et tout est dit.

Ania devient « une sœur » également. Mais la tzarine, en s'imposant un tel labeur, ne s'en lasse plus, tandis qu'Ania ne tarde pas à en être excédée.

Ce n'est pas sa faute, elle se sent si fatiguée ! Néanmoins, la tzarine est sans pitié :

> Ania a demandé qu'on la fît participer aux opérations, et maintenant ça l'ennuie. Elle fait les pansements d'une manière peu soigneuse... Elle ne songe qu'à s'en aller... Elle a voulu avoir la croix. Maintenant qu'elle l'a obtenue, elle ne marque plus aucun intérêt au travail.

Etre « la Consolatrice », ce n'est pas le seul devoir d'une tzarine en temps de guerre. Il y en a un autre, et beaucoup plus important.

Précisément parce qu'elle est persuadée que la guerre est une affaire personnelle, une affaire de famille, la tzarine estime que son devoir est de s'y mêler de plus près, de lutter aux côtés de Niki, non seulement contre « William », mais contre tous les ennemis de Niki, contre tous ceux qui peuvent lui dérober la future gloire.

Le grand-duc Nicolas Nicolaïevitch, l'oncle du tzar, est général en chef. La tzarine ne peut contenir son indignation. « Est-ce possible ? Un ennemi de Raspoutine, — un ennemi du tzar !... » Niki peut ignorer cela, mais elle, la tzarine, voit tout : Dieu lui révèle la vérité : par son envoyé, Raspoutine, bien entendu. Dieu veut que Niki

assume le commandement de l'armée, qu'il fasse tout lui-même, qu'il soit un vrai tzar, Dieu le veut.

Raspoutine le veut en tout cas. Le chef de l'armée, le grand-duc, le déteste, et Raspoutine ne le sait que trop.

Quels sentiments avait pour Raspoutine le tzar lui-même ? L'aimait-il ? Ajoutait-il foi à ses paroles ? On n'en savait rien au juste. Cette question est restée insoluble. Nicolas II, le spectre martyr, le Silencieux, a emporté à jamais son secret dans le silence de la mort...

Il plaisait à la tzarine de croire que son Niki aimait et vénérait Raspoutine, comme elle le faisait elle-même. Cependant, elle ne négligeait aucun effort pour resserrer le lien entre les deux hommes.

> Notre Ami, écrivait-elle au mois de septembre, était si heureux de t'avoir vu hier. Tu sais quelle affection jalouse il éprouve pour toi. Comment donc pourrait-il ne pas souffrir du rôle important accordé à N. N. ?

Évidemment, cette question concernant le grand-duc avait déjà été abordée la veille. Forte de l'appui du messager de Dieu, la tzarine ne doute plus de remporter la victoire sur le grand-duc, ce parent ennemi.

Raspoutine voyait la famille impériale presque chaque jour, pour le moins deux ou trois fois par semaine.

Ania qui joue de ruse, et qui se targuait d'être habile, écrit dans ses Mémoires :

> On a prétendu que Raspoutine et la famille impériale se rencontraient bien souvent. Comme cela est faux ! *Les visites de Raspoutine au Palais* étaient fort espacées : deux ou trois fois en une année, peut-être. Si on ne me croit pas, qu'on consulte les listes de la police secrète : toutes les visites de Raspoutine au Palais y sont notées.

Ania ne ment pas : elle essaye, par un procédé assez naïf, de déguiser la vérité ! Il est vrai que les visites de Raspoutine au Palais étaient rares, surtout en 1915 et 1916. Mais le « Messager de Dieu » n'avait aucun besoin de *venir au Palais* pour se rencontrer avec la famille im-

périale: ils se voyaient tous, et beaucoup plus à leur aise, dans la « maisonnette » d'Ania.

Cette « Maisonnette » de Tzarskoïé, située à quelques pas du Palais (Ania l'habitait toute seule), peut être appelée historique. C'est là que se décidait tout ce qui concernait la guerre et la paix. C'est là que siégeait le vrai Conseil Suprême du dernier gouvernement russe autocrate.

Notre Ami est resté aujourd'hui chez Ania pendant trois heures... Je suis allée chez Ania en toute hâte, notre Ami y était et demandait à me voir. Il t'aide à porter ta croix, à alléger ta lourde responsabilité... Ania est très aimable aujourd'hui. *Il* viendra (à la Maisonnette) ce soir.

La tzarine possède déjà les bases de l'édifice politique qu'elle élèvera bientôt. Le plan en est tout simple : il faut trouver quelques hommes très fidèles, très dévoués, adorant le couple tzariste et l'Ami ; il faut leur ordonner d'aider Niki dans sa prochaine victoire sur tous les autres gens, quels qu'ils soient, sans excepter les membres de la famille : ce sont les « ennemis ».

Comment les trouver, ces hommes d'élite, comment les discerner ? La tzarine ne s'en inquiète pas trop. Un petit nombre suffira. Et puis, le doigt de Dieu est là pour les lui indiquer par la voie de Raspoutine, naturellement.

Il faut encore que leur tzar se conduise comme un tzar ; la tzarine espère que grâce à son aide et à celle de l'Ami, il y parviendra.

En cela consistait toute « la politique » de la tzarine. Elle n'en avait pas d'autre.

Pendant les premiers mois de la guerre, l'attention de l'impératrice n'est pas encore entièrement accaparée par son travail « politique ». Elle s'occupe encore de la santé de son fils, de l'humeur d'Ania, elle parle souvent des menus faits domestiques. Elle ne s'acharne avec opiniâtreté que sur la première tâche qu'elle s'est imposée : l'éloignement du grand-duc Nicolas. Le tzar doit être

lui-même général en chef. Il le doit. C'est la volonté de Dieu, comme dit l'Ami.

Vers le mois de janvier 1915, l'affaire est en bonne voie. On s'en réjouit beaucoup à la « Maisonnette ». L'événement tant désiré est presque un fait accompli.

IX

LA GUERRE EST DÉCLARÉE

— Savez-vous qu'Ania a été très sérieusement blessée dans cette catastrophe de chemin de fer ? On craint qu'elle ne survive pas à ses blessures.

— Elle est à plaindre, tout bonnement. On l'accusait d'être pour quelque chose dans ce scandale Romanoff, mais que pouvait-on lui reprocher personnellement ? Son adoration pour Grichka ? Il y a tant d'autres petites femmes qui l'adorent ! Ania, — je la plains : c'est la fatalité qui l'encercle.

Ania ne mourut pas, en dépit des mauvais soins qu'on lui avait donnés dans le fameux hôpital de Tzarskoïé, malgré l'opération qui avait été faite par l'ignorante Mme Hedroiz et qui la laissa boiteuse pour la vie.

« Raspoutine l'avait prédit ! » écrit Ania. Ce n'est pas vrai, bien entendu. Devant Ania agonisante et à cette question de la tzarine : « Vivra-t-elle ? » Raspoutine avait trouvé une réponse ingénieusement adroite :

— Si elle est encore utile à la Russie et à toi-même, Dieu te la laissera ; sinon, il la reprendra.

Donc, Ania ne mourant pas, cela signifiait qu'elle était nécessaire à la Russie.

La tzarine ne semblait pas trop émue du malheur d'Ania. Elle lui témoignait toujours la même froideur. Deux semaines après la catastrophe, elle écrit :

J'ai visité Ania qui commence à se remettre. Elle est insupportable, exigeant toujours qu'on reste auprès d'elle. Elle dit qu'elle a maigri, mais il n'en est rien... Sa figure est toute rose...

Non, jamais plus elle ne sera pour moi ce qu'elle était avant ces histoires de la Crimée !...

Mais la tzarine dit cela en passant. Elle s'empresse d'ajouter :

Ania te prie, de la part de notre Ami, de ne point prononcer le nom du grand-duc dans ton manifeste...

Fin avril, Ania quittait l'hôpital pour se réinstaller dans sa « Maisonnette ». La tzarine accompagnée de ses enfants, ou seule, y venait chaque jour, de même Raspoutine.

La campagne contre le grand-duc est menée à coups précipités. Mais, parallèlement, les autres ripostent.

L'Ami entre dans tous les détails : il conseille d'envoyer les cosaques près de Libawa et de ne pas augmenter les prix des tramways ; il veut que les Sucreries soient affectées à la fabrication des armes... et que le tzar ordonne, mais en son propre nom, que des processions religieuses aient lieu dans tout le pays.

Un soir de juin, à dix heures, la tzarine court, accompagnée de ses enfants, vers la « Maisonnette », elle prend le petit sentier afin de tromper la police secrète. L'Ami attend.

Ce soir, il a dit des choses merveilleuses...

Il regrette que tu ne lui aies pas donné plus de détails sur tout ce que tu penses et sur toutes tes intentions, ainsi que sur ce que tu proposes de dire à tes ministres, et sur les changements que tu as décidé d'accomplir... Il t'aidera davantage si tu lui parles plus ouvertement...

Le tzar ne tarde pas à satisfaire sa femme et l'Ami. La tzarine le remercie chaleureusement de ses renseignements :

C'est pour les remettre à notre Ami. Je ne les répéterai qu'à Lui seul, personne autre n'en saura rien...

La pauvre Ania est contrainte d'écrire dans ses *Mémoires* :

Raspoutine n'était qu'un simple enfant du peuple... Pendant tous ses entretiens avec Leurs Majestés, il n'était question que de choses abstraites, ou bien on parlait de la santé du petit héritier.

Le tzar devant rentrer fin juin, la tzarine l'attend toute joyeuse, pleine d'espoir, et dans un état d'exaltation. Grand-Duc Nicolas ?

Il connaît ma volonté et il redoute mon influence sur toi, suggérée par Grigory...

Une crainte bien fondée, d'ailleurs, puisque le tzar, rentré le 25 juin, s'empressait de donner complète satisfaction à la « Maisonnette ». Il signifie sa démission au Grand-Duc, le renvoie au Caucase et il se met lui-même à la tête de l'armée. Tous les autres désirs de la tzarine, les démissions, les nominations, jusqu'à l'ordre relatif aux processions religieuses, sont exécutés de point en point. On avise aussi au moyen de dissoudre la Douma.

Une fois le tzar reparti, la tzarine lui écrit une lettre exprimant sa joie, quoique se montrant toujours un peu cinglante :

... Voici des mois que notre Ami te poussait à faire ce que tu as fait ! Dieu est avec toi, l'Ami est pour toi... Maintenant il n'y a que l'armée qui compte, tout est là. Tu es un autocrate et tu l'as prouvé, enfin !

L'acte, par lequel le tzar a pris le commandement en mains, l'enivre. Elle y revient souvent par la suite.

Notre Ami a deviné leur jeu et t'a sauvé en te suggérant de te mettre à la tête de l'armée.

Ou alors :

N'hésite pas à prononcer le nom de Grigory devant le général Alexeieff. N'est-ce pas grâce à Grigory que tu as tenu ferme et que tu as pris le commandement ?

Il n'y a que la pauvre Ania, ivre de dévouement, qui bégaye encore :

Le tzar s'est décidé, sans aucune influence de Raspoutine ou de la tzarine, à prendre le commandement en mains; il l'a fait en

obéissant uniquement à son désir personnel et en suivant sa propre impulsion. Je témoigne que l'impératrice A. F. ne l'y a jamais en aucune sorte poussé ! ...

Mais n'insistons plus sur les témoignages d'Ania : nous savons ce qu'ils valent.

Cependant, le malaise éprouvé par la société pétersbourgeoise et les membres de la Douma, en présence des actes si peu « politiques » du tzar dans les circonstances actuelles, augmentait toujours. L'atmosphère devenait de plus en plus lourde.

On commençait à se rendre compte que le gouvernement russe menait la lutte sur deux fronts, qu'il se tenait en ennemi devant les Allemands comme devant les Russes, — la population de son propre pays.

« Laissez-nous vous aider dans votre lutte avec l'Allemagne puisque c'est notre patrie qui est en danger », — telle était l'humble prière adressée au gouvernement russe (au tzar) par la société et la Douma, lors de la guerre.

« Non, leur répondait le gouvernement, la guerre allemande est ma guerre à moi, nous sommes ennemis, et comme la Russie, c'est moi, vous êtes les ennemis de la Russie. »

Et tout fut vain : les concessions, le fameux « Bloc » des gauches avec la droite de la Douma, les appels désespérés « devant la force de l'ennemi extérieur... » — tout. Dans la « Maisonnette » d'Ania une seconde guerre était décidée.

Qu'était le Palais de Tauride, — la Douma, — comparé à la « Maisonnette » ? Rien, moins que rien. Comment la Douma pouvait-elle ne pas accepter la guerre ? Elle était déjà déclarée.

La Douma n'ignorait pas que l'acceptation de cette guerre insensée conduirait à la ruine. Mais en admettant qu'on la repoussât ? Il en allait de même.

Elle y souscrivit donc... à demi, sans en avoir l'air. Et ce fut encore la ruine — définitive.

X

CONTRE L'ÉGLISE

Le premier succès donna des ailes à la tzarine et redoubla son énergie.

Il faut se hâter de choisir les « fidèles » pour en faire l'entourage du trône et éloigner les autres qui détestent l'Ami... Il y en a tant ! Mais avec Raspoutine, la tzarine se sent invincible.

Elle était très accaparée par le choix des ministres, quand l'Église commença à lui créer des ennuis.

On sait que le patriarcat n'existait pas à l'époque dans l'Église orthodoxe. Après l'avoir anéanti, Pierre le Grand le remplaça par le Haut Conseil Ecclésiastique, le *Synode*. Il est présidé par un métropolite, constitué par des évêques et des archevêques. Le tzar autocrate étant le chef de l'Église othodoxe, la fonction de ministre des cultes n'existait pas en Russie. Il n'y avait que le premier procureur, le seul administrateur laïque qui siégeât au Synode (en qualité « d'Œil du Tzar »).

On comprendra aisément pourquoi la tzarine, aidée de Raspoutine, choisissait avec tant de soin ce « premier procureur » : le tzar, le chef de l'Église, ne doit avoir à ce poste qu'un personnage passif, un docile exécuteur de ses ordres. (Ayant dû en changer quatre ou cinq fois dans une année, la tzarine et Raspoutine finirent par trouver la personne rêvée : c'était Raïeff, une nullité parfaite. Jusque-là, ils avaient essayé et non sans succès de tourner le procureur en luttant avec le Synode directement.)

L'Église accoutumée pendant des siècles à la soumission, « paralysée depuis Pierre le Grand », comme dit Dostoïevsky, se trouvait incapable de toute protestation sérieuse. Or, le métropolite, les évêques, tous étaient

contre Raspoutine, mais on se taisait, n'osant élever la voix contre le favori de la famille impériale.

Pourtant, pendant l'hiver de 1915-1916, la situation était si tendue que l'Église, sortant de son mutisme, tenta de protester contre l'arbitraire autocrate. Cette protestation, bien aussi timide qu'indirecte, ne manqua pas d'indisposer fortement la tzarine.

Il s'agissait d'un certain moine Varnava, un moujik grossier et illettré du genre de Raspoutine, son compatriote, d'ailleurs. Dans un couvent proche du village de Grichka, Varnava avait ouvert un vieux tombeau et y ayant trouvé un corps soi-disant incorruptible, de son autorité privée, l'avait déclaré être les reliques d'un nouveau saint.

Il vint ensuite à Pétersbourg pour que fût consacrée, de manière officielle, la canonisation opérée par lui en Sibérie.

Ce fut une histoire fabuleuse, dont la fin fut plus incroyable encore.

Le Synode protesta et alla jusqu'à proposer de mettre Varnava à l'index, d'autant plus que c'était un ignorant, sachant à peine lire. Fort de l'appui de Raspoutine, Varnava n'avait peur de rien et assistait au Synode, devant le haut clergé, dans une attitude d'insolent défi.

La tzarine recevait Varnava, lui marquait beaucoup d'attention, lui donnant le nom caressant de *sousslik*, — zisel (1) (les sobriquets étaient une de ses manies). En apprenant la résistance que les évêques opposaient à son « Zisel », sa colère fut extrême. Le tzar n'est-il pas le chef de l'Église ?

> Lave-leur donc la tête à ces animaux (les évêques). Comment osent-ils ?... A ton retour, chasse-les, mon adoré !...

Tout se passe selon son désir. Les évêques renvoyés, un bouffon rusé, l'ami de Raspoutine, — Pitirime, —

(1) Petit lapin sauvage des steppes russes.

nommé métropolite et président du Synode, le nouveau saint canonisé,—Varnava, le «Zisel», était sacré archevêque et, de plus, décoré.

« L'ennemi » était de nouveau vaincu, et cette fois, c'était l'Église.

L'histoire tragi-comique avait duré à peine quelques mois. La tzarine, nonobstant, n'oubliait pas les affaires de plus haute importance : le choix du ministre des Affaires intérieures.

Quant au président du Conseil, cela ne presse pas : le vieux, (l'ex « ami gris » Gorémikine) peut rester encore, il « adore » Raspoutine.

Certes, on pourrait avoir quelqu'un de plus énergique... Raspoutine y réfléchira. Il a déjà commencé des recherches.

Demain, écrit la tzarine, notre Ami verra X... et le soir, à la « Maisonnette », il me dira s'il le trouve apte à succéder à Gorémikine...

Et le lendemain :

Voilà, j'ai vu notre Ami de cinq à sept chez Ania, il ne peut pas se faire à l'idée de la démission du « vieux », il conseille plutôt d'attendre...

Évidemment, celui que Raspoutine est allé voir, il ne l'a pas trouvé à son gré.

Et Gorémikine reste. Pour l'instant, dans la Petite Maisonnette, on ne songe qu'au choix du ministre des Affaires intérieures.

IX

UN « DÉMESURÉ »

Si Ania ment si manifestement en disant : «Raspoutine ne s'occupait pas de politique... quoiqu'il en eût toutes les possibilités ; mais il ne s'en occupait pas... » si elle ment, dis-je, et si nous voyons, au contraire, Raspoutine faisant de la politique, ne serait-il pas temps de se deman-

der : quelle était donc la politique de Raspoutine ? Quelles étaient ses conceptions et son désir en matière de politique, quel but poursuivait-il ?

Était-ce la politique étroite et peu compliquée de la tzarine, l'affermissement de l'autocratie dans la personne de Niki aimé

Mais que lui importait Niki? Alors ? Visait-il à faire triompher une idée à lui ? Ne songeait-il pas à la Russie ?

Non. Et nous pouvons même ajouter qu'il y a un peu de vrai dans les menteries imprudentes d'Ania. En s'immisçant sans trêve dans les événements politiques, les créant même, Raspoutine ne se rendait pas compte que c'était de *politique* qu'il s'occupait. La raison en est toute simple : il ne possédait aucune notion en matière politique. Il ne poursuivait aucun but « politique », même le simple et primitif but de la tzarine.

Il n'est pas facile de comprendre la mentalité de Raspoutine à quiconque n'a pas la juste idée du moujik russe, être élémentaire et primitif entre tous, exhalant encore la terre et le fumier. Examinons-le donc de près.

C'est un ignorant, et son ignorance est inimaginable et irrémédiable. Elle ne l'empêche pas d'être intelligent. L'ensemble donne « l'esprit de moujik », comme on dit, une sorte de sagacité, de finesse presque géniale.

Cette finesse permettait à Raspoutine de saisir et de juger, en un clin d'œil, la position offerte, le concours des circonstances favorables, et de savoir les utiliser à son profit. Quant à ses désirs, à ses aspirations, ils étaient simples et primitifs comme lui-même. Si on pouvait les traduire en paroles, les concrétiser en une formule précise, on s'étonnerait peut-être de leur étroitesse. Les voici à peu près : « Que ma vie soit facile et agréable, dans l'abondance, et dans les honneurs, bien entendu. Que jamais personne ne me contredise et qu'aucune entrave ne m'empêche de faire à tout moment ce que bon me semble. De

telle manière que les autres « mordent leurs coudes » (meurent d'envie) en me regardant... »

C'est tout. Ces mots résument tous les désirs, toute l'ambition de Raspoutine. Il n'en a pas d'autres, il ne se doute même pas qu'il en existe d'autres.

Cependant, sont-ils, ces désirs, aussi ordinaires qu'ils paraissent à première vue ? Oui et non, puisque tout en restant simples, ils ont un trait particulier : c'est que dans l'âme russe d'un Grichka, le « saint vagabond », chaque désir, le plus insignifiant soit-il, prend aussitôt des proportions gigantesques.

Une vie dans l'abondance ? Grichka ne s'en fait qu'une idée vague, mais pour lui, c'est une vie débordante de superflu, une vie « brûlant le ciel », selon le proverbe russe. Les honneurs ? Il rêve à des honneurs inouïs, sans précédent. Quant à « faire ce que bon lui semble », de quelle témérité, de quelles prouesses audacieuses ne se sent-il pas capable ? Se vautrer dans l'orgie, tourbillonner dans une tempête d'éléments déchaînés, stupéfier le monde entier... « Hé, vous autres, ôtez-vous de mon passage ! »

Cette tendance au démesuré transforme le désir le plus simple et le plus naturel en une monstruosité ! Il n'y a que la civilisation qui nous apprenne à connaître la « mesure ». Grichka est un « primaire », un sauvage, un descendant des nombreuses générations de barbares et de rustres.

De même que beaucoup de ses confrères, les plus doués par nature, depuis sa jeunesse Grichka languit sous le lourd fardeau de ses passions et de ses désirs inexprimés et inassouvis. Il se jette dans le mysticisme, attiré par des forces inconnues. Seul, d'ailleurs, « le domaine de Dieu » lui était ouvert, il était là, à portée de sa main : les prêtres, les couvents, les « vieux », les prophètes de village, les libres pèlerins, les saints « yourods »...

Se sentant à l'étroit dans l'Église, il choisit la vie errante du pèlerin. Mais chaque fois qu'il revient dans son

village, il retombe dans la débauche qu'il finit par confondre avec la sainteté, pour n'en faire qu'une seule et même chose, — l'ingénieuse sainteté d'un moujik russe, d'un « staretz », d'un « vieux » porté à la bouffonnerie divine, au *yourodisme*.

Toutefois, il ne se sentait pas satisfait ; ce n'était pas encore la vraie vie « dans l'abondance », ni les vrais « honneurs ». Il tend à s'élever.

Le hasard le servit. Comment pouvait-il laisser échapper une pareille chance ? Fin, adroit, alerte, il sut accrocher sa barque au grand vaisseau de passage, et le voici en route pour les fabuleuses « rives de kissel » de la rivière « aux flots de lait ».

XII

PAS DE POLITIQUE

A Pétersbourg, Raspoutine comprit vite quelle ligne de conduite il devait adopter. Avec un tact génial, il joue le « yourod », obscurcit ses « prophéties », exagère ostensiblement sa grossière brutalité d'enfant du peuple et fait valoir sa sainteté de moujik. De plus en plus il s'habitue au rôle d'un « illuminé », s'identifiant d'autant plus au personnage qu'il en possède les dispositions naturelles.

A la Cour, on n'était ni fin, ni subtil. La chemise russe de Raspoutine, quoique en riche soie bleue, sa manière de brutaliser le monde, son sempiternel tutoiement, c'était suggestif et touchant, cela faisait de Grichka un vrai « représentant du peuple russe ». On se demande comment les choses auraient tourné si Raspoutine avait eu l'imprudence d'abandonner son costume rustique, d'adopter un langage plus humain et de ne pas appeler le tzar et la tzarine : « Papa » et « Maman ».

Méthodiquement circonspect, Raspoutine ne pénétrait dans les domaines où il ne se sentait pas le maître qu'avec une extrême prudence. Néanmoins, il fit des gaffes. Tout au

début de la guerre, il essaya de préciser ses prophéties, d'ordinaire vagues, et déclara que l'heure de la victoire sonnerait *dès* que la flotte russe aurait commencé le bombardement de Vienne...

Son rôle « politique » principal : choisir, indiquer des gens « sûrs » et « fidèles » destinés aux charges de première importance, lui fut tout de suite agréable. Aussi en tira-t-il le plus grand profit. Il n'avait qu'à choisir ceux qui lui en seraient reconnaissants et l'entoureraient de tous les honneurs possibles.

Six mois après le début de la guerre, Grichka n'aurait plus dit qu'il fallait envoyer des torpilleurs à Vienne. Il délibérait déjà sur le rôle de l'Angleterre après la victoire, déduisant du fait que Kitchener avait péri des conséquences favorables à la Russie... Mais qu'importe : il n'est pas plus avancé pour cela. Il n'en connaît pas davantage sur l'Angleterre que sur la Russie... Et il est également indifférent au sort de l'une et de l'autre.

On croyait que Raspoutine s'adonnait à la *politique*, mais, je le répète, étroitement enfermé dans le cercle de ses désirs égoïstes aux proportions immenses, il n'avait en vue que le souci de ses propres intérêts.

XIII

GRICHKA ET LES ALLEMANDS

Tout paysan, tout moujik russe, du fond de son trou perdu, déteste la guerre. Grichka se vantait même : « N'était le coup de couteau de cette folle qui me clouait alors sur mon grabat, jamais je n'aurais laissé le tzar déclarer la guerre. »

Mais la guerre est là ; et Raspoutine désire en toute sincérité que « son » tzar sorte victorieux du combat contre le « tzar allemand » (la guerre au point de vue du moujik, — comme à celui de la tzarine, d'ailleurs, — est toujours une lutte entre les souverains). On a parlé de la

sympathie de Raspoutine pour les Allemands : ce ne sont que des contes en l'air. Comment ne pourrait-il pas souhaiter la victoire de son tzar ? C'est son intérêt propre.

Cependant Raspoutine est un ivrogne et un débauché, ne l'oublions pas. « Que je puisse faire à tout moment ce que bon me semble... » Il se livre à la boisson selon la manière russe : ce sont des ribotes effrénées, avec des cris, des clameurs, le brouhaha des danses déchaînées et d'inévitables scandales.

L'ivresse d'un Russe, même d'un homme parfaitement civilisé, est toujours bruyante et scandaleuse ; que peut être alors celle d'un Grichka, être primitif, sans aucune notion de mesure ?

En effet, il buvait « comme un trou ». Il se tenait solidement sur ses jambes, et on disait qu'il absorbait des liquides sans s'enivrer. Mais non ; dès les premiers verres, il était grisé. Ivre, il l'est jusqu'à la frénésie. Il est un hâbleur, un fanfaron. « Après bon vin, bon cheval. » Il ne cherche plus à étonner le monde, mais à le stupéfier, à l'abasourdir.

La vraie source des propos infâmes concernant ses relations avec la tzarine, c'est Raspoutine lui-même. A de certains moments, il était capable de tout. Sur un mot imprudent ou intentionnellement provocateur de quelque compagnon de bouteille, Raspoutine tirait de sa poche une liasse de feuilles froissées, — les lettres de la tzarine. Il les lançait au nez du camarade, sans les lâcher toutefois, il hurlait des phrases entrecoupées : « Eh ! quoi ? N'est-ce pas elle ? N'est-ce pas son écriture à elle ? Elle... moi... à mon bon plaisir... tout ce que je lui dis... »

A ces moments-là, on aurait eu facilement raison de lui.

Je dois noter ici une histoire assez curieuse, peu connue et pourtant authentique.

Il existait à Pétersbourg, en ce temps-là, un service d'informations germanique, une organisation d'espionnage très bien masquée. Elle comptait parmi ses membres

des jeunes gens du meilleur monde, assez fins et habiles. Naturellement Raspoutine n'était pas à dédaigner...

Pour Raspoutine, ce n'étaient que de joyeux et fidèles compagnons de ses bombances, dont parfois ils prenaient l'initiative en organisant des festins en son honneur, de jeunes richards qui ne songeaient qu'à faire la fête.

Qu'y avait-il d'étonnant à ce que ces « camarades de bouteille » réussissent à tirer de Raspoutine tout ce qu'ils voulaient ? Les deux tiers de ses dires étaient de la hâblerie pure, mais le reste, parfois, leur était utile : la tzarine ne se lassait pas de demander à son mari toutes sortes de renseignements sur ses plans (secrets) militaires,—« pour notre Ami qui peut nous aider... »

Raspoutine ne paraît-il pas être entraîné de plus en plus dans les affaires militaires ? Aujourd'hui, il « conseille de commencer l'offensive de la région de Riga », demain il exige qu'on donne l'ordre au général Broussiloff « de suspendre immédiatement l'offensive du Sud ».

Certaines lettres de la tzarine donnent une étrange impression par la précision des détails militaires. Elle énumère les régiments qui doivent protéger les derrières, ceux qui doivent défendre l'aile gauche de l'armée, etc. Elle a l'air de répéter les paroles d'un tiers, — de Raspoutine s'entend. Mais ces paroles, trop précises, ne paraissent pas émaner de Grichka... N'étaient-elles pas chuchotées à l'oreille du fanfaron grisé à quelque « Villa Rodé » vers la fin d'une nuit blanche ? Ne seraient-elles pas inspirées insensiblement et adroitement au redoutable inspirateur, — Raspoutine ?

Cela est possible. Les Allemands connaissaient vraiment trop bien nos « secrets » militaires. Nos échecs étaient vraiment trop suivis. La hâblerie ivrognesque de Grichka a bien pu y être pour quelque chose. Mais ce qui est indiscutable, c'est que, consciemment, volontairement, Grichka n'a jamais trahi « ses tzars ». Ni trahi, ni vendu. Il a veillé à ses intérêts.

Je crois même que les Allemands, qui ne sont pas de mauvais psychologues dans ces affaires-là, se sont bien gardés de lui faire quelques propositions directes. Cependant, ils n'ignoraient pas que Raspoutine avait un besoin effréné d'argent, qu'il ne se gênait pas de «prendre» partout où il pouvait. Il aurait pris, comme on disait, sur l'autel. Ces agissements audacieux de Grichka firent tant de bruit que le ministère de la Cour et la police secrète finirent par s'en inquiéter et décidèrent de lui allouer une somme mensuelle prise sur les fonds secrets de l'État.

L'histoire est connue. Raspoutine se présenta à l'appel, empocha l'argent et, comme on n'osait pas lui imposer des conditions, il continua tranquillement de soutirer les roubles « des morts et des vivants », selon le proverbe russe.

D'ailleurs qu'étaient pour lui les quelques pauvres billets de mille de la police secrète ? Il était impitoyablement gâté par ses adoratrices. Elles l'habillaient de soie et de velours, remplissaient son appartement de fleurs, de gâteaux, de toutes sortes de provisions. Les riches solliciteurs lui faisaient des cadeaux de valeur, une pelisse de fourrure, un service de table précieux, etc. Et tout cela ne lui disait rien. Il avait besoin d'argent comptant.

Oh ! il n'était ni rapace, ni avare, il ne songeait point à faire des économies. Il lui fallait de l'argent pour le seul plaisir de le jeter par les fenêtres. C'est encore un trait russe caractéristique : en faisant la fête, on veut que tout abonde, que le vin coule « en fleuve » ; l'argent ? on ne le compte plus ; on en fait ce qu'on veut ; on le jette au vent si telle l'idée se présente...

Évidemment, ce genre de conduite exigeait des sommes énormes. Raspoutine ne pouvait pas ne pas exercer des concussions et il le faisait en grand.

Mais il ne demandait jamais rien à la tzarine. Elle n'était pas prodigue, il est vrai, mais si même elle se fût montrée telle, Raspoutine n'aurait rien pris d'elle. A la

Cour il devait avoir la renommée d'un saint désintéressé, d'un « anargyre », il ne se départait jamais de cette hypocrite ligne de conduite.

Quant aux bruits fâcheux qui pouvaient parvenir à Tzarskoié, Raspoutine ne s'en inquiétait guère. Il savait que la tzarine n'y ajouterait pas foi. Pour elle, ce ne seraient que des potins, de viles vengeances des « ennemis» dont le nombre augmentait toujours...

XIV

LE CHOIX DES MINISTRES

Depuis que le tzar était devenu général en chef, la vie à Tzarskoié s'était beaucoup modifiée. Il s'absentait constamment, le Grand Quartier Général (G.Q.G.) étant assez loin, à Mohilef. Le tzarevitch l'y accompagnait. La tzarine insiste pour qu'il reste avec son père. Le petit est-il malade ? Il va se remettre. L'important, c'est qu'il apprenne le métier de tzar.

D'ailleurs la tzarine a des affaires par-dessus la tête. L'homme sûr et fidèle, bon pour occuper le poste de Ministre de l'Intérieur, est enfin trouvé. C'est Khvostoff.

Khvostoff avait ébauché des intrigues auprès de Raspoutine, l'invitant chez lui (il était gouverneur du département de Nijny) et le régalant de tels festins de Balthazar que l'affaire ne traîna pas et que la tzarine s'empressait d'écrire au tzar :

Notre Ami a télégraphié que Khvostoff serait très bien comme ministre.

Puis Khvostoff, toujours accompagné d'un certain Andronikoff, un aventurier bien connu, entreprenait la conquête d'Ania. Faut-il dire qu'il y réussit sans peine ? Ania, flattée, fière « d'aider » à son tour, était dans les nues. Elle ne manque pas aussitôt de plaider la cause de Khvostoff devant la tzarine qui écrit :

Khvostoff a encore été chez Ania. Il me supplie de le recevoir, je le ferai cet après-midi... Il y a des gens qui craignent que je me mêle des affaires de l'État ; mais d'autres au contraire, comme Khvostoff, Andronikoff, Varnava, le souhaitent vivement...

Elle ajoute le même soir :

Eh bien, mon chéri, j'ai vu Khvostoff. (Elle écrit « Queue », ce sobriquet venant de ce que « Khvostoff », en russe, signifie *queue.*) Il m'a produit la meilleure impression. J'étais un peu inquiète sachant qu'Ania est capable de se laisser entraîner, mais, dès à présent, je vois moi-même que c'est un plaisir de travailler avec un homme pareil. Une tête claire, de l'énergie et une entière connaissance du peuple, des paysans. Il gardera bien notre Ami... Il est énorme, mais Ania a raison, ce corps d'obèse renferme une âme haute et pure.

Dès sa première visite à Tzarskoié, le tzar approuve et exécute les ordres de la « Maisonnette » ; tous ceux qui étaient considérés comme indésirables sont renvoyés et Khvostoff nommé !

Ania ne fut pas délaissée pour cela : Khvostoff estime qu'elle peut lui être utile. La tzarine grogne un peu :

Khvostoff et Andronikoff dînent encore à la petite maisonnette, chez Ania. Elle a l'air de vouloir jouer un rôle politique, elle est pleine de vanité, mais inconsciente et peu prudente... N'importe, je crois que ces hôtes ont quelque chose à lui remettre, et notre Ami veut qu'elle ne vive que pour cela...

L'ingrate Ania ! Elle fait mine de tout oublier ; elle dit dans ses Mémoires :

Khvostoff produisait une impression bien mauvaise...

La tzarine, quoique absorbée par un labeur politique écrasant, (elle reçoit ses ministres, visite le Haut Conseil) ne manque pas de courir, le soir, chez Ania, où l'Ami lui donne quantité d'ordres, sous forme de conseils. Il trouve que « si nous avons la moindre bonne chance militaire, on pourra ne pas convoquer la Douma du tout... »

Il a, enfin, une vision nocturne.

Il te prie de donner l'ordre *immédial* de commencer l'offensive près de Riga. Il te le demande *sérieusement*...

Une offensive, près de Riga, au mois de novembre, parce que Raspoutine a eu une « vision nocturne »! C'était vraiment à rire... ou à pleurer.

Mais Raspoutine devient désagréable si on commence une offensive à son insu.

Pourquoi a-t-on exécuté cette manœuvre sans lui demander son avis ? se plaint la tzarine. Il sait indiquer le bon moment pour l'offensive...

A Pétersbourg, on vivait dans des transes perpétuelles. Les débauches de Raspoutine devenaient de plus en plus insolites. On s'indignait, mais sans aucun moyen d'élever la voix.

Les rares fois que la Douma siégeait,— on la sentait agir dans le vide. Les affaires se décidaient dans la Maisonnette d'Ania... parfois à Troïzkaïa, dans la demeure de Grichka, où il recevait les ministres... en chlamyde blanche.

Les plus zélés embrassaient les pans de cette chlamyde. Et pourquoi pas ? En acceptant Grichka, on l'acceptait avec tous ses ridicules. La chlamyde ne changeait donc rien.

Elle prouvait, toutefois, que la tête de Grichka était encore pleine des fumées du vin, même aux heures de sobriété. Avide « d'honneurs », il les voulait toujours plus grands. Il avait inventé la chlamyde qui représentait pour lui l'attribut d'un « personnage », il lui semblait être plus imposant ainsi et il en était très fier...

La nomination de Khvostoff laissa la société pétersbourgeoise indifférente. Nous le connaissions comme un homme assez méprisable. Cependant, nous le jugions capable d'un « truc » inattendu.

Les agents de la police secrète qui se tenaient à sa dis-

position étaient chargés par lui de surveiller Raspoutine. Mais leurs agissements étaient eux-mêmes contrôlés par d'autres agents. Cette double surveillance créait des embrouillements et donnait lieu à de plaisants et fréquents quiproquos.

Raspoutine, lui, ne s'inquiétait de rien. Il vivait tout à son aise, passant des nuits joyeuses dans les tripots d'où on le ramenait le matin ivre-mort. Après un bon somme réparateur, il se rendait aux bains russes. Les solliciteurs faisaient déjà antichambre chez lui ; il les recevait, si toutefois on ne le réclamait pas par téléphone à Tzarskoïé ou si Ania, en personne, ne venait le quérir.

Cependant, on commence à se soucier du choix du premier ministre. Le vieux Gorémikine ne vaut plus grand chose...

Raspoutine se décide enfin pour Sturmer. Un homme posé, respectueux, riche. Il saura se montrer reconnaissant. « Mon adoré, écrit la tzarine, prends vite Sturmer. Notre Ami l'a dit. Il aime notre Ami, c'est beaucoup... »

De mois en mois, le tzar fait preuve d'un peu plus de condescendance ; il est plus prompt à apposer sa signature au bas des « ukases » de la Maisonnette. Etant rentré à Tzarskoié vers la fin de janvier, il réussit, en une dizaine de jours, à mettre à exécution une foule de projets : entre autres, il éloigne Gorémikine, nomme Sturmer, puis il renvoie encore une dizaine d'évêques qui ne convenaient pas au nouveau métropolite Pitirime... Quant à l'Ami, il reçoit d'amples détails sur les plans secrets de guerre.

Et Nicolas repart, tout comme il est venu, muet, docile, ombre pâle, il glisse et s'évanouit dans le lointain, toujours accompagné de son enfant malade.

Le nouveau premier ministre Sturmer (j'ai eu l'occasion de le connaître pendant qu'il était gouverneur de la province de Jaroslav) était un homme de haute stature, grisonnant, aux manières courtoises, et tourmenté

secrètement par l'idée que son nom allemand devait nuire à sa carrière ; cela le poussait à exagérer son dévouement à l'Eglise orthodoxe, au nationalisme russe, etc. Nous le surnommions, jadis, le « courtisan malin ».

En effet, il flattait Raspoutine, il faisait chorus avec la tzarine, et d'une manière plutôt grossière. Il tint de longs mois grâce à ses qualités d'homme avisé et serviable. Malheureusement, son esprit méthodique d'Allemand ne lui permettait pas de perdre définitivement le bon sens. Il croyait, par exemple, que du moment que la Douma existait, on ferait mieux de lutter contre elle en sourdine et sans brusquerie

Mais pour réussir à la Cour russe d'alors, il ne fallait pas raisonner sainement. Il fallait se montrer excentrique jusqu'à la démence.

Peu de temps avant que Sturmer donnât sa démission (vers la fin de 1916), la tzarine écrit :

Sturmer, ayant négligé depuis longtemps de s'entretenir avec notre Ami, a perdu son point d'appui.

XV

UN PETIT SCANDALE

Mais, au début, tout allait pour le mieux avec Sturmer, et le « gouvernement de la Maisonnette » était en pleine lune de miel avec lui, lorsque éclata un scandale concernant une autre créature de Grichka, le fameux Khvostoff, la « Queue », ministre de l'Intérieur.

Je n'ai pas à raconter ici cette histoire louche, obscure, peu intéressante, d'ailleurs. Etait-ce quelque dénonciation, était-ce un excès de zèle de la part des agents de la police secrète qui se chargèrent mutuellement ? Quoi qu'il en fût, on crût à une conspiration contre la vie de Raspoutine, et Khvostoff était désigné comme étant

l'inspirateur du complot. Qu'y a-t-il de vrai là-dedans, on n'en a jamais rien su.

A Pétersbourg, la chose avait été prise par son côté comique : Khvostoff, en effet, n'avait rien d'un conjuré ! Il n'en était pas de même à Tzarskoié : on en était profondément stupéfait.

Je suis si malheureuse, écrit la tzarine, qu'Ania et moi, conseillées par notre Ami, t'avons recommandé Khvostoff !... Quant à moi (ajoute-t-elle, un peu lâchement),je n'ai fait que céder à leur insistance...

Peut-être a-t-elle sincèrement oublié son propre enthousiasme de jadis pour «l'âme haute et pure» de Khvostoff.

Ania était encore plus vivement affectée de l'incident :

Elle est assommante avec ses visites et ses histoires à propos de notre Ami, se plaint la tzarine. Elle jette sa canne au travers de la pièce, elle a des crises de rire hystériques...

Mais rien n'était comparable à la violente impression de l'Ami. Il était littéralement hors de lui-même. Chose curieuse : la déception et l'indignation n'entraient pour rien dans cette extrême agitation, mais une peur physique, une peur animale devant « l'assassin », comme il appelait maintenant Khvostoff.

Raspoutine n'osait plus mettre le nez dehors, se tenait enfermé chez lui. A chaque instant, il réclamait la pauvre Ania ; venait-elle ? Il se jetait alors sur elle les poings fermés, en proie à une fureur enragée ; si elle tardait, il envoyait sa femme à Tzarskoié pour lui faire des scènes. La tzarine ne peut pas le cacher :

L'état actuel de notre Ami le fait crier après Ania si terriblement... Il est si nerveux... Il doit se rendre dans son pays pour quelques semaines, mais il n'ose se risquer à sortir de sa chambre dans la crainte qu'on ne l'assassine. Et, nous verrons cela ! Dieu ne le permettra pas...

XVI

« ADIEU, AMIS »...

L'été de l'année 1916 était beau et doux.

Me voici sur mon balcon, à Pétersbourg, à l'heure du soir du mois de juin, encore ensoleillé. Notre maison est la dernière de la rue qui est coupée, à droite, par la grille du parc de Tauride. A peine distingue-t-on, derrière les boucles vertes et touffues des bouleaux, la ronde coupole du Palais de Tauride. C'est la Douma.

La rue de Saint-Serge fuit à gauche, droite comme une flèche, large et si longue qu'on n'en perçoit pas le bout qui se perd parmi la brume d'or du couchant, dans l'éclat et la splendeur des cieux.

La rue est déserte et silencieuse.

Mais voici, qu'à peine perceptibles encore, naissent des sons. Des voix humaines, — des chants... Encore éloignés, ils s'approchent, plus près, toujours plus près, et soudain, je vois les rangs serrés des soldats sortant de la petite ruelle d'en face.

Ils s'avancent en masse compacte d'un rythme égal, on dirait un torrent qui coule sans fin. Ils semblent inépuisables. Ils tournent l'angle, s'engageant dans la rue et se dirigent vers le couchant. Ils marchent, ils marchent... Un carré après l'autre, encore et toujours ils tournent l'angle et remplissent la rue si longue, si longue. C'est comme si un immense serpent gris-vert déroulant ses anneaux rampait vers le soleil couchant, vers l'or de la brume lointaine...

Ils chantent et, dans l'espace, retentissent les sons vibrants de leur chanson lente et simple, formulant invariablement les mêmes paroles :

Adieu, parents
Adieu, amis,
Et toi, ma mie,
Adieu, adieu !

...Et voici que reviennent les sons du même refrain chanté par les soldats des premiers rangs, si loin, si loin que ces sons me semblent venir de la buée d'or... Il n'y a plus que quelques points lumineux de vagues petites flammes reflétées par le soleil qui vacille par-dessus la multitude qui s'écoule, interminablement...

Adieu, parents...

Toute la rue, houleuse, frémit :

Adieu, amis...

Et les ondes coulantes les plus proches pleurent, monotones :

Ma bien-aimée, ma mie,
Adieu, adieu !

Mais comment l'exprimer ?...

Elle roulait,la houle humaine, à la rencontre des rayons déclinants, ressemblant à des glaives d'or, — et s'y perdait. C'était la fin, et c'était vers leur fin que les flots s'écoulaient l'un après l'autre, intarissables, — pour s'évanouir dans les nimbes du couchant.

Adieu, parents;
Adieu, amis;
Et toi, ma mie,
Adieu, adieu !

Le soleil d'été, lent à disparaître, s'immobilisait à l'horizon. Je rentre, je ferme les portes du balcon, — je n'en puis plus. Mais le chant perce à travers les vitres, se répercute à travers les murs, il résonne toujours, — ils sont donc là, ils marchent, ils marchent...

C'est la guerre. C'est l'inévitable. Ces hommes marchent vers la mort. La mort... pour la patrie ? Oh ! qu'ils le croient ! Qu'ils ne soupçonnent jamais la vérité! Et la terrible vérité est que ces mêmes soldats qui passent en ce moment sous mes fenêtres, qui chantent leur chant d'adieu, vont mourir... pour que Grichka Raspoutine vive « dans l'abondance » et « dans les honneurs » ; et ils

iront au feu au moment indiqué par ce même Grichka, moujik ignorant, sans aucune compétence en rien...

J'exagère... mais peut-on conserver tout son sang-froid dans la lourde atmosphère de notre double guerre ?

Et la guerre entre « la Petite Maison » et la grande Russie est indubitablement la plus terrible des deux.

XVII

LES ENNEMIS

On pourrait dire que, vers le milieu de 1916, tous les cercles politiques et sociaux en Russie étaient déjà entraînés dans cette folle guerre intérieure. La « Maisonnette » ne distinguait plus parmi ses ennemis les droits ou les gauches, non plus que les lointains ou les proches ; tous, à titre égal, étaient des *ennemis*. « Qui n'est pas avec nous est contre nous. »

La tzarine écrit :

... Les Comités des Zemstvos et des Villes ? Supprimons-les... Ne crains rien, ordonne vite la dissolution de la Douma... Le Conseil d'État a agi d'une manière insensée... Comme je voudrais rosser, fustiger les ministres, écraser tout le monde...

Ce « tout le monde », que la Petite Maison haïssait jusqu'à le vouloir « écraser », la payait naturellement de la même monnaie.

A part les fourbes et les femmes plus ou moins hystériques, la haine qu'on nourrissait à l'égard de Grichka était générale et des plus intenses. Les membres de la famille impériale détestaient tout particulièrement Raspoutine.

Les grands-ducs étaient tous, deux ou trois exceptés, des personnages médiocres et nuls. Peu instruits, mal élevés, aimant à boire, oisifs, ils ne connaissaient que leur étroit milieu de la « Garde Militaire » et ne s'intéressaient pas à grand chose.

Cependant, le « scandale Raspoutine » ne les laissa pas indifférents. Jugeant cela au point de vue de l'honneur de la famille qu'ils voyaient en péril, les grands-ducs firent de multiples démarches auprès du tzar dans le but d'obtenir l'éloignement de Raspoutine. Mais toutes leurs tentatives ayant échoué, ils s'irritèrent.

C'est alors qu'à la « Maisonnette », une campagne fut ouverte contre eux. N'étaient-ce pas aussi des « ennemis »?

XVIII

LE DERNIER ÉLU ET LES DERNIERS COMBATS

Dans son désir de hâter les événements, la tzarine visite elle-même le Quartier Général. La première fois, elle s'y rend sans Ania. Celle-ci en profite pour aller au pays de l'Ami en sa compagnie et suivie de quelques-unes de ses adoratrices. Ania accomplit un pèlerinage aux reliques du « nouveau saint » canonisé par Varnava.

Puis, elle fait un petit voyage au bord de la Mer Noire. C'est là qu'elle fit la connaissance d'un Karaïme, Gahame, qui fut ensuite présenté à la tzarine et lui conta que l'ambassadeur d'Angleterre ourdissait un complot contre la vie de Raspoutine et projetait d'enlever la tzarine et de l'enfermer dans un couvent. Le plus curieux, c'est que la tzarine ajouta pleinement foi à ces sornettes.

Bientôt, Raspoutine, trouvant utile qu'Ania accompagnât la tzarine au Quartier Général, les deux femmes effectuent ce voyage ensemble.

> L'impératrice ne se rendait pas compte qu'on la considérait à Mohilef comme une intruse, écrit Ania. Les officiers étrangers ne se gênaient pas de faire des remarques désobligeantes presque à haute voix: « La voici de nouveau revenue pour remettre à son mari les derniers ordres de Raspoutine... » Les gens de la Cour détestaient ses visites : elles annonçaient généralement les changements de l'administration...

C'était l'exacte vérité, et l'on est tout surpris de la

trouver sous la plume d'Ania. En effet,les ordres de Raspoutine, transmis par la tzarine, étaient exécutés sur place. Raspoutine en augmentait le nombre en adressant au couple impérial d'innombrables dépêches. Une fois, il en envoya dix, d'environ une centaine de mots chacune !

Mais le temps pressait. Le poste de ministre de l'Intérieur était demeuré vacant depuis le scandale de l' « assassin » Khvostoff. Il fallait y mettre fin.

Grigory n'avait pas oublié Khvostoff. Les « têtes claires »,il n'en veut plus à aucun prix. Il songe à quelqu'un de « simple ». Surtout pas d'intelligence, Raspoutine estime qu'il en possède suffisamment pour deux, — pour dix, à la rigueur.

Non, un « simple », plein de vénération pour Grichka, doux et docile comme un agneau, un homme d'une passivité aveugle, en un mot presque un idiot... Le voilà le personnage rêvé.

Encore une fois,la fortune souriait à Raspoutine. Le « petit homme simple » ne paraît pas être loin.

Ne se fiant désormais à personne, moins encore à la pauvre Ania, Raspoutine tient à mettre lui-même à l'épreuve l'homme qu'il vise. Mais de quelle manière faut-il mettre au creuset un simple ? Des entretiens sérieux, de longs interrogatoires, tout cela ne vaut rien... Et Raspoutine fait du « simple » son camarade de bouteille. Il l'entraîne pendant des semaines dans toutes ses bacchanales. Enfin,il prend une décision : « On saura faire bon ménage avec ce garçon-là. »

C'était le fameux Protopopoff.

Le premier rendez-vous de la tzarine avec Protopopoff eut lieu au mois de septembre dans la « Maisonnette » en présence de Grichka.

Une brusque pression sur le tzar, une nouvelle visite au Quartier, — et l'affaire est consommée. Protopopoff est ministre.

Il le sera jusqu'à la fin.

J'ai vu un homme politique, grave et âgé, être en proie à une crise de rire hystérique à la seule nouvelle que Protopopoff était nommé ministre.

Nous faillîmes tous éprouver le même effet, lorsqu'on nous montra le sténogramme de la « tasse de thé », c'est-à-dire la première rencontre des députés et des représentants des différents cercles politiques avec le nouveau ministre. (Il les a invités chez lui.) Cette « tasse de thé » avait un caractère tellement inepte qu'on ne savait quoi en penser.

— Mais c'est une farce ! Qui a inventé cela ?

— Personne. C'est sérieux. C'est un document officiel... Les demoiselles dactylos se sont beaucoup diverties en le copiant...

Quant à la « Maisonnette »,on y était plein d'enthousiasme pour la trouvaille. Ce n'était pas précisément l'idéal, mais on n'avait rien déniché de mieux. Pour que Protopopoff réalisât l'idéal parfait, absolu, il ne lui manquait que d'être un vrai « simple », — un idiot de naissance. Or, l'idiotie de Protopopoff était plutôt acquise... En raison de je ne sais quelles attaques nerveuses, on l'enfermait périodiquement dans un asile, d'où il sortait ahuri, distrait et tout drôle.

Il était tantôt d'une prévenance stupide, tantôt d'une insolence inconsidérée. Craintif de nature, il pouvait néanmoins se montrer audacieux pour peu qu'on le talonnât.

Il était ainsi. Point méchant, il n'était qu'irresponsable, un peu à la manière d'Ania. Bien que celle-ci écrive : « Protopopoff n'avait pas assez de caractère », elle ne s'en souciait guère autrefois. Plus que la tzarine peut-être, elle avait subi le charme du « simple ».

Le voilà chez elle, dans la « Maisonnette », il lui rapporte une foule de potins amusants sur les « ennemis » :

Goutshkoff, Trépoff, Milukoff... Tous deux rient à gorge déployée, et leur rire a quelque chose d'enfantin. Ania devait se sentir inconsciemment attirée vers le nouveau ministre par une affinité d'âme, en lui elle devait voir un frère. De fait, n'était-il pas semblable à elle ? Un simple et un soumis, avec la même nature passive ?

La tzarine avait décerné à Protopopoff le sobriquet, ou plutôt le faux nom, de *Kalinine*, qui, cette fois, n'était pas justifié. Elle écrit :

Notre Ami et Kalinine te supplient de dissoudre la Douma. Je ne te l'écrirais pas si je ne craignais pas ta bonté faible ; tu es toujours prêt à céder, quand moi, Ania et l'Ami nous ne te soutenons pas. Les méchants détestent notre influence qui pourtant ne se manifeste que pour le bien. Dissous sans délai la Douma. N'oublie pas le songe de notre Ami ! Tu n'as besoin de recevoir qui que ce soit à l'exception de Kalinine...

Pendant ce temps-là, Grichka, parfaitement satisfait de « Kalinine », continue tranquillement à jouir de la vie, se plongeant avec délices dans ses coutumières débauches, donnant libre cours à sa hâblerie, déployant sa faconde auprès des dames qui lui prodiguent leurs gâteries et leurs caresses, ce dont il use et abuse voluptueusement.

Mais la tzarine sent de plus en plus la haine augmenter et se resserrer autour d'elle. Des tourments et des alarmes troublent à tel point son esprit qu'elle confine à la démence.

Ses enfants ? Les menus faits de la vie de famille ? Elle n'y songe plus, elle n'en parle plus. Elle ne nomme les grands-ducs que pour les injurier ou pour ordonner à leur sujet : Défends-leur d'agir !... Renvoie celui-ci !... Enferme celui-là ! N'es-tu donc pas un tzar ? Rarement se rappelle-t-elle son fils. Elle le tient continuellement à Mohilef, et c'est en vain que le gouverneur du petit, M. Gilliard, essaye de lui faire comprendre que cela nuit au jeune garçon, physiquement et moralement. Pour elle, son mari et son fils se confondent dans la seule no-

tion de ce mot : « Le tzar. » Elle ne s'en rend pas bien compte, naturellement, mais elle ne se lasse pas de répéter :

Tu as Baby auprès de toi... Baby te complète... Au nom de Baby, sois autocrate.

Quant à Raspoutine, il y a longtemps qu'elle le confond avec le Christ :

Les ennemis le persécutent comme les pharisiens ont persécuté le « Christ ».

Outre les affaires militaires, on s'en occupe beaucoup à la Maisonnette,une question très importante est à l'ordre du jour : celle de l'alimentation. La Maisonnette décide que l'affaire soit remise entre les mains d'une unique personne de confiance. Cette personne,c'est Protopopoff, naturellement. L'Ami insiste, le temps passe, il est trop tard pour faire un exposé détaillé au tzar et attendre la réponse. La tzarine se hasarde à assumer toute la responsabilité de l'affaire et envoie au tzar, pour qu'il le signe, l'ordre élaboré d'avance.

Pardonne-moi ce que j'ai fait ; L'Ami a dit que c'était indispensable. J'ai été obligée de prendre l'initiative, il fallait en finir avant l'ouverture de la Douma. Notre Ami dit qu'une fois l'affaire terminée, Protopopoff mettra fin à tous les Comités et sauvera la Russie...

La Douma... Les Comités... Le Conseil Suprême... et voici le dernier aveu, écrit en toutes lettres :

Nous sommes en guerre avec eux tous, nous avons besoin de toute notre énergie.

En effet, les ennemis, ces « vils esclaves »,commencent à élever la voix. Ils murmurent. Sans parler de la Douma, mais les ministres eux-mêmes, ceux que la Maisonnette n'a pas eu le temps de renvoyer,protestent contre leur collègue, « le ministre avec idiotie », et qui a maintenant tous les pouvoirs entre les mains.

Les lettres de la tzarine deviennent affolées. Elles ne contiennent que la répétition des mêmes mots, c'est monotone et cela tombe comme des coups de marteau assénés sur le crâne : « Garde Protopopoff, garde-le, garde-le, garde-le... »

Le 13 novembre, n'en pouvant plus, elle se précipite encore à Mohilef, au Grand Quartier, avec Ania. Les dépêches volumineuses de Raspoutine, écrites dans les termes obscurs et le style prophétique d'un yourod, ne parlent que de cette même chose : il faut garder Protopopoff coûte que coûte.

... Celui dont je suis garant, ce même Kalinine, donne-lui de la kacha à manger. Remets le pouvoir à un seul pour que la raison travaille, Novy..., etc.

(Novy était le nom de Raspoutine accordé par le tzar et qui signifie : « Neuf », tandis que son vrai nom, « Raspoutine », veut dire, en russe, « un débauché ».)

On garde « Kalinine », mais les esclaves murmurent de plus belle, et la tzarine continue de broyer la tête du tzar avec son « Garde-le, garde-le... Montre le poing, ne cède pas... c'est le tzar qui est le maître ! »

Elle ne se calme qu'après une brève visite du tzar en décembre :

... Ce n'est pas en vain que nous avons souffert. Tu es resté brave et ferme, tu as gardé Protopopoff... Tu as besoin d'être guidé, mais l'Envoyé de Dieu est là pour te dire ce que tu as à faire.

Tranquillisée au sujet de Protopopoff, la tzarine se sent plus forte pour attaquer les « ennemis ». Elle le fait avec rage :

L'Ami t'a dit de dissoudre la Douma, Ania et moi nous te l'avions bien écrit... Sois donc un Empereur ! Sois un Pierre le Grand, un Jean le Terrible, un Paul Ier... Que Lwoff aille en Sibérie, que Goutshkoff, Milukoff, Polivanoff (1) les suivent ! Qu'on les envoie tous en Sibérie !

(1) Ministre de la guerre renvoyé ; le seul qui fût populaire.

A la veille de l'événement qui lui fut fatal, la tzarine écrit encore :

Pourquoi Milukoff n'est-il pas enfermé ? Pourquoi souffrons-nous qu'un ramolli occupe le poste de ministre de la Cour ? Dépêche-toi d'agir, mon adoré, crois aux conseils de notre Ami et de Protopopoff ...

Ces conseils, ce sont des répressions, toujours des répressions ! Mais quoi ! On est en guerre !

Enfin voici une courte lettre pleine d'angoisse, la dernière :

... Je ne veux pas croire, non, je ne le puis pas... Il ne peut pas être tué... Reviens à l'instant...

Les journaux relatèrent le fait dans les termes suivants, en évitant de prononcer le nom de Raspoutine :

Une certaine personne alla en chercher une autre et l'emmena chez elle. On constate ensuite la disparition de la seconde personne et quoique la première ait déclaré que celle-ci n'était pas entrée dans sa maison, les autres personnes présentes témoignèrent que... etc.

Raspoutine a été tué en état d'ivresse, au cours d'une orgie, par les membres de la famille impériale et de complicité avec un député de l'extrême-droite.

Cet acte n'a point été, comme on l'a dit, le premier acte déclenchant la guerre civile. Non, c'était un coup de défense contre des attaques qui duraient depuis des mois et devenaient menaçantes. La guerre, que le gouvernement russe, celui de la « Maisonnette d'Ania », avait déclarée à la population russe, battait son plein au moment de l'assassinat de Raspoutine.

Guerre insensée, guerre inouïe s'il en fut ! Aussi bien, sa fin fut conforme à sa folie .

Aucun des adversaires ne l'emporta. Il n'y eut que des vaincus. Et tous y périrent, tous ceux qui y avaient pris part, les combattifs, acteurs de premier plan, aussi bien que les passifs, les comparses.

Le champ de bataille resta vide.
Alors d'autres vinrent qui en prirent possession.

XIX

MA BIEN-AIMÉE, ADIEU...

Me voici encore sur le même balcon, pendant une claire soirée de juin. A droite, derrière la grille, entre la verdure fraîche et bouclée des arbres, à peine distingue-t-on la large coupole du palais de Tauride. Mais ce n'est plus la Douma. C'est quelque « Soviet » communiste. La rue, longue et droite comme une flèche, a perdu son aspect de rue : elle verdoie pareille à une route campagnarde.

Mais le même soleil couchant inonde de sa lumière cette longue route qui se perd comme autrefois, il y a trois ans, dans une buée d'or.

Les petits enfants à demi nus rampent dans la poussière des trottoirs démolis.

La maison qui nous fait face a un aspect de délabrement avec ses murs sales et qui s'éboulent. Les fenêtres sont grandes ouvertes et, sur leur appui, des soldats sont juchés en grappes humaines.

Mais est-ce bien des soldats ?

Si ceux qui, jadis, en rangs serrés, nombreux et sans fin comme la coulée d'un fleuve, venaient de la petite ruelle d'en face et, tournant l'angle, chantaient : « Adieu, parents, adieu, amis », si ceux-là qui se dirigeaient vers le couchant et disparaissaient dans la brume d'or étaient de vrais soldats,alors ces jeunes paysans oisifs, que je vois penchés aux fenêtres, ne le sont pas. Ils n'en ont que l'uniforme, si l'on peut dire ! Car leurs dolmans sont loqueteux et débraillés.

Le ventre appuyé aux barres des fenêtres, ils s'amusent à cracher sur le pavé. Derrière eux, à l'intérieur, un gramophone siffle, aboie, hurle une chansonnette sautillante aux notes fausses.

Plus de guerre avec « Wilhelm », le tzar allemand. Il se peut qu'elle dure encore quelque part, là-bas, au loin, où le soleil se couche, mais les jeunes moujiks ne regardent pas du côté du couchant, ils contemplent le pavé démoli sur lequel ils crachent ennuyés. Ils ont fait la paix avec « Wilhelm », et si c'est une paix « honteuse », comme ils l'appellent eux-mêmes, que leur importe ? Ils ne s'inquiètent de rien, ils n'ont aucune idée de ce qu'ils pourront devenir dans cette « paix », ainsi n'avaient-ils cure de leur mort pendant la guerre.

Les enfants ont disparu ; la rue est maintenant un désert ensoleillé,on apercevrait un piéton de très loin... En voilà un précisément. Bientôt je le reconnais à sa démarche ondoyante. C'est Ania la Boiteuse. Elle s'appuie lourdement sur une forte canne, mais son allure est vive et décidée. Une modeste blouse blanche, une vieille robe noire, un petit paquet sous le bras, des provisions sans doute.

Elle s'attarde sous notre balcon qui n'est pas haut; nous bavardons. Elle a une visite à faire dans notre maison, ensuite elle passera chez nous.

La voici, en effet, dans mon grand bureau de travail, assise dans un fauteuil de cuir,où elle se tient toute droite. Elle me regarde de ses yeux ronds qui ont parfois des reflets de cristal de roche. Elle raconte ses malheurs.

Arrêtée encore une fois, elle fut de nouveau emmenée à la fameuse « Tchéka » où on lui fit subir un nouvel interrogatoire qui dura toute une nuit... Comme si elle n'avait pas déjà dit tout ce qu'elle savait ! Cependant, on eut des égards pour elle, on la relâcha...

— Si vous partiez, chère Anna Alexandrovna ? Une occasion peut toujours se présenter.

— Non, impossible, objecta-t-elle, le saint « Reclus » ne le veut pas encore.

Le « saint », le « reclus », c'est un moine-ermite du couvent d'Alexandre Nevsky qu'Ania a découvert. Resté

en réclusion pendant vingt-cinq ans, il ne s'était montré que depuis quelques mois. Il avait daigné recevoir Ania et lui parler. « Oh ! comme il parle. C'est indescriptible. Un vrai messager de Dieu... » Mais il ne veut pas qu'elle parte. Il lui ordonne de rester encore.

Ania prononce ce mot « ordonner » d'une manière toute particulière. Se soumettre à la volonté de quelqu'un qui lui ordonne de faire ceci ou de ne pas faire cela, lui est plus indispensable que l'air qu'on respire.

Cependant, je ne crois pas que ce « reclus » puisse lui remplacer Raspoutine. Non, ce ne sont que les premières tentatives pour trouver un nouveau maître...

Ania n'a pas oublié Raspoutine. Elle est fidèle de nature. Qu'on la coupe, qu'on la brûle, elle ne le trahira pas. Mais Raspoutine n'est plus, et elle vit toujours. Pour vivre, elle a besoin de l'aide constante de Dieu, mais de l'aide concrète, visible, tangible. Ania est aussi matérialiste que l'était la tzarine, à la différence que la tzarine était une matérialiste active, alors qu'Ania est passive dans chaque goutte de son sang. Elle a besoin, pour se sentir vivre, de se perdre, de se noyer dans la volonté d'un tiers.

A vrai dire, Dieu ne lui sert à rien, il est trop inaccessible. Il lui faut l'homme qu'elle puisse adorer comme on adore un Dieu, un intermédiaire entre elle et Dieu...

Je regarde Ania dans ses yeux de cristal, j'écoute son innocent bavardage. Est-elle à plaindre ? Je n'en sais rien. Je songe au conte étrange de sa Maisonnette fatale. A cette heure notre vie est un autre conte, plus fantastique encore, mais avec lequel Ania n'a plus rien à faire. Elle a passé, ombre vivante, d'un monde dans un autre monde, comme d'un vide dans un autre vide, et elle est restée la même, ne comprenant toujours rien, ne sachant rien dans son inaltérable sérénité enfantine.

Et on voudrait dire : c'est bien. La faute n'en existe pas moins, une faute terrible, mais à qui incombe-t-elle ?

Au tzar, spectre muet, mirage inexistant ? A la tzarine, assassinée, coupée en morceaux, brûlée dans une futaie de la forêt sibérienne ? Au moujik ivre, dépravé, ahuri par sa bonne fortune ? Ou bien, doit-on incriminer l'innocente « paysanne » dame de Cour aux yeux de cristal, Ania la Boiteuse ?

Oh ! qu'importe. Peut-on faire que ce qui a été n'a pas été ? Le passé est le passé ! Et si nous y plongeons nos regards avides, ce n'est pas pour nous venger de quelqu'un ; si nous essayons de pénétrer le sens des événements et l'âme des hommes de ce temps-là, ce n'est pas pour juger ou condamner qui que ce soit. Mais, en scrutant les mystères du passé, nous cherchons à discerner le mystère du futur, puisque dans tout passé est inclus un futur. C'est le conte d'hier qui renferme celui qui est encore à raconter et que nous avons encore à vivre...

Oh ! les vitres empourprées par l'aube du soir, par l'aube d'autrefois !

Adieu, parents,
Adieu, amis,
Et toi, ma mie,
Ma fiancée, adieu...

Ania gazouille, le gramophone murmure et grince au dehors... je ne les entends plus. Le cauchemar de l'avenir m'obsède. Dans mon rêve, je la sens toujours passer, passer, interminablement, l'armée invisible de jadis, passer, couler vers le couchant, se fondre dans la buée d'or...

Adieu, amis,
Et toi, ma bien-aimée,
Ma Russie, — adieu !

Z. HIPPIUS.

LA CHANSON DE VATILUCK

ÉGLISE DE MACÉDOINE

—

1. — Nous avions bu quelque tendresse de vert et de soleil
dans les montagnes de SERBIE,
en revenant des Dardanelles.
Le calme et la lumière descendaient liquides
dans nos chairs fatiguées et rebelles.
Et nous ne nous cachions plus dans les rides
affreuses du sable ou de la boue crayeuse.
Et notre pénible vie était presque heureuse,
car le changement de la peine est un repos.
Jusqu'au jour où l'on nous envoya
une mort nouvelle, avec d'autres balles, à Hudowa.

2. — Nous avions porté avec nous notre phare de mort.
Nous devions le planter sur les Hauteurs-des-Zouaves,
à Strumnitza et à Kaluckovo,
au Fortin-Jean, ou sur le Pic-Giraudet, ou sur le Fort-Homo
ou sur le Piton-Canudo.
Avec notre phare ROUGE-CHECHIA
nous devions éclairer pour de bon
les nouvelles routes de la destruction
aux ennemis nouveaux, les Bulgares.

3. — Puis le soleil disparut. La pluie, la neige.
Et le froid coupa les pieds
de nos Martiniquais

et des Sénégalais,
et de bien des nôtres aussi.
Nous eûmes moins de morts
parce que nous ne promenions plus au Soleil
d'un automne-faux-printemps
notre insouciance d'hommes sans plus de désirs.
L'horreur blanche de la NEIGE
nous poussa, nous et l'ennemi, au fond de nos fosses,
grains malades de vie en leur terrestre écorce.
Chacun, au bout du monde,
où pourtant venait nous retrouver
la haine vagabonde des OBUS.
Eclats, pétales rouge-noirs
du jardin-de-fers-et-de-feux
qui s'épanouissait sans cesse dans le ciel creux,
pour se détruire aussitôt.

4. — Puis, sur la neige boueuse-noire
qui avait recouvert nos morts
et notre misérable gloire,
nous traînâmes la peine
de ne pas être les plus forts.
Nous nous affaissions d'impuissance dans la neige.
Nous n'étions qu'une pauvre armée qui se désagrège
comme un sang pourri.
Et nous quittâmes la Serbie.
Nous retournâmes en GRÈCE.

5. — Alors, nous commençâmes une autre guerre.
Dans la terre, avec la terre.
Avec la terre mauvaise et revêche,
et des barres-à-mine, des pics et des pelles-bêche.
Autour de nous, rien que notre volonté.
Là il fallait résister, et créer avec nos ongles aussi
le CAMP-RETRANCHÉ.
Ce rempart d'âmes plus que de corps et de pierres,
contre l'ennemi.

Tout le jour on travaillait.
On arpentait. On creusait. On pesait
dans la balance de notre inquiétude
la chance de mieux tuer l'adversaire invisible,
qui n'était plus qu'une image.
Et le soir, on rentrait au village.
VATILUCK.

6. — Le soir, nous étions des paysans très las.
Très las d'avoir semé un peu plus de confiance,
pour récolter, qui sait quel jour, une espérance.
Nous n'étions que des fugitifs.
Jusqu'alors. Et les Bulgares nous voulaient morts ou vifs,
pour combler de nos corps
dans la Perle-de-la-Chalcidique
le vieux port de SALONIQUE.

7. — Le soir nous étions des paysans très las.
Las, à la fin, de semer pour ne rien récolter.
Et tout autour de nous s'étalait
un peu languissamment
la peine immobile de l'ARMÉE-D'ORIENT.
Et quand le soir
j'avais dit à mes Zouaves : « A demain ! »
je me couvrais les joues des deux mains,
accablé de leur quotidien désespoir.
Car les lendemains étaient tous lamentablement pareils.
Et notre nuit, sans réveil.
Et notre journée, sans soleil.
Puis, je m'en allais dans l'ÉGLISE,
avec ma lampe électrique
éveiller et pousser contre moi-même
un monde fantastique.

8. — Le monde entier s'ouvrait alors
sur un océan de rêve.
Bleu et Blanc et Pourpre et Or.

L'église était tumultueuse comme une foule.
Une bien terrible foule, crispée de tourments.
Une foule de chair tourmentée
par de noirs symboles implacables.
LES DIABLES.
Mes reins me faisaient mal
devant la ruée des tortures sexuelles.
Je n'étais plus un homme. Un pauvre douloureux animal.

9. — Les femmes nues couraient sur les murs.
Elles se fixaient dans la torture.
Les diables inscrivaient sur les chairs tous les supplices.
Et les figurations du sacrifice
entraient dans ma chair aussi,
la creusant ou l'enflant,
femelle ou mâle.
Je n'entendais rien autour de moi,
puisque les images sont muettes.
Et rien n'est plus pénible qu'un râle
dont on n'entend pas le son. Grotesque.
Une danse sans musique.
Un râle dont on ne voit que la grimace
sur le nœud grotesque d'une face
que l'on devine désespérée.
Et rien ne put m'accabler plus que ces images tordues-muettes.
Mais mes plus lointaines paroles secrètes,
brisées jadis au bout de mes lèvres contre deux lèvres,
tumultuaient en moi. ÉCHOS
de crispations nerveuses-sonores,
aux pensers haletants des pécheresses en proie aux diables insatiables.
Ainsi que d'elles, je n'aurais point su dire
de moi-même, si je palissais
une joie de souffrance,
ou la peine d'une pleine jouissance.

10.— Les limites de toutes choses
étaient invisibles au fond des horizons
invisibles.
La terreur chrétienne de la chair punie
était comme une ardeur de folie
dans les méandres d'une sainte justicière ORGIE.
Masse bestiale et divine,
sous les griffes des justiciers de Dieu ;
ennemis et justiciers, en face du même Dieu
et par sa volonté.

11. — Eve et Adam, agenouillés
devant la PORTE-CLOSE,
la blanche Porte-close du Paradis perdu.
Ils étaient deux aspects de moi-même. Rien de plus.
Le mâle et la femelle qui sont moi-même,
agenouillés l'un en face de l'autre,
le front couvert des paumes désespérées.
Je voyais ainsi ma propre image.
Et je n'étais plus là moi-même, un Officier Français,
mais un pauvre moine du Moyen Age,
une triste âme, sanglotante
dans les farouches filets d'épouvante
de quelques tercets du Dante.
Et je voyais mon âme semblable à sainte Thérèse,
cette singulière harpe éolienne de Dieu
aux cordes agitées d'une pantelante chair de femme :
livrée au vent féroce des TENTATIONS
pour n'exhaler que les sublimes prières d'une âme,
mourant de ne pas mourir... Que muero porque no muero..

12.— Devant les fresques des sévices SEXUELS
je haletais, pendant la nuit,
l'angoisse de mon perpétuel-inassouvi.
Je me sentais jeté dans l'Enfer même,
pris dans la tourmente chaude-glacée du DÉSIR.
Et je me délectais

de mes frissons, durs comme une trop rude caresse,
devant les châtiments charnels des femmes
vouées, croupes et seins, aux bêtes infâmes
dans une horreur d'éternité.
Terreur de VÉRITÉ.
C'était ma propre vérité
qui enfonçait le grappin des diables dans mon dos.
Guerrier, oh bien triste guerrier moderne au repos!

13. — Les Saintes-Icones jetaient sur le brasier
de ma chair ou de mon cerveau
quelques regards sans pitié.
La longue amande de leur regard me brûlait,
lorsque le faisceau lumineux de ma lampe
se dressait comme le tortueux pinceau
de l'épée enflammée de Saint Michel,
et se brisait sur les tableaux.
Le chœur muet et irréel,
frise de sainteté le long du haut des murs,
sans cesse me menaçait
de ses farouches immobilités byzantines.
SANS-PITIÉ.

14. — Seul, je supportais mon tourment.
Et je ne pouvais pas éteindre mon sentiment,
exacerbé par les figurations saintes du SEXE.
Perplexe,
entre les murs douloureux des châtiments charnels,
où toutes les justiciées n'étaient que des femmes,
puisque la féminité est le péché du monde,
et la sérénité méchante des Saints.
La torture de la chair couvrait les murs de l'église.
Le souvenir du péché, éternisé dans la peine.
Etait-elle juste, cette paix sereine
des demi-dieux de la frise?
Pourquoi ce contraste intolérable

entre le corps qui souffre et l'âme qui le domine?

15. — Ces pauvres cuisses de femmes percées par les lances
n'étaient-elles pas navrantes d'injuste souffrance
autant que nous l'étions, nous, jetés dans les fosses
de neiges ou de boue, pour attendre
les grandes nuits de la mort?
Nous venions de partout. Des villes fiévreuses de vie,
et des campagnes enfiévrées de soleil.

2 AOUT.
Une fabuleuse main nous avait ramassés de partout
pour nous semer comme une poussière de semence
à travers les sillons creusés dans les frontières du monde.
Et nous étions dans la terre et sur les eaux, pour les remuer
avec la peine des hommes,
et dans les airs pour donner
un cœur humain, un cœur de haine au creux des cieux.
Une main. La main d'un destin, ivre
de sanglante et bruissante passion.
DESTRUCTION.
Une main, large comme
l'ambition haineuse des hommes.
Nous étions bien pareils
à ces pénibles chairs de femmes
punies atrocement d'avoir été FEMMES.
Nous aussi, nous avions des gardiens impitoyables,
des gnomes monstrueux, de ricanants diables,
qui montaient la garde dans les tranchées
à côté de chaque sentinelle, la nuit.
Chez nous, ainsi que chez l'ennemi,
ils torturaient nos sommeils.
Nous souffrions d'être HOMMES.
Lamentables créatures répandues en funèbres cohortes,
qui, chaque matin et chaque soir, devaient se compter
pour savoir combien en étaient mortes.

16.— Nous étions bien pareils,
et la nuit et le jour
et toujours,
à ces femmes coupables d'avoir été femmes,
éternisées dans une torture de flammes
pour avoir AIMÉ L'AMOUR.
Nous portions là, et sur tous les Fronts,
notre châtiment d'être hommes,
avec l'illusion
de nous battre pour une vie plus sereine,
souffrant d'avoir HAI-LA-HAINE.
Mais qui, parmi tant de Saints, entendait nos voix?
Et nos corps meurtris n'étaient-ils pas aussi désolants
que le côté sanglant du CHRIST-SUR-LA-CROIX?
Un chant guerrier de Sotiris Skipis fait pour ces pays en sang
fredonnait ironique en moi : « Voici que nous partons en guerre.
Et nous allons chasser les barbares
qui nous entourent, comme des fauves .. » Et ce fut vrai, plus tard.

17.— Et pourquoi les demi-dieux des icones
ne glissaient-ils pas sur ces femmes l'aumône
d'un peu de pitié?
Devant tout le mal animal
des chairs que les pointes des diables percent
et que leurs flammes lèchent,
ils n'avaient, les Saints terribles,
que la crispation sèche
de leur méprisante sérénité.
Pour nous, aussi. Que faisaient-ils pour nous?
Dans cet enclos sacré macédonien
ils veillaient depuis longtemps aux peines peintes,
et aux jeux du destin fou
qui dans la même enceinte,

au cours des orages des Balkans,
avait jeté là tour à tour chaque peuple en guerre,
jusqu'à nous.
Singulière pause des guerriers,
devant la représentation des fabuleux châtiments
de l'Etre
pour avoir accompli l'ABOMINATION-DE-NAITRE.

18. — Non. Mon cerveau, fatigué de trop d'attente,
demandait à la vie
sa raison d'être la vie,
aux fins secrets, dure, sûre,
aux apparences de folie.
Le dernier de mes Zouaves et moi,
nous avions dans la tranchée le cœur au même niveau.
A la longue, nous y avions aussi nivelé notre cerveau,
Et comme un simple, très simple TROUPIER-EN-PEINE,
je haïssais la noblesse sereine
de cette frise de Saints. De là-haut
ils ont vu mille fois vider la coupe pleine
de la vie dans la mort,
et la vie rester toujours la vie,
avec ses bonds convulsifs d'âge en âge.
Et ils regardent avec un rictus, qui est tout pitié peut-être,
les jeux diaboliques de notre haine
dans l'air et sur la terre et dans la terre.
Puisque c'est dans la douleur et le sang que l'on peut naître.
Puisque sans choc il n'y a point d'étincelles et point de sons.
Lumière, Musique, Vie, toujours une frénésie de choc
et de guerre.

19. — Pourtant !
Je me voyais là, devant l'évocation INFERNALE.
Les diables armés comme nous et l'ennemi,
Mais sans cris, sans bruit.

Une autre guerre entre les principes créés par les hommes eux-mêmes.
CONTRAINTE.
Une guerre déloyale.
Car les femmes ne se pouvaient défendre.
Elles n'étaient qu'une cible. Issues
d'une imagination malade de toute la tyrannie
inexorable de la vie.
Et je me voyais moi aussi comme une cible flasque
que trouaient à la fois
les cris inentendus des châtiées et la cruauté fantasque
des diables aux gestes horribles et enfantins,
et les calmes regards, cruels d'être trop calmes, du chœur divin.
Une forme de femme jeune et tendre,
une fillette aux seins à peine durcis par une sève
trop jeune,
était debout devant moi. Un diablotin
avait percé d'une pointe fine
les bouts des seins minuscules, très blancs.
Il en sortait deux petites rigoles de SANG.
Deux minuscules rouges serpents liquides, sans fin.
Et j'ai cru que ce sang de petite vierge m'éclaboussait.
Je le sentais sur moi comme un feu et comme un baiser,
pendant que, dans ma langueur, il m'inondait.
Je le sentais se mêler sur ma poitrine et sur mes cuisses
au sang de mes blessures, et au sang de toutes les blessures
des camarades tombés dans mes bras et sous mes yeux.
Puis je pensai que toute la Macédoine, et toute la terre
étaient rouges-rouges-rouges de ce sang,
du sang de cette petite VIERGE-IMPURE
livrée au châtiment joyeux d'un diable enfant.
Le diable s'ébattait avec le petit sexe,
les deux lignes molles, sinueuses et violacées,
une petite figue déjà craquée au soleil d'un ardent été

20. — Etait-ce bien celle-là
toute la fable du monde?
Je le crois.
Devant moi, grouillait de plus en plus
la procession
de cette ivresse dite PÉCHÉ.
Souvenir de l'être humain qui brise les moules des foules
afin de sentir palpiter sa propre vie
hors les étroites lois humaines de la vie.
Hors toutes les lois.
Pour être enfin Soi.
Péchés.
Souvenirs des volontés qui se donnèrent la jouissance d'une heure.
Ne fût-ce que pour une heure,
mais sonore d'airain,
creusée dans leur propre destin
selon l'éternité de l'INSTINCT.
Péchés.
Souvenirs de ceux qui surent — peut-être —
une fois vraiment devenir eux-mêmes.
Eternisés, depuis, dans la peine sans fin
que les religions
proposent à la terreur de l'Etre.
Digue inflexible, toujours fléchie, à toute la Passion:
PÉCHÉ!

21. — Autour de moi, dehors, l'HORREUR RÉELLE d'être des Hommes.
N'ayant point de dents
capables de tuer en mordant,
les hommes ont des tiges de fer et des tuyaux d'acier
pour qu'y fleurisse au bout la fleur pourpre du sang.
Et pour abreuver la terre, avide toujours comme un sexe ardent,
béante sur toutes les fécondations,

avec les ruisseaux du sang.

22. — *Confus, je ne comprenais plus*
le sens de tant de souffrances,
réglées pour créer je ne sais quelles jouissances
que je ne comprenais plus.
Combien pâles, à côté, m'apparurent alors
les fresques de la RÉSURRECTION-DES-MORTS.
Combien mélancolique, le Saint Michel debout
devant la Rose-des-Bienheureux.
Combien pâle pâle intolérablement pâle
le bonheur promis
du trop clair TROP IMMOBILE-PARADIS.

23. — *L'Enfer est fait du tourbillon*
de l'éternité des PASSIONS.
Toute sa cruauté
n'a que ce nom : HUMANITÉ.
La vie s'y perpétue. Ce que nous appelons Vie.
MOUVEMENT.
Avec l'image de ce que nous sommes
et que nous serions toujours, on nous terrifie.
Pourquoi? HOMMES.

24. — *Aussi bien confusément, pensai-je ; une loi est à suivre.*
VIVRE-VIVRE-VIVRE.
Et la respiration sonore des soldats, dehors,
rythma avec lourdeur cet ordre de tous les destins.
Je me souvins de l'antique Latin
qui dit pour toujours : La vie naît de la mort.
Et de l'autre qui dit : Vivre n'est pas nécessaire,
il est nécessaire de naviguer.
MOUVEMENT. Tumulte des sensations.
Mais c'est bien cela, vivre. Vivre !
Est-ce bien cela, vivre?
Car je compris aussi cette sérénité des DEMI-DIEUX,

si cruelle d'abord à mes yeux, suspendue dans les airs.
Je compris la souveraineté de ceux
qui surent séparer leur âme de leur chair.
Ainsi qu'on arrache son parfum
à la fleur macérée, écrasée
pour remplir de son âme un flacon.
Ainsi qu'on jette avec son souffle hors du clairon
le Son.

25. — Je compris la séparation
que les grands sages mystiques marquèrent
dans l'AME-ET-LE-CORPS.
Cet ouragan charnel des murs. Ce calme de la frise.
Le Corps ne doit pas être une épave
dans les naufrages de l'Ame. La vie est double.
Inconsolablement double.
Il faut la voir dans sa magnificence double.
L'Ame et le Corps. Ni maître, ni esclave.
Et je laissai mon âme dans l'Eglise,
voleter, duvet de mon haleine, à travers ces images.
Oiseau d'une île lointaine, jouant dans les cordages
de ces imaginations sauvages d'éternels naufrages
d'Ames inassouvies.
J'ouvris mes narines à tous les effluves mortels de la vie,
qui est quand même la vie,
quand même elle ne serait qu'une étendue infinie
de toujours neuves et génératrices épaves.

Et je ramenai lourdement mon corps parmi mes Zouaves.

A Vatiluck-de-Macédoine, 1916.

CANUDO.

LA DÉPOPULATION DE LA FRANCE

SES DANGERS ET SES CAUSES

—

1. — La dépopulation

DANS LE PASSÉ. — Si la France a pu tenir dans l'histoire une place prééminente, si elle a pu pendant des siècles braver la coalition de presque tous les peuples européens et réaliser son unité nationale, c'est grâce à sa natalité surabondante, quelque paradoxale que cela puisse sembler aujourd'hui, grâce au chiffre de sa population jadis de loin supérieur à celui de ses voisins. En 1700, la France comptait déjà presque vingt millions d'habitants, exactement : 19.669.600 ; en 1801, cent ans après, malgré les guerres, la révolution, les épidémies, elle en dénombrait 27.500.000 et en 1806, en pleine épopée napoléonienne, 29.170.000 ; en 1866, elle avait 38.080.000 habitants, alors qu'en 1913, elle n'en a que 39.752.000. C'est-à-dire qu'à un accroissement de plus de dix millions d'âmes en 66 ans, elle ne peut opposer qu'une infime augmentation de moins d'un million sept cent mille en 57 ans ; augmentation qui, il est vrai, a été singulièrement entravée par la perte de la Lorraine et de l'Alsace.

Et pourtant, à une époque assez récente, jusqu'aux alentours de 1890, le taux de la natalité s'est maintenu à un chiffre relativement élevé, dépassant 900.000 par an. Témoin les données suivantes :

Années	Naissances en milliers	Moyenne pour mille habitants	Années	Naissances en milliers	Moyenne pour mille habitants
1806	916	31,4	1861	1.005	26,9
1816	969	32,9	1866	1.006	26,4
1826	992	31,4	1871	826	22,9
1836	980	29,2	1876	967	26,2
1840	966	27,3	1881	937	24,9
1851	971	27,1	1886	913	23,9
1856	952	26,3			

AUJOURD'HUI. — A partir de 1886,la chute s'accélère pour atteindre son maximum d'intensité pendant les années de la néfaste guerre mondiale :

Années	Naissances en milliers	Moyenne pour mille habitants	Années	Naissances en milliers	Moyenne pour mille habitants
1891	866	22,6	1913	790	19.8
1896	866	22,5	1914	753	
1901	858	22	1915	480	
1906	807	20,5	1916	382	
1911	742	18,7	1917	410	
			1918	470	
			1919	503	

L'année 1911 est une année particulièrement noire, l'excédent des décès sur les naissances se chiffrant par 35.000 unités. Et que dire des années de guerre ! Sait-on par quel déficit effrayant s'est soldée la balance des décès et des naissances de 1914 à 1919 compris ? La statistique générale a enregistré 4.525.000 décès pour 2.998.000 naissances, soit un déficit de 1.527.000 unités. La France a donc perdu, en plus de ses soldats morts, près de 1.500.000 de ses autres enfants, alors que nos voisins d'Allemagne ou d'Angleterre voyaient encore leur population civile augmenter malgré la guerre.

LA SITUATION DÉMOGRAPHIQUE EN 1920, EN 1921 ET EN 1922. — Les résultats du mouvement de la population en France dans les années 1921 et 1922 méritent d'être étudiés de près car, dans leur ensemble, ils attestent une situation qui n'est guère encourageante.

Le nombre des naissances a été inférieur à celui de 1920 alors que celui des décès augmentait et que, simultanément, la nuptialité fléchissait. Aussi l'excédent des nais-

sances sur les décès, qui était de 159.790 en 1920, correspondant à 41 pour 10.000 habitants, s'est-il abaissé, en 1921, à 117.023, correspondant à 30 pour 10.000 habitants et à 70.579 en 1922, correspondant à 18 pour 10.000. La différence est appréciable.

Voici du reste, résumée dans un tableau, la comparaison entre les trois dernières années : 1920, 1921 et 1922 :

	1920	1921	1922
	—	—	—
Population	39.209.766	39.209.766	39.209.766
Naissances	834.411	813.396	759.846
Décès	674.621	696.373	689.267
Excédent de naissances	159.790	117.023	70.579
Mariages	623.860	436.221	383.220

On est, dès l'abord, frappé par la baisse énorme de la nuptialité qui tombe en deux ans de 623.000 à 383.220 ; une chute de 240.000 mariages qui fait prévoir pour les prochaines années une aggravation de la crise de la natalité. En dépit de la guerre, du coup de fouet de la paix, en dépit de la forte nuptialité d'après l'armistice et du besoin humain de cicatriser les plaies béantes de la catastrophe, de remplir les vides des foyers, trente-quatre départements ont persévéré en 1922 dans leur stérilité volontaire ; trente-quatre départements, traîtres au pays, accusent plus de décès que de naissances.

Et ces départements qui se condamnent au suicide, on les connaît, ce sont toujours les mêmes : ce sont hélas, pour la plupart, des fiefs de l'individualisme paysan et de la vie facile : les riches vallées viticoles du Midi, ce sont certaines régions montagneuses où la vie est plus âpre et l'émigration plus abondante, ce sont enfin un certain nombre de départements de vieille civilisation, presque tous au sud de la Loire, les uns industriels, les autres agricoles.

La famille française. — La statistique suivante illustre la stagnation des familles françaises dont la grande majorité n'a qu'un ou deux enfants ou n'en a pas

du tout. Il s'agit d'une comparaison entre les foyers tels qu'ils étaient en 1896, en 1911 et en 1921.

	1896	1911	1921
	—	—	—
Ménages sans enfants.........	1.808.839	1.686.915	1.830.000
— avec un enfant	2.638.752	3.011.026	3.268.000
— avec deux enfants	2.379.259	2.557.943	2.776.000
Totaux	6.826.850	7.255.884	7.874.000
Ménages avec trois enfants.......	1.593.387	1.616.043	1.646.000
— avec plus de trois (1)	2.190.155	2.015.171	2.176.000
Totaux	3.783.542	3.631.214	3.822.000

Alors que le nombre des petites familles, surtout des familles avec un enfant, a subi un relèvement appréciable en 15 ans, relèvement qui dépasse le million, celles que nous sommes convenus d'appeler les familles normales, c'est-à-dire celles qui ont trois enfants et les familles positives, celles qui en ont davantage, ont gardé à peu près les mêmes effectifs, la différence en plus étant tellement insignifiante qu'on ne peut en tenir compte.

L'augmentation énorme du nombre des ménages entre 1896 et 1921 est du reste fallacieuse. Elle provient de la manière plus rigoureuse dont la statistique a été appliquée. C'est ainsi qu'encore, en 1911, 919.559 ménages n'avaient pas déclaré le nombre de leurs enfants et qu'ils figurent dans le dénombrement comme « nombre non déclaré ».

DEMAIN. — Au surplus, la crise de la natalité, aiguë avant et pendant la guerre, latente depuis quarante ans, va éclater dans toute son ampleur tragique si nos pouvoirs publics ne trouvent pas les moyens propres à endiguer les progrès du mal national. Qu'adviendra-t-il de nous quand le taux de la nuptialité atteindra le niveau de 1913 : 312.036... Et il semble bien que cette diminution, favorisée par le marasme économique et la pénurie de logements, sera tôt atteinte, peut-être dès 1923.

La proportion des enfants déclarés vivants s'est abais-

(1) Nombre de familles avec quatre enfants pour 1911 : 880.914 ; avec cinq ou six enfants : 793.185 ; avec sept enfants ou davantage : 331.072.

sée de 213 pour 10.000 en 1920, à 207 en 1921 et à 193 en 1922.

En réalité, puisque la nuptialité est descendue en 1922 à 383.000, la natalité devrait s'effondrer prochainement aux alentours de 650.000 et dans quelques années, lorsqu'elle sera ramenée à son niveau normal annuel, c'est-à-dire 300.000, la balance entre les naissances et les décès accusera un déficit annuel effroyable de 100.000 à 150.000 unités.

Ce niveau même de 300.000, si l'on tient compte des pertes de la guerre et de la diminution rapide de la natalité depuis 1920, il est douteux que nous l'atteignions. Vraisemblablement notre nuptialité s'abaissera à 275.000 de sorte que si la proportion des naissances aux mariages se maintient à 1,66, nous n'aurons que 456.000 naissances. Nous perdrons plus de 200.000 habitants par an.

Et que sera-ce dans une vingtaine d'années? Les 450.000 naissances que nous avons enregistrées pendant la guerre et que nous risquons de ne pas dépasser à brève échéance ne nous donneront vingt-cinq ans plus tard que 160.000 mariages. En admettant, hypothèse optimiste, qu'il y ait encore 1,66 enfants par union, nous n'aurons pas plus de 265.000 naissances. Notre population décroîtra de 350.000 habitants par an. Dans quel abîme nous préparons-nous à sombrer ?

II. — Les dangers de la dépopulation.

Les espérances de la France, ses projets, ses ambitions se heurtent dans leur réalisation à une incapacité physique qui se manifestera d'année en année avec plus d'évidence et qui provoque dès à présent une sorte de malaise maladif dont se ressentent tous ses actes. On peut envisager notre avenir sous n'importe quel angle, à quelque point de vue que l'on se place : économique, colonial, militaire, politique, moral et au point de vue national,

qui embrasse tous les autres, la dépopulation est le plus terrible des fléaux qui nous accablent.

Le point de vue économique. — Le côté économique de la question est agricole, industriel, commercial, financier. La France, peuplée comme elle devrait l'être, serait un débouché admirable pour sa propre industrie, pour son propre commerce. Les soixante millions d'habitants que nous pourrions aisément contenir, consommeraient beaucoup, il est vrai, mais le pays produirait davantage. Un pays, dont la population croît, voit croître dans la même mesure toute sa prospérité économique. Au lieu de s'enliser dans les mares stagnantes, il s'élance confiant vers l'avenir. Il brasse de multiples affaires, il étreint mille nouvelles entreprises, il est animé du souffle des aventures, peut-être, mais il vit. Il a la foi.

Les charges financières qui nous écrasent à l'heure actuelle et qui sont le lourd boulet de la guerre, la rançon de notre victoire, pourtant si chèrement achetée, seraient mécaniquement réduites par le jeu de l'accroissement de la population, réparties qu'elles seraient sur un plus grand nombre de sujets. Ceci est vrai pour les impôts aussi bien que pour les intérêts des emprunts et leur amortissement.

Le point de vue colonial. — Est-il besoin de démontrer qu'avec un domaine colonial aussi vaste que le nôtre, nous n'avons pas à craindre le surpeuplement et faut-il insister sur la nécessité qu'il y a à disposer d'une nombreuse population lorsqu'on a la prétention de posséder et d'exploiter un grand empire d'outre-mer ? Quelle est la proportion de l'élément français dans l'ensemble des colonies que nous avons conquises et dont la population globale est évaluée à 60 millions d'habitants ? Il n'atteint pas même le million en comprenant l'Afrique du Nord. Sait-on qu'une récente statistique du gouvernement italien fixait à huit millions le nombre de ses ressortissants disséminés de par le vaste monde ? Et nous, qui avons la rare fortune d'être les propriétaires d'un magnifique

empire, dont le fleuron est à nos portes, serions incapables, faute de bras, d'en tirer parti ? N'est-ce pas devenu un lieu commun de dire de la France qu'elle expatrie des soldats et des fonctionnaires à seule fin d'aider les étrangers à faire des affaires ? N'est-ce pas l'opinion qu'ont de nous les Italiens établis en Tunisie ? Et les Chinois qui exploitent l'Indo-Chine à nos dépens ?

Le point de vue militaire. — Le point de vue militaire est en étroite fonction du point de vue politique, il n'en est en somme qu'une des faces, ou plus exactement l'un des arcs-boutants. On évalue à 242.000 le chiffre annuel de conscrits que nous vaut le recrutement aujourd'hui ; sans descendre bien loin, dans quinze ans, lorsqu'il faudra enrégimenter les classes nées pendant la guerre, en raclant les fonds de tiroir, la conscription nous procurera peut-être 125.000 ou 130.000 hommes. Classes anormales sans doute, mais, hormis un redressement miraculeux, les classes suivantes au lieu d'augmenter auront propension à diminuer constamment. Il en résulte qu'au lieu de pouvoir réduire notre effort militaire, qui nous écrase d'impôts et nous prive de centaines de mille bras dont notre vie économique aurait tant besoin, nous serons obligés de le poursuivre, voire de le tendre indéfiniment, c'est-à-dire de rétablir le service militaire de deux ans, puis de trois ans.

Un fardeau militaire tel que celui que nous supportons en ce moment, serait bien léger pour un peuple de 60 millions d'habitants : six ou huit mois de service suffiraient à assurer les effectifs nécessaires et par surcroît, nous disposerions de réserves intarissables. C'est alors que, par le jeu des dispenses et des exonérations, il serait possible de favoriser les familles nombreuses. Au point de vue financier les charges du pays seraient soulagées dans la même mesure. Comparer ce que nous sommes avec ce que nous pourrions être, c'est du même coup résoudre le problème, sans hésitation possible.

Le point de vue politique. — Sans doute, disent les arrangeurs de torts, mais ne pouvons-nous vivre heureux sur notre vieille terre de France avec notre acquis ? Que nous importe l'expansion et à quoi riment les nombreuses familles, si c'est pour obliger nos enfants à s'exiler ! Nous préférons que notre population se maintienne au taux actuel, ainsi pourrons-nous la nourrir sans peine et demeurerons-nous indépendants de l'étranger.

La théorie des vases communicants, aussi vraie en démographie qu'en physique, montre l'inanité de ce raisonnement. Ce n'est pas impunément qu'une nation reste stationnaire ; elle est tôt dépassée et engloutie par ses voisins plus exubérants. Et du reste la stagnation pour un peuple ne peut exister : là où il n'y a pas progrès, il y a recul, recul marqué, tellement marqué qu'avant la guerre les décès avaient pris le pas sur les naissances et que d'ores et déjà on constate que, pour 1922, 34 départements accusent un excédent de décès.

Même en admettant que le léger accroissement de notre population auquel nous assistons et qui, hélas, n'est qu'une crise passagère, un accès de fièvre dû à la guerre, en admettant que cet accroissement se poursuive pendant cinquante ans, — et c'est folie que d'y songer ! — sait-on combien d'habitants nous pourrions avoir en 1970 ? Environ quarante-quatre millions. Et nos voisins ? L'Allemagne en aurait quatre-vingt-treize, la Grande-Bretagne 53, l'Italie 50, les États-Unis 160.

La France en face de l'Allemagne. — Les progrès de l'Allemagne, le siècle dernier, ont été stupéfiants, encore plus stupéfiants que ceux de notre sœur latine d'Italie, qui, nul n'est censé l'ignorer, a doublé en cent ans le chiffre de sa population et est en train de nous dépasser fort rapidement. L'Allemagne avait 24.833.000 habitants en 1816 ; 32.787.000 en 1840 ; 40.818.000 en 1870 ; 52.895.000 en 1895 ; 60.641.000 en 1905 et 67. 790. 000 en 1914, la veille de la guerre. C'est-à-dire

qu'en cent ans environ sa population avait presque triplé et on peut affirmer que si la guerre, qu'elle a déclanchée, n'était pas survenue, le chiffre de 1816 eût été incontestablement triplé à bref délai.

Pour prendre une époque récente, de 1865 à 1914, sait-on que la France, marquant le pas, gagnait dans ce laps de temps 1.700.000 unités, alors que l'Allemagne s'accroissait du chiffre formidable de 27 millions d'habitants ?...

Du fait de l'application des clauses territoriales du traité de Versailles, l'Allemagne a perdu environ huit millions d'habitants ; en outre la guerre lui a valu des pertes militaires qui ne sont guère inférieures à deux millions : exactement 1.808.545 d'après une statistique que nous avons sous les yeux et qui émane de la *Revue hebdomadaire militaire allemande.*

Le déchet des naissances par rapport aux décès n'a pas été considérable pendant la guerre. Au total, pendant les cinq années de guerre, la population civile de l'Allemagne s'est accrue de 744.967 unités, ce qui explique que le dénombrement du 8 octobre 1919 donne encore à l'Allemagne une population de 59 millions et demi d'habitants.

L'accroissement de la natalité se maintient, puisque dans le premier semestre de 1922 il est de 241.301, ce qui nous annonce pour toute l'année dernière un chiffre de 500.000 environ. La population totale de l'Allemagne doit s'élever actuellement, sans exagération, à 62 millions d'habitants alors que la nôtre atteint péniblement les 39 millions. Sa superficie n'est plus que de 480.000 kilomètres carrés, mais elle contient 130 habitants au kilomètre carré.

Le tableau suivant illustre les progrès de l'Allemagne comparés aux nôtres depuis 1920 :

Années	ALLEMAGNE			FRANCE		
	Naissances	Décès	Excédent	Naissances	Décès	Excédent
1920	1.599.287(1)	932.835	666.358	834.411	674.621	159.790
1921	1.558.729(2)	862.304	696.425	813.396	696.373	117.023
1922	703.498(3) (1er semestre)	462.197	241.301	396.726 (1er semestre)	387.681	9.045

Avons-nous l'intention de rester les bras croisés en face du danger qui nous menace, danger d'autant plus grave que nous risquons d'être submergés à bref délai par nos prolifiques voisins ?

La France devant les autres pays. — Notre natalité qui était de 329 pour 10.000 en 1816 s'est effondrée à 187 en 1911 pour se redresser momentanément en 1920 (213) et en 1921 (207). Quelle dégringolade tragique au cours d'un siècle ! Elle demeure de loin inférieure à celle de l'Angleterre qui est de 240 pour dix mille, à celle de l'Italie qui est de 317, des Pays-Bas qui atteint 282 et de l'Allemagne actuelle qui se chiffre par 271. En dépit de la formidable saignée de la guerre, la Serbie accuse une natalité de 385 pour dix mille, la Bulgarie de 405 et enfin la Roumanie, battant tous les records, de 421.

C'est à des constatations tout aussi désolantes que nous nous livrons en examinant la densité de la population européenne. La France avec une superficie de 551.000 kilomètres carrés accuse 71 habitants au kilomètre carré, l'Allemagne en a 130, la Pologne avec 270.000 kilomètre carrés et approximativement 26 millions d'habitants : 92, l'Angleterre 230, l'Italie 130 et la Belgique, qui couronne l'édifice, 261.

On voit à quoi nous entraîne notre dépopulation au point de vue politique ; à n'être plus qu'une petite nation en Europe. Déjà notre pays, dont les habitants formaient au dix-septième siècle le tiers de la population totale européenne, n'en constitue plus aujourd'hui que la neu-

(1) Y compris la partie de la Haute-Silésie attribuée à la Pologne et le bassin de la Sarre
(2) A partir de 1921 sans ces deux provinces.
(3) Sans le Wurtemberg et les deux Mecklembourg.

vième partie. Qu'adviendra-t-il de nous dans cinquante ans? Et comment, du train dont nous allons, pourrons-nous revendiquer dans le cénacle des grandes nations la place que nous y tenons en ce moment et que nous devons pour une large part à notre victoire ?

Le point de vue moral et le point de vue national. — Le point de vue moral se confond avec le point de vue national, car tous deux sont l'aboutissant des dangers que nous avons énumérés. Le repeuplement est un article de foi. Oui, un pays qui a des enfants, c'est un pays qui a foi en l'avenir, qui a confiance en ses destinées, qui ne redoute ni les risques, ni les aléas. Par contre une nation, comme la France, qui vit recroquevillée sur elle-même, rabougrie, ressemble fort aux désabusés qui, crainte de nouveaux soucis,se cloîtrent dans un ermitage. La vie est faite de tracas et de luttes ; ceux qui fuient les tracas et les luttes fuient la vie. Ils se suicident moralement, tant les individus que les nations. Notre décadence comme nation est en dépendance de notre déchéance morale.

Et quelle tristesse n'éprouve-t-on pas à l'étranger à entendre dire que nous sommes sur la pente savonneuse qui conduit à l'abîme et que rien ne pourra nous retenir. Quelle tristesse aussi d'entendre dire du Français, de ce Français si prolifique qui a peuplé le Canada et dont les descendants supplantent les colons anglais, parce qu'ils sont les plus forts et les plus féconds, d'entendre dire qu'il est un peuple décadent, destiné à disparaître à bref délai.

III. — Les causes de la dépopulation.

On a beaucoup épilogué sur les raisons de notre dépopulation, que l'on a tendance à ramener à deux ou trois : en réalité ces causes sont multiples, elles se ramifient à l'infini, émanant toutes d'ailleurs d'une seule cause ini-

tiale : à savoir notre degré d'extrême civilisation qui nous place à la tête des nations mondiales et qui fait que notre pays, où l'on goûte le plus la joie de vivre, est aussi l'un de ceux où triomphe un individualisme outrancier dans toutes les couches de la population, individualisme qui se manifeste sous les formes les plus diverses.

En effet les causes économiques chevauchent les causes physiques et pathologiques, s'entremêlent avec les raisons d'ordre moral ou religieux, se confondent avec celles d'ordre social. Les unes sont aisées à débrouiller, elles font partie du bagage de nos discussions quotidiennes, elles sont l'article de fond des journaux, elles sont évoquées chaque jour aux tribunes du parlement ou dans les assemblées publiques ; il est malaisé de dévider l'écheveau des autres qui relèvent de la morale, du droit et de la sociologie, qui forment, pourrait-on dire, la philosophie de la race et que, pour cela même, quand on les a découvertes et exactement diagnostiquées, il est difficile de combattre ; elles reposent en notre subconscient ; elles sont la base de notre conception de la vie, elles inspirent notre législation, notre vie sociale, toute notre politique. Contentons-nous d'en énumérer quelques-unes.

Les causes économiques. — Les causes économiques sont connues ; depuis longtemps elles sont cataloguées : la cherté de la vie, le fardeau des impôts et surtout le caractère de notre régime fiscal, la crise des logements, la centralisation à outrance ; autant de phénomènes qui contribuent à restreindre la natalité et dont beaucoup sont essentiellement une conséquence du cataclysme qui, cinq ans durant, a ébranlé les assises du monde.

Les causes physiques et pathologiques. — Le taudis, la tuberculose, les maladies vénériennes, l'avarie, l'abus des stupéfiants, l'alcoolisme, la mortalité infantile, sont autant de fléaux qui menacent l'existence même de notre race, qui la rongent et provoquent une diminu-

tion mécanique du nombre des naissances. Quel déchet formidable ne devons-nous pas à ces fléaux devant lesquels nous ne sommes pas impuissants, mais que nous n'osons pas combattre à visage découvert, avec des armes efficaces.

La question du taudis est un problème d'hygiène générale qui ne sera soluble que lorsqu'on aura trouvé une issue à la terrible crise du logement dans laquelle nous nous débattons.

La lutte contre la tuberculose est encore à son début et les statisticiens les plus optimistes évaluent à 140.000 le nombre de Français qui y succombent chaque année. La France tient, hélas ! le premier rang dans la liste des grandes nations pour la mortalité tuberculeuse, puisqu'elle y atteint 38 habitants par an sur 10.000, tandis qu'elle n'est que de 34 en Autriche, de 20 en Allemagne, de 19 en Angleterre et au Japon, de 17 en Italie et de 14 en Belgique. C'est au taudis et à une hygiène insuffisante que nous devons ce taux si élevé par rapport aux autres pays.

Le syphilitique et l'alcoolique sont les bourreaux de notre peuple : leurs enfants, tarés dès l'origine, sont le boulet que traîne la société. Notre renaissance demeure subordonnée non seulement à la quantité, mais à la qualité des naissances. Nul n'a le droit de faire le mal, ni de semer autour de lui la douleur, la désolation et la mort.

> C'est seulement (a écrit le professeur Pinard, aujourd'hui député de Paris) quand la vie sera donnée hygiéniquement à tous les enfants que le plus grand progrès sera réalisé.

La syphilis a augmenté de moitié depuis la mobilisation et de plus les hérédosyphilitiques transmettent le mal qu'ils ont reçu. Le Dr Doizy affirme que sur 40.000 enfants ayant de six à neuf mois d'existence intrautérine qui meurent chaque année dans le sein de leur mère, près d'un cinquième succombent à la syphilis.

Mais de ces calamités sociales, la plus redoutable, celle qui mine le plus sûrement notre race et qui souvent est la cause déterminante de toutes nos misères physiologiques, c'est l'alcoolisme, l'alcoolisme qui rode la race par les deux bouts, provoquant une mortalité excessive et entraînant une diminution constante de la natalité. Sait-on qu'en Bretagne et en Normandie, surtout en Normandie, deux provinces peuplées de races robustes, dans certains villages on a dû réformer au conseil de révision jusqu'à 75 0/0 des conscrits pour tares alcooliques, qu'on a évalué à 200.000 le nombre de vies que coûte annuellement à la France l'alcoolisme depuis 1880 ?

On enregistre des progrès considérables dans la lutte contre la mortalité infantile. En 1861, sur mille garçons de zéro à un an, il en mourait par an 214 et sur mille filles 183 ; en 1911, 163 garçons et 135 filles ; en 1921, 110 garçons et 105 filles. Ces chiffres sont encore beaucoup trop élevés. Ils correspondent à une perte annuelle d'environ 100.000 unités. Suivons donc l'exemple d'autres pays, les Pays-Bas et la Suède, où la mortalité infantile est tombée encore plus bas que chez nous.

Les causes morales. — A ces causes purement physiques, à ces fléaux que nous venons d'énumérer se rattachent les innombrables arguments d'ordre moral et religieux. La déchristianisation de la France, la prévalence d'une conception matérielle de la vie, la ruée aux jouissances, le désir de bien vivre, le relâchement de la morale et des liens de famille, en un mot le triomphe de l'égoïsme et de l'individualisme, sont autant de facteurs de la « dénatalité ». Nous voulons jouir de notre vie à l'extrême, nous voulons fuir les inconvénients d'une nombreuse famille, et, quand nous nous marions, c'est tout au plus si nous avons un ou deux enfants. Cette stérilité voulue est à la base de la dépopulation.

La propagande anti-conceptionnelle et néo-malthusienne a beau jeu à convertir une population anémiée,

Partout dans nos campagnes on répand à foison des livres infâmes et bon marché, volumes ou brochures anonymes, presque toujours sans nom d'éditeur, qui achèvent d'empoisonner nos paysans et de diffuser le terrible mal. Propagande anti-conceptionnelle et multiplication des avortements marchent de pair, la main dans la main. Les faiseurs et les faiseuses d'anges auraient grand tort de se gêner devant l'indulgence des jurys qui les acquittent souvent ou ne les condamnent en tout cas qu'à des peines dérisoires.

Selon le Dr Lacassagne de Lyon, le nombre des avortements s'élevait dans notre pays à 500.000 par an avant la guerre. Et combien ont pu être réprimés ? Si nous nous en tenons aux indications fournies par M. Barthou, en 1913, à la tribune du Sénat, de 1881 à 1909, 14.731 affaires d'avortement avaient en tout et pour tout donné matière à informations judiciaires. Sur ce total, les parquets ne réservèrent que 714 affaires, où le crime était évident, pour les déférer à la cour d'assises. Règle générale, le jury acquitte les délinquants. Les chiffres suivants sont éloquents : 35 acquittements sur 49 poursuites en 1904, 38 sur 54 en 1905, 53 sur 66 en 1906 !

A vrai dire l'avortement est devenu un mal social, je dirais presque une habitude et voilà qui explique l'indulgence coupable des jurés. A mesure que le bien-être s'introduit dans les familles, que la richesse y pénètre, on n'aspire plus qu'à en jouir davantage en restreignant le nombre de ses enfants et en limitant aussi ses soucis, tant matériels que moraux.

Les causes sociales. — Cette extension du bien-être est également une des raisons, — il en est d'autres plus péremptoires, — de l'exode des campagnes vers les villes. En vain s'efforce-t-on de retenir les paysans aux champs ; ils préfèrent à cette vie dans l'isolement, sevrée de tout ce qui fait, pour la plupart, le charme de l'existence, les plaisirs faciles de la grande ville. Depuis qu'on leur a

donné l'instruction obligatoire, glaive à double tranchant, ils ne veulent plus peiner au soleil, sous la pluie, dans la boue ou dans la poussière contre une nature souvent rebelle. Les paysans, plus que jamais, se sentent frustrés de ce qu'ils estiment être leur part de bonheur ici-bas. Et ils tournent les yeux vers les villes ; ils s'y rendent en masse, délaissant sans idée de retour des régions naguère fertiles, abandonnées à présent à la lande ou à la jachère. L'agriculteur trouve que son métier est pénible et toujours aléatoire ; il recherche d'instinct des conditions de travail plus régulières et plus douces que lui offrira, s'imagine-t-il, l'usine ou la fabrique. Il ne se doute pas des multiples déboires qui l'attendent et qui, pour qu'il ne meure pas de faim, l'obligeront un jour à retourner à la terre, notre mère nourricière. L'industrialisation à outrance, aggravée encore pendant la guerre, la création de vastes centres industriels, l'offre de salaires alléchants ont accru l'exode des campagnes vers les villes, exode qui a été singulièrement facilité par la création d'un réseau touffu de voies ferrées, l'aisance de toutes les communications et encouragé aussi par le service militaire obligatoire.

L'instruction primaire telle que nous l'avons conçue et le service militaire obligatoire pour tous sont incontestablement parmi les causes de la désertion des campagnes qui demeure un grave problème, le problème national par excellence.

Une autre raison déterminante de la « dénatalité », c'est la prépondérance anormale de l'élément féminin dans notre pays. Depuis le cataclysme de 1914-1918, on n'évalue pas à moins de deux millions les jeunes filles et les femmes qui, faute d'hommes, sont vouées au célibat et la plupart à l'infécondité. Deux millions de femmes condamnées au célibat ! Quel déficit annuel de naissances cela représente-t-il ? Ainsi toute notre génération souffre-t-elle cruellement des conséquences ethniques et

sociales de la guerre, autant que des désastres économiques qu'elle a engendrés. Au demeurant, il n'y a pas que les femmes célibataires qui travaillent ; devant la dure nécessité beaucoup de femmes mariées s'occupent à l'usine, à l'atelier, au magasin ou dans les administrations publiques. La hausse de tous les prix les oblige à peiner autant que leurs maris, à abandonner leur ménage pour un gain certain.

Le travail de la femme mariée en dehors du ménage qui, somme toute, n'était qu'une exception avant la guerre, s'est généralisé dans des proportions effrayantes. Or la femme qui travaille, qui se hausse par cela même au rang de l'homme, se dégrade en réalité, car elle ne remplit plus le rôle que lui a dévolu la nature, le plus beau, celui de mère, s'astreignant délibérément à la stérilité.

En dehors de toutes ces causes, n'en est-il pas une d'un caractère éminemment social, qui favorise le malthusianisme des campagnes ? Je veux dire le régime successoral en vigueur depuis la révolution. Il est constant que pour éviter l'obsession du partage de leurs terres, les paysans, surtout dans les régions les plus riches où les domaines demeurent depuis des générations dans la même famille, n'ont plus qu'un seul ou au maximum deux enfants. C'est ainsi que dans le Midi et le Sud-Ouest, où sévit avec intensité le fléau de la dénatalité, le régime du partage égal obligatoire s'est révélé la cause la plus agissante, à la campagne, de la limitation des naissances.

A quoi aboutit le régime du Code Civil, tel qu'on l'applique depuis plus de cent ans ? Au morcellement des petits domaines ruraux, à leur émiettement à chaque nouvelle génération, à telle enseigne que la propriété est bien souvent ruinée et la famille désorganisée. Appliqué à l'industrie, il produit naturellement les mêmes ravages, mais encore ici on peut l'esquiver en fondant des sociétés par actions, ce qui n'est guère possible dans l'agriculture,

ce qui n'est en tout cas pas entré dans les mœurs de nos paysans.

Or, la famille est le fondement de la Cité, la cellule sociale primordiale ; toucher aux bases de la famille, c'est du même coup saper la société, l'atteindre dans ses œuvres vives. Ainsi, par ricochet, c'est le régime successoral égalitaire qui serait responsable, dans une large mesure, de la diminution des naissances dans les départements ruraux.

Nous nous sommes appliqué à mettre en lumière les causes qui, à notre avis, sont au premier chef en fonction de la stagnation, voire de la diminution du chiffre de notre population. Raisons morales, religieuses, motifs d'ordre personnel et psychologique, triomphe de la cellule individuelle sur la cellule familiale, législation fausse et causes sociales profondes, réformes souvent mal amorcées se marient pour donner l'assaut à un pays qui, naguère, grâce à sa forte natalité et au nombre de ses habitants, pouvait exercer une primauté incontestée en Europe.

Y a-t-il des remèdes ou des armes contre cette ruée d'ennemis perfides, de ces ennemis intérieurs qui nous usent, nous grignotent et sont cent fois plus insidieux, parfois plus dangereux que les ennemis extérieurs ?...

AMBROISE GOT.

CLAUDE TERRASSE

—

Claude Terrasse était né à L'Arbresle, dans le département du Rhône. Très jeune, il montra du goût pour la musique, et ce fut à Lyon qu'il en commença l'étude. Puis il vint à Paris et il entra à l'école Niedermeyer, où se sont instruits tant d'excellents musiciens. Là, il suivit l'enseignement de M. Eugène Gigout ; il en tira le meilleur profit, et, tout en devenant un fort bon organiste, il s'essaya dès lors à la composition.

Au sortir de l'école, il alla, pendant quelques années, professer la musique dans un collège d'Arcachon ; mais il ne tarda guère à regagner Paris : il y fut maître de chapelle à l'église de la Trinité. Il écrit des pièces d'orgue, il écrit des mélodies. Et ne pense-t-il pas, déjà, qu'un musicien peut, sans se confondre avec les ignorants, sans s'abaisser à la platitude, sans consentir à la grossièreté, faire preuve d'esprit, de fantaisie et de gaîté ? C'est, je crois, vers le temps où il prenait ses fonctions à la Trinité qu'il composa un trio pour violon, alto et violoncelle, qui est de la plus spirituelle bouffonnerie.

§

Un beau jour, il apprend que M. Lugné-Poe monte, à l'œuvre, l'*Ubu roi* d'Alfred Jarry. Il connaissait la pièce, il en prisait le comique exubérant : ne siérait-il pas d'y ajouter de la musique de scène ? Terrasse fut mis en rapport avec Jarry. Ils s'entendirent à merveille, et, pour accompagner *Ubu roi*, Terrasse produisit une partition très vivante ; nul n'en put contester la verve singulière,

et elle conquit ceux mêmes qui restaient rebelles à la force fantasque des répliques imaginées par Jarry. Qui, les ayant entendues, oublierait l'Ouverture d'*Ubu* et la marche des Polonais ?

M. Franc-Nohain naissait alors à la vie littéraire : il n'avait guère publié que *les Inattentions et Sollicitudes*, mais on ne résistait pas à la finesse de son humour. Terrasse fit de la musique sur quelques-uns de ses poèmes, *la Complainte de M. Benoît, Paysage de neige, Berceuse obscène, les Chansons à la Charcutière*. Ces morceaux ne sont pas de banales chansons ; ils sont construits comme les plus adroites mélodies. *Paysage de neige*, notamment, a de quoi séduire les critiques les plus difficiles : cette petite œuvre est d'un musicien curieux, averti, qui ne redoute point le nouveau, et qui fuit la tristesse. Terrasse n'a-t-il pas créé un genre où, jusqu'ici, il n'a pas eu d'imitateur, la mélodie comique ?

Ce fut à la même époque que son ingéniosité le poussa à transformer en scène lyrique un poème justement célèbre de M. Georges Courteline, *Panthéon-Courcelles*. La collaboration de Terrasse et de M. Courteline fut des plus heureuses. Le Grand Guignol représenta *Panthéon-Courcelles*, et les spectateurs applaudirent une fantaisie d'un rare mérite.

§

Terrasse était presque Lyonnais : aussi aimait-il les marionnettes. A l'appartement qu'il habitait attenait un vaste atelier; il pensa qu'on y pourrait facilement établir un théâtre de marionnettes. Il s'ouvrit du projet à Jarry et à quelques autres amis. Tous l'encouragèrent, et le théâtre des Pantins fut fondé.

On n'y donna pas de très nombreux spectacles, mais on s'y amusa fort. Aux Pantins, les décors étaient peints et les poupées étaient modelées par Bonnard, par Vuillard, par Ranson, par Roussel que n'estimaient alors que de

rares amateurs ; Jarry tenait les fils ; Terrasse était au piano ; des camarades de bonne volonté chantaient et lisaient les rôles. Là, on joua *Ubu roi*, sans y faire de coupures ; on joua un mystère traduit de Hrotsvitha, *Paphnutius* ; on joua des noëls bourguignons ; on joua une revue de M. Franc-Nohain, *Vive la France*, pour laquelle Terrasse avait écrit des chansons, des chœurs, voire des airs de ballet.

§

Cependant, les théâtres réguliers commençaient à représenter des œuvres de Claude Terrasse. Il débuta par de petites pièces, en un ou deux actes : il y avait pour collaborateurs MM. Franc-Nohain, Robert de Flers, Tristan Bernard, d'autres encore. Presque toutes obtinrent la faveur du public. Faut-il en rappeler les titres ? *Chonchette, la Petite femme de Loth, la Fiancée du Scaphandrier, la Botte secrète, Au temps des croisades, Pâris ou le Bon Juge, le Coq d'Inde.* Peut-être en oublié-je. Les unes sont d'une extrême fantaisie : *la Fiancée du Scaphandrier, la Petite femme de Loth* ; les autres, comme *Chonchette*, touchent à l'ancien opéra-comique. Toutes sont d'un artiste sévère à lui-même, et qui déteste la vulgarité ; toutes sont d'un homme d'esprit et de verve.

Terrasse croyait à la valeur des pièces courtes ; il savait combien il faut être habile en son art pour les mener à bien ; il ne dédaigna jamais d'en composer, et les dernières œuvres qu'il ait fait représenter sont deux petites comédies lyriques, toutes deux en un acte, *la Farce du Poirier* et *le Mufti*.

Mais, après l'heureux succès de ses premiers petits actes, on exigea de lui de grandes pièces. En 1901, il donne, aux Bouffes, *les Travaux d'Hercule*. Il y montrait toute la gaîté, toute la fougue, toute la finesse aussi de son talent. Et ce furent, dans les années qui suivirent, *le Sire de Vergy, M. de la Palisse, l'Ingénu libertin, le Ma-*

riage de Télémaque, Cartouche, les Transatlantiques. Dans toutes ces comédies musicales, il dépensait sans compter l'esprit et la joie et, dans toutes, on reconnaissait un musicien qui aimait son métier et qui le respectait.

§

La musique de Terrasse est, incontestablement, comique. On a souvent disserté sur le comique musical, et je ne me mêlerai pas de le faire à mon tour ; il est certain qu'il tient souvent de la parodie. Mais il y a plusieurs manières de parodier, en musique comme en littérature. Offenbach refaisant, dans *la Belle Hélène*, le trio de *Guillaume Tell*, et Chabrier s'emparant, dans *le Roi malgré lui*, des formules chères aux vieux auteurs d'opéras, donnent des exemples très différents de parodies. La parodie, directe ou non, se rencontre dans l'œuvre de Terrasse : de la première, on trouve un élégant modèle dans *le Mariage de Télémaque*, où est repris un des morceaux les plus connus de *Manon*. Dans *le Mariage de Télémaque* encore, Terrasse emprunte un thème célèbre aux *Noces de Figaro* : mais là il y a une de ces citations que se permettent parfois les musiciens plutôt qu'une parodie.

Quand, dans les situations bouffonnes, Terrasse use des moyens habituels aux musiciens tragiques, il le fait toujours avec tact : jamais il ne se laisse entraîner par la facilité d'un effet. Il n'avait pas besoin, d'ailleurs, de recourir à la parodie pour éveiller en nous la plus sainte gaîté.

Terrasse n'avait pas seulement le don du comique. Il y a dans toutes ses partitions des pages de la grâce la plus fraîche. Il avait un faible pour un de ses opéras-comiques qu'on ne sait pourquoi le public avait moins apprécié que d'autres, pour *l'Ingénu libertin*, et peut-être qu'un soir viendra où l'on s'apercevra qu'il avait raison : la musique de *l'Ingénu libertin* est en effet d'une grâce extrême. Mais qu'on se rappelle, dans *le Sire de Vergy*,

certain nocturne chanté par des femmes, qu'on se rappelle, dans *le Mariage de Télémaque*, la plainte de Nausicaa, le chœur des fileuses, l'adorable duo d'Hélène et de Nausicaa, ne conviendra-t-on pas aussitôt que Terrasse avait le goût le plus délicat, et qu'ignorant l'afféterie, il réussissait à nous charmer par la grâce la plus pure.

Et comment se serait-il abandonné à l'afféterie, lui qui connaissait si bien et qui aimait tant la musique populaire ? Car celui qui étudiera l'œuvre de Terrasse remarquera, à coup sûr, l'emploi qu'il fait des thèmes populaires. Il excellait à les renouveler, il savait quelle vie franche leur devrait sa musique. Si l'on veut se rendre compte de l'adresse avec laquelle il les traitait, qu'on ouvre, au second acte, la partition du *Sire de Vergy*.

§

C'est par les souvenirs populaires, c'est par la grâce, c'est par la verve, c'est, çà et là, par la grandeur, que nous ravit celle de ses partitions que, peut-être, il estimait le plus, celle qui est son œuvre maîtresse, celle aussi que le public connaît le moins, *Pantagruel*.

Pantagruel est une grande comédie musicale d'où le parler est banni. Elle n'a jamais été jouée qu'à Lyon, en 1911 : pourquoi M. Rouché, qui n'est point un directeur timide, ne la monterait-il pas à l'Opéra ? Je crois qu'elle y serait fort applaudie.

Terrasse travailla longtemps à *Pantagruel*. Les auteurs du livret sont Alfred Jarry et Eugène Demolder. Ils n'ont pas toujours été très fidèles à Rabelais ; ils ont imaginé l'intrigue de la pièce, mais ils ont réussi à y introduire des épisodes illustre. Et, quelles que soient les situations, le musicien est toujours à l'aise. Les mélodies aimables abondent dans *Pantagruel*, ainsi que les dialogues divertissants ; et, quand il est nécessaire, Terrasse trouve des accents d'une vraie noblesse. Mais jamais il ne se guinde : il suffirait de lire la partition de *Pantagruel* pour se con-

vaincre qu'en même temps qu'homme d'esprit il était homme de goût.

§

Et quelle était sa bonté ! Quel était son dévouement à ses amis ! Il était heureux de rendre service à autrui. Il était attentif aux intérêts de ses confrères. Il trouvait scandaleux que le clergé ne payât pas de droits pour les œuvres exécutées dans les églises, et il poussait la Société lyrique à en exiger.

Il avait voué à son maître Eugène Gigout une reconnaissance émue. Il désirait depuis longtemps qu'un hommage fût rendu à cet artiste grave et modeste, et il s'employa, avec un zèle touchant, à préparer une cérémonie où fût commémoré le soixantième anniversaire de ses débuts comme organiste. La cérémonie eut lieu au mois de mars dernier, mais il était tombé malade quelques jours auparavant, il n'y put assister, et il en éprouva une douleur profonde.

Il était exempt de malveillance et d'envie, et de la réussite de ses œuvres il ne tirait nulle vanité. Il admirait les grands maîtres du passé, il les étudiait sans cesse. Il aimait sincèrement ceux de nos contemporains à qui il reconnaissait du talent et il parlait avec un sourire indulgent de ceux à qui il n'en reconnaissait pas. Ses jugements étaient toujours éclairés. Il avait pour les jeunes gens des paroles encourageantes. Les audaces réelles ne l'effrayaient pas, mais il se prenait parfois à railler légèrement certains cultes où conduit le snobisme.

Il respectait trop la musique pour ne pas déplorer la bassesse de certaines opérettes qu'on fabrique aujourd'hui ; mais, malgré la faveur qu'elles obtiennent, il ne se décourageait pas. Il travaillait toujours.

Il laisse plusieurs partitions achevées : *le Chat botté*, *Frétillon*, une autre encore écrite sur un très curieux poème d'Ernest La Jeunesse. Il avait des projets dont il

aimait à causer avec quelques amis. Il songeait à un opéra-ballet tiré d'un roman de Voltaire ; il songeait à une comédie lyrique qui se serait passée sur les bords du Rhône, et où des Faunes et des Nymphes auraient rencontré des Saints et des Saintes. Il songeait aussi à des pièces satiriques. Que de joie il rêvait de nous donner encore!

Terrasse était la gaîté même, et ses familiers ne peuvent croire qu'ils n'entendront plus sa voix sonore, qu'ils ne s'émerveilleront plus à l'éclat puissant de son rire.

A.-FERDINAND HEROLD.

LA PRÉMONITION DANS LE RÊVE

—

Comment concevoir la possibilité d'une faculté singulière qui permettrait à l'homme de prévoir, au cours d'un rêve, les événements qui surviendront dans l'avenir, si ces événements ne dépendent que de circonstances fortuites, n'obéissent à aucune loi et n'ont entre elles d'autre lien que le hasard ?

Si préparé que l'on puisse être à considérer nos connaissances actuelles comme fort incomplètes, si disposé soit-on à s'élever contre le dogme scientifique et à admettre que les problèmes réputés, en ce moment, insolubles, seront un jour résolus, la crédulité a cependant des limites, aussi estimons-nous que la prévision de faits qui résultent de circonstances purement accidentelles doit être attribuée, la plupart du temps, à de simples coïncidences plutôt qu'à une faculté mystérieuse du cerveau humain.

Il est évidemment beaucoup plus simple d'expliquer les prémonitions en invoquant l'influence d'énergies occultes que d'en rechercher les véritables causes. Ce sont nos tendances à accepter les solutions réclamant le moindre effort qui nous poussent à attribuer ces manifestations à des forces inconnues, parce que, quand on les a admises, en effet, il est inutile de se fatiguer davantage pour comprendre ces phénomènes.

Nous ne pensons pas que des esprits scientifiques puissent se contenter aussi facilement et c'est pour cela que, depuis quelques années, nous avons tenté de découvrir

quelques raisons à ces prémonitions dans le rêve, parfois si impressionnantes.

En soumettant celles-ci à l'analyse, il nous a semblé qu'elles pouvaient se rattacher, soit à des causes réelles, soit à des coïncidences.

Quand elles sont en relations effectives avec les faits qui s'y rapportent, ce ne sont pas à proprement parler des prémonitions, puisque ces faits sont antérieurs aux rêves qui les concernent ; leur mécanisme paraît alors être le suivant :

Nos sens peuvent, par exemple, être impressionnés à notre insu par une conversation entre deux personnes qui s'entretiennent, auprès de nous, d'un sujet auquel nous ne prêtons aucune attention. Notre cerveau est susceptible de recevoir l'empreinte durable de ces sensations auditives, sans que notre mémoire en conserve le souvenir à l'état de veille ; mais, pendant le sommeil, cet enregistrement subconscient, cette submémoire sont susceptibles de se manifester par des songes relatifs aux événements qui avaient laissé en nous leur trace, sans que nous puissions nous en douter. Lorsqu'on croit apprendre ensuite ces événements pour la première fois, on est fort surpris de les avoir prévus dans le rêve.

J'ai eu l'occasion d'observer, il y a quelques années, deux fois, pour mon compte personnel, ces pseudo-prémonitions.

Au cours d'un dîner familial, l'un de mes parents annonce à son voisin le décès, que rien ne pouvait faire prévoir, d'un personnage politique bien connu. Mon attention étant attirée, sans doute, à ce moment d'autre part, cette nouvelle passe pour moi inaperçue ; mais dans la nuit suivante, je vois, dans un rêve, ledit personnage sur son lit de mort, aussi ma stupéfaction fut-elle grande, le lendemain matin, quand je trouvai, dans la presse, la confirmation de mon rêve.

De là à conclure qu'il s'agissait de prémonition, ou

d'une faculté télépathique supra-normale, il n'y avait qu'un pas. Je ne l'ai point franchi.

J'ai aussitôt interrogé les personnes de mon entourage et je n'ai pas eu de peine à découvrir l'enchaînement des faits qui n'avaient rien que de très naturel.

Quelque temps auparavant, un songe obsédant m'avait transporté en Afrique, où j'assistais à la dévastation d'une contrée par les criquets, puis, 48 heures plus tard, je trouve dans les journaux l'annonce de ravages importants qui venaient d'être causés par les sauterelles en Algérie. Pas plus que dans le cas précédent, il ne s'agissait de prémonition; en recherchant la cause de mon rêve, je suis parvenu facilement à la retrouver. La veille, un journal du soir avait mentionné sommairement le fléau, et cet entrefilet m'avait certainement passé sous les yeux. Dans la recherche que je fis ensuite, je constatai que je me rappelais, en effet, fort bien les deux articles qui encadraient cette nouvelle que je parvins à retrouver et qui, tout en frappant mes sens, ne m'avait laissé aucun souvenir à l'état de veille.

J'ai souvent remarqué, avec d'autres auteurs d'ailleurs, que ce sont les faits qui ont effleuré seulement notre esprit qui reviennent en rêve, comme des réminiscences inconscientes.

Il n'est pas douteux que si l'on voulait bien chercher ainsi la genèse de certaines prémonitions, leur caractère métapsychique disparaîtrait, pour un grand nombre d'entre elles tout au moins.

Dans les autres cas, nous estimons qu'il ne s'agit que de coïncidences.

Remarquons d'abord que les prémonitions les plus saisissantes sont celles qui concernent la mort d'êtres qui nous sont chers et examinons la valeur de ces prévisions. Au cours de mon existence, j'ai rêvé une cinquantaine de fois environ que l'un de mes proches venait de mourir et heureusement il n'en était rien ; j'ai questionné sur ce

sujet un certain nombre de personnes qui m'ont assuré que les rêves analogues qu'elles avaient pu faire ne s'étaient jamais réalisés : mon enquête, qui comprend quelques milliers de rêves de mort, ne m'a pas révélé une seule prémonition. Si nous considérons l'ensemble des habitants de la terre, il est évident que nous arriverons, pendant une génération, à un nombre de rêves de cette nature qui se comptera par milliards ; or, comme tout le monde meurt à un moment donné, il est impossible que sur ce nombre colossal de songes, il n'y ait pas parfois des coïncidences.

Les métapsychistes rapportent quelques centaines de ces fausses prémonitions, mais elles doivent être plus nombreuses, si l'on se base sur le seul calcul des probabilités ; le hasard suffit amplement à expliquer les concordances qui doivent fatalement se produire.

Le grand argument des auteurs qui croient aux prémonitions consiste à invoquer la précision des détails que l'on remarque parfois dans la réalisation ultérieure des affabulations des songes. Le professeur Richet cite, à ce sujet, l'exemple suivant : Un habitant de la capitale rêve qu'un incendie se déclare dans son quartier au milieu de la nuit, qu'il se lève, se rend sur les lieux du sinistre et aperçoit le Préfet de Police Lépine avec des chaussures disparates : un chausson à un pied et une bottine à l'autre. Quinze jours plus tard, l'auteur de ce rêve voit se réaliser de point en point ce qu'il avait vu en songe : il est réveillé par des bruits et constate qu'une maison du voisinage est en feu; sa curiosité le guide vers l'incendie où il rencontre le Préfet de Police chaussé singulièrement comme sa prémonition l'avait montré.

Est-il possible que de simples coïncidences puissent expliquer de semblables concordances jusque dans les circonstances les plus accessoires d'un événement ?

Les métapsychistes répondent par la négative et attribuent ces concordances à des forces occultes. Or cette

affirmation est entièrement gratuite et il n'existe aucune preuve de cette opinion. Nous sommes de l'avis contraire parce que, parmi les faits en nombre incalculable qui surgissent chaque jour dans l'univers, il en est qui doivent s'accorder inévitablement avec des rêves par le simple jeu du hasard.

A l'appui de cette manière de voir, nous devons rappeler que tout observateur attentif rencontrera en général, dans son existence, de simples coïncidences plus curieuses encore que celles que nous venons de citer et qui ne comportent aucune intervention intellectuelle, aucune force inconnue, qui ne sont ni des rêves, ni des prémonitions, et qui ne dépendent que du hasard.

En voici par exemple deux cas que nous avons constatés nous-même.

Le dimanche 19 juin 1921, nous nous rendons dans un établissement cinématographique de Lyon où nous arrivons dans une salle presque comble contenant un millier de spectateurs ; nous voyons alors s'engager, dans le rang de fauteuils qui précédait le nôtre, un monsieur et une dame ; cette dernière vient s'asseoir devant nous. Elle portait sur la joue gauche une cicatrice à un centimètre au-dessus du niveau du lobule de l'oreille ; cette cicatrice formait un triangle, avec une petite base verticale de 5 à 6 mm. de longueur environ et une hauteur approximative de 2 cm., le sommet du triangle étant dirigé en avant. Cinq minutes plus tard, nous voyons entrer une famille de trois personnes, comprenant un jeune homme de 16 à 18 ans qui, pénétrant le premier dans le même rang, par le côté opposé, vient occuper le fauteuil contigu à celui de la personne désignée plus haut. Or, ce jeune homme portait sur la joue gauche, à un centimètre au-dessus du lobule de l'oreille, une cicatrice triangulaire identique à celle de sa voisine.

Ainsi le même jour, à la même heure, dans le même établissement, nous rencontrons côte à côte, au milieu de

mille spectateurs, deux personnes étrangères l'une à l'autre, qui présentaient une lésion cutanée, d'une rareté exceptionnelle, de même aspect, de même forme et de même dimension !

Nous nous trouvons donc en présence d'une simple coïncidence dans laquelle la précision et la multiplicité des détails sont autrement plus troublantes que celles de la prémonition citée par le Professeur Richet.

Il ne peut être question, dans le cas plus haut mentionné, que du plus pur hasard et si de semblables coïncidences se rencontrent en dehors de toute influence mystérieuse, il n'y a pas de raison pour qu'elles ne se produisent pas aussi entre les rêves et les phénomènes qui peuvent survenir ensuite.

Nous avons eu encore l'occasion d'enregistrer un fait curieux par les correspondances multiples de ses détails. Affecté au Service de Santé pendant la guerre, nous voyons entrer dans la salle Saint-Louis, à l'Hôtel-Dieu de Lyon, le chasseur B..., du 12e bataillon, blessé le 3 novembre 1914, avec une plaie en séton des parties molles de la jambe droite, un peu au-dessous du genou ; la lésion était bénigne, guérit rapidement et le blessé, après une courte convalescence, put bientôt rejoindre son corps et fut envoyé aussitôt sur le front. Un an après, le 7 novembre 1915, le hasard veut qu'il soit blessé à la même jambe, que sa blessure soit de même nature et presque identique à la première ; le hasard des évacuations le fait diriger de nouveau sur Lyon ; le même hasard veut encore que, parmi les nombreux hôpitaux de cette ville, ce soit encore l'Hôtel-Dieu qui soit désigné pour le recevoir, et dans cet hôpital de 1200 lits, toujours par le fait du hasard, ce blessé est reçu dans la même salle, la salle Saint-Louis.

Cet ensemble de coïncidences remarquables avait frappé le personnel du service, aussi fut-il plusieurs fois rapporté et nous voulons à ce sujet montrer combien il faut être

circonspect lorsqu'on prend pour base d'une argumentation le récit de faits de ce genre.

Nous avons entendu relater ce cas, à un an de distance, par une infirmière qui affirmait, de très bonne foi, que le blessé avait été frappé dans le même village et qu'il avait été hospitalisé les deux fois dans le même lit. De sa propre autorité et par une exagération très humaine d'événements déjà singuliers par eux-mêmes, elle ajoutait deux coïncidences de plus à celles, déjà très extraordinaires, qui étaient réelles.

C'est pour cela qu'il ne faut accepter tous les récits de télépathie et de prémonitions qu'avec les plus grandes réserves, et ces réserves sont d'autant plus nécessaires que le narrateur est préparé, par la tournure de son esprit crédule, à déformer instinctivement les faits dans le sens favorable à la thèse du mystère et des forces occultes.

Il nous semble donc complètement inutile de faire appel à des énergies inconnues pour expliquer ces pseudo-prémonitions que le seul jeu des coïncidences et du hasard réussit à faire comprendre d'une façon satisfaisante.

Ajoutons qu'en propageant la croyance aux prémonitions, on peut parfois commettre une mauvaise action, dans les circonstances suivantes, par exemple :

En octobre 1917, je rêve que, conduisant une automobile, j'entre en collision avec un autre véhicule, que ma voiture est brisée et que deux de mes parents, qui y avaient pris place, sont grièvement blessés. Quelques jours plus tard, je me trouve précisément dans une situation très critique, analogue à celle que mon rêve m'avait montrée et qui nécessitait, pour éviter un accident grave, une décision instantanée, prise avec le plus grand sang-froid. Si à ce moment, j'avais cru aux prémonitions, j'aurais certainement été troublé et il y a de grandes chances pour que je n'aie pas eu alors toute la présence d'esprit que

nécessitait cette situation périlleuse. Ma prémonition se serait alors vraisemblablement réalisée.

La croyance à la prémonition peut donc, dans certain cas, être la cause de sa réalisation et c'est une raison de plus pour ne pas la répandre.

AUGUSTE LUMIÈRE.

JEUNESSE DE QUELQUES-UNS[1]

—

TROISIÈME PARTIE

I

Jean de Gady referma le manuscrit déjà fatigué du roman sur lequel il peinait.

Quatre heures ! Il avait promis de paraître au jour de Mme Martial Delisle, dont c'était le dernier, avant le départ pour la maison des champs que le maître possédait en Touraine.

Il fit en hâte un brin de toilette, vérifia devant son miroir le nœud de sa cravate, prit sa canne, ses gants, son canotier.

— Voyons, je n'oublie rien ? Ah ! la lettre du *Courrier* qu'il faut mettre à la poste. Mes cigarettes encore ! Cette fois, c'est tout.

Dans l'antichambre, les valises étaient rangées. Jean leur jeta en sortant un coup d'œil amical.

Fernande l'avait quitté depuis trois jours, pour aller se reposer chez une tante, en Bourgogne. Lui-même partait ce soir jeudi, 9 juillet 1914, à 21 heures 15.

Il allait à Fribourg et s'en réjouissait. Depuis octobre 1912, il n'y était pas retourné, pas même pour le mariage de sa sœur : cela ferait deux ans l'automne prochain.

Il reverrait le capitaine,— bien vieilli, lui écrivait-on,

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 599, 600, 601 et 602.

mais adouci, humanisé par l'âge, devenu indulgent, presque tendre ; — Marthe, mère depuis trois mois et qui séjournait à Bellevue, où son mari venait passer tous les dimanches; Charles qui annonçait aussi sa visite, avec sa femme et ses deux enfants ; Louis, le futur forestier, que M. François de Gady louait d'avoir des goûts de gentilhomme, parce qu'il aimait les arbres, la chasse et le cheval. La famille, à part Jeanne et les siens, se retrouverait assemblée et la maison abriterait des habitants nouveaux que Jean ne connaissait pas encore.

Ce serait bon de se laisser vivre, de se balancer dans un fauteuil à bascule, à l'ombre fraîche des marronniers, de jouer à l'oncle avec les gosses, de ne penser à rien.

Gady se sentait fatigué, énervé. Pour la première fois, l'été parisien l'éprouvait. Il avait hâte de s'évader.

Dans son existence d'artiste, il traversait une zone de dessèchement ; il écrivait beaucoup, mais sans méthode et, depuis *la Puissance du Verbe*, il n'était venu à bout d'aucune œuvre importante.

Au nouvel an, son directeur l'avait augmenté, non sans aggraver les clauses du contrat. Jean devait livrer désormais quatre lettres par semaine au lieu de trois, avec une moyenne de cent-vingt lignes; y mettre plus de politique et moins de littérature ; ne jamais s'absenter durant que les Chambres siégeaient ; fournir, dans l'année, un total de deux cent huit articles, ce qui l'obligeait à doubler, pendant certaines périodes, la dose hebdomadaire, pour gagner le droit de rester silencieux à l'époque des vacances.

Il goûtait parfois, dans son métier de journaliste, des plaisirs assez vifs, mais qu'il jugeait de qualité grossière. La presse parisienne le citait ; les journaux de la Suisse romande trouvaient, grâce à lui, dans le *Courrier du Léman*, une chronique de France, alerte et claire, à laquelle ils faisaient volontiers des emprunts : médiocres satisfactions d'amour-propre ! En trois semaines, l'*Action*

Française et l'*Humanité* lui décernèrent tout à tour un brevet de bon sens parce que, dans deux articles sur des sujets fort différents, son impartialité de témoin leur avait successivement donné raison : bref chatouillement de vanité à sentir que deux adversaires recueillent votre avis et s'efforcent d'en tirer argument pour leur cause !

Mais qu'est-ce que tout cela pour un homme qui aime d'amour la littérature et les arts ? Seule compte la joie de créer. Malheureusement, elle n'est pas continue et la Genèse enseigne que le Seigneur lui-même fut contraint de se reposer. Les humains qui tentent de rivaliser avec Dieu en animant la matière et la forme, la couleur et le son, ne travaillent pas comme lui dans la solitude initiale. Ils vivent en troupeaux et chacun s'intéresse aux efforts des autres. Subissant cette loi, Jean n'avait pas la force de s'isoler complètement. Chaque fois qu'un livre, un tableau, une pièce de théâtre le remuait, il ne pouvait s'empêcher de dire son sentiment. Comme les lecteurs du *Courrier* n'en avaient point souci et que la direction leur devait des égards, le correspondant parisien de cet honnête journal se vit forcé de tenir en d'autres lieux les propos que lui inspiraient les démiurges haletants de l'art contemporain. Il dispersait ainsi, en commentaires et en gloses, dans toutes les revues qui lui permettaient de parler librement, une activité qu'il eût mieux fait de concentrer dans ses travaux de poète ou de conteur. Sa critique, au surplus, l'avait maintes fois desservi auprès de confrères puissants. D'inutiles polémiques contribuaient aussi, pour le plaisir de rendre quelque injure ou d'assommer quelque contradicteur, à l'entraîner bien loin de la route qu'il s'était tracée.

Le gros ouvrage auquel il s'appliquait depuis un an souffrait de toutes ces diversions. Ce roman, longuement médité avant que la première ligne en fût écrite, n'avançait plus. Après un début facile et rapidement mené, Gady était resté court. Il pensa qu'un arrêt de quelques

semaines lui permettrait de repartir allègrement. A la date fixée, il reprit l'œuvre interrompue, condamna tout ce qu'il avait fait, bouleversa son plan, recommença entièrement les cinq premiers chapitres et, de nouveau, se trouva bloqué. Plutôt que d'en convenir, il s'acharnait, s'épuisait en vains efforts, perdait patience, retournait au combat et finissait par se coucher exténué. La nuit lui offrait le choix entre l'insomnie et le cauchemar. Il devint irritable au point que Fernande, inquiète, l'adjura de prendre du repos. Il la crut jalouse. Elle se plaignit d'être délaissée. Il répondit en l'accusant d'égoïsme. Ils échangèrent des mots blessants, les premiers depuis qu'ils se connaissaient.

Mais Jean dut avouer, son état nerveux s'aggravant, que la petite avait raison, qu'il fallait interrompre l'épreuve, s'en aller, changer d'air.

Maintenant, il attendait avec impatience l'heure du départ. Il commencerait par se mettre au vert : huit jours à Bellevue, sans ouvrir un livre ni un journal, sans toucher une plume. Après la famille, les amis : il verrait d'abord ceux que la littérature n'intéresse point ; avec les autres, il se promettait d'observer la plus grande prudence. Plus tard, quand il aurait retrouvé son équilibre, il irait rejoindre à la montagne ses amis Bérard et Lauper qui devaient y passer ensemble l'été.

Là-haut, le vent frais qui se parfume en caressant l'herbe et les fleurs des *vanils* aurait vite fait de le guérir. Ah ! travailler sous les branches d'un grand sapin noir, au milieu d'une combe où les éboulis se mêlent au gazon ! Voir tourner lentement autour de leur pied l'ombre nette des érables ! Regarder courir au flanc des monts l'ombre légère des nuages ! Marcher dans la rosée ! Retrouver chaque jour, sur le même paysage, la lumière argentée du matin, froide comme l'eau des cascades, et la clarté jaune du soir qui, sur tous les objets frappés par ses rayons, allume et fait danser des flammes d'or !

Passé le pont du Carrousel, l'arrêt de l'autobus qu'il avait pris rue Caulaincourt vint rappeler à Gady que, pour l'instant, il se rendait au thé de Mme Martial Delisle.

Le maître et sa femme habitaient, quai Voltaire, entre cour et jardin, un fort bel hôtel du XVIIe siècle, situé presque à égale distance de la maison où le patriarche de Ferney daigna mourir chez le marquis de Villette et de celle où M. Ingres rendit le dernier soupir.

Il y avait foule dans le grand salon Louis XV lorsque Jean y pénétra. Il baisa la main de quelques dames, serra celle de quelques hommes, se glissa de groupe en groupe, n'y recueillit que des propos sans intérêt, annonça son départ pour la Suisse, prit congé de chacun jusqu'à la saison prochaine et se disposait à sortir quand Martial Delisle, qu'il avait à peine entrevu en entrant, lui fit signe de s'approcher.

Entouré d'un cercle d'admirateurs, l'illustre écrivain causait avec un petit homme brun, en jaquette, qui démentait par des gestes et des regards vifs la sévérité d'une physionomie funèbrement encadrée de poil bleuâtre. Il s'interrompit pour ouvrir au jeune homme un passage à travers les rangs pressés de l'auditoire.

— Je voudrais, dit-il, vous présenter à M. Marnac, ministre de l'Instruction publique.

Puis, se tournant vers le petit brun :

— Je tiens beaucoup, mon cher ministre, à vous faire connaître mon jeune camarade, Jean de Gady. Vous savez qu'il a...

— Je sais, je sais, barytonna M. Marnac. M. de Gady est un de ces étrangers comme nous voudrions qu'il y eût beaucoup de Français. Il rend à notre cause, dans son pays, les plus grands services et, chez nous, il sert sa belle patrie d'admirable façon...

— Sans doute, reconnut Martial Delisle, notre ami est un journaliste plein de bon sens. Mais, à ce titre, c'est au Président du Conseil, ministre des Affaires Étrangères,

qu'il appartient d'apprécier son mérite. Vous, grand maître de l'Université de France et surintendant des Beaux-Arts, vous ne pouvez ignorer son talent de prosateur et de poète...

— Je sais, je sais, répéta le ministre.

Et sa belle voix de violoncelle égrena quelques compliments un peu vagues, mais fort galamment tournés.

En présence de témoins qu'il pressentait malveillants ou narquois, ce dialogue laudatif, tout en ne laissant pas de flatter son orgueil, exaspéra la timidité de Gady. Pour l'arrêter, il bredouilla des remerciements, se déclara confus, repoussa du geste les éloges que lui assénaient les deux autres.

M. Marnac, qui s'amusait à le voir rougir, abandonna le ton solennel dont il avait marqué ses premières paroles et se mit, non sans grâce, à faire de l'esprit. Au bout d'un instant, ayant réussi à s'isoler avec Jean dans l'embrasure d'une fenêtre, il changea encore le ton pour lui dire en sourdine :

— Delisle m'a longuement parlé de vous. Je n'ai rien à lui refuser, mais je ne pouvais pas le crier devant tout ce monde. Faire quelque chose ? Assurément ! Mais quoi ! Je ne peux pourtant pas vous offrir les palmes : vous êtes au-dessus de ça. Et pour la croix, vous êtes trop jeune !... Notre ami me disait tantôt que vous prépariez un roman. Arrangez-vous pour le présenter au prix Goncourt. Avec l'appui de Martial, vous avez toutes les chances...

—Mais je ne serai pas prêt cette année, objecta le jeune homme. Et puis, je ne voudrais pas devoir à des influences...

— Oh ! comme vous y allez : rassurez-vous, il ne s'agit pas de corruption... Seulement, vous comprenez, les ministres ne sont pas éternels. Enfin, je ferai en sorte que mon successeur trouve votre dossier et qu'il y en ait un aussi au quai d'Orsay... Pour le prix, Martial a bien le droit, sapristi, de dire son opinion : on connaît assez son

désintéressement. Alors, même si je n'y suis plus, le prix amènera le ruban rouge...

La maîtresse de maison survenant arrêta l'entretien :

— Une tasse de thé, mon cher ministre, ou un verre d'orangeade ?

M. Marnac la suivit à la salle à manger.

Gady se retira peu après. En quittant Martial Delisle qui l'avait accompagné jusque dans le vestibule, il ne put s'empêcher de lui dire :

— C'est cruel à vous, mon bon maître, d'avoir excité à mes dépens la verve de votre ministre. Il s'est joliment moqué de moi.

— Mais pas du tout, Jean, c'est très sérieux. J'ai été décoré à quarante-deux ans et je me suis mis en tête que vous le seriez avant trente. Je sais bien que, pour des gens comme nous, ces choses-là n'ont aucun sens. Tout de même, dans notre métier, un brevet officiel de réussite peut présenter des avantages, surtout pour un jeune. Vous n'êtes pas homme à le solliciter et je vous en félicite, mais, mon ami, vous ne m'empêcherez pas de le demander pour vous. Allons ! à cet automne et reposez-vous bien !

II

A Bellevue, après une journée consacrée aux embrassades, questions et réponses d'usage quand un absent rentre au logis, la famille assemblée prenait le frais devant la maison, sur la terrasse de gravier. La nuit tombait. Une dernière lueur rose s'effaçait lentement dans le ciel. Un souffle d'air apportait par moments l'odeur des tilleuls argentés. Les enfants étaient couchés et les grandes personnes ne trouvaient plus rien à se dire.

Pour rompre le silence, Jean demanda des nouvelles de ses amis. Le capitaine, qui ne sortait presque plus, ne savait rien. Marthe fit une moue d'indifférence ; depuis son mariage avec un officier titré, elle marquait toujours

plus de dédain pour les personnes « qui ne sont pas de la société ». Louis put donner quelques renseignements, glanés dans les journaux et les conversations des cafés. Il avait rencontré Bérard avec un inconnu, que l'on disait marchand de tableaux. Le gros succès de presse remporté par le peintre à l'exposition nationale de Berne faisait impression à Fribourg. Les feuilles locales reproduisaient les éloges des grands journaux de Berne, Genève, Bâle et Zurich.

— Faut-il que les gens soient fous ! soupira le capitaine. Votre oncle Philippe, qui n'est pourtant pas un rétrograde, comme vous dites, est revenu écœuré de cette foire. Sais-tu son opinion ? « Bons à enfermer, tous ces gaillards ! » Le plus triste, c'est de penser que les pouvoirs publics encouragent cet art-là. C'est à la fois immoral et grotesque ! Il suffit de regarder, dans les journaux illustrés, des reproductions de leurs barbouillages ; c'est à faire frémir ! Ah ! si ton ami travaille dans le goût du jour, je ne lui en fais pas mon compliment !

Sans relever le trait, Jean continua d'interroger son jeune frère. Il apprit ainsi que Lauper, toujours neurasthénique, séjournait au chalet de la Féguelnaz, où Bérard l'avait emmené dès le début de l'été. Quant à Claude, il avait réussi à se maintenir dans la maison et le bureau de Cyprien Favre. Leur amitié paraissait sans nuages. Bien sûr, Vaillant n'écrivait plus : il était rangé. Toutefois, durant les périodes électorales, il collaborait à l'*Echo villageois*, pour inviter les citoyens des campagnes, au nom de la patrie et de la religion, à donner leurs voix au gouvernement et à repousser les doctrines funestes qu'avait jadis professées le docteur.

Jean ne parvint pas à en apprendre davantage. Il alla se coucher de bonne heure, dormit bien et se réveilla fort allègre. Oubliant son dessein de s'imposer à Bellevue huit jours de quarantaine, il se mit, dès le matin, en quête de ses amis.

Vers midi, bien que le soleil fût ardent sur les pavés de la rue des Chanoines, il faisait les cent pas aux abords de la Chancellerie, les yeux fixés sur la grande porte que dominent en manière de fronton deux lions de mollasse, flanquant les armes de la république.

Les employés commençaient à sortir, seuls ou par petits groupes. Les chapeaux se soulevaient au passage d'un conseiller d'État. Des colloques s'engageaient devant le café du Théâtre.

Jean faillit ne pas reconnaître Claude qui s'avançait vers lui. Plus de feutre à larges bords, ni de vareuse en velours noir, ni de pantalon à la hussarde : un melon poussiéreux, un veston gris largement ouvert sur un ventre en pointe qui tendait l'étoffe du gilet. Vaillant avait tondu, au ras du crâne, sa chevelure abondante et longue, taillée naguère « aux enfants d'Édouard ». La royale d'un blond clair, à la Buckingham, s'était muée en une barbe carrée qui pouvait tenir lieu de cravate.

— Diantre ! s'écria Gady, tu aurais pu me prévenir, ou mettre une pancarte à ton chapeau, avec ton nom dessus !

— Ah ! tu comprends, expliqua l'autre, quand on est dans l'administration, il y a des choses qu'il faut sacrifier. Et puis, ça taquinait Cyprien de me voir avec ma gueule d'artiste : ça lui rappelait sa femme, qui lui reprochait de ne pas en avoir une pareille.

— Tu habites toujours chez lui ?

— Bien sûr ! Le pauvre bougre a besoin de société. Et puis la table est bonne et la servante gentille. Il y a beaucoup d'avantages... Mais toi, mon vieux, à Paris, ça va comme tu veux ?

— Pas mal, merci. D'ailleurs, je t'ai écrit au moins trois fois depuis notre dernière rencontre. Tu aurais bien pu répondre un mot...

— Oui, je sais. Que veux-tu ? on n'a pas le temps... Les idées changent. Tu me parlais de littérature. C'est

drôle, voilà une chose qui ne m'intéresse plus, mais plus du tout !

— Comment ? Toi qui devais « remettre sur pied » *Madame Bovary* ?

— On dit ça... Non vois-tu, ça demande trop de peine et ça ne paie pas. On s'éreinte à écrire un livre et, quand il est fait, on ne trouve pas d'éditeur, sauf en payant. Non, je laisse ce plaisir aux gens qui ont des rentes...

Jean eut un sursaut indigné :

— Des rentes ? Je n'en ai pas plus que toi : je gagne ma vie !

— Eh bien ! moi, quand j'ai gagné la mienne, c'est tout ce que je puis faire. Je ne pense plus qu'à me reposer... Il est possible qu'un jour l'idée de travailler me reprenne.

— Tout arrive...

— Et rien n'a de l'importance, je me plais à le répéter. Viens-tu prendre l'apéritif ?

— Non, merci, j'irai te voir un de ces jours, plus longuement.

Vaillant se garda d'insister. Ils se séparèrent.

Rentré à Bellevue, Gady s'efforça de secouer l'impression pénible qu'il gardait de cette entrevue. A table, il parla beaucoup, raconta des histoires, amusa tout le monde et réussit même à dérider le capitaine. On l'écoutait avec plus d'attention qu'autrefois. Il apportait l'air de Paris. Comme il y avait pris de l'assurance, presque du bagout, ses proches commençaient à croire qu'il y réussirait. Charles surtout, qui avait passé, avant lui, quelques années dans la grand'ville, se rendait compte que l'Esthète pourrait « y faire son chemin ». Les questions et les répliques de l'aîné donnaient de l'autorité aux propos du cadet.

Jean, au dessert, parla de sa dernière visite à Martial Delisle, rapporta les paroles du ministre.

M. François de Gady leva les yeux et fixa un instant, à la muraille, en face de lui, le cadre dédoré qui enfermait les décorations de son bisaïeul, mort le 10 août aux Tuileries.

— Ce n'est pas de cette façon, dit-il, que les anciens gagnaient la croix de Saint-Louis. Enfin, puisqu'il n'y a plus de guerres, et presque plus de rois, il faut marcher avec son temps !

La sonnerie du téléphone crépita.

— C'est pour M. Jean, annonça le domestique.

Henri Bérard, qui venait d'apprendre l'arrivée de son ami, demandait à le voir : le son de sa voix dans l'appareil, le débit net et vif, le timbre clair, tout annonçait qu'il allait beaucoup mieux. Ils convinrent d'un rendez-vous au café du Grand-Pont, dont le jardin, dominant de haut la rivière, est, en été, un lieu paisible et frais.

Avant de s'y rendre, Jean déclara qu'il partirait pour la montagne, probablement le lendemain, en auto, avec des camarades, et qu'il passerait là-haut quelques jours. Comme son congé devait durer six semaines, on n'éleva aucune objection.

A l'heure dite, il rejoignit le peintre. Bien que visiblement ému de retrouver son compagnon et de ressusciter avec lui les souvenirs de la rue Caulaincourt, Bérard était calme, souriant, maître de lui.

Il avait passé de durs moments, au retour de Paris : mélancolie, névrose, désarroi, compliqués de troubles visuels ; solitude, abandon. Là-dessus, nouveaux ennuis d'argent, les billets de Maugenac ayant passé, presque tous, dans les mains d'un neurologue et de deux oculistes. Quelques ventes, au dernier moment utile, lui permettaient de gagner le refuge habituel : un chalet dans la Gruyère. Il y restait jusqu'aux premières neiges, puis hivernait à Bellegarde, chez un paysan du village. Peu à peu, la crise qui l'avait chassé de Montmartre se dénouait. Le tri des méthodes essayées s'opérait de lui-même ; la

leçon de Paris se dégageait ; tout devenait plus simple, plus facile, plus lumineux.

Le succès, tout d'abord, avait été fort mince. Le public ne comprenait pas. Quelques amateurs, qui pourtant se targuaient d'aimer la peinture de Bérard, s'avouèrent déconcertés par les toiles qu'il leur avait montrées au printemps. On prenait pour des fantaisies de malade ses interprétations décoratives du paysage alpestre. Même les délicats s'étaient trompés en demandant à ses œuvres nouvelles ce qu'ils avaient goûté dans les anciennes : des *impressions* subies en face d'une nature dominatrice. Ils ne semblaient pas soupçonner que, si l'homme restait le même, l'œuvre, renouvelée par la base, devenait l'*expression* d'une sensibilité qui se projette sur les choses, les touche d'un trait sûr et les soumet au rythme de l'émotion intérieure.

Sans attendre beaucoup d'une ville où il avait naguère complètement échoué, Henri, sur le conseil de Lauper, — qui ce jour-là se montra clairvoyant, — envoyait six tableaux à l'exposition de Berne.

Assez étonné d'apprendre que le jury les avait tous reçus, il le fut plus encore quand on vint lui dire ce qui s'était passé au vernissage.

Hodler, président de l'association des peintres et sculpteurs, guidant à travers les salles le cortège des personnages officiels, l'avait arrêté, impérieusement, devant l'envoi de Bérard, en s'écriant de sa grosse voix bourrue: « Voilà un jeune qui marche bien et qui me console de beaucoup d'autres. Regardez ça, messieurs, et retenez ce nom. » Il avait ensuite répété l'ordre au troupeau des journalistes, qui suivait pas à pas le groupe noir des inaugurateurs.

— Ils ont tous obéi, disait à Jean son heureux camarade. Quelques-uns même ont reproduit textuellement, comme des idiots, le petit discours du patron.

— Tu ne t'en plains pas, je suppose ? observa Jean.

— Non, mais je préfère ceux qui expliquent aux gens ce que je fais. Il s'en est trouvé deux ou trois et je leur suis reconnaissant. L'essentiel, d'ailleurs, c'est que me voilà remis à flot. Les marchands viennent chez moi, je me suis commandé deux complets; enfin, c'est une bonne passe.

— Il me semble, en effet...

— Et c'est à toi, mon vieux Jean, que je dois cette veine.

— Tu plaisantes...

— Pas le moins du monde. Sans doute, Hodler est un grand bonhomme et tout ce qu'il dit compte. Mais pourquoi m'a-t-il remarqué ? Pourquoi s'est-il mis à claironner partout que ma peinture lui revenait ? Tout simplement parce qu'elle ne ressemble pas à la sienne. Il traîne après lui des centaines de crétins qui, en le copiant mal, se figurent être dans le mouvement. Ça le dégoûte...

— Mais toi-même, tu as subi très fort son influence.

— Bien sûr ! Dans ce pays, personne n'y coupe, pas plus moi que les autres. Seulement, grâce à toi, je m'en suis dégagé, j'ai vu autre chose. J'ai commencé par bafouiller, c'est entendu. Mais ensuite, comme tu me le prédisais, il y a eu le tassement...

— Il faudra que nous allions ensemble à Berne un de ces jours et que tu me fasses les honneurs des lieux où tu triomphes...

— Je dois y retourner la semaine prochaine. Mais n'oublie pas que nous partons demain pour la Féguelnaz. J'ai un travail à terminer...

— Ça ne presse pas, puisque te voilà lancé...

— Dis donc, pour qui me prends-tu ? Je ne suis pas encore assez gâteux pour croire que c'est arrivé ! Je laisse parler le patron, mais rien n'est changé dans mon existence, sauf que je vais, enfin, pouvoir travailler librement. Jusqu'à présent, j'étais toujours obligé de me dire, en

commençant un tableau: « Attention ! il faut qu'il soit vendable ! » Désormais, plus besoin de penser à ça !

— Et la chance te sourit juste au moment où tu allais tout lâcher !

— C'est là que la chose est admirable ! Pense donc ! j'avais sollicité une place de maître de dessin aux écoles primaires ! Je me résignais, comme tant d'autres, à passer les plus belles heures du jour enfermé dans une salle de classe, avec quarante marmots ! Ah ! la joie d'échapper à ça !

Ils se turent. Chacun songeait à son destin.

La servante, voyant leurs chopes vides, en apporta de nouvelles.

— Et Lauper, que devient-il ? demanda Jean.

— Tu le verras au chalet, dit Bérard. Je l'y ai mené, presque de force, dès les premiers jours de juin. J'essaye de faire pour lui ce que tu as fait pour moi.

— J'avoue que je ne comprends pas. Moi ? mais je n'ai rien fait ; on ne sauve jamais que soi-même.

— Tu as remonté ma pendule. Le mécanisme était rouillé, il a eu de la peine à partir. Maintenant, il marche. Eh bien ! je tâche de remonter l'horloge d'Édouard.

— Et ça réussit ?

— C'est selon. Il y a l'homme et le peintre. Pour le peintre, j'ai déjà obtenu quelques résultats. Tu connais ses dons : il a de la verve, de l'imagination, l'esprit inventif, avec un naïf amour du symbole...

— Oui, et un certain sens de l'arrangement, de la composition. Quand il se sentait libre, il réussissait très bien dans l'affiche et dans le vitrail.

— Dans l'illustration aussi. Seulement, il avait perdu toute sa clientèle. Les curés ne lui commandaient plus de vitraux, à cause des histoires de femmes qu'on venait leur raconter sur lui. Les industriels, les commerçants sérieux le tenaient pour toqué et se seraient bien gardés de lui demander une affiche ou la couverture d'un catalogue.

Là-dessus, cette passion malheureuse, ce mariage manqué. J'ai cru longtemps qu'il en resterait fou. Il se remet, lentement, très lentement. Et il s'observe, il ne fait plus parler de lui. Des amis apitoyés sont intervenus auprès des gens qui l'avaient mis à l'index. On leur a dit et redit qu'il était malheureux et repentant. Il a pu ainsi retrouver quelques commandes...

— Mais comment les a-t-il exécutées ?

— Ah ! voilà le point : la qualité de son travail avait baissé. Les clients ne l'ont sans doute pas vu ou ils ont fait comme s'ils ne le voyaient pas. Le pire, c'est que lui, le pauvre diable, s'en apercevait très bien et s'en désespérait. C'est alors qu'il est venu chez moi et que je l'ai décidé à me suivre là-haut.

— Ce qui m'intéresse, c'est de savoir quel régime tu lui appliques.

— Je vais te le dire ; il s'agit toujours du peintre. Moi, j'ai longtemps souffert d'être trop soumis à la nature, de me laisser écraser par elle ; lui, c'est exactement le contraire ; il a horreur du réel, c'est un inventeur. Alors, je l'oblige à peindre ce qu'il voit, comme il le voit.

— Ça doit l'horripiler ?

— Pas du tout !

— Mais si, voyons ! D'autant plus que tu t'accordes à toi-même des licences...

— Des licences d'interprétation. A lui, ça ne lui suffirait pas. La preuve, c'est que, les premiers jours, à la Féguelnaz, il passait ses journées à faire des croquis, des maquettes de vitraux, des figures de femmes. En pleine montagne, il était hanté par l'idée d'un grand panneau intitulé *Vendange* ! Une machine symboliste, naturellement ! Ça représente une vendangeuse foulant des cœurs dans un cuveau ; comme de juste, elle ressemble à la petite cousine. Tout autour, des grappes d'or et des ceps noirs ; un pauvre type tout nu qui se tord d'angoisse

parmi tout ce vignoble et, au fond, en silhouette sur un ciel de sang, la Mort, à cheval...

— Alors, depuis qu'il fait du paysage, le moral est meilleur ?

— Bien meilleur. Ça le sort de lui-même, ça l'oblige à s'intéresser aux choses. Il y prend goût et il fait des progrès. Oh ! il n'a pas encore trouvé son équilibre, mais ça viendra. Tu peux y aider. Tu sauras mieux que moi lui répondre, quand il tient des discours fumeux. Car, il n'y a pas à dire, l'homme, chez lui, va moins bien que le peintre. L'autre jour, par exemple, il prétendait que, pour le remettre, pour lui rendre le désir de vivre, il faudrait une effroyable catastrophe, qui bouleverserait tout, une peste, une famine, un tremblement de terre, une guerre...

Jean haussa les épaules.

— Il est encore bien malade, dit-il d'un air découragé. Je ne vois guère comment je pourrais t'aider à le guérir. Enfin, nous serons deux pour le distraire. A quelle heure, le départ, demain ?

— Trois heures, répondit Bérard. Mon ami Ritter, qui est ici en vacances et qui doit aller à Boltigen, nous offre deux places dans sa voiture. Ah ! encore une chose : la cousine d'Édouard est fiancée à un notaire. Lauper n'en sait rien et il vaut mieux que nous soyons les premiers à lui en parler. On choisira le moment.

III

Laissant l'auto poursuivre sa route vers Bellegarde et Boltigen, Bérard et Gady, sac au dos, à l'allure paisible des gens qui connaissent la montagne, avaient pris le chemin du Gros-Mont.

Ce n'est guère qu'un sentier, semé de pierres, boueux par endroits, bordé de plantes grasses, flanqué de sapinières et d'éboulis. Il remonte le cours d'un ruisseau, que des passerelles de rondins enjambent de place en place. On marche dans un demi-jour vert, avec un petit mor-

ceau de ciel sur la tête et, tout autour de soi, les troncs grêles des sapins. On devine, plutôt qu'on ne les voit, les deux versants boisés du val dont le torrent marque le fond.

Au Plan du Mont, l'horizon s'élargit soudain. On se trouve à l'entrée d'un vaste cirque de pâturages, légèrement creusé en forme de cuvette. Dans le vert de l'herbe, des chalets éparpillent leurs taches claires et le ciel paraît recouvrir, comme d'un dôme de cristal, la crête abrupte des montagnes.

En arrivant dans ce lieu, on a le sentiment de pénétrer dans une enceinte inviolable, où il fait bon se reposer, parce que rien ne viendra troubler votre quiétude. Les deux compagnons l'éprouvèrent en même temps et le marquèrent de la même façon : ils jetèrent leurs sacs, leurs cannes ferrées et s'allongèrent sur le gazon.

— Nous avons le temps, dit Bérard, de casser la croûte, de fumer une pipe, même de faire une petite sieste. Et nous serons encore à la Féguelnaz bien avant la nuit.

Ayant bu et mangé, ils fumaient et devisaient tranquillement, à l'ombre d'une haie, un peu à l'écart du chemin, lorsqu'un bruit de pas rapides vint frapper leurs oreilles.

— Zut ! s'écria Jean. Penser qu'il y a, même ici, des gens qui se croient obligés de courir !

Le peintre se leva pour inspecter les entours.

Il aperçut, venant vers lui, un homme, un enfant plutôt, un garçon de treize à quinze ans, un *bouèbou* comme on dit en patois du pays: il y a toujours un *bouèbou* dans les chalets pour faire les corvées que les armaillis trouvent trop dures pour eux.

— Pas la peine de se déranger pour voir courir un *bouèbou*, prononça Bérard.

Le gamin, cependant, s'était rapproché. Henri le reconnut :

— Mais c'est le nôtre, celui de la Féguelnaz... Mais oui, c'est Gervais !

Au lieu de reprendre sa place auprès de Jean, qui n'avait pas bougé, il attendit que le coureur passât près d'eux sur le sentier.

— Où vas-tu comme ça, Gervais ? cria-t-il.

— Chercher les gendarmes, répondit sans s'arrêter l'enfant.

— Veux-tu bien venir ici, ordonna Bérard.

Comme à regret, le *bouèbou* s'approcha des deux hommes.

Gady s'était levé. Le peintre demanda :

— Pourquoi les gendarmes ?

Gervais ôta son calot et se signa.

— C'est à cause de M. Édouard. Paraît qu'il est mort...

— Hein ? Qu'est-ce que tu racontes ?

— Un accident, qu'on dit. Moi, j'ai rien vu. C'est des gens de la ville qui l'ont trouvé, au bas d'un couloir... Ils ont envoyé quelqu'un au chalet... Le maître-armailli, quand on lui a expliqué la chose, a dit que c'était sûrement M. Édouard. Ils sont partis avec le traîneau, pour prendre le corps. Moi, le maître m'a commandé de descendre et de ramener les gendarmes... Il faut que je me dépêche...

Jean gardait encore un espoir. Il retint l'enfant qui voulait partir.

— Tu ne l'as pas vu ? questionna-t-il. Tu n'es pas sûr ? C'est peut-être un autre... Comment l'a-t-on reconnu, ce cadavre ?

— J'ai rien vu, répéta Gervais. Mais ils ont tous dit que c'était M. Édouard. Et pis, là-haut, vous demanderez. Sûr qu'ils vont bientôt être de retour. Moi, il faut que je soye en bas avant la nuit ; j'aimerais pas tant me voir tout seul dans les Escaliers du Gros-Mont, quand il fait noir. Pour remonter, ça m'est égal : y aura le gendarme...

Ils renoncèrent à en tirer autre chose.

Plus pâle que de coutume, Henri Bérard grommelait !

— C'est ma faute ! Je n'aurais pas dû le laisser seul !

Tandis que le *bouèbou* reprenait sa course vers la vallée, ils remirent sac au dos, ramassèrent leurs bâtons et pressèrent le pas dans la direction du chalet.

Le sentier, plus loin, obliquait à gauche en remontant un vaste glacis. Essoufflés par la rapidité de leur train, les deux hommes s'arrêtèrent pour reprendre haleine.

Gady, que l'angoisse étouffait, interrogea son compagnon :

— Tu crois qu'il s'est tué ?

Les paupières du peintre s'abaissèrent lentement sur son regard immobile. Il ne répondit pas.

Vers le soir, ils arrivèrent à la Féguelnaz. L'armailli qu'ils y trouvèrent n'était pas mieux renseigné que Gervais. Il fallut attendre le retour de ceux qui étaient partis relever le corps.

On les vit, à la nuit tombante, tirant et poussant un de ces traîneaux qui servent, en toutes saisons, à transporter dans les terrains les plus scabreux des chargements de bois ou de fourrage. Le traîneau portait une forme humaine, recouverte de toile, allongée sur un lit de foin. Les pieds dépassaient.

Bérard reconnut les brodequins ferrés et les jambières de cuir jaune que Lauper portait toujours quand il allait se promener dans la montagne.

Les hommes soulevèrent le cadavre et le portèrent dans le réduit où l'on fait sécher les fromages. Henri et Jean n'osaient ni bouger, ni parler. Ils interrogeaient du regard le maître-armailli, Joseph Mossu, qui, devinant leur secrète terreur, leur conseilla d'attendre dehors la fin des funèbres apprêts. Quand tout fut terminé, il revint les appeler :

— Vous pouvez y aller, à présent. Tout est bien arrangé et propre. On a lavé la figure. Elle n'est pas abîmée...

— Ah ! murmura Gady avec une expression de soulagement. Il n'est pas trop méconnaissable ?

— Non, il ne vous fera pas peur.

— Croyez-vous qu'il ait beaucoup souffert ?

— Pour moi, déclara Mossu, il a dû glisser en arrière et se tuer raide en tombant sur la tête. Le haut du crâne était ouvert, les cheveux arrachés à plusieurs places. Mais on a mis un bandeau... Vous verrez rien de vilain.

Sur un mode plus grave, sa voix avait la même cadence paresseuse que la voix muante de Gervais.

— Savez-vous comment c'est arrivé ? demanda le peintre. A quel endroit ?

— L'endroit n'est pas tant mauvais, dit le montagnard. Un petit couloir, sous le sommet de Brenleire. Dans le temps, quand j'étais jeune, je l'ai bien souvent monté et descendu : n'y a qu'à faire attention, c'est pas difficile. Bien sûr, si on tombe en arrière, comme je crois qu'il est tombé, on est foutu...

— Mais il était bon grimpeur ! Comment a-t-il pu ?...

— Les edelweiss, pardi ! On l'a trouvé tout en bas du couloir, sur une pente pleine de cailloux, mais pas bien raide. On n'a découvert ni canne, ni piolet. La main droite était tout écorchée, mais, dans la main gauche, il tenait un bouquet de ces sacrées fleurs. Même qu'il le tient encore ! C'est pourtant malheureux ! Enfin, s'il était descendu à la messe, ce matin, au lieu de se lever à quatre heures, un dimanche, pour aller là-haut, il serait encore ici !...

Bérard demanda qu'on le laissât pénétrer seul avec Jean dans le lieu où reposait leur ami. Ils s'y rendirent ensemble.

Une lanterne d'écurie, pendue à une poutre de la charpente, éclairait mal le visage apaisé du mort. La bouche fermée, les yeux clos ne livraient pas leur secret. Le nez, intact, s'incurvait avec majesté sous le front enturbanné de linges blancs. Le teint paraissait presque aussi

foncé que le poil roussâtre de la barbe. Sur tous les traits du masque, une expression de détente s'inscrivait, que l'on n'avait jamais connue à la face vivante, toujours contractée par le rire ou la mélancolie du faune. Sur le corps, on avait jeté une vieille capote de soldat, qui recouvrait l'avant-bras droit. Replié, le bras gauche tenait dans son poing fermé les edelweiss, pareilles à de petits chiffons de flanelle sale. Entre la main et la poitrine, on avait inséré une branche de buis bénit.

Le regard de Gady s'attachait obstinément aux fleurs que Lauper avait emportées dans la mort.

Il les désigna, d'un geste du menton, à son compagnon taciturne.

— Regarde les edelweiss, murmura-t-il. C'est vrai, quand on les voit là-haut, dans la rosée, on dirait qu'elles brillent, comme de petites étoiles. Et sitôt cueillies, ce sont de laides effilochures, dont on ne voudrait pas faire son essuie-plume ! Je me demande si toutes les choses que nous aimons ne leur ressemblent pas...

— Ce n'est toujours pas de ça qu'il est mort, répondit Bérard.

Gady avait écarté l'idée du suicide. Cette réplique l'y ramena. Il reprit :

— Tu veux donc à tout prix qu'il se soit tué ! Mais, quand on a *cherché* à se détruire, on ne garde pas, en sautant dans le vide, un bouquet dans les doigts ! Et puis on ne tombe pas en arrière !

— Qui sait, fit le peintre en haussant les épaules. Et s'il a voulu donner le change ?

A cet instant, il aperçut, soigneusement rangés sur une planchette, les objets que les armaillis avaient trouvés dans les vêtements du mort : une grosse montre en argent, dont le verre était cassé, un porte-monnaie très usé, un calepin, deux crayons, quelques papiers, une blague à tabac, un couteau militaire.

— Il faut voir ça, dit-il d'un air résolu. Peut-être y a-t-il un mot pour moi.

— Il t'avait donc parlé...

— Autrefois, oui, souvent. Mais je croyais qu'il n'y pensait plus. La semaine dernière, avant que je descende, il disait tantôt que tout lui était devenu indifférent, tantôt que, s'il pouvait continuer à travailler, faire des progrès, tout irait mieux. Je l'ai même fait rire comme un gosse, l'autre dimanche, en lui racontant de vieilles blagues d'atelier.

Bérard examina posément les papiers de Lauper. Il s'arrêta sur une carte de visite, qu'il tendit à Jean. Ses doigts tremblaient un peu.

On lisait d'un côté, en lithographie :

M. et Mme Albert Page

et de l'autre, à la plume : « J'ai le plaisir de t'annoncer les fiançailles de Charlotte avec M. Romain Chatton, notaire à Estavayer. C'est un excellent parti. La chère enfant est bien heureuse et nous partageons sa joie. Nous espérons tous que tu seras de la noce cet automne. Ta tante Marie P... »

Ils se demandèrent, accablés, si le malheureux avait écrit une réponse, qui peut-être chasserait les derniers doutes. Ils ne trouvèrent rien. On ne saurait jamais.

Mossu les appela pour la soupe. Les cinq hommes du chalet, attablés dans une petite pièce contiguë à celle où ils avaient placé le mort, mangeaient déjà, presque sans parler, mais de grand appétit, et aspiraient avec des gargouillements rapides le contenu de leurs cuillers de bois. Les deux autres éprouvèrent quelque honte à constater que, malgré leur douleur, eux aussi avaient faim.

Le repas fut bref et muet. Un armailli, ayant fini de manger, tira sa pipe. Le maître le rappela aux convenances en déclarant qu'il fallait d'abord aller dire le chapelet.

Ils se levèrent tous pour se rendre auprès du défunt. A

ses pieds, tout au bout de l'espèce de lit qu'ils avaient dressé pour l'y étendre, Mossu déposa un bol de terre jaune, plein d'eau bénite, dans laquelle trempait un rameau. Son chapelet aux doigts, il récita, dans l'ordre prescrit, le *Credo*, les *Notre Père*, et les *Je vous salue*. A genoux comme lui, ou bien debout, adossés à la paroi de planches, les autres répondaient. On percevait alternativement les paroles bien séparées, un peu chantantes, que prononçait le chef de la communauté, puis le bourdonnement confus, mais modulé avec ensemble, de la prière collective. Quand les cinq dizaines furent achevées, Mossu redit trois fois : « Que les âmes des fidèles trépassés reposent en paix ! » Trois fois les assistants répétèrent en chœur : « Ainsi soit-il ! » Enfin, ceux qui étaient agenouillés se relevèrent, les jambes se dégourdirent, les souliers ferrés crissèrent sur le sol de terre battue et le mort, aspergé d'eau bénite, fut laissé à son sommeil.

Dans la grande salle du chalet, Henri et Jean, assis près du foyer, sous un enchevêtrement de solives enfumées, échangeaient à mi-voix des réflexions mornes. Peu à peu, leur abattement s'atténua. Les allées et venues des armaillis, accomplissant comme chaque soir la tâche habituelle, les empêchèrent de concentrer leur pensée sur l'ami qu'ils venaient de perdre. Autour d'eux, le labeur reprenait : à la montagne, on sait qu'il faut prier pour ceux que le bon Dieu prend, mais, après, on est quitte, et ce n'est pas une raison, parce qu'un homme est mort, pour laisser perdre le lait de quarante-cinq vaches.

Le feu rougeoyait donc sous la chaudière de cuivre attachée à sa potence de chêne ; un homme, armé d'une palette, agitait d'un mouvement régulier le liquide et en vérifiait la température ; deux autres, à la même heure que de coutume, plongèrent leurs bras nus dans la masse fluide, pour tendre au fond de la chaudière une toile qu'ils relevèrent chargée d'une boule blanche de lait coagulé. C'est ainsi que l'on commence, immuable-

ment, dans les chalets de la contrée, la fabrication du gruyère. Rien ne fut oublié, ce soir-là, de ce qui doit se faire et les travaux se poursuivirent dans l'ordre de toujours, jusqu'au moment où les hommes, pour aller dormir sur leurs couches de foin pressé, grimpèrent, l'un après l'autre, à l'échelle qui mène au fenil.

Bérard et Gady voulurent veiller leur camarade. Pour se garder de la fraîcheur nocturne, dont la paroi extérieure, faite de madriers à claire-voie, ne les défendait point, ils s'enveloppèrent de couvertures. Affalés sur un banc, ils contemplaient en silence, à la faible lueur de la lanterne, le corps inanimé de Lauper. Ils luttèrent un long moment contre le sommeil qui les envahissait. La fatigue finit par les dompter. Jean céda le premier et Bérard ne tarda pas à s'assoupir aussi.

A l'aube, un froid glacial les réveilla. Ils se levèrent ankylosés, les membres rompus. Déjà des pas retentissaient dans le fenil, au-dessus de leurs têtes ; d'autres pas se faisaient entendre, à travers la cloison, du côté de la cheminée. Ils s'approchèrent de l'âtre. Une flamme y brillait : avidement, ils s'y chauffèrent. Un armailli leur versa quelques gouttes de café dans des tasses de lait brûlant. Ce breuvage les réconforta.

Ils sortirent du chalet. Invisible encore derrière le bastion de rochers qui protège à l'Orient le cirque du Gros-Mont, le soleil commençait à éclairer le ciel. Le silence, l'air pur, la clarté céleste épanouie de proche en proche à travers tout l'espace faisaient songer aux premiers jours du monde, à ce temps fabuleux où l'univers à peine né ne connaissait ni la souffrance, ni la mort, mais seulement l'ineffable douceur de s'ouvrir à la vie et de vivre.

Les deux amis en arrivaient à douter de ce qu'ils avaient vu : cette chair meurtrie, cette bouche fermée, ces mains inertes, c'était un rêve ! Joyeux comme autrefois, quand il leur parlait de Marie et de ses jambes de Diane, ou sombre comme aux heures où il se débattait contre le sort

hostile, mais vivant, debout, ferme sur ses jambes, Lauper allait venir leur frapper sur l'épaule ! Mais non, il ne viendrait pas, il s'était allongé pour toujours sur son lit de planches et la terre bientôt l'absorberait !

A huit heures, Gervais revint avec le gendarme ; cet homme avisé n'avait pas voulu monter de nuit à la Féguelnaz. Quand il sut que le corps avait été ramené au chalet, il demanda pourquoi on imposait une course inutile à un agent déjà surchargé de besogne : s'il ne pouvait pas indiquer dans quelle position se trouvait le cadavre, son rapport serait sans intérêt. Mossu s'excusa du dérangement, gronda le *bouèbou* qui n'avait pas bien dit les choses et se lança dans une longue explication : les premiers témoins de l'accident, des touristes venant de Fribourg, avaient retenu tout ce qui pouvait être utile à la justice et promis, d'avertir les autorités ainsi que la famille ; l'un d'eux, — un homme instruit, bien sûr, — avait tout écrit sur son carnet; Mossu lui-même, ayant vu ce pauvre M. Édouard à l'endroit même où il était tombé, offrait son témoignage.

— J'ai cru bien faire, conclut-il, en vous envoyant le garçon. J'ai bien confiance dans ces messieurs, mais on ne sait jamais. Quant à laisser dehors toute la nuit un chrétien trépassé, c'est pas à faire ! Mais si vous voulez voir la place...

Le gendarme n'y tenait pas. Rasséréné par les cigares et les fonds de gourdes que lui présentèrent les amis du défunt, il convint que Mossu avait bien agi et mena son enquête avec une placide aménité. Bérard et Gady affirmèrent que la mort était accidentelle. Leur déposition terminée, ils se mirent en route vers la vallée, précédant le traîneau sur lequel on avait replacé la dépouille.

L'enterrement eut lieu à Fribourg, le mercredi.

Un corbillard attelé d'un seul cheval transporta d'abord le cercueil de la rue de Romont, où habitait le frère aîné du défunt, à l'église du collège. Pendant la messe

basse, une averse d'orage s'abattit sur la ville. Par la porte restée ouverte, on voyait, en se retournant, l'eau rejaillir avec force sur le sol de la petite place.

Il y eut beaucoup de monde à l'offertoire, car M. Jules Lauper, qui conduisait le deuil, est un commerçant estimé.

Quelques assistants chuchotaient que, « dans sa situation de fortune », il aurait pu se montrer plus large ; il avait les moyens de payer une messe chantée et deux chevaux au char funèbre.

Bérard entendit un gros homme répondre :

— Après tout, l'autre était un pas grand chose. Vous ne voudriez pourtant pas qu'on l'enterre comme un conseiller d'État !

— Sans doute, sans doute, avouait un marchand de vin — qui, ayant déjà conduit trois épouses à leur dernière demeure, ne manquait pas d'autorité en la matière, — mais il y a les convenances. La famille, c'est tout de même de la famille !

L'accident s'étant produit à une saison où la copie n'abonde pas, les journaux de la ville l'avaient longuement raconté. Ils offraient leurs condoléances au frère de la victime et déploraient la mort de ce jeune peintre, prématurément enlevé à la cause de l'art. Ils retraçaient la carrière du disparu, rappelaient ses succès à diverses expositions, citaient les églises de campagne qu'il avait décorées de fresques ou enrichies de vitraux, louaient sans réserves, avec tous les adjectifs d'usage, le talent de l'artiste et le noble caractère de l'homme.

Tout cela laissait le public indifférent. Quelques-uns, qui n'avaient aucun désir de mourir jeunes, et qui redoutaient les dangers de la montagne, éprouvèrent, par égoïsme, une vague compassion. Mais chacun savait bien que les articles nécrologiques, surtout quand le défunt est du pays, sont nécessairement élogieux, personne n'en croyait un mot. On ne venait, en somme, que pour serrer la main de M. Jules à la sortie de l'office. On n'ignorait

pas qu'Édouard lui avait donné bien du fil à retordre. Beaucoup pensaient : « C'est un bon débarras », mais se contentaient de dire à leur voisin : « Franchement, c'est peut-être une délivrance pour ce pauvre garçon ! »

Après l'absoute, quatre hommes, ployant sous le poids de la bière, suivirent à pas pesants, du chœur jusqu'à la porte ouverte sur la place, l'allée qui marque l'axe longitudinal de l'église. Ils chargèrent leur fardeau sur le corbillard qui attendait. Un enfant de chœur, portant la croix, prit la tête du cortège ; deux autres, derrière lui, encadraient le vicaire ; un homme vêtu de noir,— le seul qui eût un chapeau de haute forme,— se tenait à la tête du cheval. Derrière le cercueil, recouvert d'un drap noir à croix blanche, venaient les parents et amis, les messieurs seulement, car les dames,— ainsi le veut la coutume locale,— ne sont pas du convoi. De la foule qui avait rempli l'église, il ne restait devant Bérard et Gady qu'une douzaine d'hommes, dont quatre représentaient la famille ; les autres étaient des camarades ou des confrères du mort.

L'eau du ciel ne tombait plus. Des nuages roulaient en lourdes masses, globes sombres striés de rayures livides. Ceux qui eurent le courage d'aller jusqu'au cimetière de Saint-Léonard pataugèrent, sur la route détrempée, dans une boue jaune et gluante.

Au retour, Henri et Jean furent rejoints par un peintre qui, mêlé parfois à leur petit groupe, connaissait leur amitié pour Lauper. Il leur jeta en passant :

— Pauvre type ! Qui aurait pensé qu'il s'en irait si tôt? Un si beau talent ! C'est dommage, il n'a pas même eu un bel enterrement : que voulez-vous? il n'était d'aucune société !

Ils répondirent en hochant la tête. L'autre, pressé de regagner la ville, les dépassa, souleva son feutre et prit congé :

— A l'avantage, messieurs !

Un instant, ils le virent enjamber les ornières et les flaques. Le battement de ses gros souliers qui écrasaient la boue cessa bientôt de retentir. Les deux amis continuèrent leur marche lente, sans parler. Comme ils pénétraient, par la porte de Morat, dans l'enceinte de la cité, la pluie recommença. Elle tombait doucement cette fois, fine et pénétrante, si régulière qu'elle semblait devoir durer toujours.

De ceux qui avaient accompagné le mort, il ne restait personne en vue. La rue était déserte.

— Nous sommes sans doute les seuls à le regretter, prononça Gady.

— Non, rectifia Bérard. La petite Charlotte, à la messe, n'a pas cessé de pleurer.

— Lui aurait-il écrit ?

— Je ne pense pas, mais elle a peut-être deviné quelque chose.

Vers midi, sur la place des Ormeaux, à travers la glace d'un café, ils aperçurent Vaillant. Son embonpoint, sa barbe blonde largement répandue sur le gilet, la chope de bière posée sur sa table, que recouvrait une nappe à damier rouge et blanc, le faisait ressembler à un professeur d'Outre-Rhin. Il lisait un journal, à la page des annonces.

Le hasard lui fit lever la tête à leur passage. Les ayant reconnus, il empoigna son verre plein, le porta courtoisement à la hauteur de son visage et leur adressa un signe d'invitation.

Jean lui indiqua d'un geste qu'ils avaient affaire plus loin.

D'un mouvement du menton et des lèvres, Claude marqua son regret. Puis, paisible, il s'ingurgita la rasade.

IV

Les gens disaient : « La semaine prochaine, les nouvelles seront intéressantes. » Ils faisaient des pronostics sur le

grand procès qui allait s'ouvrir à Paris. La petite ville se passionnait. Les uns espéraient une condamnation sévère, les autres annonçaient l'acquittement de l'accusée.

Tout à coup, on apprit qu'il se passait dans les Balkans des choses sérieuses. Gady en fut averti le dernier, car, fidèle à son serment, il n'ouvrait pas une gazette. Il n'avait pas le cœur à la politique, trouvait à la vie un goût de pourriture, répondait avec paresse aux lettres de Fernande et s'enfermait parfois de longues heures pour rêver devant deux toiles de Lauper, achetées à M. Jules quelques jours après l'enterrement.

Mlle Charlotte Page rompit ses fiançailles avec le notaire d'Estavayer. Personne ne savait exactement pourquoi. L'incident passa inaperçu. Seul, Jean y prêta plus d'attention qu'à l'ultimatum autrichien.

Se souvenant qu'il était journaliste, quelques personnes, le lendemain, vinrent lui demander s'il croyait à la guerre. Il haussa les épaules : la guerre, personne n'en voulait ! Avait-elle éclaté en 1905, en 1908, en 1911 ? Non. N'est-ce pas ? Ces crises revenaient tous les trois ans et se terminaient par un accord à deux ou par une conférence. Du bluff, tout cela ! Une manœuvre combinée par des gens qui connaissaient déjà les termes du marché final !

— Savez-vous, disait-il, comment opèrent les diplomates ? Non ? Vous ne le savez pas ? Hé bien, c'est très simple : ils prennent l'*Almanach de Gotha*, ils additionnent les effectifs militaires et navals qu'ils y trouvent. Le premier exhibe son total et proclame : « Vous voyez bien : nous avons tant de corps d'armée, tant de bateaux de plus que vous. Nous sommes les plus forts. Faites ce que nous demandons. » Un autre réplique : « Ah ! pardon, vous oubliez mon petit arrangement avec un tel. Si vous m'embêtez, je n'ai qu'à lui faire signe et, à nous deux, nous sommes beaucoup plus gros que vous. Vérifiez mon addition ! » Alors, le premier appelle ses amis, et ainsi de

suite. A la fin, ils s'aperçoivent qu'ils ne peuvent pas se battre : ça coûterait beaucoup trop cher, sans profit pour personne... Et ils finissent toujours par s'arranger !... Les armées et les marines, ça n'est pas fait pour la guerre, sauf, peut-être, aux colonies. En Europe, ça ne sert qu'à nourrir le commerce et à donner au *Gotha* des pages de chiffres !

Il se montrait si affirmatif que les apeurés, en le quittant, sentaient décroître leur angoisse.

Les jours suivants, il dut lui-même reconnaître que les événements prenaient mauvaise tournure : les relations diplomatiques étaient rompues entre Vienne et Belgrade ; l'empereur d'Allemagne interrompait sa croisière norvégienne pour regagner Berlin ; le président Poincaré, revenant de Russie, brûlait les étapes de son voyage officiel et se hâtait de rentrer en France.

Gady cherchait à se persuader que tout cela, c'étaient encore des gestes de théâtre, destinés à impressionner l'adversaire ; jeu dangereux, certes, mais qui pouvait demeurer platonique. La guerre lui paraissait une chose tellement insensée qu'il se refusait à la croire possible. Il se répétait : « Les peuples n'en veulent pas et les gouvernements ne peuvent pas la déchaîner sans eux. Les hommes qui mènent l'Europe sont des civilisés, que diable ! Aucun d'eux n'oserait, de sang-froid, tuer la civilisation ! »

Le langage de la presse germanique se faisait, il est vrai, menaçant.

Mais, à Paris, on espérait le maintien de la paix. Le *Matin*, sous un grand portrait de François-Joseph, écrivait : « Le maître de l'heure. » Il mettait son espoir dans la sagesse désabusée de ce vieillard, si durement frappé par le destin et qui ne refuserait pas d'entendre les supplications d'une humanité anxieuse.

Il était visible que l'Italie ne suivrait pas ses alliés ; elle s'associait aux efforts de l'Angleterre et de la France

pour apaiser le conflit austro-serbe,pour empêcher l'Allemagne et la Russie de commettre l'irréparable. L'attitude de Rome et de Londres devait à coup sûr modérer les ardeurs belliqueuses de Vienne et de Berlin. Ceux que la certitude d'être vainqueurs aurait pu conduire à incendier l'Europe reculeraient, sinon devant le crime, du moins devant l'énormité du risque: ils iraient jusqu'au bord du gouffre, mais ils n'y tomberaient pas.

Dans ses alternatives de crainte et d'espoir, Gady enviait la fortune de Bérard, retourné au Gros-Mont, qui ne recevait ni lettres ni journaux et qui, sans doute, ignorait encore tout sujet d'alarme.

Le 28, en ouvrant le *Courrier du Léman*, il apprit que les troupes austro-hongroises étaient en marche sur Belgrade. Il lut cette nouvelle sous les marronniers de Bellevue. La matinée était radieuse. La feuille dépliée, à côté de lui, sur le banc peint en vert, tremblait un peu au souffle de la brise. Tout alentour, le silence régnait : pas d'autre son que des pépiements d'oiseaux dans les arbres. Mais Jean croyait entendre, sur toutes les frontières, l'immense ébranlement des armées...

Marthe, que son mari avait appelée au téléphone, arriva bouleversée : bien que le lieutenant se fût proclamé très calme, elle avait deviné, à certaines réticences, à un léger frémissement de sa voix, que, dans l'armée, on s'attendait au pire. Elle le voyait déjà mort, le front troué d'une balle. Tandis qu'elle se lamentait, le domestique vint annoncer que M. Rochet, directeur du *Courrier*, demandait M. Jean à l'appareil.

Il y courut :

— Cher monsieur, dit-il, vous m'avez devancé ! Vous désirez, n'est-ce pas ? que je parte immédiatement : j'allais vous l'offrir...

— Je suis désolé, croyez-le bien, d'interrompre vos vacances... Allo ! vous m'entendez ?... Mais la situation s'aggrave... J'espère encore que la catastrophe pourra

être conjurée... Si elle devait éclater, si, par malheur, notre pays se trouvait entraîné dans la lutte, il va sans dire que, pour vous, le devoir pourrait être ailleurs et je ne ferai rien pour vous détourner... Allo !...

— Je comprends parfaitement et je suis prêt...

— Vous n'êtes pas soldat, n'est-il pas vrai ? Je puis donc, sans encourir le moindre blâme, vous demander si vous me rendriez le grand service...

— Entendu, je partirai ce soir...

— Vous comprenez, tant que durera la crise, vos articles présenteront pour nos lecteurs un exceptionnel intérêt. Si, comme je persiste à le croire, les choses se remettent, vous reprendrez votre villégiature... Si c'est la guerre, nous aviserons, vous et moi...

M. Rochet adressa encore à son collaborateur de nombreuses recommandations que le jeune homme n'écouta pas sans quelque impatience. Dès qu'il eut raccroché le récepteur, Jean alla prévenir son père et toute la famille.

L'idée de ce brusque départ augmenta le malaise qui pesait sur Bellevue. Marthe voulait télégraphier à son beau-frère pour savoir ce qu'il pensait, pour l'engager, si le péril croissait, à envoyer en Suisse sa femme et ses enfants. Louis déclarait : « C'est absurde ! nous serons avant eux dans la danse », et, regrettant de n'être pas encore en âge de servir, exprimait son patriotisme en termes énergiques. Charles pensait avec humeur que, bientôt peut-être, il faudrait endosser l'uniforme, oublié depuis longtemps au fond d'une malle ; il s'alarmait surtout de voir dégringoler toutes les valeurs de bourse.

Seul, le capitaine gardait son sang-froid. Il approuva Jean d'aller où l'appelait sa profession et lui demanda seulement de revenir si le pays avait besoin de lui.

— Il se peut, exposait-il, que nous soyons attaqués. Alors, on prendra tout le monde et il ne faudrait pas que tu manques à l'appel : tu es solide, aujourd'hui ! Emporte tes papiers, ton livret... Si ça se gâte, on te dira, je pense,

au consulat, ce que tu dois faire... Quant à moi, ah ! si j'étais plus jeune... Enfin, va, mon garçon, à la garde de Dieu...

Ses valises bouclées, Jean attendit l'heure du train avec impatience. Il lui tardait d'être à Paris. Il espérait y acquérir une vue plus nette des choses, y sortir de l'incertitude. Depuis presque une semaine, il était sans nouvelles de Fernande. Que faisait-elle, que pensait-elle ? Qu'allait-elle devenir si le cyclone s'abattait sur le monde ? Enserré dans l'universelle appréhension, il souffrait aussi de ce tourment secret, que demain pouvait apaiser en lui rendant celle qu'il aimait.

Les adieux, sur le quai de la gare, furent graves, presque froids, chacun s'évertuant à dominer ses nerfs. Bien que le train suivît l'horaire normal, Gady trouva le voyage interminable : toute une nuit sans journaux, sans informations sûres, au milieu de gens qui vociféraient, s'échauffaient, s'affolaient ; toute une nuit de silencieuse insomnie, tandis que se multipliaient les allées et venues dans les couloirs, les colloques mystérieux, les propos lâches ou fanfarons, les éclats de voix, les disputes, les affirmations et les démentis.

Enfin, on arriva. La ville gardait son aspect de toujours ; Paris laborieux s'éveillait. Ce fut, pour le voyageur, comme un soulagement. Mais la lecture de dix gazettes le replongea dans son incohérence de la veille : tout demeurait en suspens. La C. G. T. avait manifesté contre la guerre ; on signalait quelques bagarres, des arrestations. Le président de la République devait débarquer dans la journée à la gare du Nord. Les chancelleries ne désespéraient pas ; il fallait rester calme et attendre.

Après avoir passé chez lui, Jean alla chez Fernande. Elle était rentrée la veille de Bourgogne, expliqua la concierge, et sortie de bonne heure. Il ne put la joindre que dans la soirée, à la sortie de son bureau, où elle avait dû revenir pour un travail urgent.

Il avait parcouru la ville, en quête de nouvelles. Il s'était mêlé à la foule qui acclamait le chef de l'État, passant, rue Lafayette, dans un landau escorté de cuirassiers. Il avait marché, rencontré des gens, discuté, télégraphié à son journal. Dès qu'il fut devant Fernande, il oublia tout. Sa fatigue tomba, son énervement fondit. Elle lui parla d'abord doucement, tendrement. A l'entendre, à voir ses gestes mesurés, il se demanda si elle sentait le poids formidable, écrasant, indicible que cette minute tenait suspendu sur la terre. Elle semblait accueillir le retour de son amant comme s'il s'effectuait à la date prévue, pour marquer la reprise d'une existence pareille. Elle se montra joyeuse, comme si rien, en dehors d'eux, n'était changé, comme si rien entre eux ne pouvait survenir.

Cela dura une minute à peine : le temps de s'embrasser, en pleine rue, fougueusement ; le temps, pour chacun, de s'assurer que le cœur de l'autre était toujours fidèle.

Un mot suffit à la transfigurer.

Il dit :

— Nous rentrons ?

Elle répondit, en appuyant sur les dernières syllabes :

— Je rentre chez moi.

Il la regarda, interdit : des mèches brunes, que la sueur collait au front, s'échappaient de son léger chapeau d'organdi blanc ; les traits s'étaient durcis, les prunelles flambaient sous des sourcils froncés, les muscles du cou se tendaient ; la courbe des lèvres n'était plus celle du baiser, mais celle du cri qui va déchirer l'air. Jean eut soudain le sentiment qu'une autre femme se dressait devant lui, surgie des brumes de la légende et de l'histoire : la Marseillaise de Rude ou Théroigne de Méricourt...

Le cri qu'il attendait ne jaillit pas. Le visage de Fernande s'adoucit de nouveau. Elle reprit, avec un accent de reproche, que mitigeait l'amoureuse tristesse du regard :

— Peut-on penser au plaisir quand il va y avoir la

guerre ? Ce n'est pas pour ça, tout de même, que tu es revenu ?

Il comprit, baissa la tête et ne dit rien. Puisqu'ils habitaient porte à porte, il allait la reconduire. Un fiacre en maraude passait. Il le héla.

Très fatigués l'un et l'autre, ils s'abandonnèrent, la tête renversée en arrière, au roulement doux de la victoria. Comme ils dépassaient un tramway arrêté, une femme en cheveux, debout sur la plateforme, jeta au receveur :

— En voilà deux qui ne s'en font pas !

Fernande, aussitôt, se redressa et, jusqu'au terme de la course, se tint rigidement droite.

Gady essayait de la rassurer : tout n'était pas perdu ; la journée du lendemain amènerait peut-être une détente. Elle le laissait dire et répondait de temps en temps :

— Tu t'y connais mieux que moi, mais, que veux-tu ? Je crois qu'il y aura la guerre.

Ou bien :

— Tu sais, là-bas, au pays, les gens sont simples, mais ils ont du bon sens. Dès qu'ils ont su qu'on commençait à se tuer à l'autre bout de l'Europe, tout le monde s'est dit : « Cette fois, ça y est ! Ils ne vont pas se laisser endormir par des boniments. Ils veulent se payer sur nous de toute la peine qu'ils ont prise à aiguiser leur sabre. Ils ne se contenteraient pas de notre chemise, c'est notre peau qu'ils veulent ! Seulement, ça ne se passera pas comme en soixante-dix ! » Mon frère, qui est de la classe 9, est allé chercher son livret, a vu qu'il partait le 3e jour, d'Auxonne ; et puis, il s'est acheté une paire de bonnes chaussures et il est retourné à la vigne. Moi, je suis partie, parce que leur calme à tous m'énervait. Ils lisaient le journal comme d'habitude, lentement, sans impatience. Je leur disais : « Mais ce sont de vieilles nouvelles ! C'est affreux de penser qu'on n'en aura pas d'autres jusqu'à demain ! »

— « Oh ! qu'ils faisaient, on saura toujours assez tôt ! » Je vois maintenant qu'ils étaient dans le vrai !

La voiture s'arrêta rue Caulaincourt, devant le 57. Les deux amants échangèrent en se séparant un baiser presque fraternel.

Le lendemain, à la lecture des premiers télégrammes, Jean, qui n'avait presque pas dormi, eut l'impression que, dans le monde entier, l'énervement s'accentuait. Il reprit sa course à travers Paris. D'une heure à l'autre l'opinion de chacun se transformait. On ne savait plus où on allait. Les meilleurs, par moments, s'abandonnaient à un vertige. Beaucoup d'étrangers partaient. Certains avouaient qu'ils ne se souciaient guère de soutenir un siège ; d'autres prétendaient tenir de bonne source que les Allemands venaient de découvrir un gaz capable de rendre invisibles leurs plus énormes dirigeables et que, par ce moyen, ils pourraient détruire, dès le premier jour de la guerre, la capitale française. Les patriotes leur opposaient avec mépris les inventions de M. Turpin. Cependant, M. de Schoen conférait encore avec le président du Conseil. Dans la soirée, Gady adressa au *Courrier* une dépêche rassurante : il avait rencontré, à la terrasse d'un café, des amis, des intellectuels comme lui, qui déclaraient la guerre impossible et en donnaient la preuve.

Dans la matinée du 31 juillet, il crut apercevoir un mieux sensible : l'Autriche hésitait. Il espéra que la force, au dernier moment, reculerait devant l'unanimité qui semblait se faire, sur toute la face du globe, autour du droit. Mais, vers la fin de l'après-midi on ne pouvait plus garder d'illusion : l'« état de menace de guerre » était décrété en Allemagne.

Jean vit d'abord sa propre ruine. Le règne de l'esprit, qu'il s'était efforcé de préparer, s'effondrait dans le sang. Tout ce qu'il aimait risquait de périr. Son pays serait peut-être saccagé. Déjà la civilisation chancelait ; demain, elle s'écroulerait. L'avenir de sa race, le génie de sa

langue étaient menacés de mort. Quoi qu'il dût advenir, il n'y aurait plus de place nulle part, d'ici longtemps, pour les gens de son espèce.

Accablé, anéanti, comme si on l'avait roué de coups, il trouva pourtant la force de se traîner, pour y passer la nuit, dans une salle de rédaction où il avait de bons camarades.

On attendait, d'une minute à l'autre, l'ordre de mobilisation. Certains se précipitaient chaque fois que le chasseur apportait un nouveau papier. D'autres, pour qui le débat était clos, tapaient à la machine leur dernier article. De longs silences pesaient. On entendait alors monter du boulevard la rumeur de la foule, des sons de trompe, le ronflement des moteurs, un cri, un refrain patriotique. De temps en temps, quelqu'un demandait : « Quel jour pars-tu ? » On fumait, on plaisantait. Le chroniqueur judiciaire, qui avait soif, fit monter des demis pour tout le monde.

Peu après, un homme sans chapeau, les cheveux en désordre, la cravate déchirée, entra comme un fou en criant : « Ils ont assassiné Jaurès, c'est la révolution ! Nous sommes flambés ! » Il y eut un moment d'émotion intense. On se pressait autour du messager. Les questions se croisaient, des jurons éclatèrent.

Mais une voix tranquille s'éleva :

— La révolution ? Pensez-vous ? Ma parole, vous n'avez donc jamais regardé un ouvrier parisien ?

A une heure du matin, on reçut une dépêche de Rome annonçant que l'Allemagne adressait un ultimatum à la Russie et un autre à la France. De Nancy, on signalait que les Allemands avaient enlevé des locomotives et coupé la voie ferrée en divers endroits de la frontière.

Un des assistants réclama le silence pour communiquer aux autres ces nouvelles. Il avait à peine achevé sa lecture que, dans l'auditoire, l'appel belliqueux retentit :

— Aux armes, citoyens !

En chœur, on enleva le refrain, puis la première strophe de l'hymne. L'homme — on lui disait « patron », — qui tenait encore en main les deux papiers, arrêta d'un geste le chant prêt à rebondir. Brièvement, il expliqua son ordre :

— Je vous remercie, mais, croyez-moi, gardons le reste pour une occasion meilleure : il n'en manquera pas. Nous sommes tous fixés, n'est-il pas vrai ? Je prie donc ceux qui n'ont plus rien à faire ici d'aller se coucher et les autres de terminer proprement leur travail. Il faut que nous paraissions à l'heure.

Avec quelques autres, Gady s'en fut.

Le lendemain, le bruit courut que la paix allait être sauvée. Mais, presque en même temps, on affichait sur tous les murs l'ordre de mobilisation.

Jean s'empressa d'aller, rue de Marignan, à la légation de son pays. Une longue queue, surveillée par des gardiens de la paix et des gardes municipaux, s'étendait de la porte cochère jusqu'aux Champs-Élysées. A force d'exhiber son coupe-file et d'invoquer le nom de son cousin, le correspondant du *Courrier* réussit à pénétrer dans l'immeuble.

Il atteignit sans trop de peine l'attaché qui s'affairait, sans monocle, en bras de chemise, le col fondu.

— Tu viens me donner un coup de main ? lui demanda son parent.

— Je voudrais d'abord savoir ce que je dois faire, s'il faut partir...

— Tu es réformé ?

— Oui, mais...

— Montre-moi ton livret.

— Voilà !

Le diplomate tourna la première page et prononça :

— Exemption absolue B. Tu n'es pas appelé et tu ne le seras probablement jamais. Tu en as de la veine ! Une

guerre comme celle-là, pour un journaliste neutre, voilà qui est intéressant...

— Oui, mais qu'allons-nous faire ? Où en sommes-nous ?

— Je n'en sais rien. Pour l'instant, on mobilise et on est neutre, voilà.

— Ne pourrais-tu pas me dire...

— Pas le temps, mon vieux. Tu vois dans quel état nous sommes, mes collègues et moi. Plus tard, tant que tu voudras.

Jean ne pouvait que se retirer. De nouveau, il erra dans les rues. A côté d'une affiche de mobilisation, il lut un appel aux amis de la France. Parmi les signatures, d'aspect slave ou hébraïque, figurant au bas de ce manifeste, il aperçut celle de son compatriote, le poète Blaise Cendrars, qu'il envia d'avoir su prendre une décision.

Il s'interrogeait : « Que faire ? » et ne découvrait pas la réponse. Il détestait la guerre et il avait peur de la mort. Comme l'autre jour Lauper, des milliers d'hommes seraient fauchés en pleine force. Devait-il en être un ? Pourquoi ? Que deviendrait son œuvre ? Cependant, l'idée grandissait en lui que la guerre seule peut répondre à la guerre. Mais ne fallait-il pas attendre au moins qu'elle fût déclarée ?

Tandis qu'il rentrait chez lui en méditant, toute la vie de Paris s'arrêtait par degrés. Les autobus et les tramways disparaissaient. Les boutiques abaissaient leurs rideaux de fer. Une femme, parfois, sanglotait. La foule était tranquille. Quelques braillards, place Clichy, firent hausser les épaules à ceux qui les entendaient.

Rue Caulaincourt, Gady eut la surprise de trouver Fernande. Elle l'attendait depuis une heure dans l'atelier. Elle lui dit que sa maison fermait. Le patron, officier de réserve, partait ce soir ; tous les employés mâles étaient mobilisés.

Il avait, en l'écoutant, les yeux brouillés de larmes.

— Mon pauvre petit, murmura-t-il, mon pauvre petit...

Elle protesta : de quoi la plaignait-il ? Elle n'avait que faire de sa pitié ! Une de ses amies, qui travaillait au ministère de la guerre, lui avait promis de l'y faire entrer prochainement. On l'enverrait peut-être aux armées.

— Ah ! soupirait-elle, comme je voudrais être un homme ! Enfin, je ferai n'importe quoi, mais je veux servir à quelque chose... Ne t'inquiète pas de moi, je me débrouillerai...

Exaltée, frémissante, mais très calme, elle ajouta :

— Et toi ?

— Moi, dit-il en hésitant, je ne sais pas encore...

— Comment ? On n'a donc pas besoin de toi dans ton pays ?

Il lui raconta sa course rue de Marignan. En suivant son récit, elle fixait sur lui un regard dur, mais, quand il eut achevé, elle l'embrassa et, presque souriante, conclut :

— Au fond, je te plains ! comme ça doit être pénible de ne pas savoir !

Le dimanche, tandis que sonnait le tocsin à tous les clochers de France, Jean apprit par les journaux que l'attaque ennemie avait commencé, à travers le territoire neutre du Luxembourg. Le lundi 3, la presse du matin annonçait l'envahissement de la Belgique. Et la guerre n'était pas déclarée ! Elle le fut, ce même jour, vers la fin de l'après-midi.

Cependant qu'une colère, d'heure en heure plus concentrée, s'emparait de sa volonté, Gady, comme tout le monde autour de lui, se demandait, anxieusement irrité :

— Que font donc les Anglais ?

Le 4 au matin, l'intervention britannique paraissait imminente ; elle n'était pas encore certaine.

Dans une salle de rédaction où le hasard l'avait conduit, Jean s'entendit appeler par un confrère à cheveux blancs :

— Eh ! jeune homme ! Voici une dépêche de Montbé-

liard qui vous intéressera. On annonce qu'*ils* marchent sur Bâle et le Jura bernois !

A la légation de Suisse, où il courut aussitôt, on tenait l'information pour inexacte.

De la rue de Marignan, Gady retourna au Palais-Royal pour déjeuner avec Fernande, qui devait, le lendemain, entrer au ministère. En causant à mi-voix, dans une salle presque déserte, tous deux sentaient confusément la fragilité de leur amour et de leur peine dans l'universelle détresse. Mais ils ne pouvaient s'empêcher de s'attendrir sur eux-mêmes à l'idée que, tôt ou tard, la tourmente allait les séparer. La jeune femme caressait avec obstination l'espoir d'être envoyée bientôt plus près des régions où déjà on se battait. Quant à Jean, il ne supportait ni la perspective de rester seul à Paris, ni celle de retenir Fernande si l'un des nombreux projets dont elle lui avait parlé devenait praticable.

A la sortie du restaurant, ils entreprirent le long des quais, sous les arbres déjà roussis par le soleil, une lente promenade. Ils franchirent la Seine au pont Royal et descendirent le quai d'Orsay. On n'y rencontrait guère que des vieux, des femmes et des enfants. Une paix provinciale enveloppait les demeures fermées, les passants silencieux, le fleuve que n'animait plus le glissement des bateaux-mouches. De loin en loin, des drapeaux pendaient aux fenêtres, oubliés là, semblait-il, depuis le 14 juillet. Toute la vie suivait un rythme mystérieusement ralenti.

Malgré l'éclat du ciel, les deux amants respiraient dans ces lieux un air chargé de mélancolie. Fernande ne songeait plus aux atermoiements, à l'inaction de Jean. Lui ne pensait qu'à presser le bras nu appuyé sur le sien.

Comme ils passaient devant la gare des Invalides, un attroupement attira leurs regards. D'instinct, ils se portèrent en avant.

Un cortège, arrivant du pont Alexandre, débouchait sur l'esplanade. La foule se rangea pour le laisser passer.

Un vieillard en jaquette dit en se découvrant : « Saluez, ce sont des étrangers qui viennent se battre pour la France ». La plupart des assistants obéirent. Un officier porta la main au képi. Les femmes agitaient des mouchoirs.

On vit d'abord défiler quelques hommes qui sonnaient du clairon ; puis un groupe de Russes : de grands diables blonds, aux gestes doux, aux faces souriantes, presque des géants ; quelques-uns, moins robustes, l'air pauvre, les traits tirés. Deux drapeaux les rassemblaient : l'un, blanc, bleu, rouge à trois bandes horizontales ; l'autre portant la croix de Saint-André, en bleu, sur fond blanc. Derrière venaient des Anglais, gais, désinvoltes, bien vêtus ; des Grecs, avec leur pavillon à bandes bleues et blanches. Peu de gens reconnurent les couleurs roumaines...

Gady, au premier rang, regardait avec avidité. Il s'efforçait de ne pas voir les signes, les carrés d'étamine qui ralliaient ces gens, mais de découvrir sur eux-mêmes l'empreinte de leur race et l'image de leur patrie. Il espérait trouver dans cette foule en marche des figures fraternelles. Ses yeux cherchaient un groupe, qui n'avait point encore passé ; son cœur le désirait plus nombreux, plus résolu que tous les autres.

Une envie farouche le prenait de pouvoir crier à ses voisins : « Ceux-là, voyez-vous ! tous ceux-là, ce sont mes frères ! Ils pensent comme vous, ils pensent comme ceux qui vont devant, mais la terre où ils sont nés, c'est la mienne ! »

Enfin, après une troupe d'Italiens, petits et basanés, ceux qu'il attendait arrivèrent. Des hommes pareils aux autres, appartenant aux conditions les plus diverses : employés de banque et de commerce, en vestons étriqués ; portiers d'hôtel, coiffés encore de leurs casquettes galonnées ; gens de maisons, garçons de café, cochers et chauffeurs. Mais à leur démarche pesante, à leur carrure,

à leurs mines sérieuses, à leurs bras balancés, à leurs durs visages sculptés et polychromes, Jean avait reconnu des gars de l'Oberland, du Gros-de-Vaud, des Franches-Montagnes, du Valais, des Grisons... Il ne fut aucunement surpris de voir flotter au-dessus de leurs têtes, à côté des trois couleurs de France, un grand drapeau rouge à croix blanche.

Nulle clameur ne sortit de sa bouche. Mais, avec une prodigieuse rapidité, des visions l'assaillirent : d'abord une ville ancienne, hérissée de clochers et de tours, alanguie entre les bras de sa rivière ; puis une maison blanche, à fronton Louis XVI, au bout d'une allée de marronniers ; l'atelier de la rue Caulaincourt, ses livres, ses tableaux ; enfin Paris, Notre-Dame, le Louvre, l'Arc de Triomphe, les jardins de Versailles. Tout cela valait bien d'être défendu ! Et celle qui, en cet instant même, se pressait contre lui, ne devait-il pas la protéger ?

Des souvenirs, des mots entendus lui revenaient pêle-mêle à l'esprit : une soirée chez Claude, le dimanche de Tivoli, des figures oubliées, le dernier thé de Mme Martial Delisle, le ministre de l'Instruction publique. « Comme c'est drôle, se dit-il, de penser à ça, surtout à l'autre, avec son ruban rouge ! » La voix de son père résonna soudain dans sa mémoire : « Ce n'est pas de cette façon que les anciens gagnaient la croix de Saint-Louis ! » Au fait, il avait raison, le capitaine ! Gady songea encore : « Et si j'étais tué ? » Comme un éclair vint la réponse : « *Au commencement était le Verbe...* » Seul importait son règne et, pour qu'il dure, beaucoup d'hommes devaient mourir.

Derrière les deux étendards, plusieurs rangs poussiéreux avaient déjà passé. Jean étreignit Fernande à l'étouffer, écrasa sous les siennes les lèvres de la jeune femme et, en quelques bonds, rejoignit ses frères.

Le cortège marchait allègrement vers l'énorme tombeau dont le dôme, au fond de l'esplanade, resplendissait comme un ostensoir d'or.

Les gens se retournaient pour suivre du regard celle qui courait au flanc de la colonne, riant et pleurant, les bras tendus sous les plis des drapeaux...

RENÉ DE WECK.

Paris, 24 février 1922.

FIN

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Johannès Gros : *Alexandre Dumas et Marie Duplessis. Documents inédits*, Conard. — Ernest Seillières : *La morale de Dumas fils*, Alcan. — Alphonse Séché : *Paroles pour notre Bonheur*, Fayard. — F. Jean-Desthieux : *Alphonse Séché*, Chiberre. — Henri Ghéon : *L'Homme né de la guerre. Témoignage d'un converti*, Bloud. — *Lettres du lieutenant de vaisseau Dupouey. Préface d'André Gide*, Nouvelle Revue Française. — Charles-Louis Philippe : *Chroniques du Canard Sauvage*, Nouvelle Revue Française. — *Le tourment du passé*, Les cahiers verts, Grasset. — Florian-Parmentier : *Pierre Mille*, Crès. — Pierre Mille : *Images exotiques et françaises*, édit. du Fauconnier. — Gus Bofa : *Synthèses littéraires et extralittéraires* présentées par Roland Dorgelès, Mornay. — *La Fiche bibliographique française*, Pijollet, la Rochelle.

Alexandre Dumas et Marie Duplessis, documents inédits par Johannès Gros. Des amours d'Alexandre Dumas et de Marie Duplessis il reste *la Dame aux Camélias*, qui n'est peut-être pas un chef-d'œuvre littéraire, mais qui est une œuvre bien caractéristique d'une époque. Elle était d'un temps, écrit M. J. Gros de son héroïne, où une espèce de foi nouvelle, l'amour, «qui tenait lieu de toute certitude, s'imposait aux âmes avec la force persuasive et la rigueur d'une croyance». Et il évoque le système de Fourier bâti sur l'attraction sentimentale, le *Positivisme* d'Auguste Comte, reposant sur le culte de Clotilde de Vaux, etc., etc. C'est le dogme romantique de l'amour purificateur. Dumas en a fait principalement le dogme de la purification des courtisanes.

L'élite intellectuelle s'est tout à fait éloignée de cette conception religioso-sentimentale de l'amour, mais le gros public continue à aimer Marie Duplessis et à pleurer au spectacle de sa mort et de sa rédemption. C'est d'ailleurs en dehors de toute littérature. La *Dame aux Camélias*, c'est tout de même la seule pièce de Dumas fils qui soit encore possible au théâtre, à cause sans doute de sa sincérité. Le reste, c'est-à-dire cinq ou six volumes, est d'un ennui profond et il n'y a plus qu'à la Comédie-Française, ce Carnavalet littéraire, que l'on puisse encore exhu-

mer ces thèses dialoguées, entremêlées de coups de revolver.

M. Johannès Gros a recueilli dans ce volume tous les documents qu'il était possible de réunir pour faire revivre cette très belle femme que fut Marie Duplessis, et qui fut supérieure à toute la littérature qu'elle a provoquée. Elle m'apparaît à travers les pages de M. Gros comme une sorte de Dubarry à laquelle il a manqué un Louis XV. Mais c'était moins la fortune et la vanité que l'amour que cherchait dans la vie cette autre Bovary, dont Liszt écrivait: « C'était bien l'incarnation la plus absolue de la femme qui ait jamais existé ». Mais Liszt, pas plus qu'Armand Duval, n'osa accepter le sacrifice qu'elle voulait lui faire de sa vaine royauté de courtisane. Liszt ne comprit que plus tard ce qu'il avait perdu, et ne s'en consola jamais. Ils avaient ébauché le projet d'un voyage à Constantinople.

> Ce voyage à Constantinople, écrivait Liszt, dont la perspective le ravissait, est, parmi ces étapes de la vie évitées à grand peine, une de celles que j'ai le plus regrettées.

§

M. Ernest Seillières étudie l'évolution passionnelle dans le théâtre contemporain, en un livre qu'il intitule **La Morale de Dumas fils** qui consiste, écrit il, à « éviter toutes les capitulations des sens sous une façade de prétendue morale stricte — ce qui sera jusqu'à la fin de sa vie la principale occupation de l'auteur ». Héritier de George Sand dans le domaine moral, on constaterait entre eux quelques différences. Fils naturel et attaché à la mémoire de sa mère, note M. Seillières, Dumas s'est

> préoccupé sa vie durant de la question de l'adultère, mais tout autant du problème de la séduction : problème qui n'intéressa pas beaucoup George Sand, peu fidèle au souvenir de sa mère et qui ne connut point par elle-même les émotions de la fille séduite.

Enfin, beaucoup moins que Dumas (et cela, note encore l'auteur, en conséquence de préoccupations personnelles, une fois de plus) Sand s'est souciée du droit de la femme mariée et honnête à réagir contre l'adultère masculin dans son époux. Mme Dudevant avait cessé d'aimer son mari quand elle se sut trompée par lui, et son début dans les lettres coïncida avec son entière émancipation personnelle propre: qu'elle ne fut donc jamais tentée de jouer les Lionnette de Hun ou les Francine de Riverolles, ni de traduire leurs sentiments par sa plume éloquente ». La morale

d'un écrivain est toujours basée sur son expérience personnelle : réaction contre la vie.

Avec le dramaturge comme avec la romancière, conclut M. Seillières, nous restons dans la ligne morale de Rousseau, mais

la moralité prétendue de Dumas fils ou même sa mission de réformateur social ne furent que des gageures victorieusement tenues de son vivant par son orgueil et par son talent avec la complicité des journaux parisiens du boulevard. Mais de pareilles victoires individuelles sont des désastres pour la santé du corps social.

§

Au seuil de son livre : **Paroles pour notre bonheur**, M. Alphonse Séché écrit :

Tous ou presque tous les préceptes imprimés ici, je les ai écrits pour me fortifier, pour trouver les directions du bonheur, — de mon bonheur. Ils me furent dictés par la vie. Ils sont souvent des sursauts de conscience. Certains valent pour moi des actes de contrition. J'ai trouvé à les faire du réconfort, de l'apaisement, de la joie. J'appris par eux à me mieux connaître et j'y gagnai de m'estimer moins, d'être plus pitoyable à autrui.

Examen de conscience qui aboutit à une grande sagesse, à une perfection morale humaine dégagée de tout dogme religieux. Pourtant M. Alphonse Séché ne me semble pas avoir encore atteint la délivrance nirvanique. Il ne peut croire encore que la vie porte en soi ses fins. Il médite : il faut se préparer à mourir. Non, il faut se préparer à l'éternité. Et il conclut par l'affirmation de l'idée de Dieu qui est « la garantie de l'éternité ».

M. Jean Desthieux, qui consacre à **Alphonse Séché** un petit livre des « Célébrités d'aujourd'hui », écrit :

Sa nouvelle création du Dieu chrétien correspond, plutôt à une recherche imaginative, à la découverte facilement apaisante, qu'à une certitude de fait.

Mais il ne s'agit pas ici de raisonnement, il s'agit d'être heureux.

§

L'Homme né de la guerre, par Henri Ghéon. Ce « Témoignage d'un converti » est un document d'une grande sincérité, et une confession écrite par un poète toujours curieux de ses sentiments et des mouvements de son âme.. C'est en même temps une sorte d'essai sur la psychologie du converti, les raisons

et les racines de la conversion. Raisons : le désarroi d'un être perdu dans la bataille et cette défaillance morale que le Dr Voivenel a étiquetée « hémorragie de la sensibilité » : perte de la confiance en soi et dans la vie : « !... Et dans cet enfer *à qui* se fier !... »

Il y a, dans ces mots écrits à André Gide, déjà le besoin de chercher un appui hors de soi-même. Alors apparaît le Saint, l'être humain, nimbé d'une auréole de sagesse surnaturelle, et dont la mort et l'exemple religieux seront la suggestion effective. Ce Saint, le lieutenant de vaisseau Dupouey, sera, pour le poète Henri Ghéon, l'envoûteur miraculeux et posthume, comme s'il continuait après sa mort à le diriger. Il y a, dans cette emprise spirituelle qui se développe après la mort de l'Apôtre, un phénomène sentimental très curieux ; il n'y a qu'un mot pour le qualifier l'amour.

D'après ces Lettres : **Lettres du lieutenant de vaisseau Dupouey**, que publie M. André Gide (avec une préface de lui), Dupouey nous apparaît comme un homme d'une grande puissance de suggestion par la sincérité même de ses convictions, de ses certitudes. Cette faiblesse de la certitude chez un être donne toujours l'apparence de la force, d'une force magnétique qui agit sur les êtres qui ont perdu la force de vouloir et d'agir.

Les phénomènes de conversion correspondent généralement à une crise de dépression, à la suite d'un choc moral ou simplement à une crise de dépression physique et sexuelle. C'est presque une ménopause intellectuelle.

Le livre de M. Henri Ghéon est le livre d'un poète, et quelle émouvante mysticité dans l'analyse de cet acheminement vers la certitude, dont nous pouvons suivre ici toutes les étapes. Quel réconfort de pouvoir croire, comme l'écrit H. Ghéon, que « l'idylle héroïque » de sa rencontre avec Dupouey fut « visiblement préméditée par Dieu » ! Orgueil et merveilleuse naïveté.

De cette conversion de son ami, M. André Gide avait eu une prémonition dans un songe où il se promenait avec Henri Ghéon dans « une vallée mystérieuse, pleine d'ombrages et de chants d'oiseaux »... Le soir devint si doux et les chants d'oiseaux si suaves, écrit M. Gide, que je me sentais le cœur défaillir.

Et tout à coup comme cette suavité se faisait presque intolérable, voici que mon compagnon s'arrêta, me toucha le bras, dit : « Pas plus avant ! » et sa voix était solennelle. Pas plus avant, « car désor-

mais entre nous, il y a CECI. » Il ne fit aucun geste, mais mon regard abaissé découvrit aussitôt un énorme rosaire qui pendait à son poignet droit. Je m'éveillai tout en larmes, le cœur serré par une angoisse dont le réveil ne put me délivrer.

La Nouvelle Revue Française nous offre encore **Les Chroniques du Canard sauvage** de Charles-Louis Philippe, qui nous font parfois songer, comme on l'a noté déjà, à Dostoïevski. Comme lui, en effet, il se penche vers l'âme des simples, des dégénérés et des criminels, et il nous les montre si humains, si semblables à nous et même plus près de la vie. Il entre aussi dans ces pages de Charles-Louis Philippe une sorte de compréhension fraternelle de ces victimes du destin, vers lesquelles vont toutes ses complaisances et toutes ses tendresses.

Il y a aussi un peu de Tolstoï dans l'âme pitoyable de Charles-Louis Philippe, mais d'un Tolstoï qui n'avait nul effort à faire pour renoncer aux biens de ce monde, car il ne possédait rien que sa belle sensibilité et son talent d'écrivain, à une époque ou n'existait aucun prix littéraire de cinquante mille francs.

§

M. André Le Breton publie aux « Cahiers verts » **Le Tourment du passé,** journal d'un inconnu. Analyse curieuse, mais sans grande originalité littéraire, d'un cas de jalousie rétrospective. L'homme est un animal rétrospectif ; il possède ce don merveilleux de pouvoir vivre dans un passé de joie ou de douleur qu'il recrée à sa fantaisie ; mais « l'inconnu » ici abuse. Il ne se contente pas d'une analyse minutieuse de son inquiétude rétrospective, il a voulu encore corser son journal par toutes sortes de réminiscences romantiques sur Versailles et Port-Royal, citant des poètes et la littérature des célèbres inquiets et des plus fameux rétrospectifs. On s'attendait à l'analyse intime d'une âme malade et on ne trouve guère qu'un petit essai, d'une littérature assez pauvre, sur le tourment du passé.

§

Du petit livre de M. Florian-Parmentier sur **Pierre Mille**, je veux extraire cette notation :

Rares sont les auteurs qui ont aussi peu délayé que Pierre Mille. A force de raccourcir et de concentrer, il est parvenu, avec une vingtaine de tomes, à pénétrer dans tous les domaines. Et déjà son œuvre est un monde...

Un monde, en effet, d'observations, d'intuitions, d'ironie et de sagesse, de poésie et d'émotion. Et cela, exprimé dans une langue simple, concise et sans aucune emphase inutile. Il y a des pages de Pierre Mille qui ont la légèreté et en même temps l'essentiel d'un croquis de Daumier ou de Forain ; il s'en dégage, en outre, une philosophie qui n'est pas le scepticisme absolu, comme on pourrait le croire d'abord, mais une compréhension intuitivement subconsciente de la vie. Et perpétuellement, avec discrétion, cette confession de soi-même, d'une inquiétude qui ne veut pas s'inquiéter, d'un lyrisme qui ne veut pas s'épanouir, d'une science qui ne veut pas s'étaler. En résumé, une âme de grand enfant, curieux de tout, et se méfiant un peu des « grandes personnes » et se réfugiant volontiers auprès des bêtes plus sincères que les hommes, communiant aussi miraculeusement avec l'âme grave des enfants. Ce qui reste de meilleur en nous, c'est la fraîcheur de notre sensibilité d'enfant. Cette fraîcheur perpétuelle d'une sensibilité d'enfant, à la fois attendrie et un peu vicieuse, en une âme d'homme mûri par une vie d'aventures et d'explorations, telle est, me semble-t il, ce qui caractérise le talent de Pierre Mille, un de nos plus grands écrivains du moment.

Dans ce petit livre, **Images Exotiques et Françaises**, que publient les « éditions du Fauconnier », on n'aura qu'une goutte d'essence de l'œuvre de Pierre Mille, mais, en vérité, *l'Exécution*, *les Revenants*, le *Spectre*, sont des petits chefs-d'œuvre que les futures anthologies recueilleront.

§

Présentées par Roland Dorgelès, voici les **Synthèses littéraires et extralittéraires** de Gus Bofa. Quelle merveilleuse critique littéraire enclose dans ces petits tableaux synthétisant l'âme d'un écrivain et l'atmosphère de son œuvre. Ce serait sacrilège de traduire ces synthèses et de les délayer avec des mots. Pourtant, quelques exemples : un cabinet de toilette avec tous ses récipients et flacons divers, nageant dans la fadeur d'un rose poétique d'où émerge, éblouissante de clarté, une boîte de gyraldose : Marcel Prévost. Un bébé Cadum qui a l'expression et le sourire de : Pierre Benoît. Un philosophe un peu XVIIIe siècle se penche vers une femme nue couchée sur un lit de repos ; il examine à la loupe le mécanisme de son horloge secrète ; la dame a des bas bleus ; un chien héraldique songe : Remy de Gourmont.

Voici encore un Edgar Poe, en lignes contractées d'angoisse, un Paul Verlaine, ange somptueux et misérable dans un ciel si bleu, si calme, un Marcel Proust qui recherche le temps perdu dans un écheveau embrouillé de cheveux coupés en quatre... etc., etc. Les deux dernières synthèses, un carré noir: René Maran ; un carré où il n'y a rien : Max et Alex Fischer.

§

Je veux encore signaler aux écrivains, aux critiques, aux bibliophiles et aussi aux simples amateurs de littérature **La Fiche Bibliographique**, publiée sous la direction érudite de M. Hector Talvart, l'auteur de *Conjectures*. Les ouvrages de bibliographie existants sont volumineux ; l'éditeur de ces fiches en carton a voulu obvier à cet inconvénient, en faisant tenir sur un ou deux cartons par auteur l'essentiel de ce qu'il faut savoir sur une œuvre. Ont déjà paru une cinquantaine de fiches d'auteurs choisis comme Villiers de l'Isle-Adam, Charles Baudelaire, Anatole France, Jules Renard, Barbey d'Aurevilly, Laurent Tailhade, Remy de Gourmont, Ernest Hello, Charles Guérin, etc., etc...

C'est une excellente innovation et qui rendra les plus grands services aux littérateurs.

JEAN DE GOURMONT.

LES POÈMES

Henry Bataille : *Vers préférés*, Flammarion. — Francis Jammes : *Le premier livre des Quatrains*, « Mercure de France ». — Francis Vielé-Griffin : *Le Domaine Royal, discours lyriques*, « Mercure de France ». — Jean de Cours: *Suite tourangelle à la louange de Diane*, « La Connaissance ». — Charles Cousin : *Galatée*, « La Connaissance ». — Octave Charpentier : *Le Poème de la Rose*, bois originaux de A. Deslignères, « éditions d'art du Croquis ». — Pierre-Jean Jouve : *Tragiques*, suivis de *Voyage Sentimental*. Stock. — Valéry Larbaud : *Les Poésies de A. O. Barnabooth*, « La Nouvelle Revue Française ».

Peu de semaines avant sa mort, Henry Bataille avait réuni, en vue d'une anthologie, ses **Vers préférés**, choisis dans les recueils *le Beau Voyage*, *la Divine Tragédie*, *la Quadrature de l'Amour*. Ils viennent d'être édités par M. Flammarion. Il serait bon que tout poète, en pleine maturité de son art, prît soin de désigner les poèmes où s'enclôt le meilleur de lui-même, à son sentiment, et où il lui semble s'être le mieux et le plus complè-

tement exprimé. Bien des surprises, sans doute, seraient réservées aux lecteurs, mais aussi de précieuses indications qui préciseraient la signification de l'œuvre totale. Henry Bataille paraît avoir accordé moins d'importance aux poèmes de *la Chambre blanche* qu'à ceux de son suprême volume de poésie. On s'en pourrait scandaliser si l'on ne se souvenait de la carrière et des succès du dramaturge : les premiers ne formaient, au sentiment de Marcel Schwob, qu'un « petit livre tout blanc, tout tremblant, tout balbutiant ». Il conserve à nos yeux un charme plus exquis. Les derniers sont construits et se résolvent comme les données de théâtre. Il est assez naturel qu'Henry Bataille les préférât.

Le Premier Livre des Quatrains tiendra-t-il en l'œuvre de Francis Jammes une place analogue à celle que tient dans l'œuvre de Jean Moréas *le Premier Livre des Stances ?* Il est difficile, actuellement, d'en décider. Le génie de Moréas, dès les débuts, butait et allait s'épurant à la recherche d'une forme qui lui fût définitive et où il se résumât. Francis Jammes a été un cœur frémissant au centre des feuillages agités par la brise ; il a été la palpitation même des eaux et des lumières de son pays natal. Aujourd'hui sa sensibilité, contrôlée et contenue, apporte à sa réflexion des motifs de rapprochement, de comparaison, de méditation, d'extase. Au lieu du millier des voix dont se mêlaient en la sienne les murmures, la modulation, parfois les cris, c'est la sienne, souple, savante, suggestive, qui propose, qui s'impose. J'estime un grand nombre de ces quatrains dignes, pour le moins, de contrebalancer la vogue actuelle des petits poèmes japonais qui, d'un trait soutenu et choisi, peignent l'objet du désir ou de l'amour, par quatre menues évocations plus allusives que développées.

M. Francis Vielé-Griffin, « en hommage à la Muse de Ronsard », dédie des « poèmes moins immédiats que ceux d'autrefois » où il se flatte d'avoir, « dans le décor de Touraine, mêlé, aux brumes dorées de la Loire la lumière de Grèce », de s'être inspiré au double « souvenir de notre Renaissance et de l'Hellade ». Ainsi se définit le sens de ce que le poète entend célébrer dans **le Domaine Royal,** par les « discours lyriques » dont le recueil est formé.

La plupart des morceaux qu'on lit avec une joie d'art constante se réclameraient plutôt, selon les titres de Ronsard, d'une parenté

avec les *Hymnes* ou les *Poèmes* qu'avec les *Discours*. M. Vielé-Griffin, néanmoins, bien qu'il use, avec une souriante persistance, de l'appareil mythologique cher aux poètes de la Pléïade, que partout il évoque la présence de Diane — la Diane, évidemment, de Jean Goujon, élégante et svelte, courant les bois, ou, assise, un bras posé à l'encolure d'un cerf, l'autre appuyant sur son arc, à moins que ce soit, divinisée, Diane de Poitiers, — bien qu'il la confronte sans cesse à son frère Apollon, guide et soutien du poète, et que Mars et Jupiter passent également, c'est le Christ à qui il il se recommande, qu'il loue et qu'il implore. Et ce mélange de paganisme gracieusement rajeuni et vivant parmi les affirmations d'une foi, d'une aspiration sincères envers le Dieu des Chrétiens n'est pas un des moindres charmes de ces poèmes, qui éveillent délicatement le souvenir pieux du Loir héroïque et amoureux, de la Loire tourangelle, le vrai « domaine royal » de sérénité ample et réfléchie.

L'enchantement des saisons, l'ivresse calme des paysages, la douceur même de l'hiver, la pêche, la chasse, le recueillement de la pensée joyeuse sous les lumières drapées et des juvéniles souvenirs n'empêchent point l'inspiration de se faire grave, par moments, et presque solennelle :

> Le doux soleil de juin, vers l'occident penché,
> Dore l'arbre, agrandi des heures d'un vain jour :
> « Souviens-toi ! »... et, soudain, les furtives amours,
> Qu'abrite l'ombre longue au-dessus de la haie
> Et qui s'enivraient d'elle et de la roseraie,
> Sont plus graves ; la main s'attarde dans la main :
> Un mot qu'ils oubliaient semble proche : demain ?
> Etonnés de vieillir, eux nés avec l'aurore,
> Et de se rappeler ce qui n'est pas encore.

Amertume discrètement sentie au fond de la joie des heures et des jours par le poète en sa maturité. Au manoir précieux où naquit la poésie lyrique française, — je veux dire Ronsard, — au-dessus du village de Couture, sur la porte, du côté Nord, un écusson porte cette inscription : *Voluptati et Gratiis*, et, au-dessous : *Avant Partir*, tandis que, du côté Nord, la fenêtre qui y correspond porte le conseil plus austère : *Respice finem*. Manoir, ô domaine à notre extase plus et mieux que royal, n'est-ce le secret de la signification reprise de toi et comprise par un des descen-

dants avérés du Maître à qui nous devons tout ? O Ronsard ! N'est-ce toi qui as transmis ces maximes à notre cher Vielé-Griffin ?

Voici, précisément, qui confirme la vision et le rêve de Francis Vielé-Griffin, l'alerte et élégante et fine **Suite tourangelle à la Louange de Diane**, par un poète plus jeune, M. Jean de Cours. Pays de France à la lumière douce, au ciel léger, les peupliers longent le fleuve, des osiers poussent sur ses bords. Et M. de Cours, du seuil d'une maison tranquille, rose et coiffée de bleu, suscite les paysages familiers ou légendaires, et les jeux du chat dans la cour, et le cortège, la fierté, les colères, la puissance malicieuse et victorieuse de Diane. Toutes les belles histoires, celles qu'on imagine, celles qui furent vécues : outre les jolies ou tristes légendes.

> ... Qui niera, val clair de Loire,
> Fuyant entre tes trembles pâles
> Et tes aulnes tremblants,
> Que chaque branche de tes arbres
> Où s'enroulent les brumes du soir,
> N'ait appris le secret de quelques heures d'histoire ?

et en des rythmes sensibles et frémissants à l'égal des feuillages d'aulnes et de trembles, M. de Cours évoque délicieusement le domaine divin de Diane, les châteaux où elle vécut et où elle vit, les cœurs et les raisons qu'en souriant elle se soumit.

Parmi les « propos métapoétiques » que développe, à la suite de son charmant livret, intitulé **Galatée**, M. Charles Cousin, je retiens d'abord l'éloge de l'amitié à qui l'on doit « le meilleur et la connaissance de soi-même », et, en outre, cette déclaration du poète, naguère entravé aux tentatives d'une œuvre philosophique, qu'il juge à présent avec un manque excessif d'indulgence : « Je suis, quant à moi, persuadé que c'est en chantant selon son cœur qu'on philosophe. » C'est en raison de cette simplicité sincère qui, aux pages du mince recueil, semble se conquérir sur les derniers vestiges d'un effort trop concentré et systématique, que je ne saurais souscrire à l'appréciation, plus fière ici, et peut-être un peu ironique, que vraiment modeste : « Je sais bien que la mélancolie de mes chants est très banale et assez puérile. »

Non : la contemplation de l'Océan a inspiré à M. Cousin des poèmes qu'on dirait trempés d'eau et de brouillard, avec de fugi-

tives et hallucinantes traînées de soleil caressant. Et la *Bucolique*, la *Galatée*, la plainte douce, triste, généreuse du Cyclope sur quoi le volume se termine forme, de tous points, un morceau bien mené, attachant, d'art parfait. M. Cousin aimerait qu'on y reconnût l'influence d'une inspiration chrétienne. S'il lui convient, c'est sans doute que, dans ce sens, l'évolution de ses sentiments s'accomplit, pourvu qu'elle le convie à des sources neuves de poésie, où le poète puisse puiser à son tour la conviction que lui aussi, enfin, « il est quelque chose sur la terre »!

Un poète de notre temps n'a pas craint, ne dédaigne pas, de se vouer au los de la fleur, entre toutes, vantée à travers les siècles par tous les poètes : M. Octave Charpentier nous offre **le poème de la Rose**, et, sur des rythmes souples, aisés, enlaçant des danses jusqu'à l'ivresse, tourbillonnent à nos yeux, au gré de leur humeur, ou fière ou sombre, ou luxurieuse ou mutine, emportées dans les cadences d'une valse dont elles se grisent, *la Rose Sauvage*, *la Rose Blanche*, *la Rose Thé*, *la Rose soufre*, *la Rose Pompon*, quelques autres ; et les bois dessinés et gravés par M. A. Deslignères en commenteraient parfaitement le passage successif, s'ils n'étaient par malencontre rehaussés, hélas, en couleurs assez fâcheuses.

Le cœur tourmenté, le regard ironique, la lèvre amère, fier de son renoncement et de sa certitude, le prophète lance sa malédiction aux hommes, à l'époque criminelle et sanglante, aux meurtres injustifiés, selon lui, de la guerre aux appétits dont l'ambition se satisfait parmi les monceaux de cadavres et de ruines amoncelées. Les moindres décombres ne sont pas où ricane la Haine, en place de la confiance et de l'amour, la Paix illusoire, en place de la sérénité fraternelle et de l'espoir des peuples. Empli de sa généreuse et candide illusion. M. Pierre-Jean Jouve ne voit, ne dénonce que le grand mal universel ; il refuse d'incliner son esprit à l'acceptation douloureuse d'événements déplorables autant qu'inéluctables, résultant des fureurs déchaînées et des basses convoitises d'un peuple mené par la persuasion qu'il doit s'imposer au monde, dominer, étouffer et détruire pour la grande gloire de son Dieu et de son empereur. Quelles que puissent chez les autres avoir été les défaillances, les erreurs, les crimes souterrains des mauvais politiques et des ambitieux sans vergogne, ces hontes ne sont pas moindres et s'ajoutent à la cupidité pré-

somptueuse, cruelle de ravage et d'écrasement, chez le peuple maudit et fatal. Voilà pourquoi il nous apparaîtra toujours que ce fut une nécessité de prendre parti. Ces deux masses d'iniquité n'étaient point égales dans la balance; dans l'une, des lueurs d'espérance, de joie possible, de libre fierté, de bonté future, persistaient. S'en détourner, c'est se faire à soi-même beaucoup de mal, et n'apporter à autrui aucun bien.

Etablies ces réserves, les **Tragiques** de M. Pierre-Jean Jouve, parfois violents toujours véhéments, sonnent en poèmes âpres et pressants. D'où provient cette inspiration? Des poèmes bibliques sans doute, de Walt Whitman à coup sûr, et du *Zarathoustra* de Nietzsche, de l'entêtement pénétrant d'analyse rugueuse que goûtent les lecteurs de Dostoïewsky, et c'est miracle et charme délicieux d'assister au tempérament qu'apporte à cette humeur farouche et rude le séjour parmi la tristesse douce et les fiévreuses nonchalances de la Toscane.

Le Voyage Sentimental se compose d'une admirable suite de poèmes tendres et évocateurs; ainsi que *les Amours* et la *Poésie des Confins*. Quant aux *Éloges*, poèmes en prose d'une tenue ferme, variée et soutenue, il est infiniment rare d'en pouvoir lire d'aussi sûrs de facture, d'aussi parfaits de pensée.

M. Valéry Larbaud a énormément voyagé, en train de luxe, en sleeping-car. Il a traversé, rapide, la solitude riante ou désolée de bien des pays de la terre. L'Europe n'enferme pour lui aucun secret ignoré; l'Asie, l'Amérique, l'Afrique, il les a fiévreusement parcourues. Et il a retenu des images, des paroles et des figures, des coutumes, des couleurs, des espérances qu'il enfile les unes après les autres, comme à la hâte, selon que la locomotive qui l'emporte halète, que le soleil éclaire ou que la nuit s'approfondisse. Et de longues laisses, traînées au rythme des visions du temps présent, mais sous les plus divers climats, forment des poèmes, souvent rapides, kaleïdoscopiques (ou, pour être au goût du jour, cinématiques) qui se succèdent et qui plaisent, puisque déjà **les Poésies de A. O. Barnabooth** ont atteint, pour le moins, leur quatorzième édition. Frénésie étrange où l'auteur ne prétend reconnaître, à en croire le *Prologue*, que l'écho étouffé de ses «borborygmes». Je préfère, l'avouerai-je? au poète M. Valéry Larbaud, érudit traducteur d'anglais, et créateur de beaux romans.

ANDRÉ FONTAINAS.

LITTÉRATURE DRAMATIQUE

Henri Ghéon : *Saint Maurice ou l'Obéissance*, Nouvelle Revue Française. — Marcel Martinet : *La Nuit*, Editions « Clarté ».

Voici deux ouvrages dramatiques, celui de M. Henri Ghéon et celui de M. Marcel Martinet, écrits par leurs auteurs pour le peuple à l'éducation duquel ils les ont destinés.

Pour le peuple ? Qu'est-ce à dire ? Pourquoi cette restriction si parfaitement étrangère à toute esthétique ? L'œuvre d'art est œuvre d'art non par destination, mais par essence, et prétendre à faire de cette destination une de ses raisons d'être est pur sophisme. Ce n'est pas que les arguments en sa faveur aient manqué à la fin du siècle dernier. On a beaucoup écrit sur le Théâtre du Peuple à cette époque, et même depuis ; toutefois, faute d'une définition précise de ce qu'il fallait entendre par « peuple », les opinions émises fusent aussi nombreuses que variées. Aujourd'hui même, le « peuple fidèle » auquel s'adresse M. Ghéon n'est point le « peuple du prolétariat », pour lequel a écrit M. Martinet.... Chacun d'eux réduit ce peuple au nombre de ceux qui adhèrent à leurs convictions morales ou politiques, et leur but respectif consiste à exalter ces convictions chez leurs spectateurs. Il n'apparaît point que l'art dramatique soit en cause, sinon comme moyen de propagande, et c'est le diminuer que vouloir faire de la scène une chaire ou une tribune. C'est aussi se condamner fatalement à de graves erreurs esthétiques.

« *Saint Maurice*, déclare M. Ghéon dans l'avant-propos de sa pièce, est une « tragédie », comme les *Perses*, comme *Polyeucte*, au sens le plus étroit du mot. Ce n'est pas par hasard, mais par nécessité intérieure, que les trois unités y sont respectées strictement. »

Hé bien, n'en déplaise à son auteur, **Saint Maurice ou l'Obéissance** n'est point une tragédie au sens étroit du mot, car elle ne possède du genre que les apparences littéraires extérieures et seulement cela qui est insuffisant pour assurer la perfection de l'ouvrage. Et pourtant M. Ghéon a respecté, strictement respecté, jusqu'à la règle des trois unités, qui fit, au dix-septième siècle, l'objet de si fameuses disputes. On se demande comment ce respect lui fut possible puisque sa pièce manque to-

talement d'action, d'où suit nécessairement que l'unité d'action ne saurait être qu'un leurre en l'espèce.

Dans tout ouvrage dramatique l'action est déterminée par les rapports existant entre l'objet du drame et les personnages qui se meuvent en fonction de cet objet, rapports éminemment variables, puisque aussi bien les conditions en sont modifiées par les mouvements de raison ou d'âme des individus en scène.

L'Obéissance, tel est l'objet du débat dans la pièce de M. Ghéon : Maurice, qui est chef de la légion chrétienne des armées de Rome, reçoit de l'Empereur l'ordre de sacrifier à Jupiter Pœnin et de pourchasser les chrétiens de la vallée d'Agaune où il campe avec ses troupes.

A quelle discipline le primicier Maurice se soumettra-t-il, ayant à choisir entre celle du militaire et celle du chrétien? Le conflit est assez grave pour l'atteindre jusqu'aux plus sublimes profondeurs du sentiment et de la conscience, et sa similitude tragique avec celui de *Polyeucte* de Corneille permet précisément le rapprochement effectué par M. Ghéon lui-même. Seulement voici : le tourment mystique de Polyeucte, les déchirements qui s'ensuivent, ses conséquences religieuses et politiques, tout ce qui est d'ordre humain se voit exprimé chez le classique avec l'art le plus parfait et dans la plénitude du génie, car les personnages qui l'y expriment le font chacun selon les conditions de son caractère particulier et de sa fonction dramatique, sans que jamais l'auteur intervienne autrement que pour le choix et l'arrangement des mots. De là cette vie intérieure qui est l'essentiel de l'art du théâtre et qui contraint l'écrivain au plus rigoureux effacement de soi-même. Et il n'en saurait être autrement, à moins de transgresser les plus absolues des conditions de l'esthétique dramatique et de se condamner à ne faire arbitrairement mouvoir sur la scène pas mieux que des fantoches qu'on y appellerait selon les exigences du discours pour formuler, ou faire valoir les arguments de l'auteur.

Ainsi dans *Saint Maurice* un seul personnage agit et parle : M. Henri Ghéon. Son ouvrage n'est pas davantage qu'un discours en trois points — exposition, nœud et conclusions — au cours duquel il commente la mort admirable du primicier des armées de César et de ses compagnons en christianisme. Mais alors : et le dialogue, et la coupe en trois actes et la multiplicité

des personnages, et tout ce qui porte à croire que nous avons affaire à une tragédie? Apparences hélas, simples apparences auxquelles l'auteur lui-même s'est pris, à en juger par les pages où il s'explique sur son œuvre en invoquant et *Polyeucte* et *les Perses*. Une tragédie, ce discours dialogué où la vie manque et où l'art est réduit à quelque talent oratoire? Non point, mais une construction intellectuelle toute de raison raisonnante et dont la forme rappelle ces sermons dialogués où, pour mieux soutenir l'attention de l'auditoire, quelqu'un se dresse face au prédicateur et joue le rôle de l'avocat du diable. Bon diable en l'espèce, ce contradicteur, dont la mauvaise foi est apparente tant on sent qu'il est d'avance rallié à la cause qu'il combat. L'attitude du *Saint Maurice* de M. Ghéon n'est autre que celle de l'orateur sacré dans sa chaire parmi des contradicteurs d'autant plus aisés à convaincre qu'ils n'ont rien à faire sinon d'être convaincus. Ni chez eux, ni chez leur chef on ne voit la foi luttant contre la chair dont tout homme est pétri. Chacun parle d'une même doctrine, et explique, avant de se ranger à l'avis du primicier, comment il l'entend personnellement. Par ces bavardages l'auteur détermine la grandeur de l'acte qui valut à Maurice et à ses compagnons d'être inscrits au martyrologe chrétien. A y regarder de près, ce système de détermination est le même dans sa méthode et ses effets, que celui précédemment employé par l'auteur à l'époque où il écrivait *Le Pain*, ou *L'Eau de Vie*, lesquelles sont déjà des pièces éducatrices et des tragédies populaires. Ayant à parler au «peuple chrétien», une autre psychologie que celle purement déterministe, employée jadis, était peut-être nécessaire à M. Ghéon pour atteindre à la grandeur tragique et à la perfection dramatique dont il affirme qu'elle est le « théâtre tout court ». Rien ne dit qu'il ne l'aurait pas trouvée dans *l'Imitation* par exemple, cette inimitable *Imitation* où l'âme est si profondément analysée qu'en y puisant le nécessaire à la vie intérieure de son ouvrage M. Ghéon aurait pu l'apparier peut-être avec plus de raison à *Polyeucte*. En vérité, tel qu'il nous le propose, son *Saint Maurice* n'est pas davantage qu'une pièce à thèse selon la formule toute moderne du genre. Il n'y manque aucune des défaillances esthétiques qui le caractérisent et que, sous d'autres aspects, nous retrouvons pareilles à elles-mêmes dans la pièce sociale de M. Macel Martinet : **La Nuit.**

Nous passons avec cet auteur du domaine religieux au domaine politique et de la forme de la tragédie classique à celle de cette manière de théâtre symboliste mis en honneur par M. Paul Claudel. Pour son texte M. Martinet a adopté la poétique de l'écrivain de *L'Annonce faite à Marie*. On y retrouve les mêmes divisions arbitraires de la phrase en éléments que séparent seuls des artifices typographiques. A la récitation sur scène, tout disparaît de cet arrangement qui ne rappelle que fort sommairement celui des vers, si libres soient-ils.

M. Ghéon, écrivant pour le peuple fidèle, a exalté l'obéissance au souverain et à Dieu, pendant que M. Martinet, dont l'œuvre est destinée à l'éducation du prolétariat conscient et organisé, glorifie la désobéissance, origine sublime des révolutions d'où naissent les progrès sociaux. Elle a ses martyrs, cette désobéissance, et dont l'abnégation est aussi grande et la gloire aussi pure que celle des soldats de la légion de saint Maurice. Du moins en est-il ainsi dans la pièce de M. Martinet qui a pris le peuple pour protagoniste. Car, s'inspirant des mouvements populaires que la lassitude de la guerre a provoqués dans maintes nations combattantes et des mouvements sociaux qui s'ensuivirent, l'auteur a tenté d'exprimer, pour l'éducation politique de ses partisans, pourquoi et comment le peuple n'a point conservé le pouvoir qu'il avait un instant possédé révolutionnairement. L'idéal pour lequel lutte ce peuple ne saurait expliquer cette impuissance, car il est celui de la sublime et toute chrétienne fraternité humaine. Parmi les horreurs de la guerre, chacun des humbles qui en étaient les héros et les victimes en a pris la parfaite et lumineuse conscience. Et l'armée qu'ils forment — puisque maintenant l'armée et le peuple se confondent en cas de guerre — mue par un ardent désir de paix universelle se dresse en révolte ouverte contre ses chefs et son gouvernement. Cela au moment de la signature de l'armistice, car elle veut que — selon les promesses faites — la paix soit définitive et universelle et aussi que partout — chez les vaincus qui ont commencé, comme chez les vainqueurs qui les imiteront — les responsables de l'atroce tragédie soient châtiés. Voilà la substance du drame.

Rien ne manquait à l'auteur pour prétendre à la perfection de son œuvre. En adoptant la forme poétique et en ne la restreignant pas aux seules apparences d'une formule où entre plus d'intelli-

gence que d'art, il pouvait prétendre aux plus chimériques conclusions sociales. Car, dégagé de toutes les conditions d'immédiate réalité et porté par les seuls moyens de l'esthétique, il pouvait ainsi aborder audacieusement aux régions même du rêve où règne, dans la splendeur de l'idéal, la part de vérité adéquate à son sujet.

Mais ici encore la doctrine et l'esprit de parti l'ont emporté sur l'art. Le poète se borne à donner figures de symboles à quelques personnages qui, d'ailleurs, ne sont aucunement nécessaires au développement du drame et lui demeurent parfaitement étrangers. Ils y jouent un peu le rôle du chœur dans les tragédies antiques, et commentent le principal du sujet.

Par ailleurs, les cinq actes de M. Martinet répètent exactement les erreurs que nous avons constatées dans l'ouvrage de M. Ghéon : point d'action dans ce drame, mais cinq moments successifs d'une situation politique que le même personnage, l'auteur, déduit les uns des autres par les moyens d'un discours dialogué dont chacun de ses personnages représente un argument de raison.

M. Ghéon nous a montré dans son *Saint Maurice* des paysans chrétiens d'une naïveté toute conventionnelle à l'usage de son public bien pensant. Partant de ce même principe du respect des préjugés de son auditoire, M. Martinet a dressé une si grotesque figure de généralissime qu'elle offense le plus élémentaire bon sens. C'est manquer à la dignité de l'art que commettre des erreurs pareilles, c'est se desservir soi-même de ne pas s'apercevoir que, ce faisant, on justifie son dénouement, et que l'on va ainsi à l'encontre de la thèse même que l'on prétend défendre.

Hélas ! qui veut trop prouver ne prouve rien. Et pour avoir voulu mettre l'art au service de doctrines religieuses ou politiques MM. Ghéon et Martinet n'ont fait que manquer leurs ouvrages dramatiques. Tous deux avaient cependant la juste intuition que l'artiste a probablement un rôle social à accomplir. Mais ils ont voulu démontrer quelque chose par les moyens de l'art. En cela ils se sont irrémédiablement trompés. Une œuvre ne prouve rien, ne convainct personne. Elle émeut tout homme, parce qu'elle est vivante. Elle l'illumine, parce qu'elle est belle, et cela sans distinction de parti politique ou de croyance religieuse.

LOUIS RICHARD-MOUNET.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Rémy Perrier : *La Faune de la France illustrée ; Myriapodes et Insectes inférieurs*, Delagrave. — J.-H. Fabre : *Souvenirs entomologiques*, études sur les instincts et les mœurs des Insectes : sixième et septième séries de l'édition définitive illustrée, Delagrave. — J.-H. Fabre : *Le Livre des champs*, Delagrave. — J.-G. Millet : *En lisant J.-H. Fabre, le « Virgile des Insectes »*, l'énigme de l'instinct en face de la science, avec une préface de Gaston Bonnier, Delagrave. — E. Bugnion : *La guerre des Fourmis et des Termites* ; la genèse des instincts expliquée par cette guerre, Genève, Kundig. — G. André : *Propriétés générales des sols en agriculture*, Collection Armand Colin. — Maurice Boubier : *L'Oiseau et son milieu*, Bibliothèque de Philosophie scientifique, E. Flammarion. — Guy Babault : *Recherches zoologiques* dans les provinces centrales de l'Inde et dans les régions occidentales de l'Himalaya, Plon.

Les études biologiques se trouvent menacées en France ; le recrutement des zoologistes pour l'enseignement dans les universités se fait péniblement ; on préfère des carrières plus lucratives. Il est difficile de remédier immédiatement à cet état de choses. Pour faire de bons naturalistes, il faut s'y prendre de bonne heure, éveiller dès l'enfance le sens de l'observation et le goût pour la nature. Si, dans les écoles primaires, il est assez longuement question des animaux, les lycéens, après leur sixième, n'en entendent plus guère parler. Et puis, les jeunes gens qui, dans les promenades à travers les champs et les bois, sont intéressés par les bêtes qu'ils rencontrent, n'arrivent que difficilement à connaître leurs noms, faute d'un livre pratique de détermination.

Or, ce livre, nous allons l'avoir. Il vient de paraître, chez Delagrave, le premier fascicule de **la Faune de la France en tableaux synoptiques illustrés**. Son auteur, le professeur Rémy Perrier, de la Faculté des Sciences de Paris, a rendu déjà de grands services à l'enseignement des sciences naturelles. Son Traité de *Zoologie* est devenu classique en France et à l'étranger ; j'ai parlé récemment ici de la collection de *Planches murales* ; le succès de *la Faune de la France* n'est pas douteux.

La Faune de la France paraîtra en dix fascicules. Celui que j'ai entre les mains comprend les Myriapodes et les insectes inférieurs (Ephémères, Libellules, Termites, Blattes, Criquets, Sauterelles...). C'est un volume facilement maniable, bien imprimé ; il comprend 495 dessins tous originaux, mettant bien en évi-

dence les particularités les plus caractéristiques de toutes les espèces qu'on a quelque chance de rencontrer dans les diverses régions de la France. Une série de tableaux synoptiques, de clefs dichotomiques, conduisent aisément à la détermination des genres et des espèces. C'est la méthode déjà employée dans les Flores illustrées. La diagnose d'un animal est un peu plus délicate que celle d'une plante ; elle exige le plus souvent l'emploi d'une bonne loupe, quelquefois d'un petit microscope ; elle exige aussi de l'attention et de la patience. On trouvera dans ce livre pas mal d'indications biologiques. Quand on recueille un spécimen, on ne doit pas seulement chercher quel est son nom, mais noter aussi l'époque et le lieu où il a été trouvé, son habitat, les diverses particularités qu'on aura pu observer sur sa façon d'être, de vivre et d'agir. C'est à cette condition seulement que l'étude des animaux prendra un réel intérêt.

§

J'ai déjà signalé ici à plusieurs reprises l'édition « définitive » illustrée des **Souvenirs entomologiques**, de J.-H. Fabre. La sixième et la septième séries ont paru cette année. Il y est question des Bousiers, des Nécrophores, des Bouleurs de feuilles, des Sauterelles, du Grillon, des Acridiens, de la Processionnaire du Pin, des Charançons, des Psychés... Fabre y invoque l'instinct de la paternité, l'atavisme..., y parle de la simulation de la mort et du suicide chez les Insectes ; je viens de relire quelques-unes de ces études, où l'enthousiasme et l'imagination débordent ; j'ai eu l'impression que ces pages vieilliront vite. Fabre a eu le grand mérite d'attirer l'attention sur un domaine encore presque vierge. Il a eu de nombreux imitateurs, mais ceux-ci ont perfectionné les méthodes d'observation. On se montre actuellement plus exigeant pour l'analyse et l'interprétation des actes des animaux, comme on peut s'en rendre compte en lisant le bel ouvrage du professeur E.-L. Bouvier, *la Vie psychique des Insectes,* paru dans la collection du Dr Le Bon. Des études telles que celles de E.-L. Bouvier, de Paul Marchal, du commandant Ferton, de Cornetz, satisfont davantage les biologistes modernes, soucieux d'une précision toujours plus grande des observations et de la recherche des divers facteurs en jeu. J'ai beaucoup d'admiration pour l'œuvre de Fabre, mais il ne faut pas en faire un Evangile. Fabre n'admettait guère la critique, et il continue à avoir des

admirateurs qui ne tolèrent guère qu'on fasse la moindre réserve à son égard. C'est là une mentalité curieuse. Sans critique, pas de science, pas de progrès.

J.-G. Millet, l'auteur de **En lisant J.-H. Fabre**, est un fervent admirateur du célèbre entomologiste psychologue. J.-G. Millet est lui-même un observateur des insectes, et il a écrit, suivant l'expression du regretté Bonnier, « un véritable poème philosophique ». Il montre peu de sympathies pour « les nouvelles théories ». Il critique les tropismes, sans bien se rendre compte, d'ailleurs, de quoi il s'agit, puisqu'il croit que l'animal renversé qui se rétablit sur ses pattes présente du géotropisme, et il s'étonne qu'un animal inférieur, dont on a détruit un œil, puisse tourner tantôt dans le sens des aiguilles d'une montre, tantôt dans le sens contraire. J.-G. Millet met sur le même plan Jacques Loeb et Hachet-Souplet.

Pour comprendre les tendances de la nouvelle psychologie animale, il faut avoir reçu une bonne éducation de physicien et de chimiste. Un des admirateurs de Fabre raille les travaux zoologiques d'un commandant d'artillerie ; et cependant la physique et la chimie sont aussi indispensables au biologiste qu'à l'artilleur ; un ancien polytechnicien, un ingénieur sorti de Centrale, peuvent apporter une contribution plus intéressante à la biologie et à la psychologie qu'un amateur nourri de littérature.

§

Puisque j'ai été conduit à parler de psychologie animale, je dirai quelques mots d'un curieux mémoire d'un naturaliste suisse réputé, E. Bugnion, sur **la guerre des Fourmis et des Termites**. Pour l'auteur, « la transmission héréditaire d'instincts nouvellement acquis est un fait démontré et désormais incontestable » ; M. Bugnion croit aussi à l'intervention de la sélection naturelle, et à la perfectibilité de l'homme et des animaux. Il lui plaît de rechercher chez les animaux la première aurore d'un sens moral en formation.

§

Depuis **le Livre des champs** de J.-H. Fabre, l'agronomie a beaucoup évolué dans le sens de la physique et de la chimie. On s'en rendra compte en lisant les **Propriétés générales des sols en agriculture**, excellent petit livre d'un spécialiste fort estimé, G. André.

§

Depuis Lamarck, les biologistes se sont attachés à l'étude minutieuse et précise des agents morphogènes, c'est-à-dire des forces externes et internes qui agissent sur les organismes en modifiant leurs formes et structures et qui par contre-coup conditionnent leur manière d'être et leur genre de vie. Par l'observation d'abord, par l'expérience ensuite, on s'est efforcé de dégager les lois qui règlent l'influence des milieux sur les organismes. C'est là un sujet d'études captivant, et dont la partie philosophique est grande. Dans cette voie, les botanistes sont déjà arrivés à des résultats fort satisfaisants. La tentative récente d'un zoologiste suisse, Maurice Boubier, l'**Oiseau et son milieu**, se montre pleine de promesses. L'auteur étudie l'arboricolisme, l'humicolisme, les milieux aquatique et aérien, les migrations, la distribution géographique des oiseaux. On ne peut que conseiller la lecture de ce livre aux jeunes naturalistes et aux explorateurs.

J'ai un peu tardé à parler des récits de voyage d'un associé du Muséum de Paris, Guy Babault, **Recherches zoologiques** dans l'Inde et l'Himalaya. De nombreuses photographies illustrent ce bel ouvrage. Un appendice consacré à la zoogéographie montre bien l'intérêt de cette science. C'est sur les pentes de l'Himalaya que s'opère le passage de la faune orientale ou malaise à la faune paléarctique.

GEORGES BOHN.

SOCIÉTÉ DES NATIONS

LES ETATS-UNIS D'AMÉRIQUE ET LA S. D. N. — Nous avons reçu la lettre suivante :

C'est une opinion répandue et généralement admise que les Etats-Unis ne font pas partie de la Société des Nations. Si l'on admet que la presse soit, par profession, voire congénitalement, mal informée, on ne saurait reprocher au public l'erreur qu'il commet sur ce point. Mais les gouvernements, les Etats, qui financent, qui paient les fonctionnaires de la Société, — et les Etats, c'est nous, — devraient savoir mieux.

Les Etats-Unis sont à la Société des Nations, et s'il n'en faut qu'une preuve, elle sera bonne. Quiconque aura la curiosité de feuilleter les documents publics et officiels de la Société, si sévèrement épluchés par

les Commissions de la Chambre et du Sénat, y verra que dix citoyens ou citoyennes des Etats-Unis occupent au Secrétariat de Genève des postes dont quelques-uns sont importants. Un Américain dirige les services intérieurs. Un autre est directeur-adjoint de la section des informations. Une Américaine dirige la Bibliothèque, avec l'assistance de deux de ses concitoyennes. Une Américaine encore est secrétaire de la Commission des mandats, et deux autres sont employées à la section d'hygiène. Enfin deux Américains s'occupent, l'un des questions intéressant Dantzig et la Sarre, l'autre des questions juridiques.

On voit que les Etats-Unis *sont* à la Société des Nations. Ils y sont même un peu là. On pourrait sans doute envisager la question d'un autre point de vue, se demander, par exemple, dans quelles proportions les Etats-Unis contribuent au traitement de leurs ressortissants au Secrétariat de Genève. Mais s'il fallait tout le temps poser des questions, on n'en finirait plus. C'est déjà bien assez d'avoir à les résoudre...

Au cours de ces derniers mois, nous avons reçu plusieurs lettres dans le même sens. Nous publions celle-ci par égard pour la personnalité de son auteur et parce qu'elle offre l'occasion de mettre au point une affaire qui paraît préoccuper beaucoup de personnes.

Les faits rapportés semblent incontestables, mais il convient d'ajouter que, sauf erreur, la plupart des citoyens américains qui font partie du Secrétariat de la S. d. N. ont été nommés à une époque où l'entrée des Etats-Unis dans la S. d. N. ne faisait doute pour personne. Des contrats ont alors été signés et nul ne sait quelle décision sera prise quand ils arriveront à expiration. En outre, depuis quelque temps, le Gouvernement américain semble se rapprocher de la S. d. N.; il a reconnu l'utilité de la Cour permanente de justice internationale et il vient d'envoyer une importante délégation pour coopérer aux travaux de la Commission consultative de l'opium. Les pauvres résultats de la Conférence de Santiago ne peuvent que l'avoir encouragé dans cette voie.

Mais nous reconnaissons ce qu'il y a d'anormal, du moins en apparence, dans la situation décrite par notre correspondant.

PRICE HUBERT.

LE MOUVEMENT FÉMINISTE

Le Congrès de Rome.— L'événement le plus intéressant de ces derniers mois écoulés a été le 9[e] Congrès de l'Alliance Internationale pour le Suffrage des Femmes, qui s'est tenu à Rome,

du 12 au 19 mai, sous la présidence d'honneur de M. Mussolini, et la présidence effective de Mrs Chapman-Catt.

La presse a donné la physionomie du Congrès. Nos lecteurs savent déjà que près de 2000 déléguées s'y trouvaient réunies, que 43 nations y étaient représentées et que, parmi ces femmes venues de tous les coins du monde, les Japonaises et les Hindoues attiraient l'attention par le pittoresque et l'éclat de leurs costumes. Nos lecteurs savent encore, car tous les journaux l'ont annoncé, que M. Mussolini a fort aimablement reçu les Congressistes et qu'il leur a promis de donner le vote administratif, — c'est-à-dire municipal, — aux femmes italiennes ou plutôt à une catégorie de femmes italiennes, promesse qui a déjà reçu un commencement d'exécution.

Nous ne voulons pas revenir sur ce qui a déjà été écrit ; nous préférons indiquer ici le travail qui a été accompli dans cette conférence féminine internationale, travail qui se résume dans les vœux adoptés après l'examen minutieux des questions par les commissions et la lecture des rapports documentés. Ces vœux, votés par des femmes de races, de mœurs et de religions si différentes, contiennent les tendances générales du féminisme, et donnent une idée des questions qui se poseront de plus en plus devant le pouvoir législatif de chaque pays suivant les progrès du féminisme.

Parmi ces vœux, trop nombreux pour être tous cités, choisissons les plus intéressants. D'abord celui concernant les relations internationales. Le Congrès de l'Alliance déclare que les femmes de toutes les Nations ont le devoir d'établir entre elles des relations internationales amicales et de travailler en commun pour substituer au régime de la force une législation internationale ayant pour base la solidarité humaine sans distinction de race, de classe, etc. et adjure les femmes de soutenir énergiquement toutes les mesures que prendront leurs Gouvernements en faveur de la reconstitution économique du monde et la réconciliation des peuples. Vient ensuite un vœu relatif à l'éternelle question : « à travail égal, salaire égal », et au droit au travail, c'est-à-dire à une préparation professionnelle identique pour les jeunes gens et les jeunes filles. Que toutes les fonctions soient accessibles aux femmes, qu'aucune réglementation du travail des femmes ne soit adoptée si les femmes intéressées y sont opposées, que

les mesures de protection s'appliquant aux femmes en tant que mères n'entravent pas leurs intérêts économiques, tels sont les vœux d'ordre économique votés encore par le Congrès.

Abordant ensuite les questions de morale, le Congrès adopta toute une série de vœux sur la nécessité de donner aux éducateurs d'abord et, par eux, aux adolescents des deux sexes ensuite, un enseignement moral et biologique, destiné à instruire les adolescents des dangers qui accompagnent les infractions aux lois morales et de la responsabilité encourue devant la famille et la société.

En même temps, le Congrès réclame l'organisation d'une pédagogie sexuelle pour les parents et une campagne intense contre les préjugés et l'ignorance relatifs aux maladies vénériennes, contre la réglementation de la prostitution et la traite des femmes et des enfants.

Le Congrès s'est préoccupé vivement de la question si délicate, et que la guerre nous a révélée si douloureuse, de la nationalité de la femme mariée. L'Alliance Internationale ayant préparé une convention internationale sur cette question, le Congrès l'a acceptée comme projet provisoire qui sera soumis aux gouvernements respectifs des déléguées.

La situation économique des mères et de leurs enfants, légitimes ou non, a été le sujet de vœux fort intéressants concernant les allocations familiales, l'indépendance et la sécurité économique de la mère de famille, le salaire du mari, celui de la femme, l'aide de l'Etat pour les veuves chargées d'enfants, la recherche de la paternité, la situation de l'enfant illégitime.

Pour faire disparaître les différentes formes de quasi-esclavage qui existent encore, telles que la vente de femmes ou de filles, même en vue du mariage comme dans certains pays, et pour réaliser une entente internationale afin de mettre fin au commerce illicite des drogues dangereuses, le Congrès en appelle à la Société des Nations.

Enfin, considérant que le Bureau International du Travail (B. I. T.) doit discuter la question de l'inspection du travail, le Congrès a émis le vœu que le B. I. T. mette à l'ordre du jour la question des femmes inspectrices et reçoive le témoignage des pays où l'inspection des femmes par les femmes donne déjà de bons résultats.

Tels sont les vœux d'un caractère général qu'il nous a paru intéressant de signaler ici.

2000 femmes capables de discuter toute une semaine sur des sujets aussi graves, dans des séances d'une tenue parfaite, cela ne peut-il pas donner confiance aux hommes dans le sérieux et la valeur de leurs compagnes ?

THÉRÈSE CASEVITZ.

LES REVUES

Le Correspondant, la Revue de France: Pascal; M. Fortunat Strowski décrit le manuscrit des « Pensées » et chicane un de ses éditeurs; M. Joseph Bédier découvre une erreur commise par tous les éditeurs des « Pensées », depuis Faugère, en 1844. — *Le Monde Nouveau*: fragments d'un poème de M. Fagus. — *La Nouvelle Revue française*: petites pièces de Mme Marie Laurencin. — Mémento.

Le tricentenaire de la naissance de Pascal a été brillamment célébré par les revues françaises. « Le secret de Pascal », paru dans **le Correspondant** (10 juin), nous vaut une belle description du manuscrit des *Pensées* que possède la Nationale, par M. Fortunat Strowski :

C'est un très grand, très grand album; un relieur, qui peut-être ne savait pas lire, y a collé au hasard, à côté les uns des autres ou se chevauchant parfois, une infinité de petits papiers. On rencontre de vraies pages de brouillon, écrites avec de grandes marges à droite et à gauche pour les corrections et les ratures; une de ces pages garde encore la trace des plis; il est probable que ce qu'elle contient est le canevas d'une conférence et que Pascal l'avait pliée pour l'emporter dans sa poche. Une autre est stupéfiante; des notes ont été jetées dans les quatre coins, tournées vers les quatre angles, au hasard; au milieu, d'autres brèves notes, jetées avec le même désordre, parfois barrées, parfois entourées d'un cercle; Pascal, j'imagine, a piqué tout cela sur le papier en se promenant dans sa chambre, fiévreusement, et en méditant sur quelque sujet difficile! Plus souvent, les papiers collés sont des morceaux découpés dans un cahier, dans un registre, dans une marge de livre.

Encore si l'on y voyait dominer un dessein bien formé, et si, en écrivant ces notes, Pascal avait songé toujours à l'œuvre qu'avant sa grande fatigue il avait entreprise pour convertir les incroyants! Mais il pense à mille autres choses; tantôt à l'athée avec qui il va converser tout à l'heure; tantôt à l'ami ou à l'amie qui lui demanderont conseil; tantôt à son âme, tantôt au Christ et tantôt à la Vérité. Une seule unité dans ce désordre, dans ce chaos: la personnalité de Pascal.

Elle se révèle, avec sa sensibilité frémissante et impressionnable, dans l'inégalité de l'écriture, dans les alternatives de dépression et d'exaltation, dans la fougue et la liberté de l'élan. Elle se révèle dans la légèreté, la grâce, la délicatesse du trait.

Le moins émouvant du précieux manuscrit n'est peut-être pas qu'il associe parfois à l'écriture de Pascal celle de sa sœur si compréhensive et si dévouée à sa pure mémoire : Mme Périer.

M. Strowski réclame contre l'édition classique de M. Brunschvicg, à propos d'un texte. Voici le procès ouvert et jugé, en quelques lignes. Il s'agit d'un « fragment où Pascal parle de la raison »:

... il est ainsi donné par l'éditionHavet (xxiv-53) : « Toute la dignité de l'homme est en la pensée. Mais qu'est-ce que la pensée ? Qu'elle est sotte ! » C'est un peu rude pour un savant ! M. Brunschvicg ne conserve pas à ce fragment cette brièveté lapidaire. Dans sa fameuse édition classique, il le rattache à un plus long morceau que voici :

Pensée. — Toute la dignité de l'homme consiste en la pensée.

La pensée est donc une chose admirable et incomparable par sa nature. Il fallait qu'elle eût d'étranges défauts pour être méprisable ; mais elle en a de tels que rien n'est plus ridicule. Qu'elle est grande par sa nature ! Qu'elle est basse par ses défauts !

Mais qu'est-ce que cette pensée ? Qu'elle est sotte !

On voit ici Pascal faisant effort pour estimer la raison, et puis, tout de même, à la fin, s'impatientant de l'inutilité de cet effort et criant : « Qu'elle est sotte ! » Mais le manuscrit *ne donne pas cela* : il donne *le contraire*, exactement. Je transcris les mots tracés par Pascal, en respectant non pas l'orthographe, mais la ponctuation, les majuscules et la disposition générale :

pensée

Toute la dignité de l'homme est en la pensée. Mais qu'est-ce que cette (ou *notre*) pensée ? Qu'elle est sotte (1) ? La pensée est donc une chose admirable et incomparable par sa nature. Il fallait qu'elle eût d'étranges défauts pour être méprisable, mais elle en a de tels que rien n'est plus ridicule. Qu'elle est grande par sa nature, qu'elle est basse par ses défauts.

Quand vous voudrez savoir ce que « pensait » réellement Pascal, vous vous défierez des *Pensées* des éditeurs.

(1) Le *Qu'elle est sotte ?* a été ajouté par Pascal, en cet endroit exactement et non pas en note, ni à la fin, où la place n'aurait pas manqué. C'est une glose comme Pascal en introduit souvent pour compléter et éclaircir un raisonnement. On voit ici facilement l'utilité de cette glose : ma pensée est admirable. Mais n'est-elle pas sotte aussi ? Oui, elle l'est par ses défauts, mais elle reste admirable par sa nature. (*Note de l'auteur.*)

Il en faut croire M. Fortunat Strowski.

Dans **la Revue de France** (15 juin), voici le savant et fin M. Joseph Bédier qui « essaie, dit-il, d'éclaircir un passage très singulier des *Pensées* ». Ajoutons qu'il y parvient et que c'est aux dépens des éditeurs dont nul n'a vu ce qu'il a découvert en examinant le manuscrit.

Suivons donc M. Joseph Bédier. Il cite le passage ci-après que publient tel toutes les éditions :

Lorsqu'on ne sait pas la vérité d'une chose, il est bon qu'il y ait une erreur commune qui fixe l'esprit des hommes : comme, par exemple, la lune, à qui on attribue le changement des saisons, le progrès des maladies, etc., car la maladie principale de l'homme est la curiosité inquiète des choses qu'il ne peut savoir, et il ne lui est pas si mauvais d'être dans l'erreur que dans cette curiosité inutile.

La manière d'Epictète, de Montaigne et de Salomon de Tultie est la plus d'usage, qui s'insinue le mieux, qui demeure plus dans la mémoire et qui se fait le plus citer, parce qu'elle est toute composée de pensées nées sur les entretiens ordinaires de la vie : comme, quand on parlera de la commune erreur qui est parmi le monde que la lune est cause de tout, on ne manquera jamais de dire que Salomon de Tultie dit que, lorsqu'on ne sait pas la vérité d'une chose, il est bon qu'il y ait une erreur commune, etc., qui est la pensée de l'autre côté.

Et voici le commentaire :

Pour comprendre ce dernier membre de phrase, il faut savoir que le premier alinéa de ce passage est écrit au recto, le second alinéa au verso d'un petit feuillet de papier conservé dans le recueil de la Bibliothèque Nationale sous les cotes 443 et 444. « La pensée de l'autre côté » signifie donc « ce qui est écrit au recto ». Le tout est d'ailleurs écrit, non pas de la main de Pascal lui-même, mais, comme c'est le cas de tant d'autres de ses pensées, de la main de sa sœur, Mme Périer : soit qu'il lui ait dicté ces lignes, soit qu'elle les ait copiées sur un autographe de lui.

M. Bédier, rappelant que Salomon de Tultie est le double anagramme de Louis de Montalte et d'Amos Dettonville, les deux pseudonymes de Blaise Pascal, celui-ci se placerait de soi-même au rang d'Epictète et de Montaigne. Qu'on l'y place, soit ! Mais, que lui-même l'ait fait, ce serait d'un « malheureux aliéné », écrit M. Bédier. Il émet l'hypothèse que le second alinéa (le texte du verso) soit l'œuvre de Mme Périer commentant la pensée de

son frère et exaltant celui-ci sous le masque de Salomon de Tultie. « Un petit indice invite à croire que c'est elle : elle a tracé sur ce papier une petite croix, mais au verso seulement, comme si elle s'était recueillie à l'instant précis où elle s'arrêtait de copier pour passer à un travail plus personnel, pour coucher par écrit l'une de ses propres pensées. »

Hypothèse bien séduisante ! M. Joseph Bédier en a vérifié la justesse, partant de ce postulat : si le texte du verso n'est pas de Pascal, il ne figure assurément pas dans l'édition de Port-Royal, celle de 1670, imprimée sous la surveillance jalouse de Mme Périer.

L'édition princeps consultée, M. Joseph Bédier écrit :

De Salomon de Tultie nulles nouvelles, dans cette édition, ni dans aucune des éditions subséquentes. C'est Faugère qui, le premier, en 1844, a fait un sort aux quelques lignes où ce nom apparaît, et a commis l'erreur de les attribuer à Pascal.

Elles ne sont pas de lui, mais de sa sœur ou de quelqu'un de ses amis. Elles ont dû être composées entre le 19 août 1662, date de la mort de Pascal, et le 27 décembre 1666, date où Florin Périer obtient un privilège pour imprimer un livre intitulé *les Pensées de M. Pascal*. Entre ces deux dates, elles nous font entrevoir une période où les amis de Pascal, les Nicole, les Filleau de la Chaise et les Tréville, réunis en des conciliabules, préparèrent l'édition des *Pensées*, mais en grand secret, et avec le dessein de la publier sous un pseudonyme.

Il faudra donc, semble-t-il bien, rejeter des éditions futures des *Pensées* ce fragment apocryphe et le reléguer aux notes et aux appendices. Il n'en reste pas moins vénérable : c'est le plus ancien commentaire connu d'une pensée de Pascal.

§

Le monde nouveau (1er juillet) publie un fragment du « Massacre des Innocents », un poème de M. Fagus, d'une grande beauté. En voici un passage :

L'église est plus vieille,
Plus vieille que tout :
Miracle et merveille
Qui reste debout ;
Quand monte un soleil,
Vers ses vitraux morts,
Sa chanson éveille
En cortège d'or
Les saintes, les saints,

Et les cloches tintent
Au frileux matin.

Son clocher est un squelette
Où bat calmement un cœur
Qui nous rappelle à chaque heure
Qu'une suprême nous guette.
C'était hier jour de Toussaint,
C'est matin des Trépassés :
Chrétien, implore les saints
Pour toi, pour les trépassés :
Les trépassés prient pour nous
Et les saints prient pour nous tous :
Nous serons tous exaucés.

Les tombes dormant là n'ont plus nom ni famille,
On n'y apporte plus de fleurs,
Les enfants viennent en cueillir :
Où est-il mon rosier blanc?
O pauvres morts tenant tant et si peu de place,
Un peu de vous est dans ces fleurs :
Vous, où êtes-vous maintenant ?

§

La nouvelle Revue française (1er juillet) donne « Petit bestiaire », de Mme Maria Laurencin, qui est un joli peintre et fort à la mode. Ses brèves poésies ne plairont pas moins que ses tableaux, par le même alliage de préciosité et de puérile simplicité qui amusent notre temps où les hommes sont fatigués de ce qu'ont souffert, avant de mourir, les millions d'assassinés de la guerre.

LE CHEVAL

Cheval blessé meurt sans hennir
Doux cheval
J'irai le voir mourir.

Malaga.

LE CHIEN

En toutes saisons
Ce chien si rare
Si bon
Tue le cafard
De ceux qui l'ont.

Maîtresse battez des mains
Je suis un chien marin.

Maîtresse tremble et se cache
Je suis un chien de chasse.

LE LION

Lion généreux
Je te fais mon parent
Pour dire à tous ces gens
Que je n'ai pas peur d'eux.

Barcelone.

LE ZÈBRE

Ne crois pas Nicole
Que le zèbre est un animal
Comme le cheval
Le zèbre est un danseur espagnol.

MÉMENTO.

Revue de l'Amérique latine (1er juillet). — Conclusion de l'enquête : « l'Amérique et le bonheur du genre humain. » — M. O. de Andrade : « l'Effort intellectuel du Brésil contemporain. » — M. José Le Boucher : « La traversée de l'Atlantique austral. »

Revue des Deux Mondes (1er juillet) : « Pierre Loti », par M. Paul Bourget. — « Ma dernière visite à Loti », par M. Claude Farrère. — Le journal de captivité de Philippe Baucq, patriote belge, fusillé par les Allemands avec Miss Edith Cavell. Cet homme brave était un brave homme épris de littérature comme Henri Rousseau l'était de peinture. Son journal est, à ce titre, émouvant. On ne sourit pas de ce que l'auteur y appelle Phébus le soleil. On partage ses angoisses et on aime ce bourgeois qui a fini héroïquement.

La Revue Européenne (juillet) : M. André Germain : « Conversation à Florence avec Fritz von Unruh. »

La Revue hebdomadaire (30 juin) : M. H. Gaillard de Champris : « Mgr de Laval et la traite de l'eau-de-vie au Canada. »

La Revue de Paris (1er juillet) : M. G. d'Annunzio : « Contemplation de la mort. » — « Mon ambassade en Russie », par sir George Buchanan. — « Adieu à Loti », par Mme Gérard d'Houville.

La Revue de France (15 juin, 1er juillet) : Très amusants « Souvenirs du dîner Bixio », par Jules Claretie. — 1er juillet : « La rhétorique de Pascal », par M. Paul Souday.

La Renaissance d'Occident (juillet) : M. P. Wiblé : « De Racine à Virgile. ». — W. Conrad : « Histoire et Imaiges de bestes. » — M. Louis Piérard : « Orphée, bombardou. »

La Revue française (juillet) : Articles sur Pascal de MM. J. Ajalbert, Lucien Fabre, Dr Guimbeaux.

La Revue critique des Idées (25 juin) : M. L. Martin-Chauffier :

« M. de Montherlant cherche des amulettes. » — M. H. Rambaud : « La défense de Marcel Proust. »

L'Alsace française (30 juin) : « Une visite dans la Ruhr », par M. Ed. Vermeil. — « Cézanne », par M. Marcel Provence.

La Renaissance (30 juin) : M. Maurice Duval : « Quel est l'armement antituberculeux de la France ! »

Le Crapouillot (16 juin) : « Probabilités », par M. Lucien Farnoux-Reynaud. — « La fille blonde », par M. René Pujol. — « Le théâtre de Curel », par M. Louis Cheronnet.

Lucifer (juin) : « Les charcutiers », par M. Marius Ryolley.

La Vie des Lettres et des Arts (n° 13) : M. O. Densusianu : « L'actualité littéraire et la routine à l'Université. » — « La mort de Mariamme », de M. Ed. Dujardin. — M. G. Polti : « Du théâtre de chambre au théâtre mondial ». — Poèmes de MM. F. Divoire, N. Beauduin etc.

La Revue Universelle (1er juillet) : « Le pédant malgré lui », par M. René Benjamin. — « Stendhal en 1814 », par M. Paul Bailagny qui a trouvé des inédits de Beyle, d'un grand intérêt, dans les archives nationales de l'Isère.

L'Opinion (29 juin) : M. Jacques Boulenger : « Marcel Dupont et Jean d'Esme. » — M. H. Clouzot : « L'exode des richesses nationales. »

CHARLES-HENRY HIRSCH.

ART

Henner et son musée. — Exposition Monticelli, galerie Georges Bernheim. — Exposition Henri Rousseau, galerie Paul Rozenberg. — Exposition Val, galerie Balzac. — L'Exposition des Orientalistes français (galerie Georges Petit).

Un musée pour soi tout seul ! léguer un musée à l'Etat ou à sa ville natale, c'est un beau rêve d'artiste. Encore faut-il pouvoir tenir le coup.

Reattu, à Arles, impose le souvenir d'un artiste consciencieux, et légitime son legs par la belle collection d'Italiens et de Français du XVIIIe dont il prit soin d'entourer le cadeau de ses esquisses. Wiertz n'intéresse guère. Gustave Moreau était assez vaste et divers pour que la collection de ses études et de ses projets gardât une saveur d'art, et pourtant, à son musée, combien, pour ceux qui connaissent son œuvre, de lacunes, de beaux tableaux vendus ou casés dont on ne retrouve pas trace. Encore, une demi-douzaine de pages y attireront longtemps les poètes qui se clairsèment, aux yeux de qui Moreau fut un évocateur puissant. Y

trouvent-ils de lui une notion parfaite ? Non ! il faut compléter par le Luxembourget les collections particulières. Rodin tient par son prestige et puis un sculpteur a toujours conservé un plâtre, une maquette de la statue qui a quitté son atelier. Au musée Henner, il ne manque pas seulement l'œuvre d'**Henner** ; il manque un grand peintre.

Consciencieux, intelligent, obstiné, jusqu'à un certain point personnel ! certes, mais pas un créateur, ni un chef de file, ni une influence. Il cherche à trouver la distinction d'un Gustave Ricard, il côtoie la *malaria* d'Hébert. Il songe au Corrège, mais il ne l'évoque pas. Quand il a fait jaillir un corps blanc et nacré d'un drap noir, d'une orée de forêt sur un ciel bleu sombre, quand il a abrité une chevelure rousse d'un capulet rouge, il a tout dit et il l'a redit souvent. Il s'est survécu dans la nuance qu'il avait trouvée.

De s'y maintenir exclusivement, il bornait son champ d'investigations, inutilement. Il a été la gloire des Salons, mais de Salons peu glorieux, où l'art n'apparaissait qu'exceptionnellement. Il y a tenu bonne place avec Jean-Paul Laurens et Carolus Duran, au-dessous de Puvis de Chavannes et de Fantin-Latour. Mais Manet, Degas, Monet, Pissarro, Renoir, Raffaëlli, Gauguin, Guillaumin, Redon exposaient ailleurs et la nature de ses succès monotones le rapprochent plus d'un Bail (Joseph) que d'un Paul Baudry. Sans doute, le musée doit garder trace de lui. Il faut qu'une note rappelle au Louvre son talent et sa manière ; à forcer la dose, on précise trop que ce fut une manière, c'est-à-dire une méthode d'arrangement arrêtée, pour une fois immuable; du métier plus que de l'art.

§

La galerie Georges Bernheim a groupé une trentaine de beaux **Monticelli**. Là aussi, il y a manière. Mais avec plus de diversité et dans un choix bien plus varié d'atmosphères.

Et puis on a affaire à un virtuose tout à fait exceptionnel, à qui on pardonne sa virtuosité parce qu'il n'en fit pas commerce et que c'est une simple expansion de sa nature. Et tout de même, malgré la science de sa polychromie, son extraordinaire aptitude à brosser un fond admirablement coloré, ondoyant et solide, gemmé et mobile, l'admiration va moins à ses fêtes dans les parcs, à ses ordonnances d'ambition féerique, qu'à des portraits extra-

ordinairement pleins, d'un magnifique modelé, d'une vie intense, au regard animé et lustré de sensibilité. Ce n'est qu'après avoir remarqué l'allure et le rendu physionomique qu'on s'attarde au travail compliqué de la robe de son portrait de femme. Il y a aussi, chez Monticelli, de beaux intérieurs d'église dont le personnage principal est la lumière passant par des vitraux, et aussi d'extraordinaires et simples pots de fleurs, inondés de clarté, dans des chambres violemment ensoleillées; ce sont peut-être les plus beaux Monticelli. D'ailleurs ses *Fêtes*, avec leur arrière-goût de Delacroix et de Diaz à ses débuts, avec leur belle somptuosité, l'à-propos toujours renouvelé de leur dominante, de la tache la plus vive de couleur, demeurent de beaux tableaux. Il y règne une âme romantique éprise de décor diapré, amoureuse de la couleur pour la couleur et se plaisant à ses jeux fugaces sur les velours et sur les ors, et se sont là de précieuses impressions. Les avoir formulées, c'était se souvenir que la peinture peut donner des poèmes, qu'aucune de ses nécessités ne la rattache à une littéralité trop étroite, c'était, non pas ouvrir la fenêtre, mais la parer de beaux vitraux.

§

L'admiration pour **Henri Rousseau**, qu'on appela longtemps le douanier Rousseau, est un dogme pour presque toute la jeune peinture. Il est rare qu'un enthousiasme collectif soit tout à fait injustifié. Les membres de l'Institut ont tort de déclarer que cette admiration vient d'Allemagne. Le fait qu'un Allemand, nommé Uhde, ait fait un livre sur Rousseau, ne le prouve pas. C'est simplement la démonstration de ce fait: que la critique allemande subit violemment l'influence des milieux étrangers et, en l'espèce, elle a reflété les opinions de Montparnasse. Mais ce n'est point Montparnasse qui a commencé à mettre Rousseau en belle place. Il a un glorieux patron, qui n'est rien moins que Camille Pissarro. C'est aux Indépendants de 1886 que Pissarro découvrit Rousseau. Il était logique qu'il trouvât du plaisir à contempler les tableaux de Rousseau, dont l'un était une berge de la Seine, devant la baraque de la douane fluviale ; la berge à cet endroit est pavée. On eût pu compter les petits rectangles de pierre, et il n'est pas certain que le compte exact n'y était pas. Mais il y avait un ciel si simple sur cette cahute franchement de guinguois que Pissarro se pâma. Il est d'ailleurs naturel que Pissarro aimât

Rousseau. Les artistes qui savent tout le métier, et en ont trouvé un nouveau, sont particulièrement charmés à la vue d'une œuvre où l'émotion tient lieu de métier. Si les autres grands impressionnistes étaient venus à cette exposition, ils eussent peut-être, eux aussi, fait cas de Rousseau, mais ils boudaient les Indépendants, parce que Seurat, Signac, Dubois-Pillet, les pointillistes ouvraient un schisme et Pissarro apparaissait le dieu de ces hérétiques dont Seurat était le démiurge : Rousseau en pâtit. Il eût été dès lors lancé. Mais c'était tout de même inespéré pour lui qu'un vrai maître appelât l'attention sur cette peinture !

D'ailleurs,il travailla. Malgré que, chaque année,aux Indépendants, le jour du banquet, on lui fit chanter au dessert des chansons sur la mutualité ou qu'on lui fit quelques blagues, on suivait son effort régulier et un peu diffus avec sympathie. Il bénéficia aussi de l'hostilité que les milieux pompiers manifestaient vis-à-vis de Cézanne. De bons compagnons non dénués d'humour identifièrent les deux cas et il en est resté quelque chose au bénéfice de Rousseau.

Depuis, il fut imité par des gens très graves. Il est pour quelque chose dans cette absence de serti, dans cette simplicité de présentation qui caractérisent de bons peintres de la jeune école. S'il déconcerte parfois par la naïveté de ses conceptions, c'est par un singulier mélange d'imagination suscitée par des lectures aventureuses du *Journal des Voyages* et d'observation minutieuse des accessoires qui entouraient sa vie quotidienne.

C'est peut-être, en fin de compte, un amateur distingué et tranchant sur les autres en ce qu'il a dédaigné toutes les élégances ordinaires des amateurs, pour obéir à sa sensibilité, qui ne lui a pas toujours donné de mauvais conseils. Que penseront de lui les futures jeunes écoles ? Du bien, sans doute, car impressionnistes et constructeurs sont d'accord pour le louer, mais qu'on ne nous parle plus de la cérébralité élémentaire des peintres des Salons.

§

Galerie Balzac, Mme Val expose de beaux tableaux de fleurs, quelques portraits, des études de nus, des intérieurs baignés de lumière avec des natures mortes bien choisies, de jolie ligne et d'agréable saveur colorée. Il y a là une entente artiste de la décoration, une volonté de bien mettre en page et une atmosphère qui

a son mérite ; le mouvement des bouquets est très juste et une certaine coquetterie dans l'arrangement, dans le choix de la poterie et de la verrerie d'où ils jaillissent, ne manque point d'intérêt esthétique. C'est d'un art très aimable et de ton juste.

§

Les **Orientalistes français** sont les dépositaires d'un héritage de gloire. Les grands peintres de l'Orient sont des Français. Alors que le romantisme découvrit et inventa toute la couleur du monde, nos peintres se mirent en route pour l'Asie Mineure, l'Egypte, le Moghreb, en étudièrent la lumière, les races, l'anecdote, la féerie et annexèrent à l'art français des terroirs de gloire et de clarté. Delacroix et Decamps, avec des toiles telles que les *Femmes juives* ou les *Convulsionnaires*, le *Gué* ou l'*Ecole turque*, avaient fondé l'Orientalisme avec Marilhat, puis Dehodencq, bel évocateur des foules musulmanes, Fromentin, qui dit parfois le caractère du soir algérien, aux maigres feux près des douars sombres, puis, moindres, Ziem, Brest, Berchère, Belly, Tournemire. Les maîtres romantiques disparus, l'orientalisme tournait à la manière, au brillanté, à la petite anecdote lustrée, vernie et plaisante avec les Gérôme et les Bonnat, lorsque quelques impressionnistes s'avisèrent de visiter Alger. Excursions malheureusement brèves, mais qui ont produit le *Ravin de Saint-Eugène* tel que le peignit Renoir, et de nombreux tableautins de Lebourg, coins de la Kasbah, intérieur de mosquée pavoisée de riches drapeaux de confréries, étendues de brousse, fontaines de marbre blanc sur des placettes déjà tièdes du soleil matinal, mosquées blanches que le crépuscule semble toucher de nacre humide. Ces excursions de peintres impressionnistes, si elles eussent été moins brèves, eussent été, il y a quarante ans, le point de départ d'un renouveau chez nos orientalistes. Ce qu'elles produisirent, prouvèrent que l'Algérie n'est point une terre où tout se découpe en fer blanc sur des ombres dures, et cela influa tout de même sur nos nouveaux orientalistes, dont certains ne furent point insensibles à l'emprise encore grandissante de Gauguin, à son exotisme et à sa conception harmonique du tableau. Mais il n'est guère d'orientalistes français qui aient tenté les très longs voyages. Après l'Egypte d'Emile Bernard, les pages annamites de Fernand Ollivier, de Gilardoni.., la plupart se bornent à parcourir l'Algérie et le Maroc où plusieurs d'entre eux

d'ailleurs, peintres ou sculpteurs, sont allés comme titulaires de bourses de voyage.

Ces boursiers forment le fond de cette société d'Orientalistes, à base officielle, à laquelle préside fort intelligemment Léonce Bénédite ; ils se pressent à cette exposition, autour de Lebourg (représenté par des petits tableaux de 1875), à côté d'artistes que leur origine algérienne ou simplement leur amour de la belle couleur avait attirés depuis longtemps vers l'orientalisme ou plus précisément l'algérianisme pictural. Seul, à cette exposition, l'abbé Paul Buffet a poussé jusqu'en Ethiopie. Le Dr Gaudier s'est arrêté à Suez, M. Madrassi a étudié au Sénégal des femmes Peultre et des Bambaras. Les autres peintres ou sculpteurs vont d'Alger à Bou-Saada, à Fez, à Rabat, à Marrakech ,de Tunis à Gafsa, et se limitent à l'Afrique française du nord, terrain d'ailleurs immense et encore à peine défriché picturalement.

On rencontre à cette exposition quelques bons paysages, tels la vue de Teboursouk (en Tunisie), de Dabadie, et surtout les visions claires de Maurice Denis, soit qu'il évoque la réalité lumineuse du cimetière d'Alger ou note, dans l'atmosphère diaprée, une fuite en Egypte anachronique et familière, aussi les coins de port silencieux que Marquet a découverts à Alger. Notons les plages de Tanger peintes légèrement par Camoin ou les environs de Fez, vus par René Ménard.

Plus nombreux sont ceux que passionnent les spectacles de la rue, l'encombrement des marchés, le pittoresque d'un vieux mur doré, d'une porte au crépi mangé de soleil où se presse la foule bigarrée de flâneurs ; tels MM. Bouviolle, Dagnac-Rivière, Mme Martin-Gourdault, M. de la Nézière, avec de curieuses études des souks treillissés de Fez. D'autres sont plus résolument captivés par l'étude ethnique des types, comme Assus, avec de très consciencieuses études de femmes juives, Mme Dick Dumas, avec des femmes de Marrakech, Launois.

Dinet n'est pas toujours très heureux dans ses colorations générales, et son observation est parfois anecdotique. La *Sortie de la mosquée* qu'il expose cette année et qui n'est point sans faire songer à une sortie de messe, est une jolie page, où les femmes long-voilées, mauves ou violettes, descendent d'une allure, semble-t-il, très juste, les ruelles pierreuses que le soir argente. Gaudissard montre une de ses meilleures pages, le *Bain dans l'Oasis*, et

quelques figures de femmes de lignes sculpturales et de juste caractère ethnique.

André Suréda a la sensation très juste du multiple caractère fastueux et sévère du Moghreb. Il interprète, avec un égal bonheur, la piste poudroyante, ou l'oasis éclatant de fleurs, ou les beaux jardins où s'alanguit la paresse des femmes très parées. Il peint les koubas blanches entourées de terrains arides, comme les patios ornés de faïences vernissées.

Ses gouaches notent avec vérité les types indigènes, vieux mendiants, vieilles aux rides tragiques, aux yeux rougis, ou jeunes coquettes parées de vives couleurs. Il accentue ici les contrastes de son art qui veut rendre toute la vie algérienne et marocaine par son tableau sévère et de belle ordonnance, l'*Enterrement du rabbin*, qu'il entoure de la riante évocation de l'oasis et des chatoyantes toilettes de femmes entrevues sur les terrasses ou dans les jardins riants.

A côté de nombreuses études de femmes de Bou Saada, Alfred Dabat, dans sa dernière manière plus évocatrice que précisée, montre un excellent tableau ; jardins féeriques où des femmes réalisent d'harmonieux accords de tons délicats dans un joli luxe de robes bien harmonisées, de fond réaliste, mais de recherche décorative très accusée.

Citons encore des pages intéressantes de Paul Dubois, Majorelle, les femmes kabyles de Migonney, les études très consciencieuses de Fargeot, le port d'Alger de Cauvy. Tumultueux à souhait, les marchés marocains du sud-algérien où Maurice Bouviolle note agilement des mouvements de foule; les études de paysage, d'allure et de physionomie de Marius de Buzon; l'exposition contient des pages anciennes de Cottet, de style large, de faire un peu dur et de belles études sincères et vigoureuses d'Anna Morstadt.

Les sculpteurs s'attachent à des impressions de danseuses comme Poisson, ou Bigonet; ce sont d'ailleurs des envois qui ne manquent point d'intérêt. Landowski présente, en petite dimension, un pittoresque **Combat de vautours**, d'une arabesque sculpturale curieuse et neuve, et l'élan d'un derviche qui manie des serpents. M. Navellier est un animalier intéressant et un buste d'aveugle marocain de M. Tarrit est traité avec une certaine vigueur.

Les orientalistes français sont-ils tous représentés ? Certes non. Il manque Henri Matisse, puis Villard dont les bleds et les monta-

gnes du pays de Gafsa étaient si sûrement indiqués, et Mlle Jouclard et Picart le Doux, d'autres encore... ; mais c'est une exposition nombreuse et très variée.

GUSTAVE KAHN.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Au Musée du Louvre : une tête royale égyptienne en pâte de verre ; la donation E. Corroyer. — Expositions au Musée Cernuschi, au Musée Guimet, au Musée Galliera et au Musée de Sèvres. — Un nouveau musée parisien : le Musée Henner. — Le Musée Toulouse-Lautrec à Albi. — La Saison d'art à Beauvais. — Le produit des entrées dans les musées et monuments nationaux. — Mémento bibliographique. — Erratum.

Le département égyptien du **Musée du Louvre** pourra marquer d'une pierre blanche cette année 1923 : après l'admirable *Chien* dont nous parlions ici il y a quelques mois (1) — et qu'on vient enfin d'exposer en haut de l'escalier qui mène des galeries égyptiennes du rez-de-chaussée à celle du premier étage, — il a acquis, il y a quelques semaines, une œuvre non moins rare, qui, placée dans la grande vitrine de la salle des bijoux, en sera un des plus précieux joyaux. C'est une petite tête (haute de 87 millimètres), en pâte de verre mate d'un ton bleu lapis très pâle, d'un roi ou dieu égyptien, coiffé d'une perruque rapportée d'un ton lapis-lazuli plus foncé, à laquelle l'artiste a laissé le brillant originel de la pâte afin de faire mieux ressortir la matité délicate du visage. Le diadème d'or qui l'enserrait a malheureusement disparu ainsi que les yeux, qui devaient être faits d'aragonite blanche et de serpentine noire. Sauf cela, la tête est intacte et le visage a conservé tout son charme exquis, d'une expression un peu troublante. Cette petite merveille, précieuse à la fois par sa beauté, et par sa rareté (car jusqu'à présent, remarque M. Boreux (2), on ne connaissait, en fait d'objets égyptiens en verre, que des incrustations ou des vases), comptera parmi les œuvres les plus exquises que nous possédions de cette brillante époque de l'art égyptien qui s'étend, de la XVIIIe à la XXe dynastie (XIVe-XIIe siècles avant notre ère) et qu'ont remise encore mieux en lumière les récentes découvertes du tombeau de Toutankhamon dont nous parlions ici dernièrement.

(1) V. *Mercure de France*, 5 mars 1923, p. 789.

(2) Dans un article de la revue *Beaux-Arts* (numéro du 1er juillet), où cette tête est reproduite sous deux aspects.

Le Louvre expose aussi en ce moment (dans la salle L enon, où l'on a coutume de montrer les récentes acquisitions) tout un ensemble d'objets d'art, au nombre d'une trentaine, légués par le regretté Édouard Corroyer, l'érudit architecte, membre de l'Académie des Beaux-Arts, mort en 1904, et dont sa veuve, puis sa fille avaient gardé l'usufruit. C'est l'art du Moyen âge qui domine parmi ces pièces : bois sculptés (parmi lesquels une grande statue de *Vierge avec l'Enfant* du XIVe siècle français, ivoires, émaux limousins champlevés ou peints, orfèvreries (dont deux statuettes en or du XVe siècle de la Vierge et de saint Jean) ; mais le XVIIe et le XVIIIe siècle y sont aussi représentés, notamment par une élégante écuelle en vermeil aux armes du Grand Dauphin, exécutée par l'orfèvre Sébastien Le Blond (elle est exposée dans une des salles du mobilier) et par un coffret en faïence de Moustiers.

§

L'exposition du **Musée Cernuschi**, que nous annoncions dans notre dernière chronique, est consacrée principalement à l'art décoratif siamois. Cet art, très séduisant tant par l'originalité que par la grâce et la richesse de ses créations, était à peu près inconnu chez nous. Grâce à M. Fernand Pila, notre ministre à Bangkok, qui a réuni les belles pièces de mobilier et les étoffes qu'on voit en ce moment au musée de l'avenue Velazquez, nous pouvons l'apprécier maintenant à sa valeur. Cette collection consiste principalement en armoires de pagodes, ayant la forme de pyramides tronquées, aux panneaux laqués rouge ou (le plus souvent) noir, décorés avec somptuosité de scènes bouddhiques ou légendaires peintes en or parmi des flammes ou des ornements stylisés. Ces meubles s'échelonnent du XVe au XIXe siècle. Des mêmes époques datent des coffrets, au nombre d'une quinzaine, destinés à contenir les livres sacrés (l'un d'eux, orné de miniatures, est exposé à côté de la boîte qui le renfermait) ; avec leurs formes élégantes surbaissées, leurs couleurs brillantes où dominent le rouge et le vert et qu'encadrent des verroteries où se joue la lumière, ils sont des plus séduisants pour l'œil. Un miroir au cadre ciselé et doré du XVIIIe siècle, une hampe décorée provenant d'une pagode, de petits retables domestiques, les accompagnent. Enfin une vitrine renferme une collection de céramiques et de magnifiques étoffes en soie brochée ou lamée d'or et d'argent, dont les jolis ornements et les tonalités brillantes ou

délicates auront sans doute beaucoup de succès et peut-être d'influence sur les créations de nos couturiers. Quelques spécimens de sculpture complètent cette évocation de l'art siamois : têtes de Bouddhas d'un beau caractère, dont la plus ancienne remonte au XIIIe siècle.

Dans la grande salle du même musée on a groupé, à côté des nouvelles acquisitions, les dons faits par les « Amis du Musée Cernuschi ». On y remarquera principalement une statue de Bouddha en bronze, avec traces de dorures, de la dynastie des Ming (XIVe, XVIIe siècles), don de M. C.-T. Loo (lequel a exposé aussi plusieurs stèles votives à personnages, du VIe au VIIIe siècle, dont une, colossale, en bas de l'escalier du musée), un panneau de paravent laqué de l'époque des Ming ; de grands vases chinois en céramique ou en émail des dynasties T'ang, Song ou Yuan (VIIe-XIVe siècles), de délicates céramiques « clair de lune » de la période des Song ; des petits bronzes ; une collection de ces statuettes funéraires, sortes de « Tanagras » chinoises, dont nous avons parlé ici quand on en exposa, il y a deux ans, des spécimens; etc.

De son côté, le **Musée Guimet** a offert aux amateurs d'art extrême-oriental un régal encore plus relevé. Le 16 juin a été inaugurée, au rez-de-chaussée, une nouvelle galerie consacrée en majeure partie à l'art du Cambodge, où le savant conservateur du musée, M. J. Hackin, avec la collaboration de M. Claude Maître, ancien directeur de notre École française d'Extrême-Orient, a groupé, à côté de moulages et de photographies, rapportés par le regretté Charles Carpeaux, des bas-reliefs du grand temple d'Angkor (parmi lesquels une vue de l'immense bas-relief du *Barattement de la mer de lait* d'où naissent les belles Apsaras, une série de sculptures (don du gouvernement général de l'Indo-Chine, qui les avait envoyées à l'Exposition coloniale de Marseille) dues à cet art khmer (VIe-XIIe siècles), qui s'est montré le plus personnel de tous les arts d'Extrême-Orient et, par la noblesse et la grandeur de son style, la sérénité et la spiritualité profonde de ses créations, s'apparente singulièrement à notre art français du moyen âge, son contemporain : on en a ici la preuve dans ces têtes de Bouddhas ou de Hari-Hara (Vishnou et Sivâ en un seul être), aux physionomies sereines, aux yeux mi-clos, au léger sourire, qui se dressent sur de hauts socles à l'entrée de la galerie, dans

un *Bouddha assis*, abrité par le « nâgarâja » (Roi des serpents) trouvé à Pnom-Srok et dans un grand linteau fouillé de motifs décoratifs, pièces auxquelles s'ajoutent des statues de même provenance appartenant déjà au musée et groupées dans la rotonde d'entrée. L'art bouddhique s'est élevé, dans ces œuvres, à une majesté qui n'a pas été dépassée. Une série de sculptures chames (art de l'ancien Annam sous l'influence hindoue), de statuettes du Siam et de bronzes du Laos s'ajoute à cet ensemble.

Du Musée Guimet on pourra passer au **Musée Galliera** tout voisin pour visiter la belle et instructive exposition que M. Henri Clouzot a consacrée à la verrerie et à l'émaillerie. On y admire surtout les productions de l'admirable artiste qu'est M. Lalique (à l'œuvre duquel la **Manufacture de Sèvres** consacre en ce moment une exposition d'ensemble), créateur fertile en inventions charmantes, de l'art le plus délicat, et qui, à côté de pièces uniques comme son lustre-suspension, sa porte du wagon présidentiel, montre toute une série d'objets fabriqués en série, dont le bon marché séduira autant que la forme et le décor ingénieux. A côté de ce maître incomparable, il faut tirer également hors de pair M. Marinot, véritable magicien du verre ; puis M. Dammouse avec ses exquises pâtes de verre, MM. Decorchemont, Argy-Rousseau, Luce, Marcel Goupy, Maurice Dufrène, Platon, Mme Chauchet-Guilleré, etc. Dans le domaine de l'émaillerie, à côté des créations de M. Lucien Hirtz, depuis longtemps célèbre, brillent celles de M. Jouhaud et de M. Serrière. Le vitrail aussi est représenté. Bien éloigné de ce qu'il fut jadis, aux XIIe et XIIIe siècles avec ses rutilantes mosaïques aux tons intenses, au XVe et au XVIe siècle avec ses magnifiques tableaux sur verre des Pinaigrier, des Macadré et des Linard Gontier, cet art, aujourd'hui que le secret semble perdu des beaux verres d'autrefois, colorés dans la pâte, ne vaut plus que par l'ingéniosité plus ou moins séduisante de la composition décorative. Le meilleur des vitraux qui sont exposés ici est sans contredit celui de l'*Assomption de la Vierge* par M. Jacques Gruber pour l'église Saint-Christophe de Javel.

A côté de cette section moderne, M. Clouzot nous a offert, comme d'habitude, une section rétrospective comprenant des objets en verre filé, groupés parfois en d'amusantes compositions, et surtout une magnifique série de miniatures sur émail, de montres et de

boîtes émaillées, etc., qui constitue une véritable histoire de cet art précieux aux XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles (1) et où brillent surtout les créations de notre Petitot (son *Duc d'York* est une merveille), de l'Alsacien Weyler, du Suédois Hall, des Genevois Thouron, Huaut, Favre et Liotard, d'Isabey, de l'Anglais Henry Bone, etc.

Un nouveau musée vient d'être créé à Paris : le **Musée Henner**, et a été inauguré le 27 juin par le président de la République. Constitué et offert à l'Etat par la famille de l'artiste et, en particulier, par la générosité de sa nièce, Mme Jules Henner, il est formé de tous les tableaux et de toutes les études qui se trouvaient dans les ateliers du peintre à Paris et à Bernwiller (de ce dernier vient notamment un admirable ensemble de portraits peints par Henner d'après les siens) et ne compte pas moins de 440 toiles et 1160 dessins. C'est, on le voit, comme un pendant du magnifique Musée Gustave Moreau de la rue de La Rochefoucauld. Ce Musée Henner est installé, lui, dans l'ancien hôtel du peintre Dubufe, 43, avenue de Villiers. Entr'ouvert seulement pour l'instant, il ne sera visible qu'en octobre prochain et nous en reparlerons à ce moment plus en détail.

A ce groupe des musées d'artistes, si instructifs pour la connaissance et l'étude d'un maître, était déjà venu s'ajouter l'an dernier un **Musée Toulouse-Lautrec**, malheureusement — mais à très juste titre — installé loin de Paris, à Albi, ville natale du peintre, ce qui nous a privé jusqu'ici du plaisir de le visiter. Une intéressante brochure publiée lors de l'inauguration et qui contient les discours prononcés alors par MM. Charles Billet, secrétaire de la Commission du Musée, Maurice Joyant, ami de Toulouse-Lautrec et qui fut le dévoué organisateur et, en partie, le généreux donateur de cette collection, Léon Bérard, ministre des Beaux-Arts, nous fait connaître, ainsi qu'un bel article de notre confrère M. Arsène Alexandre dans la *Renaissance de l'art français*, accompagné de nombreuses reproductions (2), l'importance et la qualité de cet ensemble. Installé, avec des œuvres provenant du cardinal de Bernis (notamment un charmant petit

(2) On regrette que le désir sans doute d'être agréable aux amateurs qui ont gracieusement prêté leurs pièces à l'exposition ait fait grouper ces objets, dans le catalogue, par collections au lieu de les classer, comme il eût été plus logique et plus instructif, par ordre chronologique.

(1) Numéro de janvier 1922.

Boucher et un lumineux Guardi) dans l'ancien palais épiscopal de la Berbie, édifice moyenâgeux dans le style sévère de l'admirable cathédrale Sainte-Cécile toute proche, il comprend, répartis dans deux grandes galeries et une rotonde, plus de 80 peintures, célèbres pour la plupart, quantité d'études et croquis, et tout l'œuvre lithographié (près de 250 numéros) du peintre si véridique et si incisif de la vie moderne. On se propose d'y joindre prochainement une nouvelle série, comprenant des œuvres de jeunesse, recueillies également par le pieux et amical dévouement de M. Joyant, que tous les partisans de décentralisation artistique ne sauraient trop louer de son intelligente initiative.

Ne quittons pas la province sans annoncer la récente ouverture de l'annuelle **« Saison d'art » de Beauvais**, organisée chaque fois avec tant d'ardeur par le directeur de la Manufacture de cette ville, M. Jean Ajalbert. Il montre cette fois, dans trois salles du musée de la manufacture, à côté des travaux de l'année, une rétrospective de la tapisserie de 1820 à 1923 : plus de cent cinquante pièces, prêtées par le Mobilier national, pour la plupart inconnues, grâce à quoi l'on pourra suivre l'histoire de la basse-lisse de la Restauration jusqu'à nos jours. A l'hôtel de ville sont exposés des éventails provenant des deux grands centres de fabrication que sont encore aujourd'hui Andeville et Sainte-Geneviève (Oise), et un choix de sculptures du Beauvaisien Henri Gréber, dont on connaît le joli *Narcisse* du Musée du Luxembourg. Enfin, au musée départemental, on a ouvert une salle Auguste Delaherche, renfermant un ensemble de chefs-d'œuvre offerts par des amis et admirateurs du maître céramiste ou par lui-même.

Pour finir, transcrivons les chiffres fournis par le rapport récemment présenté au ministre de l'Instruction publique sur le **produit des entrées dans les musées et monuments nationaux** pendant le deuxième semestre de 1922. Ce produit s'est élevé à la somme totale de 790.808 francs, se décomposant ainsi :

Musées nationaux....................	433.346,50
Palais nationaux....................	94.610,50
Monuments historiques...............	243.946,75
Musées non pourvus de l'autonomie financière....................	18.904,25

Les recettes les plus importantes ont été effectuées aux musées du Louvre (183.303 fr.), de Versailles (102.307 fr. 50), au Panthéon (65.547 fr.), à l'abbaye du Mont-Saint-Michel (61.943 fr. 50), au palais de Pau (51.548 fr. 50), à la Sainte-Chapelle du Palais à Paris (43.723 fr. 50), au Grand-Trianon (39.662 fr. 50) et au palais de Fontainebleau (30.713 fr. 50).

Mémento. — Avec une nouvelle édition, enrichie de 76 reproductions réparties sur 63 planches, du *Catalogue de la collection Camondo* au Musée du Louvre où l'on a fait figurer les dessins de Degas pour des toiles de cette collection acquis aux ventes de l'atelier de l'artiste (6 fr.), l'éditeur des Musées nationaux, M. Albert Morancé, vient de faire paraître un très bel album destiné à commémorer le récent jubilé de la Société des Amis du Louvre et l'exposition qui fut faite alors de ses dons : *La Société des Amis du Louvre : ses dons au musée, 1897-1922* (pet. in-4 ; 48 planches av. 60 p. de texte ; 50 fr.) On y trouvera, avec la notice lue lors de la célébration de ce jubilé, le 21 février 1922, par le dévoué président de la Société, M. Raymond Koechlin, un catalogue descriptif, rédigé avec toute la rigueur scientifique désirable par les conservateurs du Louvre, de toutes les pièces qui sont venues enrichir leurs départements respectifs grâce aux libéralités de la Société (1) et qu'on trouve groupées dans cet album en 48 très belles planches héliotypiques.

Nous avons signalé ici autrefois, lors de leur apparition, les excellents volumes de vulgarisation, très abondamment illustrés, consacrés par notre éminent confrère M. Gustave Geffroy, aux *Musées d'Europe*. Les deux premiers, qui étaient épuisés, concernent *Le Louvre* (*peinture française et peinture étrangère*) viennent d'être réédités (Paris, éd. Nilsson ; 2 vol. in-4, chacun de 164 p. av. 152 illustrations dans le texte et 42 planches ; 30 fr.). A tous ceux qui désirent posséder une étude d'ensemble sur les chefs-d'œuvre que renferment les galeries de notre Louvre, nous ne saurions trop recommander ces volumes, qui, à l'attrait de beaux livres, ornés de reproductions excellentes, joignent le mérite d'un texte singulièrement compréhensif.

Et voici un livre qui s'adresse plus spécialement aux historiens d'art : notre savant confrère M. Marcel Nicolle, un des connaisseurs les plus érudits et les plus sûrs en matière de peinture, vient de grouper sous le titre *Critique d'art ancien et moderne. 1re partie : Musées de province* (Paris, Perrin et Cie, petit in-8°, XIX-293 p. ; 10 fr.) diverses études publiées jadis par lui sur des musées qu'il connaît particulièrement bien : ceux de Lille et de Clermont-Ferrand, dont il a dirigé au-

(1) V. *Mercure de France*, 1er juin 1922, p. 501 et suiv.

trefois la réorganisation; ceux de Nantes et de Rouen, dont il a dressé des catalogues modèles que nous avons loués ici même. Tous ceux qui se sont voués à cette science difficile, mais passionnante, qu'est l'histoire de l'art devront lire ces excellentes études, d'une érudition si parfaite, exempte de vaine rhétorique, qui sur certaines œuvres (comme l'énigmatique et célèbre *Joueur de vielle* du Musée de Nantes, attribué à Murillo, le *Baptême du Christ* du Musée de Rouen attribué au Pérugin ou à Raphaël, le *Géographe* de Velazquez et la *Diane au bain* de l'école de Fontainebleau du même musée) donnent le dernier état de la science, ou qui, dans un travail d'ensemble comme le chapitre consacré à *Watteau dans les musées de province*, apportent aux travailleurs une documentation extrêmement précieuse. Un dernier chapitre intitulé : *De l'importance des musées de province pour l'histoire de l'art et de la critique d'art au* XIX*e siècle* (communication lue au Congrès de l'histoire de l'art qui se tint à Paris en septembre 1921) est à louer aussi particulièrement pour les utiles suggestions qu'il contient : après avoir montré combien les richesses de nos galeries provinciales restent inutilisées, l'auteur, se basant sur ce qu'il a réalisé dans son catalogue du Musée de Nantes, demande qu'en ce qui concerne les œuvres du XIXe siècle (mais ce travail pourrait naturellement s'étendre aux œuvres de toutes les époques) un inventaire soit dressé de tout ce que les musées ou collections particulières de chaque région renferment de marquant, et qu'on en rapproche les appréciations les plus significatives des critiques contemporains, travail qui, replaçant chaque ouvrage dans son époque et dans son milieu, le ferait mieux comprendre et goûter. Cet utile répertoire ne tentera-t-il pas quelques-uns des élèves de notre École du Louvre ?

Erratum. — Dans notre dernière chronique (*Mercure* du 1er juillet), p. 209, ligne 10, au lieu de : « une ancienne toile », lire : « une curieuse toile ».

AUGUSTE MARGUILLIER.

URBANISME

Le problème de la circulation dans Paris. — Les rues sont les lits de rivières dont les véhicules et les passants forment le courant. La circulation augmentant sans cesse et les rues ne pouvant être élargies, il faut de toute nécessité activer l'écoulement du flot sous peine de bloquage du trafic. Cette étude, inspirée par le concours dû à l'initiative de l'*Intransigeant* a pour but d'en rechercher les moyens.

Les lois de l'hydraulique nous enseignent que le débit d'une

conduite est proportionnel, non à la plus large, mais à la plus étroite section de cette conduite. Un étranglement en un seul point réduit le débit à ce qu'il serait si la conduite avait cette section réduite dans toute sa longueur.

Une loi analogue règle le débit de nos rues. Il sera maximum pour chacune d'elles lorsqu'un courant de véhicules la parcourra à bonne vitesse en un sens unique de marche, sans rencontrer d'obstacles ou de resserrements. Mais qu'une voiture s'arrête, le débit de la rue se trouvera réduit à ce qu'il serait si toute la rue avait diminué de largeur : la réduction du débit sera plus marquée encore si deux courants de véhicules circulent en sens inverse ; enfin si, au lieu d'une voiture, il y en a deux qui stationnent en face l'une de l'autre des deux côtés opposés, la circulation ne se fera plus qu'au compte-gouttes, les véhicules d'une file attendant le passage des véhicules de l'autre pour se faufiler à leur tour, et c'est parfois l'embouteillage complet.

Les règles dont nous proposons l'adoption découlent de cet exposé. Nous les croyons susceptibles d'améliorer grandement la circulation des véhicules et des piétons dans Paris.

CIRCULATION DES VÉHICULES

Grande vitesse de marche autorisée. Les véhicules pourront circuler dans les rues d'un croisement au suivant, à la vitesse maximum que leur permet l'accélération de leur moteur et la puissance de leurs freins.

Obligation de serrer à droite. Les véhicules devront constamment rouler en serrant le plus possible à droite, le long du trottoir ou du véhicule voisin, de manière à laisser le plus d'espace possible disponible à gauche. Dans la traversée des places, les véhicules serreront de même à droite en tournant à gauche jusqu'à ce qu'ils aient rencontré à leur droite la rue qu'ils désirent emprunter et dans laquelle ils s'engageront en serrant toujours à droite.

Voies à sens unique de circulation. Le nombre de ces voies devra être considérablement augmenté. Dans celles-ci comme dans les autres, les véhicules devront serrer à droite pour laisser aux autres voitures le plus possible d'espace disponible à gauche.

Réduction des Obstacles à la circulation.

Obstacles roulant dans le sens opposé au trafic :

Tramways. Les tramways sont les seuls véhicules roulant

dans Paris sans suivre les règles de la circulation. Désormais les tramways devront tenir leur droite dans toutes les rues, et cela aussi bien lorsque les voies montantes et descendantes sont accolées que lorsqu'elles sont séparées par des trottoirs ou par des pistes cavalières. Dans la traversée des places, les voies de tramways pourront, contrairement aux autres véhicules, passer par l'axe des places ; si cela n'est pas possible, les deux voies passeront, l'une d'un côté, l'autre de l'autre côté du refuge central, de manière à rouler toujours du côté droit en tournant à gauche, sens de la circulation giratoire.

Obstacles roulant à vitesse réduite dans le sens du trafic :

Taxis maraudeurs. La maraude sera interdite. Les stations de taxis seront multipliées, chaque station devant être dotée d'un téléphone d'appel. Les stations seront créées dans les voies assez larges pour que la file de taxis reste au milieu de la rue en séparant les deux sens du trafic. Dans les files de taxis en station, le véhicule de tête seul pourra charger.

Voitures de charges allant au pas. La circulation de ces véhicules ne sera autorisée qu'à certaines heures. Dans les voies à grand trafic, elle ne sera tolérée à aucun moment.

Voitures à bras. La circulation de ces voitures ne sera également autorisée qu'à certaines heures, elle sera interdite dans les voies à grand trafic.

Marche arrière. L'usage de la marche arrière sera interdit à tous les véhicules, sauf pour se dégager.

Obstacles arrêtés.

Le stationnement de véhicules ne sera pas autorisé à moins de 25 mètres des croisements de rues. Dans certaines voies, les véhicules ne pourront stationner que d'un côté seulement de la rue et au ras du trottoir, à droite dans les voies à sens unique de circulation, du côté des numéros pairs ou impairs dans les autres voies. Dans les voies étroites à grande circulation, le stationnement pourra n'être autorisé qu'aux heures de faible trafic, il pourra même être interdit de façon permanente.

CIRCULATION DES PIÉTONS

Les piétons ne devront circuler que sur les trottoirs, ils ne pourront descendre sur la chaussée qu'aux croisements de rues, dans les conditions indiquées plus loin.

Dans certaines rues, les trottoirs seront à sens unique de circulation.

Réduction des Obstacles à la circulation :

Urinoirs. Tous les urinoirs seront supprimés et remplacés par des w.-c. souterrains auquel on accèdera par deux escaliers peu encombrants, l'un réservé à la descente, l'autre à la montée. Ces w.-c. seront installés notamment dans les passages souterrains et aux entrées de stations du métropolitain.

Kiosques à journaux. Les kiosques ne seront tolérés que sur les trottoirs de grande largeur, la vente des journaux pouvant également être assurée dans les boutiques, les bibliothèques de stations du métro et celles des w.-c. souterrains.

Colonnes de publicité. Ces colonnes seront supprimées. Les balais qui y sont remisés seront placés dans les w.-c. souterrains, stations de métro et autres réduits créés pour leur remisage.

Kiosques-vigies. Ces kiosques seront supprimés, l'appareil téléphonique étant placé dans une colonne peu encombrante analogue aux avertisseurs d'incendie, placée aux principales stations de taxis. Tous les chauffeurs de taxis en auront la clef. Ces téléphones ne pourront pas appeler, mais ils pourront recevoir des communications.

Etalages extérieurs ; terrasses de cafés. Les étalages et terrasses de cafés ne seront autorisés que dans les voies dont les trottoirs auront une largeur suffisante pour que la circulation des piétons n'en soit pas gênée.

Stores. Aucune barre ou volant de store, aucune pancarte ou objet d'étalage ne pourra être accroché à moins de 2 mètres de distance du sol, permettant le libre passage en dessous.

Grilles des arbres. Les grilles de trottoir placées autour des arbres seront supprimées et le bitume sera prolongé jusqu'à quelques centimètres de distance du tronc.

CROISEMENTS

La chaussée est exclusivement réservée à la circulation des véhicules.

Les trottoirs sont exclusivement réservés à la circulation des piétons. Ces trottoirs seront prolongés au travers des chaussées par une bande de pavés différents du revêtement de la rue et de la largeur des trottoirs, augmentée d'un mètre à droite et d'un

mètre à gauche. Ces bandes constitueront les passages à niveau.

Tout accident survenant à un piéton sur la chaussée en dehors des passages à niveau sera imputable au piéton.

Tout accident survenant à un piéton sur la chaussée au passage à niveau sera imputable au conducteur du véhicule.

Les piétons auront aux passages à niveau le pas sur les véhicules, qui devront ralentir et au besoin s'arrêter pour les laisser passer.

Les passages à niveau ne comporteront pas de refuges intermédiaires, ceux-ci faisant obstacle à la circulation des véhicules.

Dans la traversée des places, les piétons devront faire le tour de la place par le trottoir extérieur, les passages à niveau prolongeant les trottoirs autour de la place et ayant la même largeur que ceux-ci.

Les refuges circulaires ou autres à l'intérieur des places seront supprimés, sauf les refuges centraux qui seront réduits comme étant inutiles aux piétons qui *doivent* suivre les trottoirs extérieurs, lesquels seront au contraire élargis pour faciliter la circulation.

Les autobus auront leurs points d'arrêt le long du trottoir extérieur des places, chaque point d'arrêt ne devant autant que possible servir qu'à une seule ligne dans un seul sens.

Les tramways autorisés à couper les places dans leur axe auront leurs points d'arrêt dans les rues directement avant l'entrée des places. Aux arrêts de tramways, les passages à niveaux seront élargis jusqu'aux points de stationnement. Les véhicules devront obligatoirement arrêter aux passages à niveau pour laisser les voyageurs monter dans les tramways ou en descendre.

Dans les croisements où la circulation des piétons est intense, des passages souterrains pour piétons seront créés. On descendra dans ces passages par des plans inclinés et non par des escaliers; des bibliothèques de journaux et des w.-c y seront installés; les passages seront bien éclairés et bordés de vitrines d'exposition.

SIGNALISATION

Des signaux bien apparents seront placés à tous les points utiles pour renseigner les conducteurs de véhicules et les piétons sur les règles auxquelles ils doivent se soumettre. Ils permettront de diminuer le nombre des agents fixes qui règlent la circulation.

Les signaux seront lumineux le jour comme la nuit. Le signal

blanc signifiera « Passage autorisé », le signal vert signifiera « Obligation de ralentir », le signal rouge signifiera « Passage interdit » ou « Halte ».

Voies à sens unique de circulation :

A la sortie de ces voies, un signal rouge sera placé avec l'inscription :

SENS INTERDIT
Prendre
Direction ——→ la
rue du Colisée

Dans les voies parallèles à celles à sens unique de circulation et à toutes les rues transversales conduisant à ces voies, des tableaux indiqueront que la voie prochaine est à sens unique et ils donneront les numéros des immeubles d'angles, le sens des numéros montrant si ceux-ci vont en montant ou en descendant :

PROCHAINE RUE. SENS DE CIRCULATION
21 ——————→ 23
22 24

Obligation de serrer à droite :

De place en place, l'inscription « serrer à droite » sera accrochée aux lampadaires.

Interdiction de passage aux voitures de charges :

Dans les voies interdites, des plaques lumineuses seront apposées à toutes les entrées :

« Voie interdite aux voitures de charges »

ou

« Circulation interdite aux voitures de charges »
« de 10 heures à 19 heures »

Interdiction de stationner :

Dans les voies interdites, des plaques lumineuses seront apposées à toutes les entrées :

« Stationnement interdit »

ou

« Stationnement autorisé du côté des numéros impairs »

Trottoirs à circulation en sens unique :

Des plaques seront apposées au ras des trottoirs, accrochées aux lampadaires avec l'inscription du côté interdit :

« Sens de marche interdit »

et sur l'autre face :

« Sens de marche autorisé »

Interdiction de traverser les chaussées ou les places :

Des plaques placées transversalement au bord des trottoirs et lisibles du trottoir opposé porteront l'inscription :

« Il est interdit aux piétons de traverser les rues »

et aussi :

« Il est interdit aux piétons de traverser les places »
« Suivre les trottoirs extérieurs »

Passages souterrains :

Aux entrées des passages souterrains, des tableaux lumineux porteront l'inscription :

« Passages souterrains pour piétons »
« w.-c., lavabos, journaux »

Croisements :

Aux croisements de deux rues, un lampadaire placé dans l'axe du croisement portera trois signaux lumineux superposés, visibles des 4 côtés. Quand le signal blanc indiquera « Voie Libre » aux véhicules circulant dans une des deux voies, le signal rouge indiquera « Arrêt » aux véhicules de la voie transversale. Quelques minutes avant que le changement s'opère, le signal vert s'ajoutera aux signaux blancs et rouges. Il signifiera pour les voitures roulantes : « L'Arrêt va être ordonné, Ralentissez »; pour les voitures arrêtées : « La voie va être donnée libre, préparez-vous ».

Dans les places où plusieurs voies aboutissent, une colonne portant les trois signaux sera placée dans l'axe ou au bord du trottoir de droite de chaque rue à l'endroit où elle débouche dans la place. Une tour centrale abritera l'agent chargé de diriger la circulation et de manœuvrer les signaux des diverses colonnes. Dans les places où aboutissent de nombreuses voies à grand trafic, des tours secondaires pourront être placées aux débouchés de groupes de voies, elles abriteront chacune un agent chargé de renseigner le chef de trafic auquel il sera relié par téléphone. Le chef de trafic donnera à sa volonté la voie libre aux diverses rues et réglera le trafic par le moyen des feux blancs-verts et rouges, comme expliqué ci-dessus. Pas de signal acoustique, timbre ou autre augmentant encore le bruit de la rue; les conducteurs doivent avoir les yeux fixés sur les signaux.

SANCTIONS

Les agents seront chargés de faire observer les règlements par les conducteurs de véhicules et les piétons.

Tout procès-verbal dressé par un agent ne pourra en aucun cas être annulé.

Les agents dressant procès-verbal devront pouvoir toucher immédiatement le montant de l'amende fixée pour chaque contravention, le reçu définitif étant adressé par l'Administration. Le délinquant qui paiera l'amende sur le champ évitera les frais. Le délinquant pourra, s'il juge injustifié le procès-verbal, se présenter en personne devant un Tribunal chargé exclusivement de juger les délits de circulation. Les décisions de ce tribunal seront sans appel; les sanctions pourront être amende et prison. Le retrait du permis de conduire pourra être infligé aux automobilistes dont le casier portera un certain nombre de contraventions ou qui auront causé plusieurs accidents

Des appareils téléphoniques placés dans les lampadaires des refuges où les agents se tiennent habituellement devront permettre aux agents d'appeler le poste de police et d'obtenir par lui communication avec les agents d'autres refuges, afin de stopper un véhicule signalé. Des timbres d'appel et des signaux lumineux jaunes ou violets permettront d'avertir les agents que le poste les demande.

PRÉVISIONS ET CONCLUSIONS

L'application de ces diverses règles doit permettre de beaucoup améliorer la circulation dans Paris. Un jour viendra cependant où le nombre de véhicules en service sera tel que ces règles mêmes ne suffiront plus. A ce moment, il deviendra indispensable de limiter le nombre des véhicules circulant. On y arrivera d'une part en n'autorisant plus à cette époque la mise en service de nouveaux taxis, leur nombre pouvant être considéré comme définitif, d'autre part en imposant aux véhicules privés circulant à l'intérieur de la ceinture des boulevards extérieurs une taxe élevée de circulation, une plaque indiquant les véhicules autorisés à circuler.

En attendant ce moment, la circulation sera déjà beaucoup facilitée par l'application des règles ci-dessus. N'oublions pas en effet que ce sont les véhicules qui stationnent et les véhicules lents qui entravent la circulation de ceux qui roulent. Nous vo-

yons trop souvent des voitures arrêtées pendant des heures dans les voies les plus encombrées, pendant que leurs occupants se livrent aux besognes les plus futiles. Nous voyons trop souvent le trafic retardé par la faute d'un passant imprudent ou contrariant. C'est à ces maux que nous devrons porter remède ; nous croyons l'avoir trouvé ; aux maîtres de la circulation dans Paris d'en faire l'essai.

CHARLES SEE
Directeur du *Groupe de l'Habitation Franco-Américaine*.

ARCHÉOLOGIE

Docteur Stephen Chauvet : *La Normandie ancestrale*, Boivin, 3 et 5, rue Palatine. — Docteur F. Lessueur : *Le cimetière de Saint-Saturnin à Blois*, éditions du Jardin de la France, à Blois. — Louis Réau : *L'art français sur le Rhin*, Champion. — Charles Fegdal : *Choses et gens des Halles*, Edit. Athena. — Le *Vieux Montmartre*.

Parmi les publications récentes, on peut signaler volontiers **la Normandie ancestrale**, ethnologie, vie, coutumes, meubles, ustensiles, costumes, patois, par le Docteur Stephen Chauvet. Après une introduction sur la race et le caractère des Normands, le volume étudie l'existence du pays, les coutumes anciennes à propos des fiançailles, du trousseau, des relevailles. Les fêtes des Rois et de Noël ont gardé des usages curieux et divers qu'indique l'auteur. Plus loin, il parle des coutumes de la messe ; de la louée des domestiques à la Saint-Jean et à la Sainte-Claire ; des assemblées ou fêtes locales et du jeu de la *soule* ou de la *choule*, qui se lance avec le pied.

On parle de la foire de Lessay, dite Sainte-Croix, instituée au XIIIe siècle par les Bénédictins, dont c'était un beau revenu ; la foire de Coutances, à la Saint-Michel, etc. Il est question ensuite de la ferme-manoir normande ; des *traineaux* à bois, remontant au moins au XVIIe siècle et qui apportent au marché de Coutances la provision de l'hiver.

On nous expose encore la fabrication des anciens meubles et les industries similaires. Le Docteur Stephen Chauvet disserte longuement sur le mobilier rudimentaire des vieilles époques et ses transformations au cours du temps. On peut savoir que le musée d'Evreux possède une collection de meubles anciens de grand intérêt.

Le volume donne des indications précieuses sur l'organisation en Normandie des vieilles corporations se rattachant à la confection des meubles. Il est parlé à ce propos des meubles exposés au musée de Honfleur et l'on nous décrit les divers mobiliers ou pièces de mobilier que connaît la région : coffres, bahut, sièges, etc. — lesquels servaient de tables, armoires, buffets, horloges, — dont le type ne semble pas antérieur à la fin du XVIIIe siècle, — pendules, vaisseliers et pièces du couvert — et en même temps, il est parlé de diverses pièces de la maison : carreaux émaillés, épis de faîtage ; sans parler des poteries d'usage, — vases, fontaines, bouteille de grès, dame-Jeanne, — des fontaines de cuivre servant de lavabos, des ustensiles d'éclairage et de chauffage, etc. On cite encore d'autres accessoires comme les « cannes » à lait, les vieux étains normands, la « baratte » pour les le beurre ; on parle des anciens pressoirs de la région, ainsi que des costumes normands et des accessoires de la toilette, souvent d'une grande richesse, des bijoux, et le volume s'achève en mentionnant des poésies locales, des chansons, etc.

Le volume du Dr Stephen Chauvet est en somme curieux ; c'est une bonne contribution à l'étude des mœurs et usages autant qu'à l'art local de la Normandie et surtout pour le pays d'Avranches, Coutances, Saint-Lô. L'auteur a surtout collectionné des faits, recueilli des objets, parlé de coutumes qui tendent à disparaître avec l'invasion des habitudes plus générales de la vie des grandes villes du centre. A ce point de vue encore le travail consciencieux du Dr Stephen Chauvet mérite d'être signalé comme une excellente contribution à l'étude de la vie locale. Une illustration nombreuse agrémente ce volume, qui se trouve d'ailleurs très heuseusement présenté et constitue de même une intéressante lecture.

§

Une curieuse brochure a été donnée par le Dr F. Lesueur sur **le Cimetière de Saint-Saturnin à Blois**, — tirage à part de la revue *Blois et Loir-et-Cher*, et qui étudie un des spécimens les mieux conservés de l'architecture funéraire d'autrefois. Dans nos régions, on connaît celui de Montfort-l'Amaury dont nous avons parlé jadis et celui de Donnemarie-en-Montois (Seine-et-Marne), mais qui, je crois, n'est guère qu'une ruine. Le cimetière de Saint-Saturnin, à Blois, ou plutôt au faubourg de

Vienne, est, avec la paroisse et l'église du même nom, de l'autre côté de la Loire et se trouve séparé de l'église devant laquelle il s'étend, par une ruelle. Il offre de longues galeries, voûtées de charpentes en berceau, soutenues de jolies colonnes avec chapiteaux ouvragés, et encadrant une cour centrale que domine la tour de Saint-Saturnin. Le cimetière du faubourg de Vienne daterait de François Ier (1516). Dès l'entrée, en face de l'église, on se trouve dans un vaste préau quadrangulaire qu'entourent des galeries dont les charpentes superbes ont subsisté. L'une des toitures repose sur des piliers de pierre, les autres n'ont que des colonnes en bois.

Certaines des galeries ont des chapiteaux aux sculptures profanes ou macabres, dont les sujets ont été empruntés à la Danse des Morts ; et il a existé autrefois une chapelle, mais dont l'emplacement se retrouve à peine où des peintures murales ont été recouvertes par le badigeon. Le cimetière de Saint-Saturnin a été désaffecté au début du XIXe siècle et sert maintenant de buanderie, d'atelier et de commun à un hospice voisin. Le Dr F. Lesueur voudrait qu'on y fasse quelques réparations urgentes et surtout qu'on le débarrasse d'un matériel encombrant, de marchandises et d'appareils qui peuvent être dangereux et qu'on lui rende sa solitude sinon sa destination première ; mais notre époque a des préoccupations plus immédiates et nous craignons bien qu'il ne soit pas écouté. L'historique qu'il en donne est une des publications les plus heureuses de la *Société de Blois et Loir-et-Cher*. C'est un travail intéressant et qui vaut d'être retenu. Il signale en effet un des édifices les plus curieux de la région et qui mérite le mieux d'être étudié.

§

C'est comme une publication d'actualité qu'il faut présenter, en somme, le volume de M. Louis Réau : **L'art français sur le Rhin au XVIIIe siècle.** Entre la France et l'Allemagne, les relations qui ont toujours existé s'accentuent encore au XVIIe siècle, à la suite de la conquête de l'Alsace, des victoires de Louis XIV ; et toute la région rhénane se trouva imprégnée d'art français, de même que les principautés et pays du Rhin se placèrent sous l'influence politique et sociale de la France du Grand Roi et du XVIIe siècle. C'est cette influence de l'art français qu'établit M. Louis Réau, d'après les multiples documents des

Archives et en utilisant les estampes de la Bibliothèque Nationale.

C'est, en Alsace, outre divers monuments, le palais de Rohan, à Strasbourg ; on parle ensuite des jardins d'Heidelberg, œuvre de Salomon de Caus. A Mannheim s'éleva un château qui fut de même l'œuvre de plusieurs architectes français. On parle également du château de Benrath, près de Dusseldorf. A la même époque, l'électeur de Mayence fit construire le petit château dit *la Favorite*, à l'imitation de Trianon. A Francfort-sur-le-Mein, c'est l'hôtel des princes de Tour et Taxis, dont on a fait récemment un musée. On peut indiquer encore de la même époque le clocher de l'église de Mayence dont l'architecte proposa d'expériment la solidité en sonnant les cloches et en tirant les canons d'une batterie de six pièces. M. Louis Réau parle encore de l'électorat de Coblence, du château de Poppelsdorf, du château de Brühl, — dont une des meilleurs planches du volume nous montre le très bel escalier. L'influence française est évidente pour ces constructions du Rhin dont les architectes étaient des nôtres, et les nombreuses illustrations du volume montrent bien l'expansion de notre art du XVIIe et XVIIIe siècles par delà la frontière et dans les États allemands qui rêvaient de se mettre à l'unisson de la cour de Versailles. L'ouvrage de M. Louis Réau, qui a inséré de très nombreuses pièces justificatives, apporte en somme un témoignage flagrant. Il serait intéressant de rechercher les influences françaises aux époques antérieures, — la Renaissance, le moyen âge. C'est une autre face du problème, et non des moins séduisantes alors qu'on a si longtemps professé que tout notre art « gothique » par exemple venait d'Allemagne, — et il y a là un des problèmes certainement les plus curieux, dont la solution peut être laborieuse, mais qui devrait bien séduire quelques-uns de nos érudits.

§

A propos du vieux quartier des Halles, sur lequel M. Charles Fegdal apporte un curieux volume de croquis: **Choses et gens des Halles**, on peut s'arrêter devant divers croquis des gens et surtout des choses du quartier qui est un des plus vieux de Paris et a joué un rôle important dans l'histoire et les fastes de la capitale. L'église et le cimetière des Innocents furent supprimés en 1786.

L'église, à laquelle était adossée la fontaine de Jean Goujon,

transférée au milieu du square, et dont nous parlions récemment à propos d'un ouvrage du même auteur, remontait à 1163.

Le cimetière des Innocents, où se trouvaient nombre de monuments curieux, avait fini par être envahi au XVIIe s. par quantité de marchands qui installaient leurs boutiques jusque sur les tombes. L'hôtel de Soissons, — sur l'emplacement de la Halle-au-Blé, — avait été bâti par Catherine de Médicis. C'était un très bel édifice, dont il nous reste quelques dessins et la colonne astrologique de la reine. L'hôtel qui eut des destinées diverses, qui passa au comte de Soissons, au prince de Carignan, — et sous Louis XV servit à l'agiotage comme la rue Quincampoix, fut détruit et la halle construite (1783) sur son emplacement. Les vieux bâtiments, d'ailleurs, tombaient, en ruine. — Le pilori des Halles, très ancien, avait été refait en 1471 et ne disparut qu'en 1789.

C'était une tour octogonale coiffée d'une toiture aiguë et portant à mi-hauteur un cercle de fer où l'on exposait les condamnés. Le pilori des Halles semble avoir été situé du côté de la rue Rambuteau et de l'église Saint-Eustache. A côté des supplices habituels qu'on infligeait au pilori, il servit encore dans certaines exécutions comme celle du duc de Nemours sous Louis XI. A côté du pilori on voyait aussi la fontaine, dite des Halles, qui ne disparut qu'en 1854, lors des démolitions du quartier; et la Croix des débiteurs insolvables où l'on agenouillait dans la boue et sous le bombardement de détritus divers les malheureux qui se trouvaient devoir de l'argent. L'église Saint-Eustache, qui s'élève au nord de ce curieux quartier, date du XVIe siècle et se trouve un intéressant édifice où les éléments de l'architecture ogivale sont remplacés par ceux du plein-cintre.

C'est en somme la dernière église intéressante de Paris. Le quartier des Halles, dont M. Charles Fegdal présente surtout les curiosités et types divers, mériterait bien une étude complète, à la fois au point de vue historique, archéologique et pittoresque. C'est peut-être celui où bat le plus réellement le cœur de Paris.

§

Le dernier numéro du *Bulletin de la Société du* **Vieux Montmartre** contient une curieuse étude sur *la rue de Bellefond au commencement du XVIIIe siècle* par Gaston Capon. La rue de Bellefond, qui descend de la rue Rochechouart à la rue

La Fayette, a une disposition bizarre. Elle traverse sur un pont la rue Baudin qui descend au Square Montholon, — situation singulière qu'on retrouve dans certaines rues du Mans ; autrefois la rue de Bellefond a porté le nom de Val Larronneux ; un hôtel de Charolais en occupa la partie haute et ses jardins s'étendaient jusqu'à la rue Pétrelle. La notice de M. Gaston Capon donne de nombreux détails sur l'existence, d'ailleurs mouvementée, du comte de Charolais, qui se rattachait à la famille de Condé, et sur ses successeurs.

Au compte rendu d'une de ses dernières séances, la *Société du Vieux-Montmartre* annonce qu'il lui est rentré différentes vues anciennes de la localité : le chœur de l'église Saint-Pierre (1828), le versant ouest de la Butte, la fontaine du But (1842), la rue Saint-Vincent et l'entrée du parc Pareyre (1845), l'abreuvoir du Nord-Ouest, le derrière de la rue Girardon (1847), etc. A cette même séance on a présenté un rapport sur l'abbaye d'en bas, accompagnant des dessins de l'architecte Louis Gabriel. On a parlé également de l'église Saint-Jean, siège de la paroisse Notre-Dame de Lorette (1803-1833) (1).

CHARLES MERKI.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Baudelaire, Edgar Poe et le romantisme (d'après une page inconnue de Baudelaire). — Quel que soit le zèle des bibliographes de Baudelaire, notamment de Spoelberch de Lovenjoul et de A. de la Fizelière et G. Decaux, ils ont, dans la liste des traductions, omis deux morceaux, « Bérénice » et « Une aventure dans les Montagnes Rocheuses », parus, sous une première forme, les 17 avril et 11 décembre 1852.

La traduction de *Bérénice* est particulièrement intéressante, d'abord parce que c'est le second conte d'Edgar Poe publié par Baudelaire, et surtout parce qu'elle est précédée d'une notice inconnue et que nous reproduisons entièrement, car on peut y reconnaître la main de Baudelaire :

Le morceau que nous donnons à nos lecteurs est tiré des œuvres

(1) Au carrefour de Châteaudun existait une chapelle qui servait au cimetière Saint-Eustache situé à cet endroit.

d'Edgar Allan Poe. Il date des premiers temps de sa vie littéraire. Edgar Poe qu'on pourrait appeler la tête-forte des Etats-Unis est mort en 1849, à l'âge de 37 ans. Il est mort pour ainsi dire dans le ruisseau ; un matin, les agents de police l'ont ramassé, et l'ont porté à l'hôpital de Baltimore ; il a quitté la vie, comme Hoffmann et Balzac et tant d'autres, au moment où il commençait à avoir raison de sa terrible destinée. Pour être tout à fait juste, il faut rejeter la responsabilité d'une partie de ses vices, et notamment de son ivrognerie, sur la sévère société dans laquelle la Providence l'avait enfermé.

Toutes les fois que M. Poe fut heureux, ou à peu près tranquille, il fut le plus aimable et le plus séduisant des hommes. Cet excentrique et orageux écrivain n'eut d'autre réelle consolation dans sa vie que le dévoûment angélique de la mère de sa femme, mistriss (*sic*) Clemm, à qui tous les cœurs solitaires rendront un hommage légitime.

Edgar Poe n'est pas spécialement un poète et un romancier ; il est poète, romancier et philosophe. Il porte le double caractère de l'illuminé et du savant. Qu'il ait fait quelques œuvres mauvaises et hâtives, cela n'a rien d'étonnant, et sa terrible vie l'explique ; mais ce qui fera son éternel éloge, c'est la préoccupation de tous les sujets réellement importants, et *seuls* dignes de l'attention d'un homme *spirituel* : probabilités, maladies de l'esprit, sciences conjecturales, espérances et calculs sur la vie ultérieure, analyse des excentriques et des parias de la vie sublunaire, bouffonneries directement symboliques. Ajoutez à cette ambition éternelle et active de sa pensée, une rare érudition, une impartialité *étonnante et antithétique* relativement à sa nature *subjective*, une puissance extraordinaire de déduction et d'analyse ; et à la *roideur* habituelle de sa littérature, il ne paraîtra pas surprenant que nous l'ayons appelé la *tête forte* de son pays. C'est l'idée opiniâtre d'utilité, ou plutôt une curiosité enragée qui distingue M. Poe de tous les romantiques du continent, ou, si vous l'aimez mieux, de tous les sectaires de l'école dite romantique.

Jusqu'ici, M. Poe n'était connu que par le *Scarabée d'or*, *le Chat noir* et *l'Assassinat de la rue Morgue*, traduits dans un excellent système de traduction positive par Mme Isabelle Meunier, et la *Révélation Mesmérienne*, traduite dans la *Liberté de Penser* par M. Charles Baudelaire qui vient de publier dans les deux derniers volumes de la *Revue de Paris* une appréciation très nette de la vie et du caractère de l'infortuné Poe, et à qui nous devons la communication de ce morceau.

Les principaux ouvrrges de M. Poe sont : *The Tales of the grotesque and arabesque*, qu'on pourrait traduire par *Grotesques et Arabesques*, un volume de contes chez Wiley et Putnam, à New-York, un volume de poésies, The Litterati (*sic*), Eureka, Arthur Gordon Pym, et une

quantité considérable de critiques très aiguës sur les écrivains anglais et américains.

Quatre ans auparavant, en publiant sa première traduction de Poe dans la *Liberté de Penser*, Baudelaire l'avait fait précéder d'une notice de ce genre ; il est donc naturel de croire qu'il est également l'auteur de celle-ci. Mais on pourrait se demander pourquoi Baudelaire n'a pas franchement signé cette page comme il l'avait fait la première fois. C'est qu'il désirait rappeler ici ses précédents travaux au sujet de Poe, et qu'il ne pouvait pas décemment avoir l'air de chanter ses propres louanges.

Pour se convaincre d'ailleurs de l'authenticité de cette page, il suffira de la comparer à divers passages de l'œuvre de Baudelaire, et notamment à l'étude publiée par le poète français dans la *Revue de Paris* en cette même année 1852 et au sujet du même auteur américain.

Le morceau reproduit plus haut porte d'abord la marque extérieure, le cachet typographique de Baudelaire. On y retrouve plusieurs mots en italiques, exactement comme dans ce passage de la *Revue de Paris* :

Il était *marqué* par la nature comme ces gens qui, dans un cercle, dans un café, dans la rue, *tirent* l'œil de l'observateur et le préoccupent. Si jamais le mot *étrange*...

On remarquera également l'orthographe du nom américain ; la plupart des critiques français l'écrivaient et l'écrivent encore incorrectement. Baudelaire, au contraire, était fort méticuleux sur ce point et faisait des recommandations même à Sainte-Beuve :

Je suis persuadé qu'un homme aussi soigneux que vous ne m'en voudra pas si je le prie de bien observer l'orthographe du nom (Edgar Poe). Pas de *d*, pas de tréma, pas d'accent.

L'examen du style également indique que cette page appartient bien à Baudelaire. Comparons-la encore à l'article de la *Revue de Paris*. La phrase « il a quitté la vie, comme Hoffmann et Balzac, au moment où il commençait à avoir raison de sa redoutable destinée » est bien de la même main que la longue tirade de la *Revue de Paris :*

Que ne fit pas Hoffmann pour désarmer la destinée ? Que n'entreprit pas Balzac pour conjurer la fortune ?...

Rappelez-vous aussi la diatribe qui suit, toujours dans la même revue :

Y a-t-il donc une Providence diabolique qui prépare le malheur dès le berceau ?... Les Etats-Unis furent pour Poe une vaste cage...

On retrouve la même inspiration et quelquefois les mêmes expressions dans le passage qui nous occupe :

Il faut rejeter la responsabilité d'une partie de ses vices, et notamment son ivrognerie, sur la sévère société dans laquelle la Providence l'avait placé.

On a envie d'ajouter ici, comme dans la *Revue de Paris*, « la sévère société dans laquelle une Providence diabolique l'avait placé » ; mais même sans l'épithète « diabolique » la phrase est blasphématoire et tout à fait dans la manière de Baudelaire. Est-il nécessaire également de comparer l'allusion que nous rencontrons ici au sujet du « dévouement angélique de la mère de sa femme, mistress Clemm, à qui tous les cœurs solitaires rendront un hommage légitime » avec le morceau de la *Revue de Paris* :

Admirable créature !... Puissent nos larmes traverser l'Océan, les larmes de tous ceux qui, comme ton pauvre Eddie, sont malheureux, inquiets.

Même parallélisme dans la pensée et dans l'expression quand il s'agit de caractériser l'œuvre de Poe : « Probabilités, maladies de l'esprit, sciences conjecturales, curiosité enragée », autant d'expressions rencontrées ici et qui ont leurs analogues dans la *Revue de Paris* :

Ce ne sont pas seulement les probabilités et les possibilités qui ont fortement allumé l'ardente curiosité de Poe, mais aussi les maladies de l'esprit.

Lisez encore la *Revue de Paris* :

C'est un fait très remarquable qu'un homme d'une imagination aussi vagabonde soit en même temps aussi amoureux des règles et capable de studieuses analyses et de patientes recherches. On eût dit une antithèse faite chair.

Relisez maintenant la phrase du passage reproduit au début de cet article :

Ajoutez cette ambition éternelle et active de sa pensée une rare érudition, une impartialité étonnante et antithétique relativement à sa

nature subjective, une puissance extraordinaire de déduction et d'analyse.

C'est la même « antithèse » présentée de deux manières distinctes, mais analogues, et exprimée avec quelques mots identiques.

On pourrait peut-être objecter que le texte en question ressemble à celui de la *Revue de Paris* parce qu'il a été composé d'après celui-ci par un rédacteur inconnu. Mais l'auteur de notre article est informé, au sujet d'Edgar Poe, de certains détails qu'il n'a pas trouvés dans la *Revue de Paris*. Il connaît au moins le titre *The Literati*, qu'il laisse imprimer avec deux *t* il est vrai, et il sait que *Bérénice* est l'un des premiers contes écrits par Poe. Peu de gens, en 1852, étaient assez familiers avec l'œuvre de Poe pour posséder ces renseignements, et un rédacteur travaillant de seconde main ne se serait pas donné la peine de les chercher. Baudelaire au contraire, qui avait entre les mains l'édition complète publiée après la mort du conteur américain, était à même de donner ces informations.

Le rappel des travaux antérieurs consacrés à Poe indique nettement que Baudelaire lui-même est l'auteur de la notice. L'étude de la *Revue de Paris* y est qualifiée « d'appréciation très nette de la vie et du caractère de l'infortuné Poe ». Il y a là un éloge qu'un auteur peut bien se décerner sans avoir l'impression d'être outrecuidant. De plus, si l'approbation donnée à « l'excellent système de traduction positive » de Mme Meunier ne se retrouve point dans la *Revue de Paris*, elle est en revanche entièrement conforme à la déclaration de Baudelaire dans la *Liberté de Penser* en 1848 : « Il faut surtout s'attacher à bien suivre le texte littéral. » Cet hommage rendu à Mme Meunier est d'ailleurs vraisemblable si l'on suppose que c'est un rival courtois qui écrit. Il devient au contraire absurde et ridicule si l'on suppose que c'est un rédacteur qui parle au nom du journal. Au lieu de s'occuper des traductions de Mme Meunier qui datent déjà de cinq ans, ne ferait-il pas mieux d'apprécier et de louer la version française de ce conte en tête duquel on l'aurait prié d'écrire une notice ?

Même les divergences entre le texte de la *Revue de Paris* et celui qui nous occupe ne permettent point de penser que celui-ci a été fait d'après celui-là ; elles s'expliquent au contraire très bien par le changement d'opinion de Baudelaire sur

certains points. Le mot essentiel de notre passage, « la tête forte des Etats-Unis », « la tête forte de son pays », se trouvait déjà dans la *Revue de Paris*, mais il était attribué à un Américain. L'auteur de notre texte s'approprie ce mot, ce qui serait une audace surprenante de la part d'un rédacteur de seconde main. Il n'est pas étonnant au contraire que Baudelaire prenne ici à son compte un mot qu'il a ailleurs prêté à un autre, car il est certain qu'il n'a jamais su exactement où il avait trouvé cette expression qui l'avait séduit. Dans la *Revue de Paris* en effet, où il avoue d'ailleurs qu'il « cite de mémoire », il attribue ce mot à « un écrivain fort estimé aux Etats-Unis », alors que, quatre ans après, dans la préface des *Histoires Extraordinaires* où il reprendra le même terme, il le placera sous la plume d'« un inconnu ». Il y a là manifestement une de ces expressions comme il nous en vient à tous à l'esprit sans que nous sachions si elle nous appartient ou si nous l'avons lue quelque part.

On pourrait encore, en reprenant les deux textes que nous avons d'abord proposés à la comparaison, relever une autre divergence plus significative et plus concluante. Dans la *Revue de Paris*, Baudelaire semble parler avec approbation du romantisme et de la doctrine de l'art pour l'art lorsqu'il écrit au sujet d'Edgar Poe :

Il ne soutenait pas, comme certains sectaires fanatiques insensés de Gœthe et autres poètes marmoréens, que toute chose belle est essentiellement inutile ; mais il se proposait surtout pour objet la réfutation de ce qu'il appelait la grande hérésie des temps modernes. Cette hérésie, c'est l'idée d'utilité directe. On voit qu'à un certain point de vue, Edgar Poe donnait raison au mouvement romantique français.

Dans notre passage, on trouve, sur le même point, une déclaration sensiblement différente :

C'est l'idée opiniâtre d'utilité, ou plutôt une curiosité enragée, qui distingue M. Poe de tous les romantiques du continent, ou, si vous l'aimez mieux, de tous les sectaires de l'école dite romantique.

Mais la contradiction entre les deux passages n'est qu'apparente, et on ne se trouve point en face de deux opinions distinctes émanant de deux hommes différents, mais en présence de deux rédactions de l'opinion encore hésitante d'un même homme. Dans un cas comme dans l'autre, l'auteur s'en prend, et avec le même mot de « sectaires », exactement aux mêmes gens, qu'il

appelle dans un cas « les sectaires fanatiques de Goethe », et dans l'autre « les romantiques du continent, ou, pour mieux dire, les sectaires de l'école dite romantique ». En réalité, les deux passages conférés s'éclairent l'un l'autre : il faut faire une distinction entre les romantiques du continent, tels que Goethe, qui ont prétendu que toute chose belle est essentiellement inutile, et les romantiques français qui, selon Baudelaire, sont d'accord avec Edgar Poe pour accepter une utilité indirecte dans l'art.

L'auteur de notre notice semble certes témoigner moins de sympathie envers le romantisme que ne le fait Baudelaire dans la *Revue de Paris*; mais il y a là une dernière preuve d'authenticité. On se rappelle en effet que, dans la préface aux *Chansons* de Pierre Dupont, parue l'année précédente, en 1851, Baudelaire avait prêché l'art social et mené une charge très vive, exactement avec le même terme que dans notre passage, contre « l'école dite romantique ».

Ainsi donc, cette page, qui présente des ressemblances indubitables dans l'idée, dans l'expression et dans le vocabulaire avec certains passages authentiques de Baudelaire, doit désormais figurer dans les œuvres complètes de celui-ci : c'est une étude au sujet d'Edgar Poe qu'il convient d'ajouter à celles que nous connaissions déjà.

Les diverses comparaisons et confrontations auxquelles nous nous sommes livré permettent peut-être de fixer la place que cette notice occupe dans l'œuvre de Baudelaire. La préface aux Chansons de Pierre Dupont, toute vibrante encore du souffle de 48, exige de l'art une utilité morale et sociale. Dans notre article, Baudelaire ne demande plus à l'art qu'une utilité purement intellectuelle, dont l'idée se confond avec « une curiosité enragée ». Dans la *Revue de Paris*, enfin, Baudelaire se contente d'une utilité indirecte et vague. Il est donc vraisemblable de supposer que cette page, quoique publiée le même mois que la seconde partie de l'article de la *Revue de Paris*, fut écrite quelque temps avant l'étude tout entière.

L'attitude de Baudelaire en présence du romantisme se trouve donc précisée. Cette notice forme un lien entre le reniement formel de la préface aux œuvres de Pierre Dupont et l'approbation partielle de la *Revue de Paris* ; elle éclaire l'évolution intellec-

tuelle de Baudelaire en révélant l'un des degrés par où il accède à la doctrine de l'art pour l'art.

LÉON LEMONNIER.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

La vie dans les Collèges de Paris au XVIIe siècle. — De nombreux collèges distribuaient l'enseignement secondaire à Paris. Les uns étaient de plein exercice et offraient un cours complet d'études jusqu'à la maîtrise ès arts. Les autres, destinés à des boursiers, conduisaient leurs élèves dans les collèges de plein exercice, au moins pour la philosophie.

C'est en dehors du collège que se donnait l'instruction élémentaire et les principaux ne pouvaient recevoir d'élèves âgés de moins de neuf ans. On admettait des externes qui habitaient chez leurs parents ou chez des professeurs ; c'étaient les *martinets* ou *galoches*, libres comme les oiseaux du même nom et généralement munis de chaussures à semelles de bois. Les internes se divisaient en *boursiers*, *portionistes*, *caméristes* et *capètes* ou élèves pauvres. Les *boursiers* furent parfois, pour leurs maîtres, moins des élèves que des égaux ; à Montaigu ils partagèrent avec le principal la gestion des deniers du collège. Les *portionistes* ou pensionnaires et les caméristes vivaient à leurs frais, occupaient des places d'honneur et pouvaient se vêtir avec élégance. Les *capètes*, entretenus par charité, étaient vêtus d'un mauvais froc et se faisaient remarquer par l'humilité de leur maintien. Au réfectoire, en classe, en récréation, partout ils se plaçaient au dernier rang et cédaient le pas à leurs camarades plus fortunés. Les *béjaunes* étaient les nouveaux venus ; on les soumettait généralement à de dures brimades.

Divers manuscrits donnent des dispositions, variables selon les collèges, au sujet de la clôture, du costume, des heures de travail et d'une foule d'autres détails. Le règlement du collège de la Marche, l'un des dix grands collèges qui subsistèrent jusqu'à la Révolution, peut être considéré comme le modèle des règlements élaborés vers le milieu du XVIIe siècle. Il est peut-être dû à Jean Mercier, l'un de ses principaux, plus tard recteur de l'Université de Paris et membre d'une commission nommée en 1664 par Louis XIV pour réformer les études. Il nous semble un peu

minutieux et vise à faire des Grandissons de tous les écoliers de La Marche.

Les élèves, y lit-on, feront paraître leur ingénuité, leur modestie et leur docilité, en obéissant sans repentir et sans donner aucune marque de chagrin; ils étudieront même les mouvements de ceux qui les gouvernent pour les prévenir et pour mériter par leurs complaisances et leurs manières obligeantes et douces leur estime et leurs bonnes grâces. Ils seront honnêtes et civils envers tout le monde, retenus dans leurs paroles, parlant peu, surtout devant les personnes à qui ils doivent du respect, et ne parlant que lorsqu'ils sont interrogés, selon l'avis du sage, parlant lentement, sans bredouiller, n'ayant point les yeux épars çà et là, mais baissés et recueillis, tenant le corps droit et en consistance, sans faire de contorsions.

Ecole de bienséance et d'honnêteté autant que maison d'étude, le collège devait former les élèves au respect mutuel; aussi leur défendait-on avec une insistance parculière de se rudoyer, de se railler grossièrement ou même de se tutoyer. La distinction et l'ordre devaient régler leurs manières au dehors comme au dedans. Car ce règlement infatigable poursuivait l'élève de ses recommandations jusqu'à la porte du collège.

Ceux qui sortiront, disait-il, ne s'assembleront point à la porte du collège, dans la rue, pour y faire une espèce de cercle, rien n'étant plus de mauvais exemple pour le public, rien de plus opposé aux bonnes mœurs et à une noble éducation ; rien même de plus contraire à l'honneur et à la réputation du collège que de voir des écoliers dans l'oisiveté, badiner, s'entretenir des allants et venants, se pousser sottement les uns les autres à la porte d'une maison qui leur doit être une école de piété, de sagesse et de toutes sortes de vertus.

Chaque article du règlement était accompagné de citations de l'Ecriture.

Les châtiments corporels étaient en honneur. Le fouet était tellement inséparable de l'idée de discipline qu'il apparaissait comme un élément nécessaire de toute véritable éducation. La chaire du maître s'ornait d'une férule et d'une poignée de verges; le portier même avait les siennes. Pour les fautes minimes, l'élève tendait sa main, la paume ouverte, et recevait un certain nombre de coups. Dans les cas graves il était solennellement fouetté en présence de ses maîtres et de ses condisciples.

Nous n'avons parlé que des collèges de l'Université. Celui de

Clermont, nommé plus tard Louis-le-Grand et dirigé par les jésuites, avait un règlement et des habitudes sensiblement différentes.

L. BARBEDETTE.

LETTRES ANGLAISES

Edmund Gosse: *Books on the Table* et *More Books on the Table*, Heinemann. — Hilaire Belloc: *On*, Methuen. — Ruth M. Stauffer: *Joseph Conrad*, The Four Seas Company. — Charles J. Sisson: *Le Goût Public et le Théâtre Elisabéthain jusqu'à la mort de Shakespeare*, Darantière. — *The Readers' Classics*, edited by G. K. Chesterton, Holbrook Jackson et R. Brimley Johnson, Cedric Chivers.

Récemment, à la Béchellerie, Anatole France nous disait: « L'homme est fait pour sentir, il ne comprend que dans la mesure où il sent, et celui qui ne sent rien ne comprend rien. » Nous nous fîmes un jeu d'appliquer ce précepte à quelques-uns de nos contemporains et le bon maître ne s'y joignit que lorsqu'il s'agit d'un homme politique aussi renommé par l'étroitesse de ses idées que par sa sécheresse de cœur. Mais les hommes qui n'ont pas d'amis sont de mauvais bergers, et c'est pour leur malheur que les peuples les suivent. « Beware of any man whom men do not like », écrit Arnold Bennett, dans un récent ouvrage, et comme toujours il a raison. Il faut suivre seulement ceux que nous pouvons aimer, et n'accepter de maîtres qu'autant qu'ils commandent notre affection. Parmi ceux-là, peu nombreux, il en est un qui nous est particulièrement cher, et de qui l'enseignement a été profitable à toute une génération. Si Mr Edmund Gosse voit se grouper autour de lui une phalange des meilleurs écrivains et des meilleurs poètes de son temps, c'est qu'ils ont reconnu que ce maître comprend parce qu'il sent, et qu'il ne porte de jugement que sur ce qu'il a sincèrement compris. Ses deux derniers livres **Books on the Table** et **More Books on the Table** sont une lumineuse démonstration de cette opinion. Si j'ai rapproché Mr Gosse d'Anatole France, c'est que je relisais, il y a quelques jours, ce que, dans ses *French Profiles*, le critique anglais écrivait il y a plus de vingt ans de son confrère français. C'est un modèle d'intelligence et de pénétration. Les deux recueils dont je parle aujourd'hui contiennent chacun une quarantaine d'articles, et, comme je ne saurais ici entrer dans un examen détaillé de ces études parfaites, je veux simplement prendre dans le premier

l'essai sur Paul Claudel et dans le second celui sur le théâtre de Rostand. Je ne pense pas qu'aucun critique français soit capable de porter sur deux sujets aussi disparates un jugement aussi perspicace, aussi clairvoyant, aussi impartial. Ce n'est pas le jugement pédantesque de l'universitaire mal à l'aise dans la pensée contemporaine; ce n'est pas la critique acerbe du littérateur inféodé à quelque chapelle; c'est une « appréciation » par un lecteur qui a tout lu et que son érudition n'a pas empêché de garder toute sa sensibilité en même temps qu'il a le courage d'être sincère. Il est enthousiaste sans dogmatisme, il est plein d'ironie et d'humour sans aucune méchanceté, plein d'urbanité et de savoir-vivre, d'affabilité et de courtoisie, avec une finesse, une vivacité d'esprit, une verve brillante et malicieuse qui sont le comble de l'art.

§

Mr Hilaire Belloc est un écrivain varié, versatile, inépuisable. Il a touché à tous les sujets et à tous les genres; il est poète et romancier, historien et géographe, critique et érudit, et il a été membre du Parlement. Il a écrit des ouvrages sur Paris et sur Rome, sur les Pyrénées et sur la Tamise, sur Marie-Antoinette et sur Waterloo, sur les derniers jours de la monarchie française et sur les juifs. Essayiste intarissable, il réimprime ses articles en donnant aux recueils des titres inattendus, tels que: « Sur rien », ou « Sur tout », ou « Sur quelque chose », ou « Une Compagnie choisie », ou « Trié sur le volet », et voici que son dernier recueil s'appelle tout simplement: **On**. Qui se plaindrait que Mr Belloc continue? Tout d'abord ces recueils sont d'un format qui va très bien dans la poche, et les deux cents pages de celui-ci contiennent une trentaine d'essais qui peuvent se lire n'importe où, dans l'autobus, dans le tube, ou chez le dentiste. Rien n'est aussi absorbant que cette lecture. Tout à coup on s'esclaffe et vos voisins vous contemplent avec cet air réprobateur que savent prendre les Anglais vis-à-vis de quiconque enfreint les conventions; et il y a des conventions rigides pour les voyageurs de l'autobus et du tube, comme pour les patients chez le dentiste. Tout étranger qui sait l'anglais devrait faire, des essais de Mr Hilaire Belloc, sa lecture ordinaire; il en apprendrait plus sur les institutions et sur les mœurs du pays, sur sa langue et sur son histoire que par l'étude assidue des plus graves manuels. L'essayiste

est un interlocuteur qui vous prend dans sa confidence sans familiarité; sans aller jusqu'à vendre la mèche et commettre des indiscrétions, il donne la recette, révèle le procédé, avec un savoir-faire impeccable, une finesse pleine d'humour. Qu'il vous entretienne des « United Poets », des divers accents anglais, du « tag-provider », des mauvais vers, du maudit climat britannique, ou de l'encyclopédie des « cads », il raconte avec un savoir inépuisable, un don d'observation pénétrante. C'est un conteur inimitable.

§

Plus un auteur est original et plus il est difficile de le faire entrer dans les catégories reconnues et de classer son œuvre dans les genres admis. Dans l'étude ingénieuse qu'elle consacre à **Joseph Conrad**, Miss Ruth M. Stauffer vient à bout de la difficulté en démontrant que Conrad est un réaliste romanesque ou un romanesque réaliste, comme on voudra. Elle s'appuie sur les méthodes qu'il emploie pour construire son récit, pour élaborer le caractère de ses personnages, pour édifier et peindre son décor. Chez l'auteur de *Lord Jim*, le détail atteint presque la précision photographique, ses descriptions sont d'un réalisme puissamment évocateur, les personnages sont disséqués au scalpel, et tout cela est enveloppé, comme un tableau de Carrière, dans une aspiration parfois angoissante vers la beauté, et les choses, les hommes et les événements prennent aux yeux de l'auteur une signification qui dépasse la simple réalité. Miss Stauffer ajoute à son intelligente étude un essai de bibliographie qui sera précieux à ceux qui, de plus en plus nombreux, lisent et admirent Joseph Conrad. Mais elle fera bien de la compléter, au moins en ce qui concerne la France. De nombreux comptes rendus des œuvres de Conrad ont paru dans les revues françaises, en particulier au *Mercure de France*, et, parmi les traductions, il convient de mentionner celles du *Nigger of the Narcissus*, par Robert d'Humières; celle du *Secret Agent*; celle de *Lord Jim*, par Philippe Neel, et plusieurs autres.

§

Le spectacle paraît bien être une nécessité humaine ; on le retrouve dans tous les temps et dans tous les pays, ou à peu près, mais il n'est pas besoin d'un long examen pour reconnaître que les anciens spectacles, ou plutôt que le théâtre primitif se diffé-

rencie essentiellement du théâtre moderne avec toutes ses ressources scéniques, et avec la prétention qu'ont les auteurs d'imposer au public des œuvres qu'il ne leur demande pas. C'est cette différence que met en relief Mr Charles J. Sisson dans un savant ouvrage sur **Le goût public et le Théâtre Elisabéthain jusqu'à la mort de Shakespeare**. Pour lui, le but principal des dramaturges élisabéthains fut de faire aimer leurs ouvrages au public qui assistait à leur représentation ; ils ne travaillaient pas pour la postérité, mais pour le public présent, dont le goût se trouvait consulté en arbitre presque souverain et qui ne donnait ses applaudissements qu'à ce qui lui plaisait, qu'à ce qui flattait son goût inéduqué. Mr Sisson s'est donc proposé de chercher dans le théâtre même des indications du goût public dont il étudie l'influence sur le théâtre, et il se tire remarquablement bien de cette tâche paradoxale en apparence. Nous devons à l'auteur un autre éloge : il est Anglais et son ouvrage, écrit en français, est une thèse de doctorat soutenue en français devant l'Université de Dijon où il fut lecteur d'anglais. Les études anglaises ont atteint en France un niveau très élevé et elles ont donné des ouvrages d'une valeur incomparable. Il est agréable de constater que nos anglicisants attirent à eux de tels élèves d'outre-Manche. Mr Sisson dédie son livre à son maître, le professeur Jules Legras, à l'Université de Dijon, et à l'esprit français, hommage triple, apprécié comme il convient.

§

Il y a une dizaine d'années, quelques amis anglais me demandèrent mon concours pour la réalisation d'un projet qui me parut intéressant. La guerre interrompit nos travaux, et les conditions de la vie amenèrent ensuite des difficultés d'ordre pratique qui ont été finalement surmontées. Les premiers volumes de **The Readers' Classics** ont maintenant paru ; ce sont : *David Cooperfield*, de Dickens ; *Ivanhoe*, de Walter Scott ; *Vanity Fair*, de Thackeray ; les *Essays of Elia*, de Charles Lamb. Chaque volume, au lieu d'une préface unique, rassemble les opinions et jugements émis sur chaque ouvrage par des écrivains, des critiques, des poètes fameux anglais et français ; en outre, il contient quelques appréciations originales écrites spécialement par des contemporains anglais et français, aussi. C'est vraiment une collection franco-britannique. Parmi les ouvrages français

qui y figureront en traduction, je relève *Les Misérables* et *Les Trois Mousquetaires*, *Vingt ans après* et *Notre-Dame de Paris*, *Monte-Cristo* et *Le Juif Errant*, récits qui continuent à faire les délices des lecteurs anglais. Mais on y trouvera aussi les *Essais* de Montaigne. Les auteurs français d'appréciations originales sont Jacques Bardoux, J. Ernest-Charles, André Chevrillon, Jules Claretie, Gaston Deschamps, René Doumic, Emile Faguet, Remy de Gourmont, Emile Legouis, Edouard Rod, Teodor de Wyzewa. Au nombre des critiques à qui des opinions sont empruntées, il y a Taine et Anatole France, Amédée Pichot et du Pontavice, Brunetière et Hennequin, Odysse Barot et Louis Mézières, Augustin Thierry, Balzac, Dumas père, Victor Hugo, etc.

Cette série de « Classiques » est publiée sous la direction de MM. G.-K. Chesterton, Holbrook Jackson et R. Brimley Johnson, et l'on ne peut souhaiter de plus fructueuse collaboration. Dans la brève introduction dont ils font précéder chaque volume, ils rappellent la fameuse boutade de Carlyle : « Tout ce qu'une université peut faire pour nous, c'est de nous apprendre à lire. » Lire possède ici un double sens, et Carlyle aurait pu dire : « ... à comprendre ce que nous lisons », ce qui est la chose la plus difficile au monde. Les matériaux si divers, réunis en guise d'introduction à chacune des œuvres contenues dans ces *Readers' Classics*, seront une aide précieuse pour le lecteur qui goûtera mieux sa lecture, sera mieux préparé à la comprendre et trouvera plus facile d'exercer son propre jugement.

HENRY D. DAVRAY.

LETTRES YIDISCH

Schalom Asch : *Œuvres complètes*, New-York, 1922. — David Pinski : *Drames et contes*, New-York, 1922. — A. Kaganovski : *Tiren-Fenster*, Varsovie, 1921. — S. Gilbert : *Novelen*, Varsovie, 1922.

Asch est le plus éblouissant génie de la littérature yidisch, et chacune de ses œuvres nouvelles ajoute un fleuron à la couronne de ce prince de la prose. Lorsqu'on jette un coup d'œil d'ensemble sur sa production littéraire, l'on ne peut se retenir d'admirer en lui le maître le plus séduisant de notre renaissance littéraire, qui s'est développée dans l'Europe Orientale au dix-neuvième siècle.

Asch apparaît comme un dieu mythologique dont la puissance créatrice étonne et fascine. Sa prose possède la fluidité des poèmes symbolistes, elle a le pouvoir unique d'enivrer comme un parfum capiteux, et le moindre de ses contes a la faculté magique de persuasion. C'est un enchanteur. Ame enthousiaste, passionnée, âme du fougeux créateur qui selon la conception de l'antique Israël conçoit par le souffle sacré. Lyrisme échevelé, subjectivisme irréffréné, l'œuvre naît avec la spontanéité quasi subconsciente, d'un jet, prompte, limpide, sereine et définitive.

Certes, l'œuvre très nombreuse de l'encore jeune Asch peut sembler inégale, c'est-à-dire toutes les pages tracées par cette main fiévreuse ne sont point géniales, mais l'on sent qu'elles n'eussent rien gagné à être remaniées, elles sont vraiment ce qu'elle devaient être...

La grâce exquise voile tout ce qui sort de la main de cet artiste dont les vingt volumes n'ont pas épuisé leur auteur.

La quarantième année passée, Asch se sent en pleine force créatrice, puisqu'il nous a, lors de son récent passage à Paris, confié ses projets littéraires.

Contes, nouvelles, romans, tableautins, relations de voyage, critique d'art, œuvres dramatiques, Asch a cultivé tous les genres avec un égal bonheur.

En 1922, s'est constitué à New-York un comité composé des plus hautes personnalités du monde littéraire yidisch pour éditer les **Œuvres complètes** d'Asch, à l'occasion de ses vingt années d'activité d'écrivain yidisch.

Asch est actuellement l'écrivain le plus représentatif de la littérature yidisch, autant par les sujets traités que par l'acuité de son jugement et l'universalité de sa renommée.

Nous avons relu dans la somptueuse édition susdite les œuvrettes de début d'Asch : contes de la vie du ghetto, descriptions de la misère juive ou tableautins délicats et sensibles où s'extasie une âme frémissante. Toute l'émotivité juive trouve sa parfaite expression dans la langue musicale aux harmonies tendres d'Asch. Péretz révéla à la fin du dix-neuvième siècle ce jeune *hassid* venu à Varsovie de sa bourgade natale. Cet inconnu vêtu du caftan traditionnel et saturé de science sacrée conquit le subtil artiste par sa candeur d'âme et la grâce ineffable de ses contes où toute l'âme du ghetto rit et pleure, gémit, souffre et se

purifie. Péretz en fut ébloui, et sous ses auspices il publia ses premiers écrit dans le *Youd*, *Hatzfira* et au *Fraînd*. La fraîcheur de ses images, la puissance évocatrice et l'éclat de son style lui établirent rapidement une popularité.

Et depuis le premier jour, la réputation d'Asch s'accrut, à mesure qu'augmentait le nombre de ses œuvres.

Il sut tour à tour dépeindre le passé, les mœurs orthodoxes et rabbiniques qui trouvèrent en ce romantique leur historien fervent, de même qu'il contait la vie humble et quodidienne des trimards en marge de la société juive. Partout il s'est montré un artiste capable de voir et un créateur doué d'une grande puissance imaginative.

Issu lui-même du peuple, il connaît les affres de la misère et sait les appréhensions du pogrom ; c'est un écrivain né et grandi au sein du ghetto, par conséquent susceptible d'interpréter tous les événements de la vie juive et apte à saisir toutes les manifestations de son peuple.

Poète, essentiellement chantre élégiaque, en prose Asch nous a donné une série de nouvelles de la vie palestinienne d'aujourd'hui et a recréé l'atmosphère de l'ancienne terre des Hebreux dans son ouvrage *La Ruine de Jérusalem*. Cette épopée lui a valu la notoriété dans la littérature non-juive, et il nous semble bien qu'il y a atteint au sublime des plus magnifiques chefs d'œuvre de la littérature antique. Dans le domaine biblique, il a encore écrit une série de contes en marge du *Pentateuque* qui à eux seuls feraient la réputation d'un écrivain.

Cependant ses romans nous paraissent dans l'ensemble de son œuvre la partie la moins originale. Est-ce parce que ses contes brefs sont de purs joyaux que nous sommes plus exigeants pour ses romans? Quoi qu'il en puisse être, le véritable génie d'Asch est pleinement manifesté dans ses écrits courts, et non de longue haleine, où l'on croit sentir un peu d'essoufflement.

Après avoir décrit dans sa patrie d'origine la vie actuelle et chanté le somptueux passé de l'époque hassidiste, ce bon vieux temps enveloppé de soie, de pourpre et de musique extatique, Asch parcourut le monde pour le plus grand profit de son génie. Il nous a donné une œuvre de tous points remarquable, le roman historique de l'Inquisition espagnole. Puis il a su magistralement évoquer la vie juive dans l'Allemagne d'autrefois. Légende et

vérité, puissantes fresques des ghettos par lesquelles il s'élève à la hauteur du Heine du *Rabbi de Bacharach*. Il a soigneusement recueilli les dicts du folklore juif à travers les âges, il revêt les squelettes d'habits somptueux et leur a insufflé une âme avec le pathétique qui lui est coutumier. Beaucoup de ses contes sont traduits en russe, en polonais et en anglais ; les Allemands l'ont entièrement traduit et, dans un récent ouvrage sur la littérature universelle, un brave historien d'outre-Rhin a carrément incorporé les productions d'Asch au patrimoine de son pays...

Dans son théâtre nous retrouvons çà et là l'influence de Wyspianski et des symbolistes belges. Il est l'auteur d'une vingtaine de pièces qui toutes sont avant tout des œuvres littéraires sur qui plane le délicat génie d'Asch. L'habile technique tant exigée sur la scène n'a pu étouffer la poésie de l'auteur du *Village Juif*. Elle se manifeste dans toutes ses pièces, quel qu'en soit le sujet, et le fameux *Dieu de Vengeance* que représentera en octobre M. Baty — pièce déjà jouée dans tous les pays d'Europe et d'Amérique — est lui aussi empreint d'une poésie qui séduit le lecteur autant qu'elle captive sur la scène.

Le premier recueil de ses nouvelles paru en français suffira pour donner au lecteur une idée du génie de ce grand Createur. Les œuvrettes comprises dans ce volume (1) sont à dessein glanées dans la production d'Asch la plus variée et permettent de suivre les évolutions du Barrès yidisch.

David Pinski n'est pas aussi prolixe que Schalom Asch, il s'en faut de beaucoup ! C'est un tout autre tempérament, calme et méditatif, autant qu'Asch est impétueux et prime-sautier. Ou bien, est-ce un leurre ? Nous nous laissons souvent prendre au mot et cédons volontiers à la première impression. L'homme pondéré et serein nous apparaît quelquefois dans son œuvre tumultueux et partial...

Pinski a quitté tout jeune sa Lithuanie natale pour se naturaliser Américain. Il s'est fixé à New-York dans la dernière décade du siècle passé. Il débuta comme conteur réaliste de la vie ouvrière et fut un des premiers auteurs yidisch qui à cette époque délaissaient les sujets rebattus de la vie primitive pour se consacrer à la peinture des tableaux plus actuels. Conflits entre ouvriers et employeurs juifs, description des milieux prolétariens,

(1) *Le Soldat Juif*, Renaissance du Livre, ed. 19 3.

les organisations clandestines des années quatre-vingt, la vie d'atelier et d'usine, etc. Pinski excella dans ce genre de contes brefs, tranchants comme le couperet, et il traça des parallélismes assez bien venus: un ouvrier des temps nouveaux par exemple, en dispute avec son patron attaché au traditions séculaires juives, etc.

Ce jeu des contrastes pouvait donner lieu à des observations aiguës, et la plume acérée de Pinski s'y donna libre cours. Ces contes concis et ramassés annonçaient déjà le dramaturge. On y sentait une force synthétique, l'apostrophe véhémente, le dialogue vivant, toutes qualités formant un bon auteur dramatique.

Or, après avoir donné deux volumes de contes de la vie prolétarienne dans la vieille patrie, ouvrages qui furent justement remarqués, Pinski passa au théâtre où il occupe une place honorable avec une vingtaine de pièces jouées sur toutes les scènes yidisch, et aussi en traduction, notamment en allemand et en anglais.

Les cinq tomes que nous avons reçus renferment toute la production dramatique de Pinski. Et il est donc facile de juger l'auteur après lecture de ces œuvres, sans les avoir vues sur la scène, milieu pour lequel elles étaient créées. Nous y retrouvons, surtout dans ses pièces du début comme *Yessourim* — Peines — datée de 1899, le même souci de tendance sociale que dans ses contes, sa volonté de *servir*, le sens éthique qu'ont les auteurs imbus de l'idée d'*améliorer* la vie sociale. Le conflit ici est situé entre traditionnalistes et émancipés, entre les parents, gens du vieux monde, et leurs enfants qui ont évolué. *Aizik Cheftel* est également un drame social, mais là il y a déjà un conflit intérieur, et l'action gagne en intensité psychologique. Du drame social et psychologique, Pinski passe au théâtre d'idées où il donna des pièces vraiment fortes; mais le sort de ces sortes d'œuvres c'est de vieillir. Et comme il y traitait des problèmes du jour qui n'ont rien de commun avec l'éternité, la *Famille Zevi*, si en vogue autrefois, ne nous intéresse plus guère, aujourd'hui que ces questions ont cessé de nous solliciter.

Les idées abstraites ont toujours tenté David Pinski, lequel est un des rares auteurs yidisch capables de s'évader du ghetto afin de produire une œuvre accessible au public universel. Ce dramaturge est surtout réputé pour ses drames de la vie prolétarienne, et il apparaît particulièrement brillant dans sa série de *levers de*

rideau où il se révèle un poète plein de fantaisie et d'imagination.

Ce qui importe, c'est que son théâtre soit d'une belle qualité littéraire, car Pinski demeure un cérébral, un *intellectualiste*. Tel nous le voyons dans ses nouvelles publiées il y a une trentaine d'années, tel il nous apparaît dans *Myriam de Magdala*, sa dernière pièce. Mais il possède la qualité essentielle au théâtre : le don de dialoguer. Là il est passé maître, et l'on peut y trouver la cause du grand succès de ces pièces. La forme soignée de ces œuvres acquiert tout son prix à la lecture ; cependant Pinski écrit pour la scène, et c'est au théâtre qu'il faut juger ses drames, de puissantes constructions, montées par un maître en art dramatique. Plusieurs de ses pièces, déjà jouées sur des scènes non-yidisch, mériteraient d'être traduites en français.

A. Kaganovski avec **Portes-Fenêtres** nous donne un recueil de nouvelles où se ressent l'influence de la littérature russe contemporaine. Le sujet préféré de ce jeune conteur, c'est l'amour ; il le traite avec une finesse et une subtilité de virtuose. Le récit se poursuit lentement, s'enchevêtre, s'embrouille parfois, mais l'intérêt s'accroît à mesure que l'on en poursuit la lecture, devient palpitant, tous les personnages vous hantent et suscitent la curiosité. Une atroce tristesse baigne l'atmosphère des contes d'amour de Kaganovski. Nous apercevons à peine un profil souriant éclairé par un rayon d'amour que déjà grimace le rictus de la traîtrise humaine et du plus désespérant malheur. Lui l'aime, mais elle lui préfère un autre... Il y de la nostalgie, de la couleur, une âpreté dans chacun de ces contes très sensibles et d'un réalisme voilé de mystère comme un récit de Dostoïevski. Les détails psychologiques dans lesquels l'auteur se complaît particulièrement nuisent parfois au rythme de la nouvelle et en entravent l'action, mais tels quels, les récits de Kaganovski ont de quoi nous émouvoir et décèlent un réel talent de conteur. Nous croyons qu'il a été à l'école des Tchekhov, des Andreïev et Artzibachev, et ce jeune écrivain véritablement doué pour la nouvelle courte appartient à la génération d'auteurs yidisch qui nous a donné les Veissenberg, les Rosenfeld et les Opatochou.

S. Gilbert publie ses premières **Nouvelles** en volume. Mais il n'appartient point, lui, à la nouvelle génération. Il y a près de quatre lustres que Gilbert écrit, produisant peu, se décidant difficilement à confier au public ses travaux littéraires. C'est un

modeste qui vise à la perfection et vit dans un éternel tourment à cause de ses contes qu'il craint de n'avoir pas réussis. Il pousse le scrupule jusqu'à l'absurde, et fait figure d'original dans la littérature yidisch. Nous avons dit plus haut qu'il n'est pas de la nouvelle génération dont il serait cependant par l'âge. Mais il traite des sujets des juiveries archaïques, observant les survivants du ghetto croulant. Ce qui apparaît quelque peu anachronique. Ses personnages ne sont plus de ce monde, ce sont des types de l'orthodoxie antique, quelque chose comme des laissés pour compte de la littérature du siècle passé.

Mais le talent de Gilbert n'en reste pas moins vigoureux, et les personnages qu'il nous présente ne laissent pas de nous passionner. Ce sont presque tous des *originaux*, des dévoyés, des prédicateurs ratés, des fous prêchant la sagesse au milieu du village peuplé de juifs confits en dévotion et se mouvant dans une atmosphère étrangère à la vie juive actuelle.

On songe quelquefois à Péretz, que Gilbert s'efforce d'égaler, mais il est loin d'y réussir et ne parvient qu'à en esquisser l'ombre...

L. BLUMENFELD.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Princesse Paley : *Souvenirs de Russie*, Plon. — A. Iswolsky : *Mémoires*, Payot. — Maurice Paléologue : *Le roman tragique de l'empereur Alexandre II*, Plon. — Lydia Bach : *Le droit et les institutions de la Russie soviétique*, Librairie générale de Droit et de Jurisprudence, Paris. — L. Trotsky : *1905*, Librairie de l'Humanité. — Firmin Roz : *L'Amérique Nouvelle*, Paris, Ernest Flammarion. — Mark Sykes : *His life and letters, by Shane Leslie*, with an introduction by the Right Hon Winston Churchill, Cassell and Co L'd., la Belle Sauvage, London E. C. 4. — Alfred de Tarde : *Le Maroc, école d'énergie.*

Après les trois volumes de M. Paléologue : « La Russie des tzars pendant la grande guerre », les livres de Mme Odette Keun, de M. Grondijs et tant d'autres ouvrages intéressants sur la Russie, les **Souvenirs de Russie**, de Mme la princesse Paley, n'apportent pas grand'chose. M. Paul Bourget, qui les a préfacés, appelle ce volume « un document de tout premier ordre sur le monstrueux phénomène social qu'est la révolution russe ». Or ce qui manque précisément au livre de la princesse Paley, c'est la documentation. A même, par sa situation sociale, de

connaître certains secrets touchant les événements tragiques qui se sont déroulés en Russie, ses récits cependant ne présentent rien de nouveau; trop souvent elle se borne à répéter des commérages et des niaiseries et s'est attirée des démentis catégoriques de la part de Goutchkov et surtout de l'ancien ambassadeur d'Angleterre en Russie, lord Buchanan, qu'elle accuse ni plus ni moins que d'avoir fomenté la révolution en Russie.

Les conclusions de la princesse Paley sont souvent assez inattendues et témoignent d'une ignorance totale de ce qui existait en Russie. Ainsi, au début de son livre, après avoir raconté comment elle s'était entremise pour une dame juive dont les biens avaient été pillés et la famille massacrée, comme conclusion de cette intervention personnelle, tout à son honneur, elle ajoute : « Si j'ai mentionné ce fait-divers, sans apparente importance, c'est pour prouver une fois de plus que la persécution juive par ordre du souverain et du gouvernement était pure légende. » La princesse Paley ignore-t-elle que Nicolas II lui-même appartenait à la fameuse organisation de l'Union du peuple russe, plus connue sous le nom de « Cent noirs », qui organisait systématiquement les massacres des juifs; qu'il y avait fait inscrire le pauvre tzarévitch et qu'il portait ostensiblement les insignes de cette union, ce qui faisait le désespoir de Stolypine? Ignore-t-elle aussi qu'on a retrouvé des circulaires du ministre Plehwe encourageant les autorités à provoquer les pogroms, et enfin que toute la législation russe concernant les juifs les mettait en but aux tracasseries et aux persécutions incessantes. D'ailleurs l'ignorance de l'auteur éclate à chaque page. Ainsi, page 10, Kerensky est nommé comme appartenant au parti des Cadets et, plus bas, la princesse Paley affirme que « Milioukov, Goutchkov et Cie ne manquaient pas une occasion de saper les bases du trône », alors que ces hommes furent toujours partisans d'une monarchie constitutionnelle, et que, même après la révolution, ils ont voulu conserver le trône à la famille des Romanov. Enfin, avec audace, elle cite cette phrase : « Il vaut mieux que la Russie perde la guerre, pourvu que la monarchie ne soit plus », et l'attribue à Goutchkov, faisant de ce monarchiste, de ce patriote éclairé un défaitiste de l'école de Lénine.

Mais nous n'en finirions point si nous voulions relever toutes les inexactitudes dont est rempli le livre de la princesse Paley.

Cependant elle rend justice à M. Paléologue, mais, dans ce cas, elle eût mieux fait, avant d'écrire ses souvenirs, de relire l'ouvrage remarquable de celui-ci, où elle aurait trouvé le démenti des nombreux commérages qu'elle a si complaisamment rapportés. La partie vraiment intéressante de ce volume, c'est le récit du séjour de l'auteur en prison et ses rapports avec la *Tchéka*.

Les **Mémoires** de l'ancien ambassadeur de Russie à Paris, A. Iswolsky, embrassent une période de cinq années (1906-1910). C'est un livre qui pouvait être très intéressant, car l'auteur placé au centre de la diplomatie mondiale, manœuvra parfois les ressorts secrets de la politique européenne ; ainsi il aurait pu dévoiler maintes choses connues de lui et de quelques rares personnages et de la plus haute importance pour tous. Malheureusement ce livre est édité, après le décès de l'auteur, par les soins de sa famille et il ne paraît avoir pour but que de justifier le rôle de l'ancien ambassadeur de Russie. En outre, le récit s'arrête précisément au moment où commencent à se développer les intrigues diplomatiques qui devaient aboutir à la grande guerre. Le chapitre vraiment intéressant de ces mémoires, mais qui est connu depuis longtemps, c'est l'histoire du fameux traité de Biorki, qui faillit rompre l'alliance franco-russe et amener la Russie dans l'orbite de l'Allemagne. Mais tout ce chapitre a été publié par M. Iswolsky lui-même, dans *Le Temps*. Dans son livre, l'auteur défend avec chaleur la mémoire de l'empereur Nicolas II contre ceux qui l'accusaient de pactiser avec l'Allemagne ; toutefois, sur ce point il n'a pas pu développer toute sa thèse, puisque ses Mémoires s'arrêtent en 1910, ni parler des origines mondiales de la guerre. Mais la meilleure défense de Nicolas II se trouve dans les lettres de l'impératrice, dont nous avons parlé ici dans quelques précédentes chroniques.

Le livre de M. Paléologue : **Le roman tragique de l'empereur Alexandre II** est bien un véritable roman ; il y a de la passion, des crimes, de l'amour et du sang. La liaison d'Alexandre II avec la princesse Yourievsky, qui se termina par un mariage morganatique, est très connue. L'auteur a décrit ce chapitre d'histoire avec la maîtrise que lui donnent son esprit pénétrant et sa connaissance profonde de la cour de Russie et de tous les personnages qui gravitaient autour du trône des Romanov.

Les institutions, les nouvelles lois, la constitution de la Russie soviétique ont tenté quelques jeunes savants comme sujets de thèses. Nous avons déjà analysé pour les lecteurs du *Mercure de France* une de ces thèses, sur les lois agraires en Russie, de M. Schkaff. Maintenant paraît un gros volume de Mme Lydia Bach : **Le droit et les institutions de la Russie soviétique.** C'est peut-être l'étude la plus complète qu'on ait faite jusqu'ici sur l'organisation de la Russie. L'ouvrage embrasse toutes les institutions créées par la révolution bolcheviste, sauf l'introduction et le premier chapitre, très court, où sont analysées, en une dizaine de pages, les origines du système soviétique, que l'auteur rattache à la révolution de 1905, où parurent pour la première fois les soviets des ouvriers et des soldats. Le livre de Mme L. Bach est divisé en deux parties. Dans la première elle examine le régime politique et les institutions, entre autres le Congrès pan-russe des soviets, le Comité central exécutif des soviets, le système électoral, les tribunaux. Quelques chapitres, et peut-être les plus intéressants, sont consacrés à l'étude du régime de la presse, de la propagande et de l'armée rouge.

La deuxième partie est réservée à l'étude du régime économique. L'auteur a eu la patience d'examiner tout le fatras des innombrables décrets, compte rendus du Congrès, etc. qui marquent l'activité du gouvernement des soviets et le grand mérite d'en tirer un exposé clair et intéressant. Bien que rattachant l'origine du système soviétique à la révolution de 1905, l'auteur remarque avec juste raison qu'il y a toutefois une grande différence entre les soviets de 1905 et ceux de 1917. Ces derniers, en effet, ont compté, à côté des délégués des ouvriers et des soldats, des représentants de la garnison de la capitale. Toute la révolution russe a été influencée par ce fait que le gouvernement provisoire, au lieu de renvoyer sur le front les cent mille soldats et plus qui composaient la garnison de Pétrograd, les y a gardés et même s'est engagé à ne pas les envoyer à la guerre. C'est sur cette garnison, peu à peu dépravée par l'inaction, que les bolcheviks ont pu s'appuyer pour faire leur coup d'Etat.

Mme L. Bach ne se contente pas d'une simple description des institutions et des organisations soviétiques, elle tâche de rechercher les origines de pareilles institutions en d'autres lieux. D'après elle, le système de Congrès, dans sa forme rudimentaire,

peut se retrouver, aux XVIe et XVIIe siècles, dans l'organisation communale paysanne des régions septentrionales de la Moscovie où le pouvoir croissant du tsar n'a pu tout d'abord supprimer les libertés de ses sujets :

Les villages comme unité primitive envoyaient leurs représentants au Congrès de Volost, qui en choisissait l'autorité exécutive, le « starosta de Volost ». Les représentants des volosts et des bourgades formaient le congrès d'Ouiezd qui élisait le « Zemski starosta d'Ouiezd ». Mais avec l'établissement à Moscou de la monarchie absolue, ces franchises communales primitives disparurent complètement.

Dans les temps modernes, la forme de Congrès se retrouve dans l'organisation des sociétés révolutionnaires secrètes et des divers partis socialistes illégaux :

En 1879, un congrès de délégués de groupements de conspirateurs révolutionnaires s'assembla à Lipetsk et fonda le parti terroriste, « Volonté du peuple », dont il choisit le comité exécutif. C'est ce parti qui, après plusieurs tentatives infructueuses, parvint, en 1881, à tuer l'empereur Alexandre II.

Le livre de Mme L. Bach dépasse de beaucoup le cadre d'une thèse ordinaire. C'est une étude très complète, historique et politique, que les historiens de la Russie actuelle devront consulter. Mais, bien entendu, l'auteur ne donne que des descriptions théoriques sans étudier l'application et les résultats pratiques du régime soviétique en Russie.

Au temps du tsarisme, la Cour et les différents ministères éditaient des livres consacrés à la description des faits et gestes des souverains. Il y avait une magnifique édition, sur papier Japon, intitulée : *Le Journal du Hof-Maréchal*, qui indiquait jour par jour, heure par heure, le lever, les repas, les visites, etc., de la famille impériale. Les tsars actuels consacrent aussi aux éditions des sommes énormes, toutefois, ce ne sont pas seulement leurs faits et gestes qu'ils font imprimer, mais leurs propres œuvres, qui, du reste, il faut le reconnaître, sont beaucoup plus intéressantes que le *Journal du Hof-Maréchal*. On fait maintenant, en Russie, une superbe édition des œuvres complètes de Lénine, en 20 volumes. Lunatcharski, qui a fait représenter cinq de ses pièces (qui toutes ont échoué lamentablement), a édité une dizaine de volumes de ses œuvres. Trotsky en est aussi à son cinquième ou sixième ouvrage. Son dernier volume est intitulé :

1905, il paraît presque en même temps en Russie et à Paris, dans les éditions de *l'Humanité*. L'édition française a cette supériorié sur l'édition russe qu'elle contient une documentation photographique excessivement intéressante et très bien faite. *1905*, c'est l'histoire de la révolution avortée et surtout du premier soviet, dont Trotsky fut le second président, — le premier était Khroustalov. *1905* est non seulement un livre d'histoire, mais aussi, comme le dit l'auteur dans sa préface, « une leçon de stratégie révolutionnaire ». Comme écrivain, Trotsky possède un style très personnel, nerveux, violent, avec une pointe d'humour, et ses récits sont parfois d'un intérêt passionnant. Il faut signaler surtout celui de son évasion de Sibérie, dans les neiges polaires, sur un traîneau attelé de rennes. Le livre comporte deux parties, la première exclusivement historique. C'est l'histoire du soviet, des 50 journées, du 13 octobre 1905, — quand il se réunit pour la première fois en séance, — jusqu'au 3 décembre de la même année, — quand les troupes impériales vinrent disperser les délégués réunis. A la première séance, il n'y avait que quelques dizaines d'hommes, vers la mi-novembre, le nombre des délégués s'élevait à 562, dont 6 femmes, et représentait 147 fabriques et usines, 34 ateliers, 16 syndicats.

Le Comité exécutif du Soviet était une sorte de ministère auprès du Conseil. D'après Trotsky, cette institution se proposait essentiellement d'organiser les masses ouvrières, de diriger les grèves et les manifestations, d'armer les ouvriers, de protéger les populations contre les pogroms. Mais pourquoi précisément le soviet eut-il une si grande influence sur les masses ouvrières ? D'autres institutions avaient les mêmes buts. La raison de cette influence, dit Trotsky, est que :

Cette assemblée sortit organiquement du prolétariat au cours de la lutte directe prédéterminée par les événements que mène le monde ouvrier pour *la conquête du pouvoir*.

Le soviet était un embryon de gouvernement révolutionnaire. C'est en cela qu'était sa force et son influence. Telle est la thèse que développe Trotsky dans ses conclusions. La deuxième partie, appendice de plus de 100 pages, contient un grand article de Trotsky sur le prolétariat et la révolution russe, une critique acerbe de la théorie mencheviste, et le procès du soviet des délégués ouvriers avec le grand discours que prononça Trotsky au

cours de ce procès. C'est aussi dans cette seconde partie que se trouve le récit de son évasion mentionné plus haut.

J.-W. BIENSTOCK.

§

L'Amérique nouvelle. — Sur la société et les institutions, la vie et les mœurs américaines, ce livre ne contient rien, croyons-nous, d'essentiellement nouveau. Mais l'auteur ne traite ces points qu'en manière d'introduction, et l'essentiel de son ouvrage est une étude d'histoire contemporaine embrassant les douze dernières années. L'Amérique à la veille de la guerre, pendant et après la guerre; plus précisément, la crise des partis traditionnels, le rôle des Germano-Américains et la propagande allemande, la réaction nationale et idéaliste favorable à l'Entente, l'étonnante création de l'armée de Pershing et sa participation à la lutte, l'attitude du Président Wilson et la conclusion du traité, les difficultés intérieures consécutives au rétablissement de la paix, la politique d'isolement et le « panaméricanisme »; toutes ces questions font l'objet de divers chapitres fort instructifs écrits par un homme qui connaît parfaitement l'Amérique et les Américains, et qui les aime. Ce livre est propre à éclairer, sinon à justifier pleinement aux yeux des Français, une politique qui, depuis 1918, est bien faite pour les décevoir. Il est difficile à un peuple, plus encore qu'à un individu, de « se mettre à la place des autres ».

P. G.

§

De l'éminente pléiade d'agents intelligents et intrépides (Les Colonel Lawrence, Mr. H. St. J. B. Philby, Mrs. Rosita Forbes, troublante espionne impériale) qui, chacun de son côté, mais tous animés par la même flamme, se sont agités, s'agitent encore aux quatre coins de l'Orient pour la plus grande gloire de l'Empire, Sir Mark Sykes (1879-1918) fut le plus poète. Aussi Mr. Shane Leslie doit-il être loué de nous raconter dans **Mark Sykes: His life and letters**, une carrière aventureuse dont la mort brisa l'élan ; on regrette seulement que ce biographe n'ait point borné sa tâche au chapitre premier (chapitre-sommaire), consacrant le reste de son ouvrage à publier le plus de lettres possible de Sir Mark (1). Les fragments qu'il en a donnés, sont si charmants,

(1) Des considérations d'ordre politique s'y opposaient sans doute, en ce qui concerne surtout la période 1915-1918.

offrent un si grand intérêt qu'on ne se console pas de ne les avoir pas toutes, ni tout entières. Dans ces écrits intimes, datés de cités orientales et lointaines, Sir Mark s'est peint ingénument : artiste, fin lettré, plein d'allant, débordant d'activité, épris de ses loisirs nomades, à l'aise dans le désert et dans les soukhs, repérant des sites antiques, suivant des pistes, levant des cartes, observant, s'instruisant en s'amusant ; sympathique aux bonnes gens de là-bas, avec un rien d'humour qui lui fait plisser les paupières devant la cocasserie d'une scène et crayonner un croquis, jouissant éperdument d'un crépuscule et, dans les bois d'Asie Mineure, respirant « la force du panthéisme avec cet air chargé de la senteur des pins et du funèbre arome de cent automnes... ». « C'est en Orient que vous auriez dû naître », lui écrivait Kipling, — vers l'Orient, encore enfant, il s'était senti attiré, tandis qu'on le promenait sur la bosse d'un chameau, et, jeune homme, en écoutant conter Shéhérazade dans la parfaite traduction de Sir R. Burton. De Cambridge, aux vacances, il s'évade, en 1898, vers Alep, Bagdad, Mossoul, Van, et, *vià* Mont Ararat et Batoum, revient corriger, accroupi dans sa chambre d'étudiant, coiffé d'un turban et fumant la *houka*, les épreuves de sa relation de voyage : *Through five Turkish Provinces*. Après la campagne du Transvaal, de 1902 à 1903, il parcourt en tous sens le *Dar ul Islam* : la Syrie, la Palestine, l'Asie Mineure, l'Arménie. En avril 1904, il erre par les Balkans ; de 1905 à 1906 de nouveau par la Syrie, poussant jusqu'à Diarbékir ; il revisite la Turquie et ses pachaliks, zigzague en Méditerranée, aborde en Égypte (1908), dirige sa course jusqu'aux confins du monde musulman en Afrique, explorant Tunis et Kairouan, l'Algérie (1911), et de Carthagène, par l'Espagne et le Portugal, rentre accepter un mandat au Parlement. Les affaires d'Orient y requièrent, tout naturellement, son attention. Mais c'est durant la guerre qu'il commence à se révéler comme, pourrait-on dire, architecte d'Empire, et s'il n'a pas donné toute sa mesure, la faute en est aux susceptibilités françaises dont il fallut tenir compte et à la fatalité qui abrégea ses jours. En juin 1915, il part en campagne, et cette fois en agent politique, de Salonique au Caire et à Médine, en passant par Athènes, il déploie au service de Downing Street et de la Grande Bretagne sa connaissance de l'Est et les ressources d'une vaste imagination. Elle est de lui,

l'idée de séduire le shérif Hussein, de l'amener à se déclarer indépendant et d'essayer d'englober, en une confédération arabe, destinée à tomber bientôt sous le contrôle britannique, toutes les tribus et peuplades d'Arabie, de Mésopotamie et de Syrie ; relativement à la dernière région, ce plan heurtait les intérêts coloniaux de la France depuis longtemps tacitement reconnus en principe ; et pour rassurer de précieux alliés, le gouvernement de S. M. B. chargea Sir Mark de négocier, avec M. Georges Picot (fin 1915), certain accord âprement discuté et depuis lors fortement ébréché. De 1916 à 1918 Sir Mark fut attaché au Comité de la Défense Impériale en qualité d'officier de liaison entre le *Foreign*, le *War* et *l'India Office* pour toutes les affaires d'Orient. A la prise de Jérusalem, il quitta Londres pour la Palestine afin d'y acclimater le Sionisme et c'est là qu'il trépassa le 16 juin 1919 emportant dans la tombe de magnifiques illusions. La mort lui aura du moins épargné d'assister, impuissant, à l'effondrement de l'utopique Empire Arabe, conçu dans le mirage de l'enthousiasme, ébauché sur du sable, — fantaisie d'un génie artiste qui tenait du rêve plutôt que de la réalité.

AURIANT.

§

Le petit volume de M. Alfred de Tarde sur **Le Maroc école d'énergie** pourra être retenu et intéressera autant par la diversité des indications pratiques qu'il apporte que par la variété et la beauté pittoresque des décors qui se trouvent évoqués. Le Maroc, on le sait, restait le seul des pays d'Orient, des terres d'Islam, que n'atteignait pas la civilisation économique d'Europe. Les choses ont changé maintenant, et c'est la curée, dans une région encore intacte et où tous les appétits peuvent se donner carrière. M. Alfred de Tarde parle des cités indigènes et des villes nouvelles du pays, du Maroc ancien et actuel, de Fez et de ses corporations ainsi que de ses Universités ; des palais enchantés de Marrakech, etc... Il nous parle aussi de l'organisation nouvelle du pays, etc... Il est question ensuite de l'art marocain, — tout traditionnel comme dans les autres pays d'Orient ; l'architecture du moyen âge ; etc... Il est parlé au début de cette étude de l'indolence arabe et de l'immobilité de la vie musulmane ; des empires éphémères de l'Islam ; — tout cela avec des dissertations sur les différentes manières de coloniser. A la fin du volume, M. Al-

fred de Tarde disserte longuement sur l'art arabe des mosquées de Cordoue, Grenade, etc. Mais il reste toujours, avec l'intrusion au Maroc de l'élément européen, que c'est la mort à bref délai de l'originalité du pays. Qu'on se félicite du résultat ou qu'on le déplore, c'est tout un. Le Maroc deviendra sans doute une terre civilisée comme l'Algérie et la Tunisie, — mais nous savons trop ce qu'apporte le mercantilisme et la civilisation d'Europe pour n'en avoir pas tout de même un peu de regret.

CHARLES MERKI.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

J. E. Edmonds : *Military Operations, France and Belgium*, 1914, London, Macmillan, 2 vol., dont 1 de cartes.

Deux des anciens belligérants, l'Allemagne et l'Angleterre, ont commencé depuis la fin de la guerre à publier des parties d'une histoire de leur participation à la guerre mondiale. Le livre du brigadier général J. E. Edmonds sur les **Opérations militaires en France et en Belgique en 1914** jusqu'à la fin de la bataille de l'Aisne est le premier volume de l'*Histoire de la grande guerre basée sur des documents officiels, publiée par les soins de la Section historique du Comité de défense impériale.* C'est une minutieuse relation accompagnée de cartes et de plans luxueux. Elle constitue un effort qui ne sera probablement jamais renouvelé. La description détaillée des opérations militaires demande en effet un travail de compilation immense, possible seulement à ceux qui ont à leur disposition les énormes ressources des archives d'un Etat. Le livre du général Edmonds est en réalité la mise au net d'un récit à la confection duquel avaient travaillé une pléiade d'officiers.

Le volume commence par un exposé des réformes de Lord Haldane. Ce ministre, ne pouvant rétablir « la conscription qui avait été employée systématiquement pendant presque toute la durée des guerres napoléoniennes », s'efforça de réorganiser les forces existantes « de façon à permettre leur rapide expansion ». De 1906 à 1912, le nombre des batteries pouvant être mobilisées fut élevé de 42 à 81. Un corps expéditionnaire de 117.000 hommes et 476 canons fut organisé en 6 divisions d'infanterie et 1 de cavalerie. Mais quand la guerre eut été déclarée le 4 août, le Cabinet décida de retenir 2 divisions d'infanterie en Angleterre

et en Irlande par crainte « d'un débarquement allemand en force » et de ne commencer les embarquements que le 9. Il en résulta que le corps expéditionnaire arriva en France un peu plus tard que le plan ne le prévoyait.

Le général Edmonds fournit de la bataille du Cateau un récit qui permet de s'en faire une idée exacte. On sait que le maréchal French, dans son livre sur 1914, a reproché à son subordonné, Sir Horace Smith-Dorrien, commandant le 2e corps d'armée anglais, de l'avoir livrée. Edmonds explique la faute de Sir Horace, sans la justifier. Le 25 août, le 2e corps avait battu en retraite par Solesmes entre la forêt de Mormal et l'Escaut. Conformément à l'ordre qu'il avait reçu de French, Smith-Dorrien ordonna le 25, à 10 h. 15 du soir, que les convois reprendraient la retraite le lendemain matin à 4 h. et les troupes à 7 heures. La cavalerie couvrirait le recul en défendant les hauteurs au nord de Viesly (au sud de Solesmes). Mais avant la réception de cet ordre, cette cavalerie avait abandonné ces hauteurs et n'était pas en force pour les reprendre. Allenby, son commandant, alla l'expliquer à Smith-Dorrien et lui dit qu'à moins de mettre les troupes en marche avant l'aurore, l'ennemi serait sur elles avant qu'elles partent et qu'il serait nécessaire de combattre. Là-dessus, Smith-Dorrien envoya à 2 h. du matin chercher le général Hubert Hamilton, commandant la 3e division, et lui demanda s'il pourrait partir avant l'aurore. Hamilton lui répondit que beaucoup de ses troupes ne faisaient que d'arriver et qu'il ne croyait pas pouvoir reprendre la retraite avant 9 h. du matin. « Smith-Dorrien, après une discussion complète de la situation avec Allenby et Hamilton, en vint malgré lui à la décision de résister sur place. » A 3 h. 30, il prévint French qui était à Saint-Quentin. A 5 h., French lui répondit « qu'une bataille heureuse améliorerait sans doute la situation, mais qu'il était cependant anxieux de le voir se retirer ». A 6 h., il autorisa la 4e division (l'une des deux retenues précédemment en Angleterre et en Irlande) à couvrir le flanc gauche du 2e corps. French n'avait donc point alors la claire vision de la faute qui se commettait : il fallut les événements pour la lui donner. Ceux-ci continuèrent d'abord à inspirer à Smith-Dorrien la conviction qu'il fallait livrer un combat pour arrêter la poursuite de l'ennemi : à 4 h. du matin, on l'informa que les troupes de l'arrière-garde de la 3e division ne

faisaient qu'arriver, mortes de fatigue. On lui annonça aussi que les Allemands avaient occupé Cambrai et Landrecies, ce qui était faux. En fait, ce n'est qu'à 6 h. du matin que les batteries allemandes commencèrent le feu. C'était le 26 août, anniversaire de Crécy. L'énorme supériorité numérique des Allemands et la capacité de leurs chefs devait les préserver du sort de Philippe le Bel. Ils attaquèrent de front avec le IIe corps de cavalerie, le IVe d'infanterie et le IVe de réserve. Ces forces suffirent pour contraindre les 3 divisions anglaises à la retraite vers 4 h. du soir, avant qu'une attaque du IIIe corps allemand, sur leur flanc droit, eût pu obtenir des résultats décisifs. Le flanc gauche avait été efficacement protégé par le corps de cavalerie Sordet et par la 84e division territoriale (partie du corps d'Amade). Pendant la retraite, toutes les unités se mêlèrent de la façon la plus complète : « Il y eut confusion, mais non désorganisation ; désordre, mais non panique. » Il y avait ce mélange « d'une foule quittant un champ de courses pour gagner la station ». La perte totale fut de 7812 hommes et 38 canons, certainement notablement supérieure à celle des Allemands. Elle eût été plus grande encore si la résistance héroïque de détachements d'une force de 2000 hommes environ, auxquels l'ordre de retraite n'était pas parvenu, n'avait arrêté la poursuite des Allemands pendant le reste de la journée et la nuit suivante.

L'armée anglaise,qui avait perdu 1.638 hommes le 23 août,2606 le 24, 905 le 25,en perdit au total 8.217 le 26 et 1.180 le 27. Elle s'était donc affaiblie d'une vingtaine de mille hommes et d'une bonne partie de son artillerie et de ses mitrailleuses quand commença la bataille de la Marne.Ce ne fut que le 5,à 3 h.du matin, que French reçut l'instruction de Joffre pour une offensive le 6. Les corps anglais étaient déjà à ce moment en route pour reculer de 20 à 25 kil. Ils eurent ensuite à attaquer de front les arrières-gardes sur le Grand et Petit Morin, lignes « idéales pour la défense » et ne pouvant être passées que sur quelques points. L'armée anglaise ne prit donc qu'une part peu importante dans la bataille de la Marne. Elle eut en revanche la plus importante dans la bataille de l'Aisne.

Elle y exécuta l'exploit très remarquable de forcer un passage frontalement sans possibilité de manœuvre. Les Allemands, pour s'excuser de ne pas avoir arrêté les Anglais à la rivière, disent que leurs ensei-

gnements du temps de paix exigeaient une forte ligne unique et un champ de tir étendu et qu'ils reculèrent jusqu'au sommet du plateau pour se les assurer. Le passage de la 11e brigade d'infanterie sur un pont endommagé à Venizel fut un mouvement des plus audacieux, mais nulle part la traversée par un corps de troupes ne facilitait le passage des autres, à raison de la topographie de la vallée et du peu de profondeur des positions conquises au nord de la rivière. Si les Allemands avaient pu détruire complètement l'aqueduc à Bourg, il est possible que les Anglais n'eussent pu se maintenir sur la rive nord : par cet aqueduc, on put faire passer les canons de la 1re division et leur trouver des positions efficaces. Profitant de cette opportunité sans perdre un instant, Sir Douglas Haig put s'avancer audacieusement le 14 et établir sa droite sur le Chemin des Dames où ses troupes se cramponnèrent à des trous sans profondeur qui firent office de tranchées. Mais n'ayant pas une autre division en réserve, il ne put pousser plus loin...

Quoique assez détaillé, le récit du général Edmonds reste clair et attachant ; il fait honneur à son talent d'écrivain.

ÉMILE LALOY.

A L'ÉTRANGER

Orient.

Vers la conclusion de la paix de Lausanne. — Le 17 juillet, à 1 heure 30 du matin, la nouvelle s'est répandue du château d'Ouchy qu'enfin les grands Alliés venaient de s'entendre sur la « Question d'Orient » ; l'après-midi du même jour, on publiait que la paix serait signée le mardi 24. Cette date ne sera peut-être pas ajournée, une fois de plus. Les Turcs s'apprêtent déjà, paraît-il, à la célébrer bruyamment, comme marquant l'avènement d'une ère nouvelle, — ce qui laissera sceptiques tous ceux qui ne se font pas d'illusions sur les Osmanlis. En Europe, cet événement, qui se passera en marge de l'histoire et dans un pays neutre, ne soulèvera guère plus d'émotion qu'un fait-divers politique. Les établissements de crédit, les firmes industrielles, les maisons de commerce, qui ont en Turquie des intérêts importants, seront bien aises d'essayer de reprendre le cours de leurs affaires — et leur concurrence ; quant aux simples citoyens, ils accueilleront avec indifférence la fin de l'interminable conférence. Elle aura été, dans son genre, un phénomène.

Il n'est point d'exemple, en effet, d'une négociation se prolongeant aussi longtemps que les pourparlers de Lausanne. Ni les

Turcs, ni les Alliés, ne paraissaient résolus à ratifier un traité revu pourtant article par article, et minutieusement corrigé. Seuls les Grecs, à diverses reprises, manifestèrent leur impatience d'en finir. Cette nation active se déclarait pressée de travailler à se relever du rude coup que, par leur division, les Alliés lui avaient déjà porté, après le traité de Sèvres. Les marchandages de ces mêmes alliés avec les Turcs, les retards qui s'en sont suivis, ont causé aux Grecs un préjudice énorme. Leurs délégués avaient, pour ce qui les concernait, réglé leur compte avec les Turcs ; il ne restait plus qu'à valider le compromis. Aussi ne concevaient-ils pas la nécessité d'attendre, les bras croisés, le bon plaisir des Alliés. La scène de la Conférence était depuis quelque temps déserte : c'était dans les coulisses qu'on négociait, au sens précis du mot. Les Grecs n'étaient pas dupes de ce qui se tramait à Lausanne : ils étaient simplement discrets, et il faut bien convenir que, au cours de cette affaire, si pénible souvent pour leur amour-propre national, leur attitude fut, en tous points, intelligente et digne. Mais ils se sentaient désormais étrangers aux travaux de l'assemblée; les Alliés ne discutaient plus avec les Turcs, mais entre eux, — à propos d'intérêts purement commerciaux et non plus politiques, tels que frontières à redresser, minorités à protéger, etc. Sans doute, pour les profanes, c'était toujours la légende de la « question d'Orient », et le soin que les représentants alliés apportaient à la liquider une fois pour toutes, qui expliquaient leur irrésolution ; dans le dessein de corser la vraisemblance de ce prétexte, on avait même essayé de jeter sur les Osmanlis le blâme de tant de retards. Ismet et sa clique aussitôt regimbèrent et, moins discrets que les Grecs, ripostèrent vivement en trahissant des secrets de coulisses. S'adressant directement aux profanes ou, selon leur propre expression, à l' « opinion mondiale », ces Turcs protestaient récemment, dans ces termes, de leur innocence :

Pour expliquer les causes des divergences de vue survenues entre les délégations turque et alliées lors de la discussion du protocole relatif aux concessions, une partie de la presse a soutenu que la délégation turque serait revenue sur ses engagements pris au cours d'une séance précédente. En réalité, la délégation turque n'a renié aucun des principes sur lesquels l'accord s'était fait. Les difficultés actuelles ne proviennent pas, comme on le prétend, de propositions turques contraires aux accords

de principe intervenus, mais elles sont la conséquence du choc des intérêts antagonistes en présence, qui se sont fait jour au cours des pourparlers et qu'il n'est pas au pouvoir de la délégation turque de concilier entre eux et avec les intérêts supérieurs de la nation turque.

La délégation turque est prête, s'il y a lieu, à soumettre, au jugement de l'opinion mondiale, les faits jusque dans leurs moindres détails.

Ce *communiqué*, où se dissimule à peine une menace de chantage, débordait de perfidie : les Turcs ont su retenir les enseignements de leurs compères de Moscou. Ismet, Riza Nour et consorts se donnaient ainsi à peu de frais le malin plaisir de dénoncer les sourdes et matérielles rivalités des Alliés, arbitres des destinées du monde, dont on proclame, partout et sans cesse le noble désintéressement. Habitués à plus de formes et de ménagements, les intéressés durent éprouver une désagréable surprise d'un procédé aussi discourtois et brutal. Ils n'ont point relevé le défi et les Turcs eux-mêmes n'avaient pas intérêt, pour ne pas trop exposer les Américains, à « soumettre au jugement de l'opinion mondiale les faits jusque dans leurs moindres détails ». Quoi qu'il en soit, on ne saisit pas exactement où tendait leur manœuvre. Ce « choc des intérêts antagonistes en présence », dont parlait leur *communiqué*, les Turcs l'ont en effet eux-mêmes provoqué par l'octroi aux Américains de concessions précédemment accordées à d'autres (1) ; et de quelque façon que les Puissances concessionnaires aient réglé leurs différends, il n'en demeure pas moins certain qu'en vendant ces privilèges, les Turcs se reconnaissent incapables d'exploiter les régions soumises à leur domination, conformément aux « intérêts supérieurs de la nation turque ». Un jour viendra où les rivalités étrangères s'entrechoqueront en Asie Mineure, et ce ne sera point à l'avantage des Turcs, qui récolteront alors ce qu'ils ont semé à Lausanne.

Ils ne manqueront pas, cependant, de se vanter d'avoir intimidé leurs vainqueurs et leurs juges, et brusqué le dénouement, en les forçant à mettre un terme à leur désaccord.

AURIANT.

§

Russie.

LES NOUVELLES IDÉES DE LÉNINE. — Les *Izvestia* de Moscou, organe officiel du gouvernement des Soviets, ont publié récem-

(1) Voyez le *Mercure de France* du 15-5-923, pp. 1266-9.

ment un article de Lénine sous ce titre: « Sur la coopération ».

Cet article a été écrit par le dictateur paralysé dans un moment de lucidité, au commencement de janvier, mais, pendant une demi-année, les camarades intimes de Lénine n'ont pas jugé utile de le porter à la connaissance des lecteurs de la presse soviétique. On ne doit pas s'en étonner, parce que cet article présente, en somme, un aveu de la nullité de toute l'entreprise révolutionnaire des bolcheviks.

Au début de son article, Lénine reproche à ses camarades de ne pas s'intéresser suffisamment à la coopération.

Se souvenant probablement des attaques violentes auxquelles il se livrait autrefois contre les coopérateurs, qu'il appelait « marchands de harengs », « laquais du capitalisme », « opportunistes petits-bourgeois », etc., Lénine écrit:

Dans les rêves des coopérateurs de l'ancien temps, il y a beaucoup de fantaisie. Ils sont souvent ridicules par leur esprit fantaisiste. Mais en quoi leur fantaisie consiste-t-elle? En ce que ces gens-là ne comprennent pas l'importance primordiale et essentielle de la lutte politique de la classe ouvrière pour le renversement de la domination des exploiteurs. Aujourd'hui, ce renversement est, chez nous, un fait accompli et beaucoup de ce qu'il y avait de fantastique, de romantique et même de stupide dans les rêves des coopérateurs de l'ancien temps devient une réalité des plus évidentes. Maintenant que chez nous le pouvoir d'Etat est dans les mains de la classe ouvrière et que ce pouvoir possède tous les moyens de production, la seule tâche qu'il nous reste à réaliser, c'est d'organiser la population sur la base de la coopération. Si nous poussons cette organisation à son maximum, nous réaliserons *eo ipso* ce socialisme qui était auparavant tourné en dérision et voué au mépris par les gens qui étaient convaincus (et ils avaient raison d'être convaincus) que la lutte de classe, la lutte pour le pouvoir politique est nécessaire.

Il n'est pas difficile de montrer que cette organisation de la population sur la base coopérative dont parle Lénine n'a rien de commun avec le « marxisme révolutionnaire » qui est la théorie officielle du parti bolchevik et dont l'essentiel est la proclamation de la supériorité et de la suprématie de la grande industrie, organisée et dirigée par l'Etat communiste. Le rêve actuel de Lénine, qui veut organiser par les coopératives des millions de petits-bourgeois et de paysans russes, ne nous rappelle pas Karl Marx, mais plutôt Owen et les socialistes réformistes.

Lénine doit comprendre toute la gravité de son nouveau changement d'idées et, pour calmer sa conscience marxiste, il s'efforce de faire une distinction entre le communisme prolétarien dans l'industrie et le «coopérativisme» dans les milieux de petits-bourgeois et paysans:

Comme notre pouvoir d'Etat concentre dans ses mains la possession de tous les moyens de la grande industrie et comme ce pouvoir est détenu par le prolétariat, la seule chose qu'il nous reste à réaliser, c'est l'union entre ce prolétariat et les millions de petits paysans. C'est par la coopération, par la seule coopération que nous atteindrons notre but. La coopération nous donne la possibilité de passer au nouvel ordre social par la voie la plus simple, la plus facile et la plus accessible aux paysans. Une chose est de rêver d'associations ouvrières sur lesquelles on construirait le socialisme, autre chose est de savoir construire ce socialisme de telle façon que chaque petit paysan y puisse participer. Nous y sommes arrivés aujourd'hui.

Il est évident que Lénine prend ses rêves pour la réalité et que la réalité n'a rien de commun avec ses rêves. Au lieu de concentrer dans ses mains la possession de tous les moyens de la grande industrie, l'État communiste en Russie les a gaspillés et dispersés et, au lieu de détenir le pouvoir, le prolétariat industriel russe a presque cessé d'exister, parce que l'industrie elle-même a cessé d'exister dans sa majeure partie. On peut dire que la Russie d'aujourd'hui, *désindustrialisée* et *désurbanisée*, est devenue plus petite-bourgeoise et rurale qu'avant la révolution et plus éloignée que jamais de tout collectivisme « prolétarien ». Je peux même dire que nulle part l'idée du socialisme et de la dictature de la classe ouvrière n'est aussi compromise qu'elle l'est actuellement en Russie. Et pour les bolcheviks, il ne s'agit point aujourd'hui de réalisations socialistes quelconques, mais simplement de se maintenir au pouvoir le plus longtemps possible. Les « coopératives » sur lesquelles veut actuellement s'appuyer Lénine, qui a cessé d'être un tigre révolutionnaire pour devenir un mouton opportuniste et coopérateur, ne sont qu'un moyen politique. On le voit bien quand on lit ces lignes de l'article de Lénine :

Il faut placer la coopération dans de telles conditions qu'elle ait en général et toujours un certain avantage et que cet avantage ait un caractère purement matériel. Il faut allouer à la coopération des subsides d'Etat qui, quelque peu que ce soit, soient supérieurs aux subventions que nous donnons aux entreprises privées.

Le plan est clair : pour se recruter des partisans parmi les paysans dont l'attitude lui devient de plus en plus hostile, le gouvernement bolchevik doit développer le système de subsides distribués par l'intermédiaire des coopératives dépendant complètement de ce même gouvernement.

Cependant Lénine est très pessimiste en ce qui concerne les résultats éventuels de ses nouveaux projets.

Il ne nous reste qu'une seule chose à faire : c'est de rendre notre population assez « civilisée » pour qu'elle comprenne tous les avantages de la participation générale à la coopération. Nous n'avons pas besoin d'autres chinoiseries pour passer au socialisme. Mais pour faire cette seule chose, tout un changement est nécessaire. Toute une époque historique passera avant que la population entière participe à la coopération.

La durée de cette époque, Lénine l'évalue « à une ou deux dizaines d'années ».

En attendant, Lénine conseille à ses camarades de réaliser les problèmes pratiques suivants :

1) « Il faut combattre l'analphabétisme et propager l'instruction pour que tous les habitants puissent profiter des livres » ;

2) Il faut assurer à la population « un minimum (!) de bien-être matériel » pour qu'elle ne soit pas menacée de disette et de famine ;

3) Il faut savoir bien faire le commerce et être un « marchand européen » ;

4) « Il faut réorganiser tout notre appareil administratif qui ne vaut absolument rien. »

On voit que dans les nouvelles idées de Lénine il n'y a rien qui puisse impressionner ou apeurer le « bourgeois » le plus borné : il faut que la population sache lire et écrire, qu'elle ne meure pas de faim et que les fonctionnaires ne soient pas mauvais, — telles sont les grandes idées auxquelles est arrivé le chef de la « révolution mondiale » de notre temps. Décidément, il ne valait pas la peine de détruire tout un grand Empire et d'abreuver de sang humain la sixième partie du globe terrestre pour aboutir à des conclusions aussi peu extraordinaires.

G. ALEXINSKY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction, et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie

Zacharie le Rouzic et M. et Mme Saint-Just Péquart : ***Carnac,*** fouilles faites dans la région. Campagne 1922. Avec des notes techniques par divers ; Berger-Levrault. » »

Art

Albert André : ***Renoir.*** Avec de nombr. reprod. ; Cahiers d'aujourd'hui. 35 »

L. Maeterlinck : ***L'énigme des primitifs français.*** Avec des illust. ; Vanderpoorten, Gand. » »

Auguste Marguillier : ***Saint-Georges.*** Avec 33 illust. ; Laurens. » »

J. Topass : *L'art et les artistes en Pologne au moyen âge;* Avec des illust. ; Alcan. 10 »

Esotérisme

Sir William Barrett : ***Au seuil de l'invisible;*** Payot. 7 50

Annie Besant : ***Le pouvoir de la pensée;*** Famille théosophique. 3 50

C. Jinarajadasa : ***Le message de la religion prochaine;*** Famille théosophique. 2 »

Allan Kardec : ***Le livre des esprits;*** Libr. des sciences psychiques. 6 »

A. Rutot et M. Schaerer : ***Le mécanisme de la survie;*** Alcan. 6 »

Marc Séménoff : ***Introduction à la vie secrète;*** Delpeuch. 6 »

A.-P. Sinnett : ***Le monde occulte;*** Famille théosophique. 5 »

Géographie

Ernest Denis : ***Du Vardar à la Sotcha.*** Préface de M. Alexandre Bélitch et Louis Eisenmann. Avec un portrait de l'auteur ; Bossard. 12 »

Histoire

Daniel Halévy : ***Vauban.*** (Cahiers verts, n° 21) ; Grasset. 6 75

Jean de Montenon : ***Un corps de ville provincial à la veille de la révolution.*** Préface de M. Henri de Curzon ; Soc. franç. d'imprimerie. » »

Philippe Rocher : ***Le duc de Bordeaux en exil, 1830-1844;*** Champion. 10 »

Linguistique

J. Manchon : ***Le Slang,*** lexique de l'anglais familier et vulgaire ; Payot 12 »

Littérature

Henri Frédéric Amiel : ***Fragments choisis,*** avec un avant-propos par Marianne Maurer; Payot, Genève. 1 50

Céline Arnauld : ***Guêpier de diamants;*** Ça ira, Anvers. » »

Edgard Blosde : ***Les péchés ;*** Soc. mut. d'édition. 4 50.

Chrétien de Troyes : ***Erec et Enide. Le Chevalier au lion,*** traduit par André Mary. Illust. de Maurice Lalau ; Boivin. 12 »

Marcel Coulon : ***Le problème de Rimbaud, poète maudit.*** Avec un portrait original par Coussens ; Gomès, Nîmes. 10 »

Emile Faguet : ***Histoire de la poésie française de la Renaissance au Romantisme.*** Avant-propos de Fortunat Strowski. Tome Ier : *Au temps de Malherbe;* Boivin. 9 »

R. M. Gattefosse : ***La vérité sur l'Atlantide ;*** Etab. Legendre, Lyon. » »

Henri Ghéon : ***L'homme né de la guerre, témoignage d'un converti;*** Bloud. 7 »

André Gide : ***Dostoievsky;*** Plon. 7 50

Alexandre Mercereau : ***L'Abbaye et le bolchevisme;*** Figuière. 2 50

Guy de Pourtalès : ***La parabole du talent.*** Avec un portrait par Luc Al-

bert Moreau; Nouv. Revue franç. » »

G. Reynaud : *Lenoir ;* Renaissance du livre. 4 »

Jules Romains et G. Chennevière : *Petit traité de versification ;* Nouv. Revue française. 6 75

Sem : *La ronde de nuit*, 120 dessins de Sem, gravure de L. André ; Fayard. 2 50

Louis Thomas : *Musiques ;* Le Divan. » »

Comte Léon L. Tolstoï : *La vérité sur mon père ;* Stock. 6 75

Ernest Tonnelat : *Histoire de la littérature allemande ;* Payot. 4 »

Henri Valentino : *L'histoire merveilleuse de Krishna d'après les livres sacrés de l'Inde;* Perrin, 7 »

Musique

André Cœuroy : *La Tosca*, de Puccini, étude historique et critique, analyse musicale ; Mellottée. 3 50

Lionel de La Laurencie : *L'école française de violon de Lully à Viotti*. Tome II. Avec 44 reprod. et de nomb. citations musicales ; Delagrave. » »

Ouvrages sur la guerre de 1914

Maurice Genevoix : *Les Eparges ;* Flammarion. 7 »

Commandant A. Grasset : *Un combat de rencontre : Neufchâteau, 22 août 1914*. Préface du Général Buat. Avec 5 croquis ; Berger-Levrault. 5 »

Pédagogie

A. Pinloche : *Pestalozzi et l'éducation populaire moderne ;* Alcan. 8 »

Philosophie

Léon Chestov : *La nuit de Gethsemani*, essai sur la philosophie de Pascal. (Cahiers verts, n° 23) ; Grasset. 6 »

Poésie

Arnold Boulle : *Recueillement ;* Lemerre. 6 »

Elise Champagne : *Le portrait entr'ouvert ;* Imp. Boy, Liége. » »

Charles Clerc : *La trêve de Dieu;* La Concorde, Lausanne. » »

Maurice Boucher : *Paysages ;* Povolozky. » »

François des Costils : *Esquisses et paysages ;* Kra. 8 »

Charles Daniélou : *La chanson des casques ;* Figuière. 5 »

Jacques Darnetal : *Dissonances*. Avec une eau-forte de Daragnès; Libr. de France. 8 50

Edme Goyard : *Poèmes de la pendule ;* Max Maloine. 7 50

Claude Jonquière : *Près des Oliviers*. Préface de Florian-Parmentier ; Le Fauconnier. 6 »

René Kerdyk : *Nuages cousus*. Avec un dessin de A. Dunoyer de Segonzac; Libr. de France. 6 50

Edouard Michel : *La maison du dieu ;* Les Tablettes, Saint-Raphaël. 6 »

P.-F. Morucci : *Kalliste ;* Figuière. 6 »

François Porché : *Sonates ;* Emile Paul. 7 »

Olivier de Rougé : *La vie profonde ;* Imp. P. Dupont. » »

Charles de Saint-Cyr : *Le livre d'Iseult;* Malfère, Amiens. 7 50

Politique

André Garrigou-Lagrange : *Le problème des réparations. La technique des règlements ;* Vie Universitaire. 12 »

André de Hevesy : *L'agonie d'un empire, l'Autriche-Hongrie ;* Perrin. 7 »

Ernest Judet : *Ma politique, 1905-1917;* Soc. mut. d'édition. 12 »

Jean Priou : *Le territoire de la Sarre ;* Berger-Levrault. 12 »

Raymond Recouly : *La barrière du Rhin ;* Hachette. » »

Raymond Recouly : *La Ruhr ;* Flammarion. 7 »

Questions coloniales

Général Baratier : *Vers le Nil, Souvenirs de la Mission Marchand*, avec de nomb. illust. ; Fayard. 2 »

Questions juridiques

Jean Gaultier : *Simple chronique d'un délit d'opinion. L'outrage à la morale publique et religieuse, 1819-1881* ; Rousseau. 6 »

Questions médicales

F. d'Hérelle : *Les défenses de l'organisme* ; Flammarion. 7 50
Dr Léon Tixier : *Les anémiés* ; Flammarion. 7 50
Dr Vaucaire : *Le corps humain*, avec de nomb. illust. ; Hachette. » »

Questions militaires et maritimes

H. Le Marquand : *La question des arsenaux (guerre et marine)*. Préface de Raphaël Georges Lévy ; Plon. 6 »
Général Mangin : *Des hommes et des faits* ; Plon. 7 »
Ch. Paquet : *Etude sur le fonctionnement interne d'un 2e bureau en campagne*. Préface du général Buat. Avec 3 cartes et 2 croquis ; Berger-Levrault. 20 »
J. Revol : *Le vice des coalitions*, études sur le haut commandement en Crimée, 1854-1855 ; Berger-Levrault. 5 »

Roman

Mathilde Alanic : *Derrière le voile* ; Flammarion. 7 »
Camille Aymard : *L'étrange amour d'un mandarin trop jeune* ; Flammarion. 7 »
Balkis : *En marge de la Bible* ; Malfère, Amiens. 7 50
Jean Bertheroy : *L'ange au sourire* ; Albin Michel. 6 75
André Birabeau : *L'amour et l'amourette*, Libr. française. 6 75
Jacques Bompard : *La bonne aventure* ; Perrin. 7 »
Henry Bordeaux : *La robe de laine* ; Flammarion. 7 50
Paul Bourget, Gérard d'Houville, Henri Duvernois, Pierre Benoît : *Le roman des quatre* ; Plon. 7 50
Albéric Cahuet : *Le missel d'amour*. Préface de Paul Bourget ; Fasquelle. 6 75
E. Gomez Carillo : *L'évangile de l'amour*. Traduit de l'espagnol par Philéas Lebesgue ; Fasquelle. 6 75
Edmond Cazal : *Les nuits de l'Alhambra* ; Ollendorff. 7 »
Alphonse de Chateaubriant : *La Brière* ; Grasset. 7 50
Cl. Chivas Baron : *La simple histoire des Gaudraix* ; Flammarion. 7 »
Colette : *Le blé en herbe* ; Flammarion. 7 »
Ed. Coro : *Bourgeois d'aujourd'hui* ; Daragon. 5 »
Max Daireaux : *La Toscanera* ; Albin Michel. 6 75
Philippe P. Datz : *Jours fériés* ; Le Sans Pareil. 7 »
Jean-Emile Delbrel : *Gina* ; Emile Paul. 7 »
Delly : *La chatte blanche* ; Flammarion. 7 »
Roland Dorgelès : *Le réveil des morts* ; Albin Michel. » »
René-Louis Doyon : *La mise au tombeau*. Frontispice de Armand Rassenfosse ; Monde nouveau. 7 »
Alexandre Dumas : *Le collier de la reine*, tome III ; Nelson. 4 50
Georges Eekhoud ; *Kermesses* ; Renaissance du livre. 6 75
Paul Féval fils : *La montée des femmes* ; Roman nouveau. 6 50
Hector Fleischmann : *La dame aux six voluptés* ; France édition. 6 50
Charles Foley : *La dame aux millions* ; Flammarion. 7 »
Jeanne Galzy : *Les allongés* ; Rieder. 6 75
Victor Goedorp ; *La rivière du huit* ; Grasset. 6 75
Abel Hermant : *La dame de la guerre* ; Flammarion. 6 »
Karagueuz Effendy : *Le chah du Mahboulistan* ; Le Livre. 10 »
Carlos Larronde : *Le parc aux chevreuils ou les jalousies singulières* ; Albin Michel. 6 75
Maurice Larrouy : *Gatouna et l'amour* ; Grasset. 6 75
Gabriel Maurière : *A la gloire de la terre* ; Floréal. 6 75
Nelly Melin : *Les champs ensemencés* ; Bloud. 7 »
Louis Ch. Muller : *Le cœur à l'épreuve*, suivi des *Confidences de Suzanne* ; Libr. des Lettres. 5 »
Giovanni Papini : *Le démon m'a dit*, traduit de l'italien par Paul-Henri Michel ; Payot. 7 50
Jean Psichari : *Typesses* ; Monde nouveau. 7 »
Jean Rameau : *L'inoubliable* ; Plon. 7 »

C.-F. Ramuz ; *Le règne de l'esprit malin* ; Budry. 6 »
J.-Joseph Renaud : *Lumières dans la nuit* ; Férenczi. 6 75
Charles Renel : *Le décivilisé* ; Flammarion. » »
John Rodker : *Montagnes russes*, traduit de l'anglais par Ludmila Savitzky. Préface de Edmond Jaloux ; Stock. 6 75
Marcel Rouff : *Voyage au monde à l'envers* ; Crès. 5 »
Marie-Louise Sicard : *Le bâtisseur de cathédrales* ; Renaissance du livre 7 »
G. Soulié de Morant : *Mon cher compagnon* ; Fasquelle. 6 75
Philippe Soupault : *Le bon apôtre* ; Kra. » »
P.-J. Toulet : *Les tendres ménages* ; Le Divan. 7 »
Léo Varlet : *Le dernier satyre* ; Malfère, Amiens. 7 50
Jean-Louis Vaudoyer : *La reine évanouie* ; Plon. 7 »
Robert Vivier : *La plaine étrange* ; Renaissance du livre. 5 »
Willy et Ménalkas : *L'ersatz d'amour* ; Malfère, Amiens. 7 50
Berthe Zablet : *L'imagier de Notre-Dame* ; Jonquières. 6 »

Sciences

Jules Garnier : *Les vitamines* ; Quillet. » »
Rémy Perrier : *La faune de France illustrée*. III. *Myriapodes, insectes inférieurs* ; Delagrave. » »

Sociologie

M. Drouilly : *Le problème social et le problème international* ; Imp. Marqueyssac, Santiago de Chili. » »
Maurice Fallex : *Atlas de géographie économique* ; Delagrave. 12 »
Pierre Paraf : *Le syndicalisme pendant et après la guerre*. Préface de M. Georges Renard ; La Vie Universitaire. 12 »

Théâtre

François Porché : *Le chevalier de Colomb*, drame en 3 actes, en vers ; Emile Paul. » 2

Voyages

Louis Chadourne : *Le pot au noir* ; Albin Michel. 6 75
Moussa de Courthial : *Ma petite bolchevique* ; Les deux collines, Lyon. » »
Gabriel Faure : *La vallée du Rhône* ; Fasquelle. 6 75
Jeanne Leuba : *Les champs et leur art*, Préface de M. Louis Finot ; Van Oest. » »

MERCVRE.

ÉCHOS

Prix littéraires. — La fondation américaine pour la Pensée et l'Art français. — Les Quarante devant la licorne. — Mort de Louis Couperus. — Les débuts de Mata-Hari. — Une candidature fantaisiste du comte de Fontenay. — Orgue à notes colorées. — La « poule blanche ». — Deux éditions inconnues de Shakespeare. — Nicolas II est-il vivant ? — Journaux rédigés par des poètes. — Les marchands de billets. — Le poing allemand. — Sur un spondée. — Poissons. — Correspondance de Jules Laforgue. — Projets oubliés, projets abandonnés. — Le centenaire de Henri Fabre.

Prix littéraires. — Le « prix du plus mauvais roman » a été décerné, par la *Parole libre*, aux trois livres suivants : *La Réponse au Kaiser*, par René Viviani ; *Ouah, roi des Singes*, par Félicien Champsaur ; *Le Diable au Corps*, par Raymond Radiguet.

Un nouveau prix littéraire (*sic*) vient d'autre part d'être fondé. Il porte ce titre : *Prix de littérature économique*, et sera décerné pour la première fois en janvier 1924 au meilleur ouvrage « littéraire, ayant

pour sujet la mise en valeur de nos domaines métropolitains ou coloniaux », paru en librairie pendant l'année 1923. Ce prix, qui est de 5.000 francs, est dû à l'initiative de *l'Exportateur Français*.

§

La fondation américaine pour la Pensée et l'Art francais distribuera en mai 1924, comme par le passé, ses 12 bourses : 2 pour la Littérature, 2 pour la Peinture, 2 pour la Sculpture, 1 pour la Gravure, 4 pour les Arts décoratifs, 1 pour la Musique.

A ces bourses s'en ajouteront désormais deux nouvelles annuelles et perpétuelles elles aussi, qui porteront le nom, respectivement, de : *Bourse du Soldat Inconnu Français* (pour un écrivain), et de *Bourse du Soldat Inconnu Américain* (pour un architecte).

Chacune de ces bourses s'élève à 12.000 francs, payables en deux ans, à raison de 6.000 francs par an.

Le Comité tient à bien préciser que la Fondation distribue des *Bourses*, — non des *Prix*, — ces bourses ne visant pas à récompenser une œuvre particulière ou un ensemble réalisé, mais à aider de jeunes talents à tenir leurs promesses d'œuvres.

Le Comité invite les candidats, hommes ou femmes, âgés de 35 ans au plus, à adresser dès maintenant leur candidature au siège de la Fondation : 15, boulevard de Montmorency, Paris XVIe. Nulle candidature ne sera valable passé le 31 mars.

§

Les Quarante devant la licorne. — La licorne est-elle ou non un animal fabuleux ? Grave question qui a divisé les meilleurs esprits. Les Quarante eux-mêmes ont hésité à se prononcer (nous l'avons indiqué ici : *Mercure* du 1er janvier 1923, pages 286-287). Comme on comprend leur hésitation quand on se reporte à ce qui a été écrit, de tout temps, sur la Licorne !

Qu'il y ait, de par le monde, des personnes prêtes à nier que la licorne soit un être imaginaire, voilà qui est prouvé par l'intéressante lettre de M. Gaston-Denys Périer, publiée par le *Mercure*, le 1er février 1923 (page 861). Non seulement il y décrit minutieusement : l'Okapi qui « ressemble à l'âne » — notons en passant cette remarque — et qui pourrait bien être une sorte de licorne, mais il a signalé encore la présence d'un de ces animaux dans la collection du Musée du Congo belge à Tervueren, près de Bruxelles.

Or ce que M. Gaston-Denys Périer nous apprend de l'Okapi coïncide singulièrement avec ce que Ctésias, — médecin d'Artaxerxès Memnon, au IVe siècle avant Jésus-Christ, — qui le premier parla de la licorne, qu'il appelait « âne blanc », a dit de cet animal. On remarquera qu'il le désignait sous le nom d'*Ane blanc*. Or M. Gaston-Denys Périer déclare, nous l'avons mentionné plus haut, que l'Okapi ressemble à un âne.

Aristote, lui aussi, comparait la licorne à un âne ; il la désigne sous le nom « d'âne indien ».

Voilà, du reste, ce qu'il en écrit, au livre II, chapitre II, paragraphe 14, de son *Histoire des animaux* :

On peut encore remarquer que certains animaux ont des cornes, et que les autres n'en ont pas. La plupart de ceux qui sont pourvus de cornes ont naturellement deux pinces comme le bœuf, le cerf et la chèvre ; mais nous n'avons jamais vu de solipède qui eût deux cornes. Il y en a bien peu qui aient à la fois une seule corne et un seul sabot comme l'âne indien.

Au surplus l'antiquité fournit les caractéristiques de la licorne. On les peut résumer ainsi. La licorne, originaire des Indes, tient à la fois de l'âne et du cheval avec une tête surmontée d'une seule corne longue et aiguë. Son corps était blanc, sa tête rouge, ses yeux bleus — les trois couleurs françaises, aussi cet animal devrait-il figurer comme support dans les armoiries de la République Française, plutôt que de remplir cet office dans celles du Royaume Uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande.

Enfin on donnait encore des précisions sur sa force qui était réputée remarquable, sur son agilité qui était qualifiée de merveilleuse et sur sa fierté déclarée incomparable.

Au xve et au xvie siècles on ne doutait pas de l'existence de cet animal — la définition qu'en donne la première édition du Dictionnaire de l'Académie française, celle de 1694, prouve qu'il en était de même à la veille du xviiie siècle.

Aussi ne faut-il pas être surpris si des amateurs comme ce M. de Brissac, dont parle Brantôme, s'estimaient bien récompensés quand ils avaient pour leur « belle part ceste belle et rare corne de licorne », ou s'ils consentaient à donner de bons prix pour cette « rare corne de licorne », qui n'était d'ailleurs que la corne de narval...

Si le premier qui ait affirmé son existence fut Ctésias, le premier qui l'ait niée est Simon Goulart, le commenteur de la *Sepmaine* de Du Bartas, qui affirma jadis « qu'il n'y a point de tels animaux en nature ».

Qu'en savait-il, le bon Simon Goulart ?

Le P. Huc, missionnaire lazariste, dans son récit d'un voyage en Tartarie, dit avoir vu une dépouille entière de licorne. C'est, d'après lui, une sorte de gazelle très rare, difficile à atteindre, mais bien connue entre l'Inde anglaise et la Tartarie.

Or le Père Huc vivait au siècle dernier, et, en 1869, deux lecteurs de l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux* admettaient, pour le moins comme possible, l'existence de la licorne.

Encore une fois, pourquoi pas ? La parole est maintenant à l'Académie Française. Se déclarera-t-elle pour ou contre la licorne, ou bien,

comme Panurge, se bornera-t-elle à répondre « voire » ? A notre avis, le mieux, pour elle, est de demander conseil à sa voisine, l'Académie des Sciences. — L. DX.

§

Mort de Louis Couperus. — Le poète et romancier néerlandais Louis Couperus est mort le 16 juillet dernier près d'Arnheim des suites d'une légère piqûre au visage qui provoqua, de façon presque foudroyante, une infection tétanique.

Il était né à La Haye en 1863 ; on allait célébrer le soixantième anniversaire de sa naissance et il venait de terminer un ouvrage : *Le collier de la Miséricorde* que publie une revue néerlandaise et dont *les Marges* ont donné des extraits traduits par M. Paul Eyquem.

Il laisse près de cinquante volumes, une œuvre très variée où l'on trouve des essais de critique d'art mêlés d'*impressions* de voyage, un récit autobiographique : *Métamorphose*, des romans et des poèmes d'inspiration élevée : *Puissance occulte*, *Elène Vezra*, *Fatalité*, *Majestic*, *Extase*, *Livres des petites âmes* ; des travaux d'histoire sur l'Egypte et Rome, etc., etc.

On publiera prochainement en France une traduction d'une des dernières œuvres de cet écrivain qui fut un grand ami de notre pays : *Le cheval ailé*.

§

Les débuts de Mata-Hari. — Une coupure que j'avais égarée et que je retrouve après coup. Je crois bon de l'exhumer, car elle date des débuts de Mata-Hari à Paris ; son nom de théâtre était même encore écorché par la *Vie parisienne* du 22 avril 1905, à laquelle je fais cet emprunt.

Nous avions eu *miss* Duncan, nous avons Meta-Hari...

....

Nous avons, cette saison, M[lle] Meta-Hari. Elle est Indienne, avec une mère anglaise, un père hollandais, cela est assez compliqué. Elle est Indienne pourtant.

Le musée Guimet l'exhiba parmi ses vieilleries, ses boudhas, ses momies, ses charpies d'humanité. Puis on put la voir chez la comtesse de Loynes dans un cercle d'académiciens pour lesquels on lui fit sans doute revêtir un maillot ; à la salle Mors, où bien des conférences déçurent le public ; chez M[lle] Emma Calvé, qui avait convié des artistes, elle dansa nue.

Avez-vous vu Meta-Hari ? Il faut l'avoir vue. C'est un spectacle d'admiration universelle, et aussi un peu d'exposition universelle. Mais Duncan n'avait apparemment de nu que les pieds et les bras, tandis que Meta-Hari est nue complètement avec le seul vêtement de ses colliers, de ses ceintures de pierreries et d'une draperie qui lui ceint les reins et les jambes.

Meta-Hari a travaillé avec les prêtresses de l'Inde. Elles lui ont enseigné les danses de l'amour, les danses guerrières, celles de l'anéantissement et de la

volupté... Tout cela n'est pas très neuf. Mais, à Paris, ce qui est le moins nouveau est presque toujours ce qui semble le plus inédit...

Vous verrez Meta-Hari. Elle est charmante ; la bouche un peu grande, les yeux brillants, un petit torse flexible et fin que le corset n'abîma point, et une poitrine qui fait soupirer de regrets bien des spectatrices trop.... confortablement pourvues.

Trois mois plus tard (24 juin 1905), la *Vie Parisienne* publiait en couleurs et en pleine page une silhouette de la danseuse avec cette double légende :

(*En haut*) : « L'Inde sans les Anglais. » — Le volume de Loti était paru en 1903, non daté, suivant la mauvaise et constante habitude de la maison Calmann-Lévy.

(*En bas*) : « LADY MAC LEOD, c'est-à-dire Mata-Hari, la danseuse indienne, voluptueuse et tragique, qui danse nue dans les derniers salons où l'on cause. »

Contrairement au texte de la légende, ceignant les reins, une draperie recouvrait la croupe et les cuisses. Il y avait beau temps, en réalité, que la danseuse avait sacrifié à son dieu ce voile inutile, sauf, peut-être, chez la comtesse de Loynes, pour n'effaroucher point la candeur des dirigeants de la Patrie Française et les yeux de M. Arthur Meyer. — P. D.

§

Une candidature fantaisiste du Comte de Fontenay. — Dans une étude sur les origines de l'Académie Goncourt (*Edmond de Goncourt, membre de l'Académie de Bellesme*, Mercure de France, XV-VII-1921), nous avons parlé d'un des membres de cette Académie hypothétique : le Comte Léon de Fontenay (de Bellesme), auteur de *Rapports sur les expositions régionales de Grenoble et d'Ajaccio*, d'un *Voyage agricole en Russie* et enfin d'un gros livre sur *Le bétail en Ecosse*.

L'extrême diversité des travaux du Comte de Fontenay ne l'empêchait pas de s'intéresser à la politique de son pays. Un vieux numéro de l'*Opinion* du 19 mai 1863 nous révèle que M. de Fontenay fut candidat aux élections législatives, dans le département de l'Orne, sous l'originale forme suivante :

1re CIRCONSCRIPTION ÉLECTORALE
Candidat (extra-officiel)
Opposition (intermittente)
COMTE DE FONTENAY (de l'Orne)

Avocat, ancien Capitaine d'infanterie, ex-délégué en Orient par son Exc. le ministre de l'Instruction publique, membre de la Société impériale d'acclimatation et d'autres sociétés plus ou moins savantes.

Malheureusement ses concurrents : MM. de Chazot, David-Deschamps

et de Torcy, avaient pour eux l'appui préfectoral. En dépit de ses beaux titres, M. de Fontenay ne fut pas élu. — L. DX.

§

Orgue à notes colorées. — On connaissait « l'orgue à bouche » imaginé par le des Esseintes de J.-K. Huysmans : une réunion de barils à liqueur qui, manœuvrés par leur inventeur, permettaient à celui-ci de boire « une goutte, ici ou là », et de se procurer, dans le gosier, des sensations analogues à celles que la musique verse à l'oreille. Mais des Esseintes n'avait pas prévu « la musique des couleurs et l'audition colorée » dont nous parlait récemment le Docteur Maurice Dubois (*Mercure* du 15 juillet 1923) ; il n'avait pas prévu l'orgue à notes colorées dont le modèle le plus récent a été, nous disent des lettres des Etats-Unis, expérimenté dans un cinématographe de Broadway et sur le mécanisme duquel on observe le plus grand secret. On sait pourtant que l'appareil comporte un clavier aux touches très nombreuses. Les couleurs sont projetées en rayons de lumière électrique et commandées par un jeu de touches ; un autre jeu en contrôle l'intensité ; un troisième, le mouvement. Les formes sont fournies par des prismes ou des lentilles au travers desquelles passent ces rayons lumineux. Dès que l'artiste commence, on voit apparaître, sur un écran, des formes lumineuses de couleurs variées, aux contours légèrement indécis, sans cependant que la luminosité de chaque couleur déborde sur les autres couleurs, ou sur les parties non touchées de l'écran qui restent invisibles ; ces formes sont fugitives et changent sans cesse pour donner, non sans quelque lenteur, naissance à d'autres formes, qui évoluent en même temps que leur couleur change de la même manière, c'est-à-dire progressivement. C'est une succession d'apparences qu'il est impossible de caractériser géométriquement : certaines font penser à des spirales, d'autres à des pétales, d'autres à la flamme d'une bougie ; mais, dès que l'œil a été impressionné et que l'esprit a apprécié, la forme colorée fait place à une autre avec une rapidité variable sans que jamais la transformation revête un aspect de brutalité ou de précipitation.

Les couleurs sont très belles : il y a une prédominance de tons translucides, des bleus, un vert jade, un carmin étonnamment profond. On discerne aussi un thème, basé sur une forme qui revient plusieurs fois pendant les dix ou douze minutes que dure l'exécution sous des couleurs différentes, mais qui, comme la forme, se ramène généralement à un type, carmin et blanc, par exemple.

Les personnes qui donnent ces explications avouent volontiers qu'elles manquent de précisions et de détails techniques. Mais l'auteur est, dit-on, en instance de brevet.

§

La « poule blanche ». — Depuis que, dans le *Mercure* du 1er

mars, nous reproduisîmes le dire de Napoléon sur son aîné, Joseph, fils de la « poule blanche », nous avons entendu, tour à tour, MM. Henri Villemot, J. Mattei, Le Gouplis et un anonyme nous ramener à travers le folklore bourguignon et corse, Mathurin Régnier et Juvénal, à l'origine antique de cette expression. Chose curieuse: ni le Larousse, ni Littré, ni Hatzfeld, Darmesteter et Thomas ne connaissent le « fils de la poule blanche », bien que le *Dictionnaire de l'Académie* l'ait enregistré et qu'à sa septième édition, par exemple, on lise, tome II, p. 475, qu'il « se dit d'un homme extrêmement heureux en toutes choses. *Il est vieux* ». Juvénal demandait : « *Es-tu donc le fils de la poule blanche et nous autres de vils poussins, sortis d'œufs malheureux*? » C'est entendu et Du Cange, *sub voce*: « *Gallina* », renvoie avec toute la précision désirable à ce passage de la *Satire XIII*. Mais on peut se demander sur quoi se base le terme latin. On est tenté à prime abord de se remémorer un passage bien connu de Columelle, *De Re Rustica*, ch. VIII, § 2, où le savant agronome de Cadix recommande d'éviter l'élevage de la poule blanche, presque toujours, prétend-il, « sans vigueur, peu vivace et rarement féconde » (« ... *sin aliter, evitentur albae; quae fere quum sint molles ac minus vivaces, tum ne fecundae quidem facile reperiuntur* ».) Par suite, le fils de la poule blanche serait donc, dans toute la force du terme, *rara avis*.

Mais cette explication n'est guère ésotérique. Cherchons donc encore. Nous avons, justement, souvenance d'avoir trouvé dans Suétone, *Vita Galbae, Lib, I*, § 1, un curieux passage où il est dit que, peu après le mariage de Livie avec Auguste, celle qui devait être la mère de Tibère et de Drusus étant allée visiter sa maison de campagne de Véies, « *praetervolans aquila gallinam albam, ramulum lauri rostro tenentem, ita ut rapuerat, demisit in gremium* ». Cette poule blanche, Livie la fit nourrir et planter le laurier qu'elle tenait au bec. Il naquit de la poule une si grande quantité de poussins que cette terre en prit le nom: « *ad Gallinas* ». Quant au laurier, un si beau bosquet en prit origine que c'est là que, dans la suite, les Césars y firent cueillir ceux de leurs triomphes.

Pour plus de détails, on pourra se reporter aussi à Pline le Naturaliste, XV, 30 (40) et à Dion Cassius— que, dans l'*Avenir* du 4 juin 1919, Louis Latzarus prétendit qu'on n'avait pas en France, ce qui lui attira une verte réponse de Jean Psichari dans l'*Ordre public*, deux jours après (1) — chapitre XLVIII, § 52 (sous l'an 717).

(1) Naturellement, selon M. Louis Latzarus — parlant par la bouche d'un « libraire », — ce n'était qu'en « Allemagne » que l'on trouvait des Dion Cassius. Il faut lire, dans la réplique de Psichari dans le défunt journal du Prince Murat, avec quelle ironie le gendre de Renan recommande à M. Latzarus de se mieux renseigner sur les réalités de l'érudition française. Voir *l'Ordre public* du 6 juin 1919, à l'article : *Dion Cassius*.

Ces indications suffisent-elles ? Il y a sans doute à la base même de la tradition ancienne sur la poule blanche l'idée que « *candida boni, nigra mali ominis sunt* ». Nous noterons, enfin, qu'en Berry et dans le centre de la France, la « poule noire » joue un rôle analogue à la « blanche » : cf. l'ouvrage posthume de Laisnel de la Salle : *Croyances et légendes du Centre de la France. Souvenirs du vieux Temps. Coutumes et traditions populaires comparées à celles des peuples anciens et modernes* (Paris, 1875, 2 volumes in-8°). La *préface* que George Sand écrivit pour le livre de son ami — auquel elle devait tant de renseignements, mis à profit dans la première édition de son recueil, qui est de 1858 — a été réimprimée en 1877 à la seconde édition de ses *Légendes Rustiques*, p. 159-167. — C. P.

§

Deux éditions inconnues de Shakespeare. — Si les œuvres complètes de Shakespeare ne parurent qu'après sa mort, dans une édition in-folio, publiée par les soins de ses amis Henninge et Condell, de son vivant la plupart de ses pièces avaient vu le jour en deux volumes séparés de format in-quarto.

Ces derniers sont, on le devine, fort recherchés des bibliophiles qui n'ignorent rien de ce qui les concerne. On sait où ils sont, le prix qu'ils ont coûté, les noms de leurs propriétaires successifs. Aussi, qu'on juge de la curiosité et de l'émoi qui accueillirent la nouvelle, au début de juillet, qu'on venait de découvrir deux éditions in-quarto inconnues jusqu'alors.

C'est le premier quarto de *Richard III*, paru en 1612, et le sixième quarto d'*Henry IV*, 1e partie, publié en 1613.

De chacun d'eux on ne connaissait, jusqu'ici, que dix exemplaires. Ces deux nouveaux proviennent d'une vieille bibliothèque de campagne, où ils sont restés ignorés pendant bien des années. Ils ont, malheureusement, été assez maltraités par un relieur, il y a un siècle environ, — bien qu'*Henry IV* soit assez bien conservé.

Des cinq premières éditions de *Richard III* on ne connaît, aujourd'hui, que trente et un exemplaires, et des six premiers quarto de *Henry IV* trente-cinq copies seulement sont connues ; aussi la mise en vente de ces deux volumes a-t-elle été un véritable événement littéraire.

§

Nicolas II est-il vivant ? — Nous avons signalé à plusieurs reprises dans le *Mercure de France* que certaines gens doutent encore de la mort de Nicolas II et de sa famille. « S'il avait été tué, aurait dit l'impératrice douairière de Russie, je le saurais d'une manière positive », (*Mercure* du 16 mars 1919) ; selon des renseignements recueillis par le *Giornale d'Italie*, « le tsar serait vivant, mais on ne sait pas où il réside » (*Mercure* du 1er avril 1919) ; M. Lasies, ancien député, après

enquête faite à Ekaterinenbourg en compagnie du commandant Bolifraud, ancien représentant de la mission française d'Ekaterinenbourg, estimait avoir un dossier de « témoignages troublants qui laisseraient croire que la famille impériale n'a pas été assassinée » (*Matin* du 3 avril 1920) ; le même doute fut encore exprimé par M. Mermeix (*Gaulois* du 25 août 1922), etc., etc...

Voici, à l'appui de cette thèse, un nouveau « témoignage troublant » que nous trouvons dans la *Gazette de Charleroi* du jeudi 5 juillet 1923. Il émane d'un correspondant de ce journal, M. Jules Barré, de Temploux (Belgique).

Le mois dernier, j'ai lancé des proclamations révélant que les familles de S. M. I. le Tzar de Russie ainsi que du Grand-Duc Michel étaient toujours en vie. Mes dires sont bien exacts ; j'espère vous donner la certitude que ces familles existent toujours. Je les annonçais comme étant en Belgique parce qu'ils m'avaient demandé de ne pas révéler leur adresse, dans la crainte que leurs personnes ne se trouvent en danger. Afin que vous puissiez vous rendre compte de la véracité de mes assertions et que vous puissiez prendre des renseignements si vous le jugez utile, voici leur adresse actuelle. Ils habitent maintenant à Les Choux (Loiret), France, toujours sous les noms d'emprunt de M. S. Gourovitel et de M. Luyckx.

Comment je suis au courant de toute cette histoire ? C'est très simple. J'ai été occupé comme ouvrier, livreur, chef d'atelier, pendant plusieurs années, à Namur, chez le Grand-Duc Michel et ce longtemps sans m'en douter. Voici un mois et demi, le Tsarewitch m'a rendu visite à mon domicile à Temploux et m'a demandé si j'avais encore des pièces et photos concernant sa famille. Actuellement je détiens encore ces documents.

Après cette visite S. A. I. le Grand-Duc Michel n'a plus jugé bon de se cacher de moi ; il s'est démasqué et m'a chargé d'intérêts qui le concernent à Namur.

Les Choux est une commune de l'arrondissement de Gien qui n'a guère plus de 700 habitants. Il doit être assez malaisé d'y vivre caché sous le pseudonyme de M. S. Gourovitel ou de Luyckx. Il faut craindre que la question Nicolas II ne tombe bientôt dans le domaine des mystères historiques qui s'obscurcissent à mesure que les années passent et que les « témoignages » se font plus nombreux ? — L. DX.

§

Journaux rédigés par des poètes. — On sait que Stéphane Mallarmé s'amusa à rédiger, sous le pseudonyme *Marasquin*, en 1874, une « Gazette du monde et de la famille » : *La dernière mode*. Cette publication a fait l'objet d'une curieuse étude de Remy de Gourmont (*Promenades littéraires*, deuxième série, pages 33 et suivantes) qui établit que, dans *La dernière mode* « du titre à la signature du gérant, les annonces comprises, et les analyses de toilette, et les menus et les

recettes, et tout... était entièrement rédigé par M. Stéphane Mallarmé, hormis quelques collaborations littéraires ».

S'inspirant de cet illustre exemple (et peut-être aussi de la singulière collaboration de Catulle Mendès au *Petit Parisien*), le poète de la *Verdure dorée*, M. Tristan Derème, s'est voulu, pendant six jours, rédacteur en chef d'un quotidien de province : *Les Pyrénées*, à Tarbes.

L'automne dernier, le rédacteur en chef de ce journal ayant besoin de s'absenter, Tristan Derème, de passage à Tarbes, accepta de le remplacer. Et pendant une semaine, à ses lecteurs abasourdis, l'auteur de la *Verdure dorée* offrit un feu d'artifices quotidien où les fusées les plus amusantes se mêlaient aux détonations des pétards les plus imprévues.

Derème rédigeait à lui seul le journal, donnait comme article de fond un « Petit plaidoyer pour le grand orgueil des poètes » ou « Une après-midi au tribunal correctionnel » (avec quels commentaires !) puis attaquait les informations locales, ornant d'un brin de philosophie ou d'une citation poétique les faits divers les plus banals et adressant, au besoin, aux percepteurs comme « aux chiens qui mordent » des discours aussi brefs que pathétiques. A ce jeu, la ville natale de Théophile Gautier et du maréchal Foch ne tarda pas à entrer en émoi et les journalistes tarbais déclarèrent que ce Derème gâchait le métier, qu'il travaillait trop, qu'on ne pouvait le suivre, bref qu'il était temps qu'il parte. Rédacteur en chef par intérim le 5 octobre, Derème faisait, le 11 octobre 1922, ses adieux aux lecteurs du journal *Les Pyrénées*, non sans leur jouer le tour de faire imprimer *à l'envers* son dernier article de fond intitulé « La vie à l'envers ou l'Influence des premiers froids à Tarbes » et où le poète demandait : « A quand le journal imprimé dans tous les sens et que père, mère, tantes, oncles, gendres, fils, filles et brus, paisiblement assis autour de la table familiale et circulaire, pourront lire durant le même quart d'heure? » — PAUL DUBIÉ.

§

Les Marchands de billets. — L'auteur de l'écho publié sous ce titre, dans le *Mercure de France* du 15 juillet 1923, donne *in fine* cette phrase du docteur Véron, parlant des marchands de billets : « Quand ils font de bonnes affaires, c'est que le théâtre prospère et que le directeur s'enrichit. »

Le docteur Véron est mort en 1867 et, depuis 56 ans, la situation n'a peut-être pas changé.

Il paraît qu'aujourd'hui, d'après l'auteur de l'écho, l'opinion d'un directeur de théâtre, M. Alphonse Franck, est celle-ci : « La vente, sur le pavé de Paris, des billets de théâtres n'est digne ni de notre capitale, ni de nos salles de spectacle. »

C'est peut-être vrai, mais est-il bien sûr, comme le dit l'auteur de

l'écho, que l'opinion de M. Alphonse Franck soit celle de tous les directeurs, « ceux d'hier et d'aujourd'hui » ?

La vie a des hazards bizarres ; j'ai connu, je connais un marchand, un grand marchand de billets. Il est riche, très riche. Ce n'est pas un nouveau riche, né de la guerre ; il était riche, très riche avant 1914.

Son histoire est simple, quoique moins tragique que celle du forgeron gréviste du bon Coppée. Il était « bistrot » dans le voisinage d'un théâtre subventionné — par l'Etat ou la Ville, peu importe. Il gagnait de l'argent, comme en gagnent tous les bistrots. Ses voisins, directeurs du théâtre, en gagnaient moins que lui. Pour joindre les deux bouts, ils devaient monter plusieurs pièces à la fois — on fait, paraît-il, du théâtre en série. La subvention faisait l'objet de mandats trimestriels, la caisse était souvent vide et crédit est mort au théâtre. Ils eurent l'idée de demander un prêt au voisin bistrot. Mais un berrichon veut des gages. Un gage, dirent les directeurs, nous vous donnerons des billets.

Prêteurs et emprunteurs y trouvèrent leur affaire. Tous ont fait leur chemin.

Les directeurs dirigent toujours une « grande scène », le prêteur commandite, sinon des théâtres, du moins de nombreux « music-halls » ; il se laisse parfois « taper » par des « sans rôle ».

Est-ce « digne de la capitale et des salles de spectacle » ? Je n'en sais rien. Peut-être ne suis-je pas digne de le savoir. — L. R.

§

Le poing allemand. — Le général Ludendorff peut être un excellent stratège, il ne pratique certainement pas le noble art de la boxe. Il n'en a même aucune idée. Dans son récent discours aux gymnastes allemands, à Munich, il s'exprimait en effet comme suit :

> Exercez votre esprit et votre poing, car c'est l'esprit qui élève le poing et l'abat sur le crâne de l'ennemi.

Pauvre Ludendorff ! La riposte à ce coup de poing allemand est on ne peut plus aisée. Avant que son poing levé ait eu le temps de s'abattre sur le crâne de l'ennemi, le maladroit pugiliste ne manquerait pas de recevoir sur la mâchoire un bon direct qui l'enverrait rouler dans les cordes ou un décisif swing qui le mettrait proprement *knock out*.

Apprenez la boxe, *Herr General*, avant de vous livrer à des images aussi inconsidérées que celle de votre poing levé !

§

Sur un spondée. — Nous avons reçu les deux lettres suivantes :

Mon cher directeur,

M. Henri Bachelin (*Mercure* du 15 juillet, p. 567) a bien raison de prendre, pour l'amour des humanités, la défense de la métrique latine. Un détail : d'où

tient-il que *disjecta membra poetae* soit un vers faux, en ceci que dans un hexamètre « il est essentiel que le dactyle final [c'est-à-dire cinquième] soit précédé d'un spondée », comme *jecti* ? Puisqu'il avoue modestement qu'il « sait bien que tout le monde le sait », dénonçons-lui le fait scandaleux que la contrainte d'un spondée quatrième est une règle ignorée dans nos lycées, collèges et sorbonnes.

GASTON ESNAULT.

Paris, le 21 juillet.

Monsieur le Directeur,

Voulez-vous permettre à un vieux lecteur du *Mercure* de relever une légère erreur qui s'est glissée dans un article, — d'ailleurs fort intéressant, — de M. Henri Bachelin ?

A propos du vers :

Invenies etiam disjecti membra poetae,

votre bien distingué collaborateur dit : « Il est essentiel que le dactyle final, *mēmbră pŏ*, soit précédé d'un spondée, en l'espèce : *jēctī*. » Où M. Bachelin prend-il cette règle ?

Certes, ma compétence en métrique latine est fort limitée, mais j'ai fait mes humanités, ce qui me permet de savoir que si tout hexamètre doit se terminer par un dactyle suivi d'un spondée, ce dernier dactyle peut indifféremment être précédé d'un dactyle ou d'un spondée. Je prends comme exemple les premiers vers qui me viennent à la mémoire. Dans Virgile :

Īnfăndūm rĕgīnă jŭbēs rĕnŏvārĕ dŏlōrēm

le dernier dactyle, *vārĕ dŏ*, est précédé du dactyle *bēs rĕnŏ*.

Dans Juvénal, ce vers cité presque toujours inexactement (on remplace le *Hoc* par *Sic*) :

Hōc vŏlŏ, sīc jŭbĕō, sīt prō rătĭōnĕ vŏlūntās,

le dernier dactyle, *ōnĕ vŏ*, est également précédé d'un dactyle, et non d'un spondée : *prō rătĭ*.

Comme je goûte beaucoup l'original talent de romancier de M. Henri Bachelin, je pense qu'il m'excusera de ce modeste redressement.

Agréez, etc.

ADRIEN THÉVELIN,
Bibliothécaire du Ministère de l'Intérieur.

§

Poissons. — Un rédacteur des *Nouvelles Littéraires* s'étonnait récemment qu'il fût question dans le *Domaine Royal*, de M. Francis Vielé-Griffin, de poissons de mer dans la Loire : il n'y voudrait, suivant son expression, que des poissons « *dulçaquicoles* ».

Cette note d'un quotidien l'instruira, lui, et quelques autres critiques :

> Or, on a remarqué que les saumons affectionnent certaines de nos rivières dont ils remontent les cours pour venir y déposer leurs œufs. Celles du bassin de la Loire, notamment, sont remarquablement favorables à la ponte et les saumoneaux s'y développent parfaitement en attendant d'entreprendre leur premier grand voyage à la mer.

§

Correspondance de Jules Laforgue. — En vue de l'édition définitive de la correspondance de Jules Laforgue, le *Mercure de France* serait reconnaissant aux personnes qui posséderaient des lettres de l'auteur des *Complaintes* de vouloir bien lui en communiquer les textes.

§

Projets oubliés, projets abandonnés. — Est-ce un projet oublié, ou un projet abandonné ?

Jules Massenet est mort le 12 août 1912, voici onze ans déjà. Dès le lendemain de sa mort, un comité se forma, comme de juste, afin d'élever une statue au maître de *Manon* et de *Werther* ; les noms les plus illustres de l'art et de la politique y figuraient. On désigna même l'emplacement où les admirateurs de Massenet désiraient revoir, dans le marbre ou le bronze, sa souriante effigie : la place Boieldieu, que borne au nord l'Opéra-Comique.

Des fonds, considérables sans doute, avaient été recueillis en peu de temps, et il est fort probable que le sculpteur avait été pressenti, auquel écherrait cette intéressante commande... Deux ans plus tard, la guerre survint.

Qu'est devenu ce projet ?

Peut-être les promoteurs de cette souscription ont-ils pensé que les habitués de l'Opéra-Comique n'avaient pas besoin de saluer le maître statufié avant de l'aller applaudir au théâtre dont il est l'un des plus fermes soutiens depuis une quarantaine d'années, et qu'au surplus, sa gloire n'aurait rien à y gagner ? — J. G. P.

§

Le centenaire de Henri Fabre. — Sous ce titre a paru, dans le *Petit Parisien* du 13 juillet, l'information suivante :

Avignon, 12 juillet (*dép. Havas*).

On annonce que le centenaire de l'entomologiste Henri Fabre sera fêté officiellement, à Serignan, le 22 décembre. M. L. Hermas recevra la visite des hautes personnalités du monde politique et scientifique de tous pays.

Confondre avec un homme le fameux *harmas* de Fabre, c'est vraiment prendre, une fois de plus, le Pirée pour un quidam.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

TABLE DES SOMMAIRES

DU

TOME CLXV

—

CLXV N° 601. — 1er JUILLET

L. Némanoff.......... *La Crise balkanique*.............. 5
Général Cartier...... *Le Mystère Bacon-Shakespeare. Un Document nouveau* (notes annexes).. 31
Jacques Feschotte..... *Poésies*.......................... 58
Docteur X***......... *Médecins et Malades*............. 64
Pierre Viguié......... *Pascal et les Mondains*........... 85
Louis Cario........... *Pierre Loti aux Armées*........... 97
René de Weck......... *Jeunesse de Quelques-Uns*, roman (III). 111

REVUE DE LA QUINZAINE. — Jean de Gourmont : **Littérature**, 162 | André Fontainas : **Les Poèmes**, 166 | Georges Bohn : **Le Mouvement scientifique**, 173 | Dodin-Bouffant : **Chronique gastronomique**, 177 | Philippe Girardet : **Industrie**, 182 | H. CH.G. J. v. d. M.: **Droit International**, 184 | Auguste Cheylack : **Questions religieuses**, 189 | Charles-Henry Hirsch : **Les Revues**, 191 | Jean Marnold : **Musique**, 198 | Gustave Kahn : **Art**, 203 | Auguste Marguillier : **Musées et Collections**, 208 | Charles Merki : **Architecture**, 215 | Robert de Souza : **Poétique**, 219 | René de Weck : **Chronique de la Suisse romande**, 225 | Henry-D. Davray : **Lettres anglaises**, 231 | Jean Cassou : **Lettres espagnoles**, 236 | Camille Pitollet : **Lettres catalanes**, 240 | Pompiliu Paltanea : **Lettres roumaines**, 246 | Lucile Dubois : **La France jugée à l'Étranger**, 253 | Divers : **Bibliographie politique**, 257 ; **Ouvrages sur la Guerre de 1914**, 262 ; **A l'Etranger** : *Pays Baltiques*, 264 ; *Pologne*, 267 ; *Russie*, 271 | Jacques Daurelle : **Art ancien et Curiosité**, 275 | Mercvre : **Publications récentes**, 278 ; **Echos**, 281.

CLXV N° 602. — 15 JUILLET

J. Roquebrune.......... *Le Corps des Officiers et l'Opinion*. 289
Jean Mélia.............. *Stendhal, lecteur de Journaux*.... 308
Robert Fouque........... *Les Hommes*, poésie.............. 335
Marie-Antoinette Boyer. *En Provence*, nouvelle............ 339
L.-H. Grondijs......... *Le Bolchévisme en Sibérie* (avec une Lettre du Docteur George Montandon)....................... 353
Docteur Maurice Benoit. *La Musique des Couleurs et l'Audition colorée*...................... 392
René de Weck......... *Jeunesse de Quelques-Uns*, roman (IV). 403

REVUE DE LA QUINZAINE. — Émile Magne : **Littérature**, 469 | Rachilde : **Les Romans**, 474 | Henri Mazel : **Science sociale**, 479 | Marcel Coulon : **Questions juridiques**, 485 | Louis Cario : **Science financière**, 490 | Camille Vallaux : **Géographie**, 494 | Jean Norel : **Questions militaires et maritimes**, 499 | Robert Abry : **Hagiographie et Mystique**, 504 | Paul

OLIVIER : **Esotérisme et Sciences psychiques**, 508 | R. DE BURY : **Les Journaux**, 515 | LÉON MOUSSINAC : **Cinématographie**, 520 | ÉLIE RICHARD : **Urbanisme**, 524 | GEORGES MARLOW : **Chronique de Belgique**, 529 | GÉROLAMO LAZZERI : **Lettres italiennes**, 535 | K. G. OSSIANNILSSON : **Lettres suédoises**, 542 | JULES BEAUCAIRE : **Lettres canadiennes**, 547 | DIVERS : **Bibliographie politique**, 552 | **A l'Étranger** : *Belgique*, 559 | MERCVRE : **Publications récentes**, 562 ; **Echos**, 564.

CLXV — N° 603. — 1er AOUT

ANDRÉ FAUCONNET...... *Culture et Civilisation selon les Allemands*...........................

Z. HIPPIUS........... *La Maisonnette d'Annia*............

CANUDO.............. *La Chanson de Vatiluck, Église de Macédoine*, poésie.................

AMBROISE GOT........ *La dépopulation de la France, ses Dangers et ses Causes*............

A.-FERDINAND HEROLD. *Claude Terrasse*...................

AUGUSTE LUMIÈRE..... *La Prémonition dans le Rêve*........

RENÉ DE WECK....... *Jeunesse de Quelques-Uns*, roman (fin)

REVUE DE LA QUINZAINE. — JEAN DE GOURMONT : **Littérature**, 753 | ANDRÉ FONTAINAS : **Les Poèmes**, 759 | LOUIS RICHARD-MOUNET : **Littérature dramatique**, 765 | GEORGES BOHN : **Le Mouvement scientifique**, 770 | PRICE HUBERT : **Société des Nations**, 773 | THÉRÈSE CASEVITZ : **Le mouvement féministe**, 774 | CHARLES-HENRY HIRSCH : **Les Revues**, 777 | GUSTAVE KAHN : **Art**, 783 | AUGUSTE MARGUILLIER : **Musées et Collections**, 790 | CHARLES SÉE : **Urbanisme**, 797 | CHARLES MERKI : **Archéologie**, 805 | GEORGES LEMONNIER : **Notes et Documents littéraires**, 810 | L. BARBEDETTE : **Notes et Documents d'Histoire**, 817 | HENRY-D. DAVRAY : **Lettres anglaises**, 819 | LÉON BLUMENFELD : **Lettres yidisch**, 823 | DIVERS : **Bibliographie politique**, 829 **Ouvrages sur la Guerre de 1914**, 838; **A l'Etranger** : *Orient*, 841 ; *Russie*, 843; | MERCVRE : **Publications récentes**, 847 ; **Echos**, 850 ; **Table des Sommaires du Tome CLXV**, 863.

BIBLIOTHÈQUE  DU HÉRISSON

NOUVEAUTÉS DE JUIN 1923

27e, 28e, 29e et 30e volumes de la Collection

WILLY & MÉNALKAS. — L'ERSATZ D'AMOUR

Les lecteurs ordinaires de Willy n'en croiront pas leurs yeux. Pas de rosseries. Pas de jeux de mots ! Au contraire, un livre sobre, poignant, simplement écrit, *un véritable et nouveau classique de l'amour* ; un livre de passion tragique, mené de la première à la dernière ligne avec infiniment de tact et d'adresse sur le sujet le plus terriblement scabreux. Un bon et grand livre qui doit rencontrer le plus vaste et le plus durable succès.

FAGUS. — ESSAI SUR SHAKESPEARE

Shakespaere, gentilhomme chrétien, humaniste renaissant, sage de tous les temps, étudié avec sagacité par Fagus, poète français, royaliste et catholique. Un livre clair, alerte, plein de jugements et de rapprochements originaux : voilà qui nous change de tant de pesantes études et de discussions vaines !

BALKIS. — EN MARGE DE LA BIBLE

Le premier livre de cet auteur, *Personne*, avec ses allures provocantes de confession brutale, avait eu le don, parmi quelques enthousiasmes, de désarçonner ou d'exaspérer bien des gens. Qu'ils se remettent ! Celui-ci, aussi étrange que le premier, mais plus respectueux dans ses audaces passionnées, arrive à point pour prouver que Balkis est un véritable et valeureux écrivain.

CHARLES DE SAINT-CYR. — LE LIVRE D'ISEULT

Ce nouveau recueil de Charles de Saint-Cyr marque un nouveau pas fait par l'auteur de *Matines, Laudes, Complaintes* Le théoricien de l' « Intensisme » n'écrit plus de préface ; mais le *Livre d'Iseult* s'ouvre par quatre lignes en prose, où l'auteur affirme certaines dates, puis ajoute : « Si je le rappelle ici — et je m'en excuse — c'est qu'il me paraîtrait sot de passer pour avoir pris leçon de ceux qui l'ont reçue de moi.

Réimpressions :

THÉO VARLET. — LE DERNIER SATYRE

P.-J. TOULET. — BEHANZIGUE

Exemplaires ordinaires sur papier d'Alfa. **7** fr. **50**
Sur Arches **22** fr. ; sur Hollande **33** fr. ; sur Japon **55** fr.

IL EST TIRÉ DE CHAQUE VOLUME 10 JAPON, 20 HOLLANDE ET 70 ARCHES

Librairie Edgar MALFÈRE, 7, rue Delambre à Amiens

Dépôts à PARIS : 1, rue Vavin, (VIe)
et à la MAISON DU LIVRE FRANÇAIS, 2, rue Felibien (VIe)

Dépôt général pour la Belgique :
Agence DECHENNE, 18-20, Rue du Persil, BRUXELLES

OFFICIERS MINISTÉRIELS

***Ces annonces sont exclusivement reçues* par M. Claude, 6, rue Vivienne.**

Vente Palais, Paris, 19 Juillet 1923, 2 h.

PROPRIÉTÉ A NANTERRE

(SEINE), Rue de Chanzy, n° 18. **Lib. loc. M. à pr. : 64.225 fr.** S'adr BEAUGÉ, Lamare, Duplan, Fernand Bertin, Doyé, Bonnin, avoués, Vacher, syndic.

Vente Palais, le 5 juillet 1923, à 2 heures.

En un seul lot QUATRE IMMEUBLES A ST-DENIS

86, rue de Paris, contce 287 m. 10; 20, rue de la République. Contce 539 m. 35; Place de l'Ancien-Marché, 11. Contce 1.060 m. 24; Rue de la République, 62 et 64, et R. des Chaumettes, 1. Contce 1.900 m **M. à pr. : 375.000 fr.** S'adr. à MMes BRUNET, Lefevre, Benech, avoués à Paris, et sur les lieux.

Vente au Palais, à Paris, le 4 juillet 1923, à 2 h.

1° MAISON à Paris : 18, RUE SAINT-SULPICE. 73, R. DE SEINE ET 1, R. LOBINEAU. Revenu brut 43.419 fr. 40. **M. à pr. : 400.000 fr. 2° PROPRIÉTÉ « Villa Faustina », A CANNES (ALP.-MAR.), quartier de la Croisette. Lib. loc. M. à Prix : 600.000 fr. 3° TERRAIN au CANNET (A.-M.)** quartier de Pont-Marie. Contce 4.400 mètres. **LIBRE. M. à prix : 1.000 fr.** S'adr. à Mes BEAUGÉ, Chardeau, avoués à Paris; et à Me Videcoq, not. à Paris.

Vente au Palais, à Paris, le 11 Juillet 1923, à 2 h.

1° MAISON, 110, FAUBg POISSONNIÈRE

et 15, R. D'ABBEVILLE, A PARIS, 2 Façades. Rev. br. **à aug. : 52.285 f. Crédit Foncier. M. à pr. : 500.000 f.**

2° MAISON, 8, RUE DE LABORDE, A PARIS Rev. br. **à aug. : 32.930 f. Crédit Foncier. M. à pr. : 300.000 f.**

3° PROPRIÉTÉ A MONTIGNY-LES-CORMEILLES (S.-ET-O.), R. d'Herblay. **Confort. VUE UNIQUE SUR VALLÉES DE SEINE ET d'OISE. LIBRE. M. à Pr. : 250.000 fr. 4° MAISON A MONTIGNY-LES-CORMEILLES**, 12, R. d'Herblay. **LIBRE. M. à pr. : 10.000 fr. — 5° TERRAIN clos à Montigny-les-Cormeilles**, rue de l'Arche. **M. à pr. : 5.000 fr. — 6° PIÈCE DE TERRE à Montigny-les-Cormeilles**, route d'Herblay. **M. à pr. : 1.000 fr.** S'adr. à Mes LAVERNE, avoué, 4, r. de Grammont, Paris, J. Chartier, av.; Père, Videcoq et Viénot, not. à Paris.

Adj. Ch. Notaires à Paris, le 10 Juillet 1923

MAISON à Paris RUE WASHINGTON, 52, angle Boulev. **Haussman**, rev. br. 21.195 fr. **M. à pr. : 300.000 fr.** S'adr. Me A. Girardin, not., 43, r. Richelieu.

Vente au Palais, à Paris, le 7 Juillet 1923, à 2 h.

TROIS PROPRIÉTÉS A SAINT-CLOUD

(S.-et-O.). 1° PARC DE MONTRETOUT, N° 23. Contce **1.700 m. Rev. br. : 6.660 fr. 20.** *M. à p. : 90.000 fr.* **2° PARC DE MONTRETOUT, N° 24.** Contce 3.375 m. Rev. br. : 5.110 fr. *M. à p. : 90.000 fr.* **3° PARC DE MONTRETOUT, N° 25.** Contce 1.860 m. Revenu br. : **7.141 fr. 80.** *M. à p. : 80.000 fr.* S'ad. Me Regnault, **avoué, 359, R. Saint-Martin, Mes Collet, avoué, et A. Morel d'Arleux, notaire, Paris.**

MONTREUIL-S.-BOIS, 2 Mais. 1°) r. de Paris, 167; 2°) r. Arsène-Chéreau, 33. R. br.: 7.934 fr., 13.641 fr. M. à pr. : 60.000, 100.000 fr. Cr. Fonc. à cons. Adj. Ch. not. 10 juill. Me Delarue, n. 9, bd S-Denis.

CHATEAU DANS L'EURE. Style Mansard, sur ligne Paris-Cherbourg, av. parc et **ferme** y attenant ; à vendre à l'am. S'a 1. Guéroult, not. Bernay.

Vente au Palais, Paris, 5 juillet 1923, 14 heures.

MAISON A PARIS (13e ARRONDt), 8, RUE PRIMATICE. M. à prix : 100.000 fr. S'adresser à Me Jean Lenoir, avoué à Paris.

VENTE, Palais Paris, le 7 juillet 1923, à 2 heures.

PROPRIÉTÉ DU CAOUSOU

et dépend. (en 2 lots) à TOULOUSE conten. 8.960m, Compr. grand bâtiment, parc, terrains, culture, préaux, remises et petites constructions. Mise à prix : 850.000 fr. et 300.000 fr. *fac. de réunion.* S'adr. BRUNET, avoué, et *Direction des Domaines*, 9, rue de la Banque à Paris.

Vente au Palais, le 12 Juillet 1923, à 2 heures.

MAISON à PARIS 9, AVENUE DE TAILLEBOURG (11e arrondt). **Contenance 1162 m. 894.** Revenu brut : **28.367 fr. 60. Mise à prix : 200.000 fr.** S'adresser Mes REGNAULT, Dulud et R.Giry, avoués, et Me Fouchet, notaire à Nogent-sur-Marne.

Vente Palais, Paris, 11 Juillet 1923, à 2 heures,

MAISON AUX LILAS, 3, rue de la Rochefoucauld. Mise à prix : 30.000 fr. S'adresser Mes DÉGLISE, av. 39, rue de l'Arcade, Robitaillière, not., Neuilly-sur-Marne.

Vente au Palais, le 7 Juillet 1923, à 14 heures.

MAISON à Paris, RUE ALEXANDRE-DUMAS, 89. M. à pr. : 30.000 fr S'adr. à Me THOREL, av., r. de la Paix, 4, Brunet, Doyé, av., Corpechot, not., Noisy-le-Sec.

Vente sur enchère au Palais de Justice à Paris, 12 Juillet 1923, 2 h. **PROPRIÉTÉ A VERSAILLES,** r. **Saintin-Thierry, n° 19.** Conten. 400m env. **M. à pr. : 81.667 fr.** S'adres. à Mes NORGEOT, av., 64, rue Tiquetonne à Paris, Boulard, Collet, Lamare, av. à Paris et à Me Mahot de la Querantonnais, not., à Paris.

Vente au Palais, à Paris, 11 juillet 1923, à 2 heures

IMMEUBLE A ALFORTVILLE (Seine), rue de Seine, 83 et Chemin latéral, 32 *bis*, **A USAGE D'USINE DE DECOLLETAGE et CONSTRUCTIONS MÉCANIQUES.** Cce 300m env. **Lib. de locat. M. à pr. : 20 000 fr.**, av. oblig. de repr. matér. exist. **pour 9.160** fr. S'adr. à Mes PLAIGNAUD, av. à Paris, **rue des** Pyramides, 12, et à Me Planque, syndic à Paris.

Vente s. sur. 6e Palais Just. Mantes-s.-Seine. 5 juill. 23.

1° MAISON DE RAPPORT A CLICHY-LA-GARENNE, r. Dagobert, n° 10, et r. Union, n° 15. Rev. br. : 13.290 fr. **M. à pr. : 158.570 fr.**

2° PIÈCES DE TERRE A ASNIÈRES, "*Les Fausses Glaises*". Cont. 37 a. 30 ca. **M. à pr. : 49.050 fr.** S'adr. Mes **DEVEAU**, Duclaux, av., à Mantes, Mes Père, Flamand-Duval et Mennesson, not., à Paris.



L'OFFICE DE LIVRES DU "CRAPOUILLOT"

POUR LA PROVINCE, LES COLONIES ET L'ÉTRANGER

A la demande de ses abonnés, **le Crapouillot** vient d'organiser un service de librairie d'un genre absolument inédit.

Certains lecteurs, qui résident loin de la métropole, regrettaient amèrement de devoir attendre longtemps les nouveautés littéraires que des analyses leur avaient donné le désir de connaître.

Renommé pour l'indépendance, sinon l'intransigeance de sa critique littéraire, et possédant, dans le domaine du " goût ", l'entière confiance de ses lecteurs, **le Crapouillot** vient de mettre sur pied un " Office de Livres " basé sur le principe suivant :

Tout abonné du **Crapouillot**, moyennant une provision (*intégralement remboursée* par le prix *marqué* des livres, plus le port) reçoit, chaque mois, dès leur parution, les meilleures nouveautés littéraires. L'abonné peut, d'autre part, sans craindre aucun double emploi, commander, sur sa provision, tout ouvrage l'intéressant.

Cet office est particulièrement intéressant pour les étrangers de pays à change haut, certains libraires faisant subir aux livres des majorations extrêmement fantaisistes.

Chaque colis de livres est composé en suivant fidèlement les indications de l'abonné pour lequel est constitué un dossier personnel. A chaque envoi, l'abonné est averti du décompte exact de sa provision.

Pour recevoir quatre à cinq livres par mois (par exemple trois à 7 francs, un à 3 francs et le port) le souscripteur doit tabler pour un an sur une provision totale de 300 francs environ (payable à volonté en un, deux ou trois versements). Pour recevoir deux livres par mois pendant un an : 150 francs.

Ce service absolument nouveau, tout en satisfaisant les desiderata des lettrés des colonies et de l'étranger, aidera puissamment à la diffusion du bon LIVRE FRANÇAIS. C'est une initiative à soutenir.

Bulletin de souscription à l'abonnement du " CRAPOUILLOT " et à " L'OFFICE DE LIVRES " du Crapouillot

NOM ET ADRESSE : ....

1. — Je vous adresse ci-joint **40 fr.** (France) / **50 fr.** (Etranger) pour un abonnement d'un an au " Crapouillot "

2. — Je vous adresse ci-joint **140 fr.** (France) / **160 fr.** (Etranger) pour recevoir la collection des 4 premières années reliées (1919-1923) en quatre volumes-albums (2.000 pages, des milliers d'illustrations).

OFFICE DE LIVRES DU CRAPOUILLOT

3. — Je vous adresse ci-joint une provision de .... (2), destinée à couvrir les frais d'achat et d'envoi de 2, 3, 4, 5, 6, 10, ... (1) livres par mois, les plus intéressants à votre choix et d'accord avec votre critique littéraire — ainsi que tous les ouvrages que je vous commanderai personnellement.

INDICATIONS SPÉCIALES (1)

I. Je désire, en principe, recevoir, dès leur apparition, les grands prix littéraires : ....

II. Les œuvres de mes auteurs préférés (à savoir) : ....

III. Ma maison d'édition favorite est : ....

IV. J'aime : les romans psychologiques ; d'aventures ; les livres d'histoire ; les pièces de théâtre ; les livres de critique littéraire, artistique, théâtrale, cinégraphique ; les livres sur la guerre et sur l'histoire de la guerre ; les livres de vers ; les romans coloniaux ou exotiques ; les livres gais ou satiriques ; des traductions d'auteurs étrangers ; des livres d'une présentation amusante, sur la gastronomie, les sports, l'occultisme, etc.

V. Je désire des livres de luxe (indiquer le genre) et d'un prix ne dépassant pas ....

VI. Je désire de plus ....

Signature :

(1) Rayer les indications inutiles. — (2) Pour 4 ou 5 livres par mois pendant un an, tabler sur environ 300 fr.

CHEMINS DE FER DU MIDI ET DE PARIS A ORLÉANS

SERVICE D'ÉTÉ 1923

Relations entre l'Algérie et la France, *vià* Port-Vendres

En vue de faciliter le transit des Passagers venant d'Algérie et débarquant à Port-Vendres, la Compagnie des Chemins de fer du Midi met en marche, les jours d'arrivée des paquebots d'Alger et d'Oran, un train paquebot (1re et 2e classes) composé de voitures des modèles les plus récents venant prendre les passagers *à quai* et leur assurant des relations rapides pour les directions et avec les horaires ci-après :

Départ de Port-Vendres (gare) à 19 h. 27.

Arrivée le lendemain à Luchon à 7 h. 06, Bagnères-de-Bigorre à 5 h. 08, Cauterets à 6 h. 47 ; Luz-Saint-Sauveur 6 h. 51, Laruns-Eaux-Bonnes 7 h. 46, Salies-de Béarn 7 h. 17, Biarritz-Ville 8 h. 43, Saint-Jean-de-Luz 8 h. 57, Hendaye 9 h. 22, Bordeaux 5 h., Paris 10 h. 50.

Voitures directes (1re et 2e classes) de Port-Vendres (quai) à Paris, à Bordeaux et à Irun *vià* Toulouse, Tarbes et Bayonne.

Wagons-Lits de Perpignan à Paris.

En outre, les trains sus-désignés comprennent des 3e classes de Port-Vendres (gare) à Narbonne ; et, au départ de cette dernière gare, des voitures directes de toutes classes pour les directions de Bordeaux, les Pyrénées et la Côte Basque (voir ci-dessus les heures d'arrivée), et Avignon (arrivée 1 h. 43).

Les jours d'arrivée des paquebots d'Alger, les voyageurs débarquant à Port-Vendres trouveront dans l'express de Paris qui part de cette gare à 14 h. 18, une voiture de 1re et 2e classes qui leur est réservée.

CHEMIN DE FER DE PARIS A ORLÉANS

CIRCUIT AUTOMOBILE

La Bourboule-Le Mont-Dore-Le Lioran-Vic-sur-Cère

Ce circuit automobile permet aux touristes et aux baigneurs des stations thermales d'Auvergne de visiter rapidement et confortablement les plus beaux sites du Massif Central ; il demandera deux jours et sera hebdomadaire (départ de La Bourboule le mardi) du 15 au 31 Juillet et du 1er au 15 Septembre et bi-hebdomadaire (départ de La Bourboule les mardi (*) et samedi) du 1er au 31 Août.

Prix de l'excursion complète : **120** francs par place.

Première journée : La Bourboule, Le Mont-Dore, Besse, Égliseneuve-d'Entraigues, Condat, Murat, Le Lioran, Vic-sur-Cère ; prix pour cette journée seule : **55** francs.

Deuxième journée : Vic-sur-Cère, Le Lioran, Dienne, Le Puy-Mary (1.787 m.), Salers, Mauriac, Bort, Tauves, La Bourboule, Le Mont-Dore ; prix pour cette journée seule : **70** francs.

(*) Pendant le mois d'Août, s'effectue le mardi en une seule journée. Prix par place : 120 francs.

Ce circuit peut être le prélude ou le complément des services d'auto-cars organisés du Mont-Dore à Saint-Nectaire (en correspondance avec les express de ou pour Paris-Quai d'Orsay), de La Bourboule-Le Mont-Dore à Vichy par Royat, Clermont-Ferrand, Châtel-Guyon (Route thermale d'Auvergne).



Extrait du catalogue :

RUDYARD KIPLING

LA PLUS BELLE HISTOIRE DU MONDE

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR LOUIS FABULET ET ROBERT D'HUMIÈRES

Illustrations en deux tons de Maxime DETHOMAS

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

50 exemplaires sur **Japon**, avec suite à part, numérotés de 1 à 50........ 150 fr.
500 exemplaires sur **Vergé à la forme d'Arches**, numérotés de 51 à 500. 60 fr.

Reliure en **veau plein** avec décor d'algues et de galère antique.................... 80 fr.

HENRI DE RÉGNIER

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LE BON PLAISIR

Vignettes et eaux-fortes originales en couleurs de DRÉSA

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

20 exemplaires contenant 3 états des eaux-fortes, une suite des vignettes en tirage à part et une **AQUARELLE ORIGINALE** de l'illustrateur, numérotés de 1 à 20 (500 fr.).. *épuisés.*
30 exemplaires contenant 3 états des eaux-fortes, numérotés de 21 à 50..... 400 fr.
20 exemplaires contenant 2 états des eaux-fortes, numérotés de 51 à 70.... 250 fr.
180 exemplaires contenant 1 état des eaux-fortes, numérotés de 71 à 250... *épuisés.*

Reliure en **veau plein** avec décor d'arabesques Louis XIV et médaillon de singes et masques.. 125 fr.
Même décor sur **maroquin du Levant**, gardes soie........................ 550 fr.

La Maison publiant un catalogue de livres rares, éditions originales, livres illustrés, livres romantiques, etc., d'OCCASION, l'enverra à tout bibliophile qui en fera la demande.

ŒUVRES DE GEORGES DUHAMEL

ROMAN

Vie des Martyrs, 1914-1916. Vol. in-16.... 7 »

Civilisation, 1914-1917. (Prix Goncourt, 1918.) Vol. in-16............ 7 »

Confession de Minuit. Vol. in-16 .... 7 »

Les Hommes abandonnés. Vol. in-16...... 7 »

LITTÉRATURE

Paul Claudel, suivi de Propos critiques. Vol. in-16.............................. 6 50

Les Poètes et la Poésie. Vol. in-16......... 7 »

Les Plaisirs et les Jeux, Mémoires du CUIP et du TIOUP. Vol. in-16. 7 »

PHILOSOPHIE

La Possession du Monde. Vol. in-16....... 7 »

Entretiens dans le tumulte, Chronique contemporaine, 1918-1919. Vol. in-16.......................... 7 »

POÉSIE

Elégies. Vol. in-16 .... 5 »

THÉATRE

Le Combat, Pièce en 5 actes. Vol. in-18............... 7 »

CHEMINS DE FER DE PARIS A ORLÉANS ET DU MIDI

ÉTÉ 1923

Relations rapides avec l'Algérie

ALGER ET ORAN PAR PORT-VENDRES

Le trajet le plus rapide de Paris à Port-Vendres par Limoges, Toulouse, Narbonne, Perpignan.

Aller. — Départ de Paris-Quai d'Orsay: 18 h. 50 — Arrivée: à Port-Vendres: 9 h. 56.

Retour. — Départ de Port-Vendres: 19 h. 27 — Arrivée Paris-Quai d'Orsay: 10 h. 50.

Voiture directe 1re et 2me classes de Paris-Quai d'Orsay à Port-Vendres (Quai) et vice-versa en correspondance avec les paquebots à destination ou en provenance d'Algérie; transbordement direct du train au bateau ou vice-versa.

Départ de Paris la veille de l'embarquement et arrivée à Paris le lendemain du débarquement à Port-Vendres.

Wagon-Lits Paris-Perpignan et vice-versa.

La traversée la plus courte de France en Algérie par la Compagnie de Navigation Mixte (Touache).

a) **PARIS-ALGER**

Voyage total en 40 heures environ — Traversée de Port-Vendres à Alger en 21 heures par paquebot « G. G. Cambon ».

Aller. — Départ de Port-Vendres à 13 h. — Arrivée à Alger le lendemain à 11 h.

Retour. — Départ d'Alger à 12 h. — Arrivée à Port-Vendres le lendemain à 10 h.

Les passagers trouveront dans l'express de Paris, au départ de cette gare à 14 h. 18, des places de 1re et 2me classes qui leur seront réservées; Arrivée Paris-Quai d'Orsay 8h. 54.

b) **PARIS-ORAN**

Voyage total en 48 h. environ — Traversée de Port-Vendres à Oran en 28 h. par paquebot « Mustapha II ».

Aller. — Départ de Port-Vendres à 13 h. — Arrivée à Oran le lendemain à 19 h.

Retour. — Départ d'Oran à 10 h. — Arrivée à Port-Vendres le lendemain à 17 h.

Pour les jours de départ et d'arrivée des paquebots, s'adresser notamment à l'Agence des Compagnies P.-O., Midi, 16, Boulevard des Capucines à Paris, à la Gare du Quai d'Orsay, ainsi qu'à l'Agence de la Compagnie de Navigation Mixte, Quai de la Douane à Port-Vendres.

Billets directs et enregistrement direct des bagages de Paris-Quai d'Orsay à Alger ou Oran et vice-versa.

Chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée

La Compagnie P.-L.-M. vient de publier un nouveau dépliant-carte de ses Services automobiles de la Route des Alpes et du Jura.

Présenté sous couverture rehaussée de deux aquarelles, ce dépliant comporte :

— au recto, une carte en couleurs au 400.000e avec tracé en rouge des Services ;

— au verso, le profil de la route avec le kilométrage dans les deux sens et deux panoramas.

Une plaquette donnant la description du parcours est annexée à la carte.

Prix de vente : 1 fr. dans les Agences P.-L.-M., les bibliothèques et Bureaux de renseignements du Réseau, les Bureaux de correspondance des Services automobiles, etc... Envoi par poste, recommandé, sur demande adressée à Paris, à l'Agence P.-L.-M., 88, rue Saint-Lazare, ou au **Service de la Publicité de la Compagnie** P.-L.-M., 20, Boulevard Diderot, et accompagnée de la somme de 1 fr. 55 pour la France et 1 fr. 90 pour l'étranger.

Il est rappelé que la Compagnie P.-L.-M. met, également, en vente des cartes en 5 couleurs, au 80.000e et au 100.000e, des Services automobiles de la Route des Alpes. L'ensemble du parcours, de Nice à Evian, comprend 6 cartes correspondant chacune à une étape de la Route :

1° — Nice-Barcelonnette
2° — Barcelonnette-Briançon
3° — Briançon-Grenoble
4° — Grenoble-Annecy
5° — Annecy-Chamonix
6° — Chamonix-Evian.

Chaque carte comporte, en outre du kilométrage dans les deux sens et du profil de la route, l'indication des points caractéristiques : cols, sommets, glaciers, etc... repérés par des flèches de direction, de façon que le voyageur puisse se rendre facilement compte de leur situation.

Prix : 2 fr. la carte ; 10 fr. la pochette de 6 cartes.

Envoi par poste, recommandé, sur demande accompagnée de 2 fr. 40 (2 fr. 70 étranger) pour une carte et de 10 fr. 85 (11 fr. 30 étranger) pour une pochette de 6 cartes.

CHEMIN DE FER DE PARIS A ORLÉANS

EXCURSIONS EN BRETAGNE

Correspondance Automobile de QUIMPER à MORGAT (Finistère)

Pour faciliter les excursions dans la presqu'île de **Crozon** et à la plage de **Morgat**, la Compagnie d'Orléans organise, pour la période du 1er juillet au 15 septembre 1923, un service automobile quotidien entre **Quimper** et **Morgat**.

Ce service comporte un voyage par jour dans chaque sens, en correspondance directe avec les trains rapides de nuit de ou pour Paris-Quai-d'Orsay.

Prix par place et par voyage simple de la gare de Quimper à la localité de Morgat et vice versa 18 francs.

Enregistrement direct des bagages de Paris et de Nantes pour Morgat.

ALLER. — Départ de Paris-Quai d'Orsay : 20 h. 25, arrivée à Morgat à 9 h. 30.

RETOUR. — Départ de Morgat : 16 h. 30, arrivée à Paris-Quai d'Orsay à 7 h. 10.

Les trains rapides auxquels ce service correspond comprennent, sur le parcours Paris-Quai d'Orsay-Quimper et vice-versa, des voitures directes des trois classes.

Wagon-lits du 30 juin au 5 octobre à l'aller et du 1er juillet au 6 octobre au retour. (En dehors de cette période, places de lits-toilette et de couchette).

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues **par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne.**

Vente Palais, Paris, 25 Juillet 1923, 2 h.

G^D IMMEUBLE DE RAPP^T A BOIS-COLOMBES (SEINE), r. Eugène-Besançon, 2. Contenance 236 m. env. Revenu net (susceptible d'augmentation) 11.500 fr. environ. **Mise à prix : 120.000 francs.** S'adresser à Me PLAIGNAUD, 14, rue des Pyramides, et à Me JOLY, avoué à Paris.

VILLE DE PARIS. Adj. s. 1 ench. Ch. Not. le 7 *Août*,

MAISON D'ANGLE A PARIS (4e)

R. GEOFFROY-L'ANGEVIN, 17, ET BEAUBOURG. Cont. **584m** env. M. à pr. : **580.000 fr.** S'adr. aux not. Mes *Mahot de la Quérantonnais* et DELORME, r. Auber, 11, dép. ench.

Vente au Palais, à Paris, samedi 28 juillet, 14 heures

PROPRIÉTÉ AVEC PAVILLON 98, Chaussée de l'Etang à **S^T-MANDÉ.** Revenu brut : 4.500 fr. env. **Mise à prix : 5.000 fr.** et **RENTE VIAGÈRE ANNUELLE DE 6 000 fr.,** à personne âgée de 67 ans. S'adr. à Mes LENOIR et MAURICE VERNIER, av., et LESGUILLIER, not. à Paris.

Vente Palais Paris, le 28 juillet 1923, à 2 heures.

MAISON à Paris. **RUE DE LUBECK, 24.** Rev. brut : 65.738 fr. Mise à prix : **600.000 fr.**

VILLA A TROUVILLE-SUR-MER (Calvados) dite **Mais. Persane ancienne villa Sagan. Libre. Mise à prix : 300.000 fr.** **MAISON AUX ANDELYS** Eure. **LIBRE** rue Sadi-Carnot. **M. à pr. : 30.000 fr.** S'ad. BEAUCÉ, de Laumois, av. Goupil, Mennesson, not. Paris, Héroult, not. Les Andelys.

VENTE, Palais, 28 Juillet 1923, à 2 h. *en 2 lots*, avec **faculté de reunion.**

1° IMMEUBLE à USAGE INDUSTRIEL A ASNIÈRES. Rue de Solférino, 2, 4 et 6. **Lib.** de loc. Cont. **1 555m** env. **M. à pr. : 350.000 fr.** Oblig. de repr. en sus Matér. et Outill. à dire d'exp. **2° PAVILLON A ASNIÈRES,** Avenue Sainte-Anne, 7, **occupé à titre précaire** moyennant indemnité de 1.200 fr. par an. Conten. *453m* env. **Mise à pr. : 10.000 fr.** S'adr. à Mes PLAIGNAUD, avoué, et PLANQUE, syndic à Paris.